CONFERENCES
ET
MANDEMENS.

CONFERENCES
ET
DISCOURS SYNODAUX
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DES
ECCLÉSIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENS
sur différens sujets.

Par feu M. MASSILLON, *Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire l'un des Quarante de l'Académie Françoise.*

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire

M. DCC. LXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE Pere Maſſillon inſtruit les Rois & les Peuples dans les neuf premiers volumes que nous avons déjà donnés au Public. En voici deux autres uniquement deſtinés à l'inſtruction du Clergé. Le premier contient les Conférences qu'il fit autrefois, en qualité de Directeur, dans le Séminaire de S. Magloire. Celles qu'il faiſoit de temps en temps à ſes Curés dans ſon Séminaire de Clermont, pendant ſon Epiſcopat, & les Diſcours qu'il prononçoit toutes les années dans le Synode de ſon Diocèſe, compoſent le ſecond volume.

Le but de tous ces Diſcours eſt d'apprendre aux Miniſtres du Sanctuaire à honorer leur miniſtere par une vie qui réponde à l'excellence & à la ſainteté d'un état redoutable aux Anges mêmes. Mais ce n'eſt point ici un

déclamateur frivole, qui ne ſachant point ſe contenir dans les bornes préciſes de la vérité, croit ſe faire admirer en pouſſant les devoirs à l'excès, tandis qu'il rebute ſon auditeur & le dégoûte, en haſardant des maximes qui ne ſont autoriſées ni par l'Evangile, ni par l'exemple des Saints les plus rigides. Hélas! il n'eſt pas néceſſaire d'outrer les vérités, pour effrayer la plûpart des Miniſtres, & leur faire craindre que la voie dans laquelle ils marchent ne ſoit une voie d'erreur & d'illuſion. Le P. Maſſillon expoſe ſimplement ſur chaque ſujet les régles, telles que nous les trouvons dans l'Ecriture, dans les Conciles, dans les ſaints Docteurs de l'Egliſe; telles qu'elles ont été pratiquées par tous les Miniſtres fideles, que la miſéricorde de Dieu ne manque jamais de ſuſciter à ſon Egliſe dans tous les temps, pour y perpétuer la ſainteté, auſſi bien que la vérité. Il ne porte pas le devoir au-delà de ſes juſtes bornes; mais il ne lui ôte rien de toute l'étendue qu'il doit avoir. Il appuye ces régles ſaintes de raiſons ſolides, puiſées dans la même ſource que les régles elles-mêmes,

auſſi ne ſouffrent-elles point de réplique. Il va au devant de tous les prétextes les plus ſpécieux que la corruption & l'ignorance leur oppoſent, pour les proſcrire tout-à-fait de l'Egliſe de Dieu, s'il étoit poſſible. Il démontre qu'en vain l'on voudroit autoriſer les abus par la durée de leur régne ; que les abus reſtent toujours ce qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, des coutumes vicieuſes dont il faut s'éloigner, puiſqu'elles ne ſauroient jamais preſcrire contre la vérité immuable des regles, auſquelles il faut enfin revenir, ſi l'on ne veut ſe tromper miſérablement ſoi même.

Comme les devoirs des Eccléſiaſtiques ne ſont pas les mêmes que ceux des parties des Ouvrages du P. Maſſillon, dans laquelle il ſe borne à l'inſtruction du Clergé, pourra ne paroître pas auſſi intéreſſante pour le Public que les volumes qui ont déjà vû le jour, dans leſquels il inſtruit en général tous les Fideles. Cependant l'on oſe dire dans un ſens très véritable, que cette partie eſt peut-être celle dont le Public doit tirer le plus d'avantages. En effet, quel bonheur pour le mon-

de, ſi le nombre des Miniſtres fideles & zélés ſe multiplioit dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ! les Miniſtres ſont *le ſel de la terre* deſtinés à préſerver les ames de la corruption du monde. Comment en ſeroient elles préſervées, ſi les Miniſtres ne ſont eux-mêmes qu'un ſel affadi, *qui n'eſt plus bon qu'à être jetté dehors, & à être foulé aux pieds par les hommes* ? La paille eſt ſi abondante dans l'aire du Seigneur, qu'elle fait preſque diſparoître entiérement le bon grain : des déſordres de toute eſpéce défigurent l'Egliſe, au point que l'on ſeroit preſque tenté de douter s'il reſte encore de la foi ſur la terre. Le Fidele ne doit pas moins gémir de ces maux, que le Miniſtre lui même. Eh ! pourroit il y être indifférent, ſans ſe rendre coupable aux yeux de Dieu ? ſi le Miniſtre doit craindre que l'irréligion & les déſordres qui regnent dans le monde, ne ſoient des effets de ſa lâcheté, le Fidele ne doit il pas trembler à ſon tour, lorſqu'il conſidere combien ſes prévarications continuelles peuvent contribuer à ces déſordres, qui cauſent les gémiſſemens de l'Egliſe. Les uns & les autres doi-

Matth. 5. 13.

vent donc ſe réunir, pour demander à Dieu un reméde à de ſi grands maux. Or quel reméde ſeroit plus efficace, que le renouvellement de l'eſprit du Sacerdoce dans ceux qui exercent les fonctions de cet auguſte miniſtere ?

Un ouvrage qui peut contribuer à réſuſciter cet eſprit, eſt donc intéreſſant pour le peuple lui même, & il ne peut que lui être utile de le méditer. Il connoîtra quels ſont les ouvriers que Jeſus-Chriſt l'avertit de demander *au Maître de la moiſſon.* Il ſaura quels ſont les fruits auſquels il peut reconnoître les vrais Prophêtes, ſeuls dignes de ſa confiance. Enfin, ſaiſi d'une ſalutaire frayeur à la vûe des obligations terribles que contractent les Prêtres, il apprendra que ce n'eſt ni la chair ni le ſang, qui doivent donner des Miniſtres au Seigneur ; que rien n'eſt ſi déplorable que l'aveuglement des peres & des meres, qui faiſant entrer leurs enfans dans le Sanctuaire ſans une vocation marquée, deviennent ainſi les meurtriers & de l'ame de leurs enfans, & de l'ame d'une infinité de Fideles, que ces mauvais Miniſtres laiſſent périr.

Le genre d'éloquence qui regne dans ces Discours est d'un goût différent de celui des Sermons. La force & la véhémence conviennent à la chaire; le ton de la Conférence en général, sur tout des Conférences Ecclésiastiques, doit être plus doux & plus uni. C'est ce qu'observe le Pere Massillon : il parle aux Ecclésiastiques comme à gens instruits, qui savent les regles auxquelles il se contente de les rappeller, & de se rapeller lui même : il ne leur fait point de ces reproches vifs & piquans que l'on fait quelquefois au pécheur dans la chaire de vérité, pour le tirer de son engourdissement ; mais il leur représente d'une maniere sensible & pathétique le suites tristes & funestes qu'entraine après soi non-seulement le désordre, mais la tiédeur même ou l'ignorance du Clergé ; ils ne sauroient se perdre tout seuls ; leur perte entraîne infailliblement celle d'une infinité d'ames, pour la rançon desquelles le Fils de Dieu a versé jusqu'à la derniere goûte de son sang.

Les Conférences que j'appellerai Episcopales, parce qu'elles ont été fai-

tes pendant l'Epiſcopat de l'Auteur, ſeront éternellement le modele du ton que doit prendre un Evêque, lorſqu'il parle à ſes Curés. Il diverſifie ſa voix en mille manieres différentes ; mais c'eſt toujours la voix d'un pere, ou plutôt d'un collégue qui parle à ſes collégues & à ſes coopérateurs dans le ſaint miniſtere ; il s'abaiſſe juſqu'aux détails les plus ſimples, qu'il ſait ennoblir & rendre intéreſſans par le tour qu'il leur donne, & par les expreſſions dont il a ſoin de les revêtir. Il ſeroit difficile de trouver quelque choſe de plus tendre, de plus touchant, en un mot de plus épiſcopal que ces Diſcours.

Qu'il nous ſoit donc permis d'exhorter les Eccléſiaſtiques de lire avec une extrême attention cette partie des Ouvrages du P. Maſſillon, qui les regarde directement ; ils y apprendront ce que c'eſt qu'un Miniſtre de la nouvelle alliance, un homme qui entre dans le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, pour ne faire avec lui qu'un ſeul & même Prêtre du Dieu très-haut. Puiſſe cette lecture, en leur faiſant connoître les régles & les obligations de la

milice ſainte à laquelle ils ſe ſont conſacrés, leur inſpirer un deſir efficace de les pratiquer !

Quelques perſonnes nous ayant témoigné deſirer qu'on fît un Recueil des Mandemens du P. Maſſillon, nous en avons ramaſſé la plus grande partie, que nous plaçons à la fin du premier volume. Nous ne pouvons ſouhaiter un garant plus sûr du plaiſir que l'on aura de les trouver ici réunis, que l'empreſſement avec lequel on en faiſoit venir des copies, ſoit à Paris, ſoit dans les Provinces, dès qu'ils avoient été publiés dans ſa ville Epiſcopale.

DISCOURS

CONTENUS DANS CE PREMIER. VOLUME.

SUr l'excellece du Sacerdoce, Page 1
Sur la fuite du Monde, néceſſaire aux Clercs. 39
Sur l'ambition des Clercs, 86
Sur la Communion, 127
Sur le zèle des Miniſtres de l'Egliſe contre les ſcandales, 161
Sur la vocation à l'état Eccléſiaſtique, 204
Sur l'uſage des revenus Eccléſiaſtiques, 248
Sur la maniere dont les Clercs doivent ſe conduire dans le Monde, 302
Inſtruction ſur le Jubilé, 345
Diſcours pour préparer des enfans au Sacrement de confirmation, 373
Diſcours à des Religieuſes, 379

MANDEMENS

DE M. MASSILLON

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces pour la priſe de la Ville de Fontarabie.* 387

Pour la prise de la Ville & du Château de S. Sebastien, 389
Pour ordonner des Prieres publiques au sujet des maladies contagieuses, 390
Pour la Visite générale de son Diocese, 393
Pour ordonner la continuation des Prieres publiques au sujet des maladies contagieuses, 395
Pour la publication du Jubilé, 397
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du Sacre & du Couronnement du Roi*, 400
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la cessation du mal contagieux, qui s'étoit repandu dans quelques Provinces de ce Royaume*, 401
Pour la publication d'un Jubilé, 403
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du mariage du Roi*, 405
Pour demander par des Prieres publiques, la bénédiction de Dieu, sur la résolution que le Roi a prise de gouverner l'État par lui-même, 408
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du rétablissement de la santé du Roi*, 411
Pour la publication du Jubilé de l'année Sainte, 415
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de l'heureux accouchement de la Reine*, 318
Pour ordonner une Procession générale, & faire chanter le Te Deum *en ac-*

tions de graces de la naiſſance d'un DAUPHIN, 419
Pour la ſeconde Viſite générale du Diocèſe. 422
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la naiſſance de Monſeigneur le Duc d'Anjou*, 425
Pour faire chanter le Te Deum. *en actions de graces de la proſpérité des armes du Roi*, 427
Pour la priſe du Château de Milan, 428
Pour la victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les Troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne, 429
Pour la priſe de Philisbourg, 433
Pour la Victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne. 435
Sur le retranchement de quelques Fêtes, 437
Pour la troiſieme viſite générale de ſon Diocèſe, 438
Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la paix conclue entre le Roi & l'Empereur*, 441
Pour les Miſſions de ſon Diocèſe, 444

DISCOURS

DISCOURS

SUR L'EXCELLENCE

DU

SACERDOCE.

Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israël.

Il a été établi pour servir à la perte & au salut de plusieurs. Luc. 2. 34.

POURQUOI croyez-vous, mes Freres, que le juste Siméon mêle aujourd'hui une prophétie si triste aux mysteres augustes qui s'accomplissent dans le Temple ? Le Fils unique du Pere vient d'y entrer pour la premiere fois ; il prend possession de son nouveau Sacerdoce ; il en exerce les premieres fonctions publiques, en s'offrant lui-même à son Pere ; il substitue au sang des boucs &

des taureaux l'oblation de son Corps; c'est-à-dire, cette victime si long-temps attendue, seule capable d'appaiser la colere de Dieu & de le reconcilier avec les hommes: Pontife des biens véritables; il se propose déjà d'entrer avec son propre sang dans le sanctuaire éternel, & d'en ouvrir après lui l'entrée à ses freres; en un mot, il rend la gloire de ce nouveau Temple bien plus éclatante, que ne l'avoit été la gloire du premier: & parmi des circonstances si heureuses pour tout l'univers, après lesquelles ce saint Vieillard quitte la vie sans regret, il se tourne vers Marie, & lui annonce que ce nouveau Pontife, qui doit être la lumiere des nations, & la gloire d'Israël, est pourtant établi pour servir à la perte comme au salut de plusieurs. Laissons-là les autres raisons de ce mystere, & bornons-nous à une vérité qui nous regarde.

Il me paroît que Jesus-Christ prenant aujourd'hui une possession publique de son Sacerdoce dans le Temple, est la figure préciſe de chaque Prêtre, lorsqu'il vient de recevoir l'onction sainte, & que pour la premiere fois il paroît dans le Temple revêtu de cette dignité redoutable. Or, je dis que c'est dans cette circonstance si solemnelle, qu'on doit dire de lui: *Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israël*: Celui-ci vient d'être établi Ministre pour être l'instrument de la perte ou du salut de plusieurs. C'est sur

cette terrible alternative que roule la destinée d'un Prêtre ; & il est vrai à la lettre d'un chacun de vous, que vous allez être établis, ou que vous l'êtes déjà pour édifier ou pour détruire ; pour arracher les scandales du champ de Jesus-Christ, ou pour en mettre un nouveau ; pour sauver, ou pour perdre : en un mot, pour être une odeur de vie ou de mort parmi les Fideles. voilà sur quoi je me propose de vous entretenir.

I. REFLEX.

QUELLE idée avons-nous, mes Freres, du ministere terrible auquel nous aspirons ? & qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés ? Les uns exclus par les circonstances de leur naissance des bénédictions temporelles & des prérogatives du premier-né, tristes peut-être comme Esaü de n'y pouvoir plus rien prétendre, se consolent sur ce que le Pere de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, & regardent le plus saint & le plus sublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, & un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes.

Les autres destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation, accoutumés par les discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du Sacer-

doce que ſous les idées flatteuſes de poſte & de dignité, y courent comme à des biens & des honneurs aſſurés. Semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le Temple que parce qu'ils ont oui dire qu'ils y trouveroient des tréſors immenſes, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts ſacrés deſtinés non à nourrir leur faſte & leur molleſſe, mais à la nourriture des orphelins & des veuves.

Quelques-uns déterminés par les ſuites d'un tempérament doux & paiſible, ſeulement pour s'épargner les fatigués & les périls de l'ambition, les agitations & les ſoucis de la fortune, ſe jettent dans l'héritage de Jeſus-Chriſt comme dans un port tranquille où ils ne ſe promettent que les douceurs d'un calme oiſeux, des mœurs douces, & libres de tout embarras, & un état où l'on ne vit que pour ſoi-même.

Il s'en trouve même qui nés avec plus de vivacité & avec des deſirs d'ambition & de gloire, s'y propoſent des fonctions éclatantes, des miniſteres publics, & ſe promettent déjà de leurs talens, non le ſalut, mais l'admiration & les applaudiſſemens des peuples.

Enfin, il en eſt qui détrompés des plaiſirs & rebutés des injuſtices du monde qui les néglige, laſſés même des paſſions par le vuide ſeul & l'amertume qui les ſuit, dépouillent l'ignominie de l'habit ſéculier, entrent dans la Cléricature ſimplement comme dans une voie plus sûre de ſalut, &

où la bienséance seule les met à couvert des occasions de chûte qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes passés un état sublime & divin, dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'envisage le Sacerdoce que par rapport à soi : nul ne le regarde comme un état à suites, & qui lie nos destinées à celles des peuples, comme si nous n'étions Prêtres que pour nous-mêmes.

Cependant quelles que soient les vues que nous nous proposons dans le Sacerdoce, devenant Prêtres nous devenons des hommes publics : nous contractons des liaisons saintes & essentielles avec tous les Fideles : nous sommes comme des pierres angulaires où se rapporte tout le reste de l'édifice ; & désormais nous ne pouvons plus, ni demeurer fermes sans soutenir ceux qui sont autour de nous, ni tomber sans les entraîner par notre chûte : *Positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum in Israël.*

Car, premiérement, un Prêtre, de cela seul qu'il est marqué de ce caractere auguste & honoré du Sacerdoce chrétien, quelque place qu'il occupe dans l'Eglise, est toujours chargé des intérêts du peuple devant Dieu : c'est à lui à porter tous les jours aux pieds de son trône les besoins & les péchés des Fideles. Le ciel ne s'ouvre & ne se ferme, pour ainsi dire, qu'à sa

voix : comme il a par sa dignité plus d'accès auprès du Seigneur, c'est à lui à le solliciter en faveur de ses freres, à l'émouvoir, à le forcer même & lui arracher des graces. Les Princes de la terre veulent que les plaintes & les besoins de leurs peuples, ne viennent à eux que par le canal de leurs Ministres, & que les graces ne descendent & ne se répandent que par la même voie : tel est l'ordre établi de Dieu dans son Eglise ; & de-là les prieres canoniques dont elle fait une loi & un devoir public & journalier à chaque Ministre, persuadée que les prieres des Prêtres sont les canaux des graces publiques, & que ce sont-là les cris que le Pere exauce toujours, à cause du respect dû à la dignité & à l'éminence de leur caractere.

Or, un Prêtre mondain & infidele à sa vocation ; un Prêtre qui portant tous les jours sa langue jusques dans le ciel par la vertu des bénédictions mystiques prononcées à l'autel, la laisse au sortir de-là ramper sur la terre selon l'expression du Prophete, & ne l'occupe qu'à des entretiens vains, oiseux & profanes ; un Prêtre dont le cœur plein du monde, ne sauroit plus goûter les choses de Dieu, dont l'imagination dissipée, souillée par mille images indécentes, ne sauroit plus se recueillir un instant devant son Seigneur ; un Prêtre qui à peine dérobe quelques momens précipités à ses plaisirs pour honorer Dieu du bout des levres ; qui laisse couler sur une langue froide,

languiſſante, inattentive, les expreſſions les plus divines & les plus embraſées d'un Roi pénitent; qui ſe décharge d'un devoir ſi conſolant, & ſeul capable, dit Saint Ambroiſe, d'adoucir les dangers, les peines & les ſollicitudes de nos fonctions, qui s'en décharge, dis-je, comme on ſecoue un joug embarraſſant & odieux; un Prêtre de ce caractere, que peut-il obtenir aux hommes d'un Dieu qu'il ne connoît, & à qui il n'oſeroit parler pour lui-même? Que revient-il de ſon Sacerdoce aux peuples au milieu deſquels il vit, ou ſur leſquels il eſt établi? En quoi l'Egliſe peut-elle s'appercevoir qu'elle a en lui un époux, un conſolateur, un défenſeur, un médiateur, un gardien de ſa foi & de ſa ſainteté? car, ce ſont tous les titres auguſtes que nous partageons avec Jeſus-Chriſt. Mais je vais plus loin: n'eſt-il pas coupable devant Dieu de toutes les graces qu'il manque d'attirer ſur ſes freres, & que l'ordre de la Providence avoit attachées à ſes prieres & à ſes gémiſſemens? Devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, la corruption de ſes citoyens, les déſordres de ſes amis & de ſes proches, l'affoibliſſement de la Foi parmi les Fideles, & en un mot, les maux de l'Egliſe & les ſcandales qui l'affligent, ne ſeront-ils pas ſon ouvrage? Que dis-je, au jour terrible des vengeances, mille ames foibles & infortunées ne lui reprocheront-elles pas, que ſi ſa piété & ſes prieres avoient aidé leurs bons deſirs, elle

auroient fait pénitence dans la cendre & dans le cilice ? Si Moyſe, malgré les ordres du Seigneur, eut laiſſé tomber ſes mains défaillantes, & ceſſé de le prier ſur la montagne, le ſang des Iſraëlites vaincus n'auroit-il pas crié contre lui ; & coupable de la victoire de Madian, n'eut-il pas été le meurtrier de ſes freres ? Vous occupez la place d'un Miniſtre agréable à Dieu, qui eut ouvert par ſes cris le ſein de la miſéricorde Divine ſur les Fideles : vous privez les peuples d'un ſecours qui leur étoit dû. Vous êtes placé dans le ſanctuaire comme une nuée ſans eau & ténebreuſe en même temps, qui non ſeulement ne donne rien, mais qui empêche les influences du ciel de paſſer ſur la terre. Vous êtes dans le champ du Seigneur comme un arbre mort & déraciné, qui non ſeulement occupe en vain la terre, mais qui cache aux plantes qu'il a ſous lui la chaleur féconde du ſoleil, & les laiſſe dans une ombre mortelle où elles perdent l'eſpérance de leur accroiſſement.

Et d'où croyez-vous, mes Freres, que viennent la licence des ſiecles, la décadence des mœurs, le relachement de la diſcipline, & l'affoibliſſement de la Foi & de la piété dans l'Egliſe ? d'où croyez-vous qu'elles viennent ? de la tiédeur & de l'infidélité des Prêtres ? Nous ſommes toujours la premiere ſource de l'aviliſſement & de l'oubli de la loi de Dieu parmi les hommes ; les maux de l'Egliſe ſont preſque toujours nos crimes propres. C'eſt que

nous ne pleurons presque plus entre le vestibule & l'autel ; c'est que nos vœux tiédes, languissans, souvent même souillés, ne sont plus assez puissans pour monter jusqu'au trône de Dieu, & ouvrir le sein de ses miséricordes sur les Fideles : c'est que l'Eglise manque de médiateurs fervens & accrédités qui puissent, comme Moyse, parler avec confiance & une sainte liberté au Seigneur ; s'opposer comme lui à ses vengeances ; & arrêter, pour ainsi dire, son bras tout prêt à verser des fléaux & à exercer des châtimens sur son peuple. Ainsi je pourrois dire ici dans un sens différent du Prophete : Seigneur, nous sommes devenus semblables aux nations infideles & corrompues, à ces peuples qui ne vous connoissent pas : nous imitons leurs excès & leurs égaremens : le culte lui-même n'est plus parmi nous comme parmi elles, qu'un abus, une superstition, ou un scandale ; & votre peuple n'a plus rien qui le distingue des incirconcis : d'où vient cela, ô mon Dieu ? c'est que vous avez établi sur nos têtes des hommes faits comme nous, des Prêtres qui ressemblent au peuple ; c'est que nos guides & nos conducteurs nous montrent eux-mêmes le chemin qui conduit à la mort : *Posuisti nos in similitudinem gentibus.... imposuisti homines super capita nostra.* Ainsi un Prêtre, de cela seul qu'il ne prie pas, ou qu'il prie mal, est établi pour la ruine de ses freres : *Positus in ruinam multorum.* *Ps.* 43. 15. & 65. 12.

En second lieu, un Prêtre est le réconci-
Heb. 2. liateur des hommes avec Dieu : *Ut repro-*
17. *pitiaret delicta populi ;* établi pour offrir la victime de propitiation, la seule que Dieu regarde d'un œil favorable, & seule capable de désarmer sa colere, lorsque les péchés des peuples l'ont irrité. Or, un Prêtre, ou qui a éteint l'esprit de sa vocation, ou qui ne l'a jamais reçu, que vient-il faire, lorsqu'il monte à l'autel ? Il vient lever au ciel comme Ministre public des mains vuides, & peut-être impures, qui vont porter ses infidélités jusques sous les yeux de Dieu : il vient souiller de ses seuls regards la présence des mysteres terribles : il vient présenter au Pere le sang de son Fils qu'il profane & qu'il répand, & qui crie vengeance contre lui : il vient immoler comme un ennemi, & non pas comme un Prêtre, l'Hostie vivante : en un mot, il vient renouveller l'attentat de la croix. Eh ! je vous prie, que peuvent se promettre les peuples de ce ministere de mort ? le bouleversement de toute la nature comme autrefois, l'éclipse des astres du firmament, le voile du Temple déchiré ; des schismes, des scissions, des divisions dans l'Eglise ; des ténebres répandues sur la terre, la confusion & l'horreur de tout l'Univers. Car, si dès les premiers temps de l'Eglise, les maladies populaires, les morts imprévues, les accidens funestes, étoient les suites des
1. Cor. seules communions indignes : si Saint Paul
11. 30. n'en cherche pas ailleurs la raison : *Ideò*

inter vos multi infirmi & imbecilles, & dormiunt multi : quels châtimens reservez-vous donc, grand Dieu, aux sacrifices indignes, aux oblations profanées, aux mysteres souillés ? N'en doutez pas, mes Freres, si les fléaux du Ciel sont si communs & si terribles en nos jours ; si les maux & les dissentions de l'Eglise semblent croître & s'aigrir chaque jour de plus en plus ; si les calamités publiques sont si durables ; si les maux se multiplient sur nous : c'est la profanation des choses saintes, qui arme la justice divine ; ce sont les méchans Prêtres, qui attirent ces malheurs sur les peuples : *Propter hoc enim*, dit saint Gregoire de Nazianze, *res omnes nostræ jactantur & concutiuntur ; propter hoc fines orbis terræ suspicione & bello flagrant.* *S. Greg. Orat. 28.*

Oui, mes Freres, ce sont les Jonas, les Prophetes infideles, qui tirent des trésors de la colere de Dieu, les vents & les tempêtes qui ont mis si souvent le vaisseau de l'Eglise sur le point d'un triste naufrage, & qui l'auroient submergé, si les portes de l'enfer avoient pu prévaloir sur la promesse de Jesus-Christ ; & s'il n'avoit pas mis des bornes à l'impétuosité des flots de la mer au-delà desquelles il ne lui sera jamais permis d'aller. Non, mes Freres, les peuples de tant de Royaumes séparés de l'unité & devenus sectateurs des doctrines étrangeres, s'éleveront un jour contre ces Prêtres indignes qui vivoient encore dans le temps de la naissance de l'erreur parmi eux ; &

ils leur reprocheront que la profanation des autels, dont ils étoient coupables, avoit seule déterminé la justice de Dieu à se servir de l'héréſie pour les renverser, & qu'il avoit abandonné à ses ennemis des Temples que l'irréligion de ses Ministres avoit mille fois souillés. Ils reprocheront à ces Ophnis & à ces Phinées que l'Arche sainte ne seroit jamais devenue au milieu d'eux la proie des Philistins, & qu'un culte étranger n'auroit pas succédé à celui de leurs peres, si le Seigneur lassé des profanations dont ils la déshonoroient, n'en eût retiré sa gloire & sa présence. Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son Prophete. Ce sont les Pasteurs infideles qui sont la source funeste de tous les malheurs de mon Eglise, & qui ont attiré à cette vigne choisie sa ruine & sa destruction entiere : *Pastores demoliti sunt vineam meam.* Ce sont eux qui ont changé en une affreuse solitude cette portion de mon héritage où croissoient autrefois des plantes si fécondes & des fruits si abondans : *Dederunt portionem meam desiderabilem in desertum solitudinis.* Ils ont flétri tout ce qu'elle avoit de plus brillant : ils l'ont laissé exposée à la déprédation & à la fureur de ses ennemis ; & cette terre infortunée pleure encore sur la triste désolation que lui ont attiré les prévarications de ceux que j'avois établis pour veiller à sa défense : *Posuerunt eam in dissipationem, luxitque super me : desolatione desolata est omnis terra.* Quel malheur donc,

Jerem. 12. 10.

Ibid.

Ibid. ℣. 11.

mes Freres, pour un siecle, pour un royaume, pour un peuple, qu'un seul Prêtre indigne de son ministere! il n'est établi que pour la perte de ses freres : *Positus in ruinam multorum.*

On lit dans l'histoire qu'à la naissance de ces tyrans, de ces Empereurs cruels, qui devoient un jour persécuter l'Eglise & inonder l'Empire du sang des Chrétiens, des signes funestes paroissoient dans les airs, & y traçoient comme les présages affreux des calamités futures. Il se peut faire que la crédulité des peuples ait donné lieu à de telles observations. Mais si nous savions discerner la face du ciel, ou plutôt, s'il étoit vrai que la main de Dieu y eût tracé les maux à venir de son Eglise, nous y verrions sans doute des signes affreux présider à la naissance d'un mauvais Prêtre ; nous y lirions l'histoire anticipée des malheurs publics : nous sentirions toute la nature frémir & s'émouvoir du présent que Dieu vient de faire aux hommes dans sa colere ; & effrayés de ces prodiges, nous nous demanderions à nous-mêmes dans un sens bien différent de celui des parens du Précurseur ; Quel sera donc cet enfant ? & quel malheur vient-il annoncer à la terre ? *Quis putas, puer iste erit ?* Et certes les tyrans en faisant des Martyrs, multiplioient du moins les Fideles : ils attiroient à la vérité de l'Evangile un témoignage sanglant & public qui rendoit gloire à l'Etre suprême. Mais les infidélités d'un mauvais

Luc 1. 66.

Prêtre en affligeant l'Eglise, ne lui annoncent que des calamités encore plus tristes que les scandales mêmes dont il la déshonore. Et quand je dis un mauvais Prêtre, je ne le suppose pas souillé des crimes les plus affreux ; je ne le suppose que mondain, ambitieux, dissipé, livré aux amusemens & aux inutilités du siecle, plus occupé de ses espérances de fortune & d'établissement, que des fonctions de son ministere ; & je dis que c'est un homme de péché assis dans le Temple de Dieu, un fléau que sa justice prépare aux hommes, un enfant de colere né pour le malheur de ses freres : *Positus in ruinam multorum.*

En troisieme lieu, un Prêtre est le coopérateur de Dieu dans le salut des ames : *Dei adjutores.* Il applique aux hommes le sang de Jesus-Christ par les canaux des Sacremens : il purifie les consciences dans le bain de la pénitence : il annonce aux Fideles la parole de vie & de réconciliation : il les nourrit du pain de la doctrine & de la vérité.

1. *Cor.* 3. 9.

Or, un Prêtre indigne de cet auguste nom, devient par les mêmes endroits le coopérateur de Satan dans la perte & la séduction de ses freres. Car je ne parle pas seulement ici de ces Prêtres ignorans & mercénaires qui regardent la piété comme un gain, à qui une indulgence criminelle au Tribunal tient lieu de science & de mérite, & qui étant entrés dans cette fonction

difficile & formidable ſans vocation, ſans doctrine, ſans connoiſſance des regles, ſans élévation, & ſans cette pureté de motif digne de la grandeur & de la ſainteté de ce miniſtere, la rempliſſent ſans regle, ſans diſcernement, ſans zele, ſans attention, ni au caractere des pécheurs, ni à l'énormité de leurs crimes. Je ne parle pas des maux innombrables dont leur miniſtere afflige l'Egliſe : la ſécurité & l'impénitence des pécheurs, les abus ſur les obligations eſſentielles, la fréquentation des Sacremens dans des mœurs criminelles, l'indocilité & la révolte des gens du monde quand nous entreprenons de les détromper & de leur montrer la ſeule voie qui conduit au ſalut, la perpétuité des uſages criminels & des fauſſes maximes parmi les Fideles, l'inutilité pour eux des myſteres, des ſolemnités, & des graces de l'Egliſe, & enfin leur confiance & leur ſécurité au lit de la mort : tout vient de-là. Ce ſont les diſpenſateurs ignorans & infideles du Sacrement de pénitence tout ſeuls, qui ont changé la face du Chriſtianiſme : eux ſeuls ont éteint ce reſte de foi, de piété, de reſpect pour les régles, d'eſprit chrétien que la durée des ſiecles n'avoit pu éteindre : eux ſeuls en un mot, ſont les corrupteurs des peuples, les ſources publiques de la décadence des mœurs, la premiere époque de la dépravation générale, du relâchement & de l'impénitence parmi les Fideles. Car hélas ! mes Freres, vous

le savez, tout est piege, tout est péril, tout est séduction dans le monde pour l'innocence. Il ne restoit donc que la Montagne sainte, que les Tribunaux sacrés de la pénitence, où une ame touchée pouvoit voler comme la colombe pour y chercher un asyle, ou un secours du moins qui lui aidât à se déprendre des filets où le monde & le démon l'avoient enlassée : or, c'est sur cette montagne même, sur ce Thabor où elle croyoit trouver un asyle, qu'elle trouve encore dans l'ignorance, dans l'indulgence criminelle, dans la corruption peut-être & les penchans bas & mercénaires des Ministres, des filets étendus, & d'autant plus dangereux, qu'on est moins en garde contre eux, & que la Religion elle-même semble autoriser sa sécurité & sa confiance : *Audite hoc, Sacerdotes.... quoniam laqueus facti estis speculationi, & rete expansum super Thabor.* Ecoutez, ô Prêtres, c'est Osée qui leur fait ce reproche, parce que loin d'être les guides de mon peuple & de le conduire dans mes voies, vous leur avez tendu des pieges pour les faire tomber sans ressource ; & au lieu de rompre les liens de l'idolatrie & des dissolutions qui les tenoient captifs, vous les avez resserrés, & vous avez été pour eux comme des filets funestes où ils se sont pris, & d'où leur simplicité, dont vous avez abusé, ne sauroit plus se débarrasser : *Audite hoc, Sacerdotes.... quoniam laqueus facti estis speculationi, & rete expansum super Thabor.*

Osée 5. 1.

Je ne parle pas, dis-je, dans un lieu si plein de l'esprit sacerdotal, de ces Ministres indignes & criminels : je ne parle que de ceux qui affoiblissent leur ministere par des mœurs tiédes & mondaines ; & je dis que ne prenant aucun soin de ressuscíter en eux la grace de leur vocation, par la priere, par l'éloignement du monde, par la mortification des sens, par une vie intérieure & recueillie, ils n'ont aucune grace à parler des choses de Dieu. Ils reprennent, ils corrigent, ils instruisent au Tribunal sans onction, sans zele, sans bénédiction : ils accompagnent les vérités les plus terribles d'un air de séchéresse, de contrainte, d'insensibilité, qui les affoiblit & leur ôte toute leur force : Ils ne trouvent plus ces expressions prises dans le cœur, & qui seules y vont infailliblement : ils manquent de caractere de piété qui donne aux discours les plus simples tant de poids & tant d'énergie : le froid de leur cœur glace, ce semble les paroles sur leurs langues ; & il n'est pas possible qu'ils fassent passer dans l'ame des Fideles cette ardeur de Religion, ce feu divin de l'amour de Dieu, dont ils ne sentent pas une seule étincelle dans eux-mêmes. Car, mes Freres, il faut descendre de la montagne comme Moyse & d'un long entretien avec le Seigneur, c'est-à-dire, sortir de la retraite & de la priere, pour parler avec dignité & avec fruit de la sainteté de la Loi, pour jetter la terreur dans l'ame de ses viola-

teurs, pour arracher des larmes de componction aux adorateurs du veau d'or, & les obliger par l'onction & la sainte véhémence de son zele à brûler & fouler aux pieds les idoles qu'ils avoient auparavant adorées.

Et de-là, mes Freres, les pécheurs sortent froids & glacés de leurs pieds : de-là encore, l'insipidité, le peu d'usage du Ministre à parler des choses du salut, éteint en eux ces premieres agitations de grace & de pénitence qu'ils portoient au Tribunal, & affoiblit dans leur ame la sainte terreur des vérités que l'esprit de Dieu y avoit réveillées ; de sorte qu'ils s'étoient approchés de ce bain salutaire, tremblans, consternés, troublés de leurs crimes, & qu'ils en sortent calmés, rassurés, persuadés presque qu'ils s'étoient grossi à eux-mêmes l'énormité de leurs désordres, & que ce n'étoient pas la peine de tant s'allarmer. De-là encore, si ces Ministres tiedes & mondains se dévouent à un ministere public & à l'instruction des Fideles, comme une piété tendre & un cœur touché & pénetré ne leur fourniſſent rien, de-là, dis-je, pour y suppléer il faut avoir recours à une éloquence vuide, stérile, froide, puérile, qui ne réussit qu'à défigurer la sainte gravité de l'Evangile ; & de-là les vérités de la Religion affoiblies par des discours tout humains : de-là les chaires chrétiennes ne sont plus qu'un spectacle & un airain sonnant : de-là, les hommes apostoliques si

rares ; le miniſtere de la parole, cette grande reſſource du ſalut des peuples, confié à des hommes foibles dans la foi, étrangers dans la ſcience des Saints, vuides de l'eſprit de Dieu, & ſouvent pleins d'eux-mêmes & de l'eſprit du monde : c'eſt-à-dire, de-là, la prédication de l'Evangile ſans fruit, le plus ſaint temps de l'année ſans pénitence, les prieres de l'Egliſe ſans utilité, tous les miniſteres publics & toutes les reſſources du ſalut inutiles aux Fideles.

Non, mes Freres, de quelque innocence de vie dont ces Prêtres puiſſent d'ailleurs ſe flatter, ce ſont des mammelles arides & des ſeins ſtériles, dit un Prophete : ils égorgent & tuent tout, comme les mauvais Paſteurs, de cela ſeul qu'ils ne nourriſſent & ne vivifient pas. L'onction, la bénédiction qu'ils manquent d'attirer ſur leur miniſtere par l'accompliſſement tiede & infidele de leurs devoirs, eſt un moyen de ſalut dont ils privent les peuples ; & il eſt vrai de dire qu'un Prêtre ſans ferveur, ſans recueillement, ſans eſprit de mortification & de priere, eſt un fléau de Dieu ſur les hommes : *Poſitus in ruinam multorum.*

Enfin, derniere raiſon ; quand même nous ne nous propoſerions aucune de ces fonctions publiques ; car, je n'examine pas préſentement s'il nous eſt permis d'entrer dans l'Egliſe pour y être des ouvriers inutiles ; quand même nous ne nous propoſerions aucune fonction publique, & que

nous ne voudrions être Prêtres que pour nous, ne sommes-nous pas toujours les
1. *Petr.* modeles du troupeau, *forma facti gregis*;
5. 3. & n'est-ce pas dans nos mœurs que les peuples viennent chercher des regles & des exemples, ou qui leur inspirent la vertu, ou qui les autorisent dans le vice ?

Or, un Prêtre mondain & scandaleux, quand il ne feroit seulement que se montrer aux peuples, de quels maux ne se rend-il pas coupable ? Il leur devoit la régularité d'une conduite édifiante, la gravité des mœurs, la censure & la condamnation par ses exemples seuls, des abus & des désordres publics : sa vie sainte & sacerdotale devoit confirmer dans leur esprit la vérité des maximes chrétiennes sur la vie du monde & sur l'impossibilité de l'allier avec le salut. Quelle joie secrette ! quelle autorité pour eux ! quelles apologies de leurs égaremens, quand ils retrouvent dans ses mœurs, leurs passions, leurs erreurs & leurs foiblesses ! Quelles conséquences ne tirent-ils pas alors sur les vérités les plus terribles du salut dont on leur fait tant de peur ? Nous les prêchons en vain : l'Evangile de la plupart des gens du monde, est la vie des Prêtres dont ils sont témoins : ce n'est pas ce qu'on leur annonce dans les chaires chrétiennes ; c'est ce qu'ils nous voient pratiquer dans le détail de nos mœurs : ils regardent le ministere public comme une scene destinée à débiter de grandes maximes qui ne sont plus à la

ortée de la foibleſſe humaine ; mais ils
:gardent notre vie comme la réalité & le
éritable rabais auquel il faut ſe tenir. Et
e-là, mes Freres, combien de pécheurs
branlés par des inſpirations ſaintes, n'op-
oſent peut-être en ſecret dans leur cœur
ux mouvemens de la grace que le ſou-
enir des exemples funeſtes d'un Prêtre in-
idele ! De-là combien de ſéducteurs peut-
tre pour raſſurer une ame timide dans le
ibertinage, l'endurcir contre le crime, &
'affermir dans l'impiété, citent les ſcan-
lales d'une perſonne conſacrée à Dieu !
que d'ames dont la réprobation n'étoit at-
achée qu'aux déſordres publics d'un mau-
ais Prêtre ! que de chûtes ſecrettes qui
n'ont plus de retour, & qui décident de
'éternité ! que de maux inviſibles & irré-
parables ! quel ravage dans l'héritage de
Jeſus-Chriſt, qui n'a pour témoins que les
Anges du ciel ! Grand Dieu, vous voyez
ce myſtere d'iniquité qui opére en ſecret :
vous le révélerez en ſon temps ; & alors
on verra peut-être qu'il y a peu de Fideles
réprouvés dans l'enfer, qui ne trouvent
dans quelque Prêtre l'auteur de leur dam-
nation éternelle !

Oui, mes Freres, nous ſommes des
lampes élevées pour éclairer la maiſon du
Seigneur ; mais du moment que le ſouffle
empeſté du ſerpent nous a éteints, nous
répandons au loin une fumée noire qui obſ-
curcit tout, qui infecte tout, & qui de-
vient une odeur de mort à ceux qui pé-

riſſent : nous ſommes les colonnes du Sanctuaire ; mais qui renverſées & diſperſées dans les places publiques, deviennent des pierres d'achoppement aux paſſans : nous ſommes le ſel de la terre deſtiné à préſerver les ames de la corruption ; mais qui étant une fois affadi, corrompt lui-même ce qu'il auroit dû conſerver. Tout ce que le caractere ſaint met en nous de puiſſance & de vertu pour la ſanctification des peuples, ſe tourne pour eux en inſtrument de leur perte, & leurs Médecins ſont devenus eux-mêmes leurs maux les plus contagieux & les plus incurables.

Auſſi, les Livres ſaints nous apprennent, que la plus terrible punition que le Seigneur puiſſe exercer ſur les Villes & ſur les Royaumes, c'eſt de leur ſuſciter de méchans Prêtres : il ne puniſſoit pas autrement les plus grands excès de Jéruſalem. Je vous donnerai, leur diſoit-il, des Paſteurs qui appelleront le mal un bien, & le bien un mal ; qui ne redreſſeront pas ce qui eſt tombé, qui n'affermiront pas ce qui eſt chancelant, & qui marcheront ſelon leurs propres voies : voilà le dernier de ſes fléaux. Quand il n'eſt que médiocrement irrité, il ſe contente d'armer les Rois contre les Rois, & les peuples contre les peuples ; il renverſe l'ordre des ſaiſons ; il frappe les campagnes de ſtérilité & de ſéchereſſe ; il répand la déſolation, la faim, la mort ſur la terre. Mais, quand ſa colere eſt au plus haut point, & que tous ſes an-

tres fléaux semblent épuisés ; mais quand il dit dans son indignation : Quel châtiment me reste-t-il encore à exercer sur mon peuple, & quelle derniere marque de ma fureur puis-je lui donner ? *Super quo percutiam vos ultrà ? omne caput languidum :* ah ! c'est alors qu'il tire des trésors de ses vengeances, des Ministres infideles, des Pasteurs mondains & corrompus, & qu'il les suscite à son peuple. *Is.* 1. 5.

Graud Dieu ! à quoi me destinent donc les secrets formidables de votre justice ? Il me semble que je ne vous ai pas encore assez abandonné, & qu'il me reste encore assez de crainte de votre nom, & de desir de mon salut, pour ne vouloir pas être assez malheureux que de servir de Ministre au démon contre vous, & perdre les ames que vous avez rachetées de tout le sang de votre Fils. Cependant si je porte dans les fonctions de mon ministere un cœur tiede, une ame encore toute charnelle, l'esprit, les vues, les penchans du monde, je ne suis né que pour le malheur de mes freres, & peut-être vous ne m'avez reservé à ces derniers siecles de relâchement & de corruption, où la dépravation est générale, que comme le fléau le plus terrible dont vous pouviez vous servir pour en punir les désordres : *Positus in ruinam multorum.*

Voilà des vérités effrayantes, mes Freres : mais n'oublions pas les consolations ; elles conviennent bien mieux à la sainte assemblée devant qui j'ai l'honneur de par-

ler : car d'un autre côté, un Prêtre qui remplit avec fidélité & avec zele les fonctions de son ministere, est établi pour le salut & pour la délivrance de plusieurs : *Positus in resurrectionem multorum.*

II. REFLEX. IL n'y a qu'à revenir sur les mêmes raisons. Un Prêtre est chargé des intérêts du peuple devant Dieu ; c'est un de ces Anges qui montoient & qui descendoient sans cesse de l'échelle de Jacob : il en descend pour venir se charger des vœux & des besoins des peuples ; il monte par la priere pour les porter jusqu'aux pieds du trône de Dieu, & ouvrir le sein de ses miséricordes sur les miseres de ses freres. Or, quelle abondance de graces & de bénédictions n'attirent pas sur l'Eglise les prieres d'un saint Prêtre ? Car ce ne sont pas ici les vœux d'un particulier qui s'adresse au Seigneur en son propre nom, sans titre, sans autorité, sans fonction publique ; & qui, cendre & poussiere, doit compter pour beaucoup la liberté qu'on lui laisse de parler à son Dieu. Ce sont les vœux d'un Ministre public, établi pour les hommes auprès de Dieu, qui prie par office, qui parle au nom de toute l'Eglise, de tout le corps des Justes sur-tout qui composent la partie la plus pure & la plus essentielle du Christ tout entier, c'est-à-dire, de Jesus-Christ & de ses membres, qui ne forment qu'un corps, qu'un même Christ, que le Pere exauce toujours. Que dis-je ? ce sont les

les vœux d'un Prêtre, qui par son Sacerdoce ne forme plus qu'un même Prêtre, un même Médiateur, une même voix avec Jesus-Christ, & qui paroît devant Dieu revêtu des mêmes droits & des mêmes titres. Eh ! que pouvez-vous refuser, Seigneur, à des prieres que la piété forme, que la charité enflamme, que la foi de tous les Justes consacre, qui vous portent les vœux de toute l'Eglise, & que la voix de votre Fils fait monter jusqu'à votre trône ?

On est surpris quelquefois, mes Freres, de voir dans le monde & dans l'Eglise des conversions d'éclat ; des Ministres mondains, efféminés, dissipés, reprendre l'esprit de leur vocation, renoncer à toutes les vues humaines, & se consacrer aux fonctions les plus humiliantes & les plus pénibles ; des pécheurs dissolus, scandaleux, devenus tout d'un coup des pénitens humiliés ; des impies même qui se faisoient une gloire affreuse de leur impiété, changés soudainement en des Fideles humbles & religieux. On s'entredemande d'où peuvent venir des changemens si peu attendus, & auxquels rien, ce semble, ne nous avoit préparés. Le monde qui juge toujours humainement des œuvres de Dieu, en trouve toujours des raisons tout humaines. Mais si l'on pouvoit remonter à la source, on verroit que ce sont les suites des prieres de quelque saint Prêtre, lequel instruit par les lumieres du Tribunal de l'état déplorable de ces ames, & du peu d'utilité qu'elles

avoient retiré de ſes ſages inſtructions & de ſes remontrances tendres & ſecrettes, vivement touché de leur égarement & de leur perte, avoit toujours gémi devant Dieu ſur leur malheur, & n'avoit ceſſé de lui dire dans l'amertume de ſon cœur : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à ces ames que vous avez rachetées de votre ſang : briſez les liens funeſtes qui les enchaînent : ne livrez pas au lion dévorant des ames qui confeſſent votre ſaint Nom : ſouvenez-vous de vos promeſſes éternelles, & de vos miſéricordes anciennes ; & ſoyez plus touché de leur malheur, qu'irrité de leur aveuglement & de leurs crimes. C'eſt de-là qu'eſt parti le coup heureux qui eſt allé abattre ces pécheurs rebelles & audacieux, & qui les a changés en des pénitens humbles & briſés de componction. Ananie prie dans le ſecret de ſa maiſon : il demande ſans doute la converſion d'un perſécuteur qu'il ſavoit parti de Jéruſalem & venir ne reſpirant que la mort & le carnage de ſes freres ; & Saul eſt renverſé ſur le chemin de Damas : & ſes prieres achevent ce que celles du ſaint Lévite Etienne avoient commencé.

Non, mes Freres, il n'eſt rien que les prieres d'un ſaint Prêtre ne puiſſent obtenir du pere des miſéricordes ; elles vont faire une ſainte violence à ſa juſtice. Auſſi, vous ſavez que ne voulant pas ſe laiſſer fléchir autrefois envers les Iſraélites qu'il avoit réſolu de punir, il conjuroit lui-même

Moyſe & Aaron de ne plus le prier en leur faveur, de ne plus retenir ſon bras levé pour châtier les iniquités de ſon peuple, & de laiſſer agir ſa juſte colere, comme s'il ne lui eût pas été poſſible de réſiſter à des ſupplications que portoient aux pieds de ſon trône le Médiateur & le Pontife de ſon alliance. Et voilà pourquoi les premiers Prêtres avec les Fideles ne diſtinguoient les différentes heures de la journée que par les prieres publiques : c'étoit l'exercice dominant ; tout le reſte ſe rapportoit-là ; la priere & le miniſtere de la parole ; c'étoit l'unique occupation des Paſteurs ; la ſeule qu'ils avoient reçue par ſucceſſion des Apôtres. Auſſi, quelles graces alors répandues ſur toute l'Egliſe ! que de Martyrs généreux ! que de Vierges pures ! que de Paſteurs vénérables ! que de Fideles fervens ! que d'Anachoretes pénitens ! que les tentes de Jacob étoient alors belles ! que l'Egliſe formoit alors un ſpectacle digne même du reſpect & de l'admiration de ſes ennemis ! & qu'il faiſoit beau voir l'aſſemblée des Fideles mille fois plus brillante & plus auguſte par la piété unanime, par le zele fervent, par l'innocence des mœurs, par la charité vive qui en uniſſoit tous les membres, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par les titres & les dignités, par les ſceptres & les couronnes mêmes de ceux qui la compoſent! Ainſi, quand un ſaint Prêtre ne feroit que prier, il eſt toujours vrai de dire qu'il eſt établi pour le ſalut de pluſieurs : *Poſitus in reſurrectionem multorum.*

Mais en second lieu, un Prêtre est le sacrificateur de la nouvelle alliance, il renouvelle tous les jours à l'autel l'oblation unique, le grand sacrifice, la ressource du genre humain, & promis à l'univers depuis le commencement des siecles : il y paroît à la place de Jesus-Christ formant son Eglise par sa mort, s'immolant de nouveau pour elle, la purifiant tous les jours dans son sang de ses taches & de ses rides, l'affermissant contre tous les efforts de l'enfer, réparant sans cesse ses ruines, l'offrant au Pere très-clement & très-miséricordieux, afin qu'il daigne la pacifier, finir ses dissentions domestiques, la défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, réunir dans son sein ceux qui l'ont déchiré en se séparant, la réunir elle-même dans le même esprit de vérité & de charité, & enfin la régir & la gouverner dans tous les endroits de l'univers où elle est répandue : c'est là que s'offrent à son nom des prieres & des supplications pour les Princes, pour les Rois, pour les Pasteurs, pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin qu'ils maintiennent la paix de l'Eglise, le repos des Fideles, la majesté du culte & des autel.

Or, un Prêtre fervent est à l'autel le Ministre de toutes les graces répandues sur le corps de l'Eglise : c'est lui qui offre la Victime d'où coulent tous ces bienfaits inestimables sur les hommes : c'est lui, qui comme Abel, attire par sa piété les regards favorables du Seigneur sur ces offrandes

saintes. Ce n'eſt pas que la Victime tire ſon prix du Miniſtre qui l'offre ; mais un Miniſtre ſaint ne met point d'obſtacle aux fruits immenſes de ce grand ſacrifice, n'arrête pas les bienfaits abondans qui ſe répandent de-là ſur la terre, lui laiſſe tout ſon prix, & y ajoute, ſi l'on peut parler ainſi, celui de ſa piété & de ſa ferveur.

C'eſt à la célébration des myſteres ſaints, & à la ſainteté de ſes premiers Paſteurs, que l'Egliſe dut autrefois la converſion des Céſars. Obligés de ſe cacher dans des lieux obſcurs & ſouterrains pour renouveller l'oblation non ſanglante, ils l'offroient pour les Princes mêmes dont les perſécutions les retenoient dans ces lieux ténebreux : & en gémiſſant ſur la ſervitude de l'Egliſe qui voyoit avec douleur ces myſteres de lumiere, devenus, pour ainſi dire, des myſteres de ténebres, ils avançoient la converſion des Empereurs en demandant la liberté de l'Egliſe que leur aveuglement retenoit dans l'oppreſſion & dans la captivité.

Encore aujourd'hui, mes Freres, c'eſt aux bénédictions myſtiques des ſaints Prêtres, que l'Egliſe doit les Princes religieux, les Paſteurs fideles, la naiſſance des grands hommes que Dieu ſuſcite de temps en temps pour éclairer les ſiecles, pour défendre la foi contre les entrepriſes de l'erreur, pour ſoutenir les regles chancelantes, pour empêcher le menſonge de preſcrire contre la vérité : c'eſt encore là qu'il faut rapporter les reſſources ineſpérées dans les calamités

publiques, les fléaux suspendus, les guerres terminées dans les conjonctures où il sembloit qu'elles alloient être éternelles : tout vient de-là. Ceux qui ne jugent des choses que par les vues bornées de l'esprit humain, en font l'honneur à la sagesse des Princes & à la profonde politique de leurs Ministres ; mais s'ils pouvoient voir les événemens dans leur cause supérieure & secrette, ils la trouveroient sur nos autels entre les mains pures d'un Ministre fidele, d'un Prêtre obscur quelquefois, qui, caché aux yeux des hommes, décide bien plus des événemens publics, que ces hommes importans qui paroissent à la tête des affaires, & qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples & des empires. Quel trésor donc pour la terre qu'un Prêtre saint ? quel don pour l'Eglise ! quelle ressource pour les Fideles ! quel bonheur pour les Villes & pour les Royaumes ! & que de puissans motifs pour nous animer à nous renouveller sans cesse dans l'esprit de notre vocation, à ressusciter en nous la grace du Sacerdoce, & à ne pas même laisser rallentir cette premiere ferveur qui nous consacra au saint ministere de l'autel : *Positus in resurrectionem multorum.*

Mais, non seulement un Prêtre offre la Victime de salut & de propitiation ; il est même, en troisieme lieu, le coopérateur de Dieu dans le salut des ames par l'administration des Sacremens, par la prédication de la parole, par toutes les fonctions

qui tendent au salut du prochain. Ainsi, un Prêtre saint & éclairé, de combien de graces n'est-il pas le Ministre & l'instrument dans ses divers ministeres! S'il reçoit le dépôt des consciences, que de pécheurs touchés au Tribunal, dans ces momens heureux, où l'ame est toute ouverte, pour ainsi dire, & où un seul mot dit avec onction perce jusqu'au vif, & ne revient jamais vui. de! combien d'autres éclairés, détrompés sur des abus & des maximes pernicieuses qu'ils croyoient innocentes, parce qu'elles étoient autorisées, ou par l'usage commun, ou même par des guides aveugles! que de désordres prévenus! que d'ames retirées de l'abîme où elles croupissoient depuis si long-temps! combien d'autres timides & peu sinceres, qui jusques-là avoient menti à l'Esprit saint, & caché au Prêtre la honte de leurs plaies, ramenées à la sincérité de la pénitence! que de profanations interrompues! que de larmes & de soupirs de componction arrachés! que de saints desirs inspirés! Combien de semences de conversion jettées dans d'autres ames, qui porteront du fruit en leur temps? combien de Justes soutenus dans la piété? combien d'autres édifices, ébranlés, gagnés à Jesus-Christ par leurs exemples? Suivez, si vous le pouvez, le cours infini de ces bénédictions & de ces graces; & comprenez jusqu'où un Prêtre se rend coupable, lorsqu'il en prive l'Eglise & qu'il rend son ministere inutile : *Positus in resurrectionem multorum.*

S'il annonce la parole de l'Evangile, que d'ignorans inſtruits ! que de conſciences ébranlées ! que d'impies confondus ! que de Juſtes affermis ! quelle nouvelle autorité pour les maximes auſteres de Jeſus-Chriſt que le monde ne ceſſe d'affoiblir & de combattre ! que de Prédicateurs mêmes corrigés ſur le modele de ſa ſimplicité, de ſon onction, de ſa véhémence divine ! Quels hommes que les Bernards les Xaviers, les Raymonds, les Vincent-Ferriers ! tout étoit éntraîné par l'éloquence ſainte & par la puiſſance de l'eſprit qui parloit en eux : les Villes, les Cours, les Provinces, les Royaumes, les Grands & le peuple, rien ne pouvoit réſiſter à l'impétuoſité de leur zele & à la ſainteté éminente de leurs mœurs : les larmes, les ſoupirs, le ſilence & la componction profonde de ceux qui les écoutoient, étoient les ſeuls applaudiſſemens qui accompagnoient leur miniſtere : leur vie auſtere, pénitente, ne laiſſoit rien à dire au monde contre des vérités qu'ils annonçoient ; la ſimplicité, la ſévérité de leurs mœurs ne démentoit pas celle de l'Evangile dont ils étoient les Miniſtres : leurs exemples inſtruiſoient, perſuadoient, frappoient encore plus que leurs diſcours ; & l'Eſprit de Dieu qui embraſoit les cœurs, & le feu divin dont ils étoient eux-mêmes remplis, ſe répandoit ſur les ames les plus froides & les plus inſenſibles, & faiſoit des Temples ſaints où les Fideles étoient aſſemblés pour les

entendre, comme autant de cénacles d'où chacun sortoit enflammé, & comme enivré de l'abondance de l'Esprit qu'il avoit reçu. Quels biens un seul homme apostolique n'est-il pas capable d'opérer sur la terre ? helas ! il n'en fallut que douze pour convertir tout l'Univers : *Positus in resurrectionem multorum.*

Enfin, derniere raison tirée du zele & de l'exemple seul d'un saint Prêtre. Je dis premiérement de son zele : quand il ne rempliroit aucune fonction publique, quand par des sentimens humbles de lui-même, ou par défaut des talens, il s'interdiroit tous les ministeres éclatans ; quoique la piété seule dans un Prêtre éclairé soit un grand talent, & qu'avec elle on ait, pour ainsi dire, tous les autres : *Venerunt mihi omnia bona cum illâ* : quand il ne feroit que se consacrer aux bonnes œuvres, entrer dans le détail des miseres & des besoins de ses freres, représentez-vous, si vous le pouvez, tout ce qu'un Prêtre de ce caractere opére de fruits de salut parmi les hommes : il reconcilie les cœurs aigris & aliénés : il perce les ténebres dont la honte couvre si souvent l'indigence, & en secourant ces indignes inconnus, il leur épargne la confusion même du secours : les établissemens utiles & édifians trouvent dans ses soins & dans son zele des ressources qui les empêchent de tomber, & qui leur donnent même une nouvelle solidité : que de désordres publics par-là prévenus ! que *Sap.* 7. 11.

d'occasions de salut ménagées ? il soutient les gens de bien : il les met en œuvre pour l'utilité & la sanctification de ses freres : il préside à toutes les saintes entreprises : il est l'ame de toute la piété d'une Ville, d'une Paroisse : il est dans l'espérance & dans l'idée de la plupart des pécheurs l'instrument dont Dieu se servira un jour pour les convertir : il anime tout : il trouve des remedes à tout : point de désordre qui lui échappe : point de bien public auquel il ne se sacrifie : point d'entreprise qui le rebute : point de pécheur qui ne lui paroisse digne de son zele : enfin, rien ne peut se dérober à l'ardeur & aux saints attraits de sa charité : *Nec est qui se abscondat à calore ejus.* Ps. 18. 7.

Il est écrit que le cadavre d'un homme ayant été placé par hasard auprès du corps mort du Prophete Elisée, on vit aussitôt ce cadavre se ranimer : ses yeux que la mort avoit fermés, se rouvrirent : sa langue se délia, & on le vit sortir du séjour de la mort, & jouir encore de la vie & de la lumiere. Hélas, mes Freres, les cadavres les plus infects, les ames où la mort & la corruption du péché regnent depuis plus long-temps, ne sauroient presque approcher d'un saint Prêtre, d'un Envoyé de Dieu, mort à lui-même, au monde & à toutes ses espérances, qu'elles ne sentent à l'instant une vertu qui sort de lui, un souffle de vie qui commence à les ranimer, à leur inspirer de bons desirs, à réveiller leur létargie, & à opérer en elles des prémices

de graces & de salut : *Nec est qui se abscondat à calore ejus.*

J'ai dit encore l'exemple, oui, mes Freres, quand un saint Prêtre borneroit tout le bien qu'il peut faire à l'exemple d'une vie réguliere & édifiante, quand il ne feroit que montrer au peuple dans le détail de ses mœurs, la piété, le désintéressement, la mortification, la pudeur, l'innocence, la gravité sacerdotale, toujours il seroit vrai de dire qu'il est établi pour le salut de plusieurs. L'exemple, vous le savez, est la voie abregée de la persuasion : les hommes mêmes ne vivent la plupart que d'imitation, il leur faut des modeles, & c'est uniquement ce qui fait presque toujours tous leurs vices, comme toutes leurs vertus. Ainsi, quel bonheur pour eux, quand Dieu suscite au milieu d'eux un saint Prêtre dont la piété respectable sert, pour ainsi dire, de spectacle aux Anges & aux hommes! c'est un Evangile continuel qu'ils ont devant les yeux, contre lequel ils n'ont aucun prétexte à alléguer. Si son exemple ne les ramene pas, il leur inspire du moins du respect pour la vertu; il les force du moins de convenir qu'il y a encore de véritables Justes sur la terre, il répare du moins le tort que les Prêtres mondains font dans l'opinion publique à la sainteté de leur caractere, & l'aviliſſement où il est tombé par l'indécence de leurs mœurs; il corrige du moins les censures & les dérisions que les libertins font sans cesse retom-

ber des Miniſtres ſur le miniſtere même; il met, pour ainſi dire, le Sacerdoce en honneur. Car, mes Freres, c'eſt ſur nous principalement que le monde aime à lancer les traits les plus piquans de ſa ſatyre & de ſa malignité; il ne pardonne rien aux Miniſtres infideles: plus ils paroiſſent l'aimer, ſe conformer à lui, devenir ſes partiſans & ſes apologiſtes, plus ils deviennent les ſujets de ſes mépris & de ſa riſée. Le monde eſt impitoyable pour un méchant Prêtre: & au lieu qu'autrefois, dit ſaint Iſidore, c'étoient les Prêtres qui étoient les cenſeurs des peuples & des Rois, & qui par la ſainteté de leur vie, devenoient la terreur des méchans; c'eſt aujourd'hui le peuple qui eſt devenu le cenſeur des Prêtres qui redoutent ſes jugemens & qui tremblent devant les Princes & les Grands, parce qu'ils craignent leur mépris ou leur oubli, & qu'ils aſpirent à leurs graces:

S. Iſid. Ep. 273. *Olim Sacerdos populo erat formidabilis; nunc contrà, populus terrori eſt Sacerdoti.*

En un mot, mes Freres, un ſaint Prêtre eſt le plus grand don que Dieu puiſſe faire à la terre. Auſſi, quels bienfaits croyez-vous qu'il promît aux Iſraélites par ſon Prophete, s'ils vouloient ſe convertir & renoncer enfin à leurs prévarications? quoi? l'empire des nations? la conquête de l'univers? la ruine entiére de leurs ennemis? la fin des maux & des calamités qui les affligeoient? une terre où couleroient le lait & le miel? Il leur avoit fait autrefois

ces promeſſes magnifiques, & elles n'avoient pu les contenir dans l'obſervance de ſa loi, ni les empêcher de proſtituer leurs hommages à des dieux étrangers : il laiſſe donc des promeſſes ſi éclatantes, & ſi capables de faire impreſſion ſur un peuple ſur-tout que des motifs charnels & terreſtres faiſoient preſque toujours agir ; mais, c'eſt pour leur en faire une encore plus grande & mille fois plus précieuſe : Convertiſſez-vous, enfans d'Iſrael, leur dit-il, revenez au Dieu de vos peres que vous avez abandonné, & je vous donnerai, quoi, mes Freres ? je vous donnerai des Paſteurs & des Prêtres ſelon mon cœur : *Convertimini, filii revertentes,.... & dabo Paſtores juxta cor meum.* Suſcitez-en donc, ô mon Dieu, à votre Egliſe des Prêtres fideles & des Paſteurs ſelon votre cœur ; formez-en toujours dans ce lieu ſaint où vous répandez depuis ſi long-temps les prémices de l'Eſprit ſacerdotal : tirez de cette aſſemblée des vaſes d'élection, qui aillent porter votre nom devant les peuples & les Rois ; & en les ſéparant pour l'ouvrage du miniſtere, ſéparez-les pour la ſanctification de ceux vers qui vous les envoyez. Nous ne vous demandons pas, ô mon Dieu, la fin des maux qui nous affligent la ceſſation des guerres & des troubles, des ſaiſons plus heureuſes, le retour de l'abondance & de la proſpérité : donnez-nous des ſaints Prêtres, & vous nous donnerez tous avec eux : *Poſitus in reſurrectionem multorum.* *Jerem.* 3.14.15.

Et pour recueillir tout ce discours, mes Freres, réduisons-en le fruit à cette réflexion : Je ne puis ni me perdre, ni me sauver tout seul : de-là que je suis établi dans le saint ministere & revêtu du Sacerdoce chrétien, il faut, ou que je sois un fléau sorti des mains de Dieu pour le malheur des hommes, ou un don descendu du ciel pour leur félicité : il faut, ou que je ressemble à ce dragon de l'Apocalypse, à cette bête hideuse & funeste, qui en tombant précipita avec elle une partie des étoiles, ou au véritable serpent d'airain, Jesus-Christ, qui étant élevé de la terre, attira tout après lui, & guérit les langueurs & les calamités de son peuple : je suis entre ces deux destinées : *Positus in ruinam & in resurrectionem multorum in Israël.*

Quel puissant motif de fidélité dans mes fonctions, de vigilance sur ma conduite, de zele dans mon ministere, de crainte ou de terreur sur mon état, de renouvellement dans l'esprit de ma vocation, d'espérance ou de terreur ou de confusion dans l'attente du souverain Prêtre Jesus-Christ, qui viendra me demander compte de ma dispensation, & me présenter les ames qu'il m'avoit confiées, ou comme ma condamnation, si elles ont péri, ou comme ma gloire & ma couronne, si elles ont trouvé le salut & la vie par le secours de mon ministere. *Ainsi soit-il*

DISCOURS

SUR

LA FUITE DU MONDE,

Necessaire aux Clercs.

Tulerunt puerum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est: Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur.

Ils porterent Jesus à Jerusalem, pour le présenter au Seigneur selon qu'il est écrit: tout enfant mâle premier-né, sera consacré au Seigneur. Luc. 2. 22. 23.

IL étoit écrit & ordonné dans la Loi, mes Freres, que tout premier-né d'entre les Juifs seroit consacré au Seigneur, c'est-à-dire, destiné comme Samuel à son culte, dédié au Temple & à l'Autel, séparé des usages profanes, en un mot, saint, sur lequel le monde n'auroit plus de droit, & sacrifié même aux pieds de l'Autel comme une prémice sainte que Dieu s'étoit réser-

vée à lui seul, & qu'on étoit obligé de remplacer par une autre offrande.

Jesus-Christ le premier-né d'entre ses freres, figuré par les premiers-nés des Hébreux, vient aujourd'hui accomplir cette Loi, & en développer la figure & le mystere. Sa consécration à l'autel est la source & le modele de la nôtre : nous sommes comme les premiers-nés de la nouvelle alliance, comme les prémices des Fideles que l'Eglise consacre au Seigneur pour tout le reste de ses membres : nous avons succédé en ce point aux premiers-nés des Juifs. On nous présente au Temple comme eux, en un âge encore tendre : on nous dévoue à l'Autel : on nous sépare des usages profanes : on ne laisse plus au monde de droit sur nous : on nous réserve tout entiers comme eux, pour être offerts & sacrifiés au Seigneur : la seule différence que j'y trouve, est que le sacrifice & la consécration des premiers-nés, qui n'étoit que la figure de celle de Jeus-Christ, étoit aussitôt rachetée & remplacée par une autre offrande, au lieu que la nôtre, qui est une continuation de la sienne, est réelle, est perpétuelle, & ne peut être remplacée par aucun échange.

Or, le principal caractere de cette consécration, est de nous séparer de tout commerce profane, de nous destiner tellement à l'Autel & à son culte, qu'il ne nous soit plus permis de sortir du Sanctuaire, pour rentrer dans les tentes des pécheurs, &

participer à leurs œuvres, & de nous éloigner du monde, comme d'un lieu où la sainteté de notre consécration, est toujours avec indécence, & ne peut être longtemps sans profanation.

Je sais que les mœurs des Clercs ne doivent avoir rien de trop austere ni de trop farouche : appellés à sanctifier les pécheurs, il faut qu'à l'exemple de Jesus-Christ nous prenions, pour ainsi dire, leur ressemblance & paroissions presque revêtus de leurs infirmités : destinés à les conduire comme leurs Anges visibles, il faut comme ce Conducteur céleste du jeune Tobie, que nous paroissions en un sens, imiter leurs coutumes & leurs mœurs, & que tandis que nous usons en apparence de la même nourriture qu'eux, nous nourrissons en secret notre foi & notre piété *d'une nourriture invisible* qu'ils ignorent.

Je sais que notre ministere nous mêle parmi les hommes ; qu'il faudroit sortir de ce monde, comme parle l'Apôtre si nous voulions rompre toute société avec les pécheurs ; & que la grace du Sacerdoce nous fait vaincre en combattant, & non pas en fuyant. Je vais enfin, que sous le ministere même Judaïque, la Tribu sacerdotale étoit seule répandue & dispersée parmi les autres Tribus, pour nous marquer, ce semble, que le mélange des Prêtres & des peuples est nécessaire, & que nos exemples ne sont pas la moindre de nos fonctions.

Mais, ce n'eſt pas la charité qui ſe répand, qui agit, qui ſe rend utile, & qui édifie, que je veux combattre ; c'eſt l'amour du monde, qui nous produit, nous diſſipe, nous rend inutiles, & ſcandaliſe ; c'eſt ce penchant violent qui nous arrache des ſaintes occupations du Sanctuaire, nous les rend inſipides, & nous jette dans le tumulte & les périls du ſiecle : en un mot, c'eſt cette vie inutile, oiſeuſe, mondaine, qui nous mene de diſſipation en diſſipation ; nous lie aux aſſemblées des pécheurs, à leurs maximes, à leurs penchans, à leurs plaiſirs, & nous traîne des bienſéances du monde aux amuſemens des amuſemens aux dangers, des dangers au crime. Or, je dis que rien n'eſt plus incompatible avec la gravité & la ſainteté de notre état, avec l'eſprit de notre miniſtere, que cette vie de monde, de diſſipation, de commerces, d'inutilité, propoſée même avec tous les adouciſſemens qui peuvent lui donner quelque air d'innocence. Prouvons cette vérité ; elle eſt aſſez importante pour faire toute ſeule le ſujet de cette inſtruction.

I Reflex. L'Eſprit de notre miniſtere, eſt un eſprit de ſéparation, de priere, de gémiſſement, de travail, de zele, de ſcience, de piété : remarquez tous ces caracteres. Or, tout cela tombe, & s'éteint au milieu des commerces & des liaiſons purement mondaines.

Un esprit de séparation : je l'ai d'abord remarqué : l'onction sacerdotale nous sanctifie, nous réserve, nous destine à tout ce qui regarde le fond ou les dehors du culte, nous tire des fonctions publiques de la société. Dès que nous sommes oints Prêtres, nous cessons en un sens d'être citoyens & membres de la République : unis avec les autres hommes par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une nation sainte, un Sacerdoce royal : nous commençons à vivre sous d'autres loix, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagemens plus saints. Ce n'est pas que nous cessions d'être membres de l'État du côté de l'obéissance & de la soumission que nous devons aux Puissances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple aux reste des Fideles, & rendre à César ce qui est à César : nous ne cessons d'être membres de la République, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres ; les mysteres saints deviennent nos seules fonctions ; les Temples nos maisons ; les Autels sacrés nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques nos plaisirs publics.

C'est sur ce fondement, que les loix ne comptent point sur nous pour les services & les besoins communs de l'État : elles ne nous renferment point dans le corps de la société : elles nous regardent comme dé-

tachés du reſte des citoyens, déchargés des devoirs & des aſſujettiſſemens ſur leſquels roule la vie civile: elles ſe départent, pour ainſi dire, du droit qu'elles avoient ſur nous, & nous laiſſent tout entiers à des uſages plus ſaints & plus auguſtes: elles reſpectent le recueillement profond que demandent nos fonctions, le ſceau myſtique qui nous conſacre à Jeſus-Chriſt, & nous laiſſent, pour partage un loiſir ſacré, afin que nous remplacions par nos prieres & par nos offrandes les ſervices que nous manquons de rendre à la République.

Tout eſt donc ſaint dans un Prêtre, & ſéparé des uſages communs: ſa langue ne doit plus parler que des diſcours de Dieu, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, & les ſeules inutilités la profanent, comme les viandes communes ſouillent un vaſe ſacré: ſes mains ne peuvent plus ſervir qu'à offrir des dons & des ſacrifices; & les jeux, les amuſemens, les ouvrages des hommes, les dégradent de leur ſainteté, & flétriſſent la dignité de leur onction: ſes yeux ne peuvent plus repoſer que ſur des objets religieux, les Temples, les Autels, les Myſteres ſaints; s'ils errent ailleurs, ils ſe ſouillent, & perdent le droit d'entrer dans l'intérieur du Tabernacle, & de voir face à face la gloire & la majeſté du Dieu qui y réſide. Enfin toute la perſonne d'un Prêtre eſt comme un ſpectacle de Religion, qui doit toujours être environné de reſpect, de gravité, de décence, & qu'on ne devroit

plus regarder qu'avec une eſpece de culte.

Delà, mes Freres, dès que la converſion des Céſars & la multitude des Fideles, eurent porté dans le Chriſtianiſme juſques-là ſi pur & ſi fervent, le relâchement, le faſte, la dépravation du monde; & que la ſociété des Chrétiens plus étendue, & par conſéquent plus corrompue, ne fut plus un aſyle sûr pour la vertu, les Clercs chercherent leur sûreté dans l'enceinte de la maiſon Epiſcopale; les aigles commencerent à s'aſſembler autour du corps; l'Afrique, l'Orient, les Gaules, virent s'élever des Communautés Eccléſiaſtiques, où ſous la conduite du Paſteur principal, les Miniſtres inférieurs vivoient éloignés du monde, & apprenoient en ſe cachant, à ſe montrer utilement aux peuples.

Les maiſons deſtinées à élever des Clercs, ont ſuccédé à ces premieres ſociétés: c'eſt un temps d'épreuve où vous vivez ſéparés du reſte des hommes, & où, par une année de ſéparation du monde, l'intention de l'Egliſe eſt, que vous vous formiez un goût de retraite & de recueillement, qui en ſépare du moins votre cœur pour toujours. Mais cette courte épreuve de retraite & de ſéparation ne vous eſt-elle pas même à charge? Y êtes-vous par goût? Y dites-vous quelquefois au Seigneur avec un ſaint Roi, qu'un ſeul jour paſſé dans le calme & dans l'innocence de ſa maiſon, conſole plus le cœur, que des années en-

tieres passées dans les tentes des pécheurs? S'il n'y avoit ni bienséance à garder, ni espoir de parvenir, ni loix, ni égards, ni usages; si vos inclinations décidoient de vos mœurs, quelle destinée vous formeriez-vous à vous-même? Vous en coute-t-il, quand il vous faut rengager parmi les mondains, & être encore témoin de ce que vous ne devriez plus voir, qu'avec une profonde douleur? Les jours les plus heureux ne sont-ce pas ceux qui vous rappellent parmi eux? Il est écrit que la plupart des espions du peuple de Dieu, de retour de la terre de Canaan, n'oublierent rien pour en dégoûter les Israélites: C'est une terre, leur dirent-ils, qui dévore ses habitans: l'aridité & la sûreté du désert, sont infiniment préférable au lait & au miel qui coulent dans cette contrée. De retour du monde dans ce désert, est-ce là votre langage? Vous en revenez plein, enchanté, énivré: vous portez jusques dans ce désert saint, les fruits de cette terre infidele: vous en étalez avec pompe les douceurs & les avantages: vous en inspirez le desir à ceux qui vous écoutent: vous en occupez vous-même le plus précieux loisir, & les plus saints exercices de votre retraite; & un seul jour que vous vous rendez au monde, vous dérange, vous dissipe, vous rend insipides tous les devoirs de ce lieu saint, y aggrave votre ennui & votre contrainte, y desséche votre cœur, l'endurcit aux instructions, & vous fait per-

dre ſouvent le fruit d'une année entiere d'épreuves. Jugez, ſi vous conſerverez au milieu du monde, le goût du recueillement & de la ſéparation, puiſque vous le perdez dans le ſein même de la retraite.

Cependant, comme le monde lui-même ne compte plus que vous lui apparteniez; que vos biens, vos terres, vos perſonnes ſont cenſés comme une choſe morte, par rapport à l'Etat, c'eſt-à-dire, tirée de l'uſage des choſes qui fourniſſent aux mouvemens & aux agitations de la ſociété civile; tout ce qui vous lie encore au monde, hors le ſalut de vos freres, & les fonctions ſaintes du miniſtere, vous dégrade, efface & profane votre conſécration, & vous remet ſous le joug & l'ignominie du ſiecle. Les vaſes & les ornemens qui ſervent à l'Autel, ne peuvent plus ſervir à des uſages profanes; ce ſeroit un crime qui ſouilleroit leur conſécration: or, un Prêtre conſacré à Dieu & à ſes Autels d'une maniere bien plus ſainte, plus intime, plus ineffaçable que les vaiſſeaux ſacrés, que le lin & l'or qui ſervent au ſaint miniſtere, ſouille donc & profane encore plus ſa conſécration, s'il fait ſervir ſa perſonne, ſes talens, ſon eſprit, ſon cœur, aux œuvres mortes & aux uſages profanes du ſiecle. Doctrine ſainte, que vous êtes peu connue! ce ſont les Miniſtres de l'Autel, qui entrent aujourd'hui dans toutes les affaires & les agitations du monde. L'Apôtre en vain les avertit, que

ceux qui ſont entrés dans la milice de Jeſus-Chriſt, ne doivent plus ſe livrer aux embarras du ſiecle; ils en ſont les principaux Acteurs : les intérêts temporels des familles ſont confiés à leurs ſoins ; on les voit à la tête des intrigues, des conteſtations, des ſollicitudes, des animoſités des mondains : les hommes de Dieu deviennent les hommes de la terre : les diſpenſateurs des myſteres du ciel, ſont les miniſtres des paſſions humaines : ceux qui ſont chargés des intérêts éternels des peuples, les négligent, & regarderoient comme une honte de s'en occuper, & ſe font une gloire de regler les choſes temporelles de ce monde, qui périront avec lui : ils laiſſent aux talens vulgaires le ſoin des ames que Jeſus-Chriſt a rachetées, & croient ſe reſerver à des miniſteres plus glorieux, en s'aviliſſant à des fonctions qui n'ont de grand que les noms & les paſſions des hommes qui les mettent en œuvre. C'eſt au ſortir de ces vaines agitations, qu'ils vont porter à l'Autel tout le tumulte & tout le cahos des paſſions humaines, au lieu d'y porter cet eſprit de recueillement & de priere, qui doit nous préparer aux myſteres ſaints ; & c'eſt ici ma ſeconde réflexion.

I Reflex. En effet en ſecond lieu, l'eſprit de notre miniſtere, eſt un eſprit de priere : la priere eſt l'ornement du Sacerdoce, le devoir le plus eſſentiel du Prêtre, l'ame de

de toutes nos fonctions. Sans la priere, le Prêtre n'eſt plus d'aucun uſage dans le Miniſtere, ni d'aucune utilité aux Fideles : il ſeme, & Dieu ne donne point l'accroiſſement : il inſtruit, & ſa parole n'eſt plus qu'un airain ſonnant ; il offre l'Hoſtie de propitiation, & il n'attire aucune bénédiction ſur les offrandes ſaintes : il récite les louanges du Seigneur, & ſon cœur en eſt loin, & il ne l'honore que du bout des lévres. En un mot, ſans la priere, le Prêtre n'eſt plus qu'un phantôme ſans ame & ſans vie, dont toutes les fonctions les plus ſaintes, les plus fécondes, les plus ſpirituelles, ne ſont plus que comme les mouvemens mécaniques d'une machine inanimée. C'eſt donc la priere ſeule, qui fait toute la force & tout le ſuccès de ſes différens miniſteres ; & il ceſſe, pour ainſi dire, d'être un Miniſtre public, dès qu'il ceſſe de prier : c'eſt la priere qui fait toute la conſolation de ſes travaux ; & ſes fonctions ſont pour lui comme le joug du mercenaire, comme des tâches séches, dures, accablantes, ſi la priere ou n'en adoucit l'amertume, ou n'en ſoulage les peines, ou n'en conſole le peu de ſuccès.

Mais la priere ſuppoſe un eſprit pur, libre de ces images vives & dangereuſes, qui ſouillent l'ame, ou qui en obſcurciſſent les lumieres ; elle ſuppoſe un eſprit orné d'images ſaintes ; familiariſé avec la méditation de la Loi ; qui ſort comme de ſon aſſiéte, quand il faut détourner ſon atten-

tion aux embarras ou aux inutilités du siecle, & qui sans beaucoup d'effort, retrouve en un instant au sortir de-là, la pensée & le souvenir des vérités éternelles, dont on l'avoit diverti. La priere suppose un cœur tranquille, où le sentiment le plus vif soit celui de l'amour saint, & de la reconnoissance des bienfaits de Dieu; un cœur accoutumé à goûter les choses du ciel; timide, délicat, vigilant; toujours en garde contre les impressions étrangeres; toujours occupé à réparer les affoiblissemens inséparables de la condition humaine; toujours attentif à ne rien se permettre qui puisse refroidir le commerce tendre & familier qu'il a avec son Seigneur: voilà ce qu'exige l'esprit de priere.

Or, alliez, si vous le pouvez, cette situation avec des mœurs dissipées & mondaines: voyez si au sortir d'un entretien, où l'on aura promené votre imagination sur les intrigues publiques, sur les prétentions & les espérances des hommes, sur les intérêts secrets qui lient ou qui divisent ceux qui approchent le plus près du trône, & qui occupent les premieres places, en un mot, sur tout ce que la figure du monde offre de plus éblouissant & de plus contagieux: voyez si au sortir de-là vous vous trouverez fort disposé à vous aller recueillir aux pieds de Jesus-Christ, & si la tête encore pleine de ces images profanes, vous pourrez y méditer des vérités qui n'offrent souvent que des

nuages à l'œil le plus pur, & que le cœur le plus fidele, appéſanti par le ſeul poids de l'homme terreſtre, a de la peine ſouvent à goûter. Que dis-je ? Voyez ſi au ſortir d'une aſſemblée profane où vous aurez été bleſſé par mille ſpectacles & mille objets dangereux ; où vous aurez laiſſé entrer dans votre cœur, avec les ſemences de toutes les paſſions, la triſte matiere de mille tentations, de mille ſouvenirs laſcifs, qui troubleront la paix de votre ame, qui en ſouilleront l'innocence, ou qui du moins effaceront, émouſſeront par le venin de leurs impreſſions, tout ce qui vous reſtoit encore de goût & de ſenſibilité pour les choſes du ciel, pour les regles & pour les devoirs : voyez ſi vous pourrez paſſer de ces lieux profanes aux pieds de l'Autel, y prier pour vous & pour les peuples, y fléchir la colere du Seigneur, y déplorer les égaremens d'un monde auquel vous venez d'applaudir & de prendre part ; & traiter les myſteres ſaints avec ce ſilence des ſens, ce recueillement profond, cette terreur de Religion, cette gravité majeſtueuſe, ce calme du cœur & de l'eſprit, que vous venez de perdre, & ſi néceſſaire cependant à des fonctions ſi redoutables & ſi divines. Hélas, vous porterez ſur l'Autel ſaint les amuſemens, les inutilités, les illuſions, les objets dangereux du monde, au milieu deſquels vous vivez : vous ſouillerez la préſence des myſteres terribles, par ces images indécentes ; votre imagi-

nation échauffée vous arrachera de l'Autel, & vous rentraînera, & vous transportera dans le siecle où vous avez laissé votre cœur : vos prieres ne seront plus au fond du Sanctuaire, qu'une revue exacte de vos plaisirs : votre esprit y conversera plus avec le monde qu'avec le Seigneur ; & non seulement votre ministere deviendra inutile à vos freres & à vous-même, & non seulement en offrant l'Hostie de propitiation, vous ne fléchirez pas sa colere sur eux & sur vous, mais vous l'irriterez ; mais vous leur attirerez de nouveaux fléaux ; mais votre ministere, qui devoit être un ministere de réconciliation & de vie, deviendra un ministere de mort, de haine & de perdition : vous ne tarderez pas de l'éprouver vous-même : vous sentirez les premiers traits de l'indignation de Dieu. Dès que le monde aura éteint en vous l'esprit de la priere, ce commerce si doux & si tendre de l'ame avec son Seigneur, ne sera plus pour vous qu'un pur commerce de bienséance qui vous gênera : vous en abrégerez les momens ; vous en perdrez peu à peu le goût & l'usage ; vous l'abandonnerez ; vous sécherez ; vous dépérirez ; vous tomberez ; & vous qui auriez dû gémir entre le vestibule & l'autel sur les chûtes de vos freres, vous ne serez pas même touché des vôtres : vos fonctions elles-mêmes vous endurciront : vous justifierez les erreurs & les plaisirs du monde, en y participant ; & au lieu qu'ils

auroient dû attriſter votre piété, & faire gémir votre zele, ils flatteront votre goût, & corrompront votre innocence, & c'eſt une troiſieme réflexion.

III.

L'Eſprit de notre miniſtere, eſt un eſprit de gémiſſement : nous ſommes ces Anges de la paix, dont parle le Prophete, qui devons pleurer amerement, parce que les voies de la juſtice ſont effacées ; que perſonne preſque ne paſſe plus par le ſentier qui conduit à la vie ; que l'alliance eſt devenue inutile, & que le Seigneur ſemble avoir rejetté ſon peuple : *Angeli pacis amarè flebunt : diſſipatæ ſunt viæ ; ceſſavit transiens per ſemitam ; irritum factum eſt pactum ; projecit civitates ; non reputavit homines.* Oui, mes Freres, nous devons être des hommes de douleur ; gémir ſans ceſſe entre le veſtibule & l'autel, ſur les ſcandales qui déshonorent l'Egliſe, & l'expoſent à la dériſion des impies : en un mot, l'eſprit de notre miniſtere, eſt cet eſprit, qui au dedans de nous demande ſelon Dieu pour les Saints avec des gémiſſemens ineffables. Samuel, après la chûte de Saül, ſe retira, & paſſa le reſte de ſes jours, dit l'Ecriture, à pleurer la triſte deſtinée de ce Prince. Jeſus-Chriſt le Prince & le modele des Paſteurs, voyant Jéruſalem endurcie dans ſon aveuglement & ſur le point de ſa ruine, pleura ſur elle : il ne put refuſer des larmes au ſpectacle de Lazare mort, en qui il découvroit l'image d'une

REFLEX. *Iſ.* 33. 7. 8.

ame criminelle, morte depuis long-temps à ſes yeux. Nos entrailles, comme celles de l'Apôtre, doivent s'ouvrir aux malheurs & aux déreglemens de nos freres : nous devons avoir pour eux un cœur de mere. Il faut que, comme cette véritable mere de l'hiſtoire de Salomon, nous ſentions notre tendreſſe frémir, notre ſang ſe ſoulever, lorſque nous voyons le prince des ténebres ſur le point d'ôter la vie de la grace aux enfans de l'Egliſe, & de les partager entre le monde & Jeſus-Chriſt. Non, mes Freres, tant qu'il y aura des pécheurs ſur la terre, la triſteſſe & le deuil ſeront le partage des Prêtres : tant que les enfans d'Iſrael dans la plaine s'occuperont à des danſes & à des feſtins, oublieront le Dieu de leurs peres, & proſtitueront comme des inſenſés, leurs hommages au veau d'or, les véritables Moyſes ſur la montagne déchireront leurs vêtemens, briſeront leur cœur devant le Seigneur, & s'offriront d'être anathêmes pour leurs freres : les larmes des Prêtres doivent être comme une expiation continuelle des péchés du peuple. Le monde ſe réjouira, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres : les enfans du ſiecle courront en danſant, en pouſſant des cris de joie, ſe précipiter dans l'abîme : les ris & les jeux ſeront leur partage ; la triſteſſe ſera le vôtre : le monde au milieu duquel je vous laiſſe, ſera toujours pour vous un ſpectacle de douleur & de gémiſſement ; & quand même il ne

vous perſécuteroit pas, quand même les croix & les gibets ne vous y attendroient pas, ſa dépravation toute ſeule vous y feroit paſſer vos jours dans le deuil & dans l'amertume : *Mundus gaudebit, vos autem contriſtabimini.* Joan. 16. 20.

Or, cet eſprit de triſteſſe & de gémiſſement, pourrez-vous l'allier avec les commerces & les inutilités des ſociétés mondaines ? Je vous le demande ; ſur quoi roulent, je vous prie, les mœurs & les plus ſérieuſes occupations du monde ? ſur les plaiſirs : vous ne ſauriez y être aſſidu, ſans en être ou le témoin, ou l'approbateur, ou le complice. Quand vous n'en ſeriez que le témoin ; un Prêtre peut-il familiariſer ſes yeux avec des objets qui doivent lui percer le cœur ? peut-il s'en faire un délaſſement ? Les premiers Docteurs de l'Egliſe interdiſoient autrefois aux Chrétiens les ſpectacles des Gladiateurs, & ne croyoient pas que les diſciples de la douceur & de la charité de Jeſus-Chriſt puſſent repaître innocemment leurs yeux du ſang & de la mort de ces infortunés, & ſe faire un plaiſir cruel d'un ſpectacle qui auroit dû attriſter leur foi, & leur faire déplorer le ſort & la perte éternelle de ces malheureuſes victimes. Mais, voilà les triſtes objets dont vous Prêtre, Paſteur des ames, & Coopérateur de la charité de Jeſus-Chriſt pour leur ſalut, n'avez pas honte de vous faire un délaſſement : vous voyez avec plaiſir périr vos freres &

ſe prêter mutuellement des armes pour hâter leur mort ; vous le voyez ſe faire des plaies mortelles ; s'armer d'attraits indécens & laſcifs, pour porter le venin & la mort dans les cœurs ; ſe déchirer par les traits les plus malins de la médiſance ; & ce triſte carnage dont vous êtes témoin, vous amuſe ; & ce que vous devriez pleurer avec des larmes de ſang, vous fait paſſer les plus agréables momens de votre vie.

Mais, vous n'en demeurerez pas à être ſimple ſpectateur ; vous y applaudirez : car, de s'aller mêler parmi les mondains pour être leur cenſeur éternel, pour empoiſonner leurs plaiſirs par un air chagrin & auſtere, les avis ne ſeroient point là à leur place ; & ce n'eſt guere ce qui nous autoriſe à les reprendre, que de les fréquenter : ils auroient droit de vous dire : Que venez-vous faire parmi nous ? ce n'eſt pas ici votre place. Pourquoi vouloir être témoin aſſidu, de ce que vous croyez ſi digne de blâme ? on ne hait pas trop ce dont on ne peut ſe paſſer : votre fuite de ces lieux vous conviendroit bien mieux que vos cenſures. Or, ne pas les condamner, c'eſt conſentir à leurs œuvres de ténebres, dit l'Apôtre ; c'eſt les approuver. Mais, vous irez encore plus loin ; vous y participerez : vous paroîtrez enfin vous-même ſur la ſcene. On ne tient pas long-temps contre des exemples qui forment comme tous le fond des ſociétés que nous avons choiſies : on veut être ce que tous les au-

tres ſont : on s'ennuye d'être tout ſeul de ſon parti : on ne veut point paroître ſingulier & de contrebande. Ainſi, aujourd'hui la complaiſance, demain une occaſion, une autrefois le penchant ; vous vous laiſſerez aller : vous aurez depuis long-temps familiariſé la ſainteté de votre caractere avec la vue des abus & des déſordres du monde ; vous la familiariſerez avec ces déſordres eux-mêmes. Le peuple de Dieu ne tarda pas d'imiter les mœurs des Cananéens, dès qu'il eut contracté avec eux les liaiſons & la familiarité que Moyſe leur avoit défendues. Déjà le goût qui nous fait chercher le monde, n'eſt qu'un deſir ſecret de l'imiter ; on eſt déjà tout diſpoſé à vivre comme lui, dès qu'on ne peut ſe paſſer de lui : c'eſt la ſeule conformité des penchans, qui forme d'ordinaire les liaiſons ; & on ne ſe lie avec le monde, que parce qu'on a les mêmes goûts que le monde. La famille de Jacob en Egypte vécut toujours ſéparée des Egyptiens : elle habita une terre à part : parce que ſes mœurs n'avoient rien de commun avec celles d'Egypte : les enfans de Jacob offroient en ſacrifice des animaux au Seigneur, & l'Egypte les adoroit : ce n'étoit-là qu'une figure. Nous formons un peuple à part au milieu du monde, parce que nous ſacrifions à Dieu les paſſions de la chair, & que le monde les adore : dès que nous rompons la barriere qui nous ſépare de lui ; dès que nous ſortons de cette heureuſe terre de Geſſen, & que

nous allons nous mêler parmi les idolâtres, leur culte devient le nôtre : il faut adorer ce qu'ils adorent. La séparation avoit fait toute notre sûreté, & avoit maintenu la différence des mœurs ; par le mélange nous ne formons plus qu'un peuple avec eux, & leur devenons semblables. Aussi, on voit tous les jours dans le monde des Ministres de Jesus-Christ non seulement imiter les mœurs & les excès des mondains, mais renchérir même sur eux ; mais les surpasser même en molleſſe, en sensualité, en faste, en profusions, en scandales souvent ; mais rafiner même sur les plaisirs, se piquer de plus de goût, de plus de délicatesse pour la volupté ; & devenir, ô mon Dieu ! des modeles scandaleux d'habileté sur tout ce qui flatte les sens & les passions, au lieu qu'ils auroient dû l'être de toutes les vertus qui les mortifient & qui les combattent. Mais, mes Freres, quand il n'y auroit de criminel pour les Clercs dans la vie du monde que l'inutilité & l'oisiveté, par cela seul elle doit être interdite à des Ministres établis pour cultiver le champ du Seigneur, veiller sans cesse, de peur que l'homme ennemi n'y seme l'ivraie, & vaquer aux fonctions laborieuses auxquelles ils se sont engagés, en se consacrant au service de l'Eglise ; & c'est cette vérité qui me fournit la quatrieme réflexion.

IV. Reflex. EN effet, mes Freres, l'esprit de notre ministere, est un esprit de travail : le Sa-

cerdoce est une dignité laborieuse : l'Eglise dont nous sommes les Ministres, est une vigne, un champ, une moisson, un édifice qui s'éleve, & qui prend chaque jour un nouvel accroissement, une milice sainte ; tous termes qui annoncent des soins & des fatigues, tous symboles du travail & de l'application. Le Prêtre est placé dans l'Eglise, comme le premier homme dans le Paradis terrestre, pour y travailler & pour la défendre, *ut operaretur & custodiret illum.* De-là dans les premiers temps, le ministere étoit toujours attaché à l'ordination : on ne tiroit pas un ouvrier oiseux de la place publique, pour honorer sa paresse d'un vain titre, & le récompenser comme les ouvriers fideles, sans qu'il eût porté le poids du jour & de la chaleur : & l'Evêque n'imposoit les mains sur des hommes éprouvés, que pour se décharger sur eux d'une partie du fardeau & du détail de la sollicitude pastorale : en un mot, les dignités de l'Eglise n'étoient pas des titres vains & de simples décorations, mais des emplois. *Gen. 2. 15.*

Ainsi, un Prêtre est redevable de son temps aux Fideles : tout ce qu'il emploie à des commerces vains & oiseux, hors les délassemens nécessaires, tous les momens, tous les jours qu'il laisse perdre dans l'inutilité des sociétés mondaines, dans les jeux & les dissipations, sont des jours & des momens qu'il devoit au salut de ses freres, & dont ils lui demanderont compte de-

vant le Tribunal de Jesus-Christ. Par sa consécration, il est devenu un Ministre public : les peuples ont acquis un droit réel sur sa personne, sur son loisir, sur ses occupations, sur ses talens : ce sont des biens consacrés, qui forment comme le patrimoine des Fideles; il n'en est que le dépositaire, & n'en peut plus disposer à son gré : il doit en répondre à l'Eglise & à ses enfans : ce n'est pas pour lui qu'elle l'a mis au nombre de ses Ministres, c'est pour elle, c'est pour entrer en part de ses travaux & de ses ministeres ; il se dégrade de son titre dès qu'il en abandonne les fonctions, il cesse d'être Ministre, du moment qu'il cesse d'être ouvrier : il passe en des inutilités, en des commerces oiseux & frivoles, en des amusemens toujours indécens, & souvent dangereux, un temps sur lequel roule le salut des peuples ; un temps d'où dépend la destinée éternelle de ses freres ; un temps auquel Dieu avoit attaché la conversion des pécheurs, l'affermissement des foibles, la persévérance des Justes, & qui, dès le commencement, étoit entré dans ses desseins de miséricorde sur ses élus & sur son Eglise : voilà le crime de la vie oisive d'un Prêtre.

Et de bonne foi, mes Freres, vous ne seriez Ministres de l'Eglise, que pour vous traîner tous les jours indolemment de maison en maison, d'assemblée en assemblée, d'inutilité en inutilité ; & de n'avoir pas même assez d'occupation pour égayer l'en-

nui inſéparable de l'oiſiveté de la vie mondaine ? Quoi ! tandis que les Chefs du peuple de Dieu, ſont aux mains avec les ennemis de ſon nom ; tandis que tant de ſaints Miniſtres ſe dévouent aux fonctions les plus pénibles pour le ſalut de leurs freres ; tandis que tant de Prêtres zelés, avec une ſanté même épuiſée par les années & par le travail, ne rabattent rien de leurs travaux & de leur zele ; redoublent même leurs ſoins, leur vigilance, à meſure que leurs forces s'affoibliſſent ; & s'immolent généreuſement, comme l'Apôtre, ſur le ſacrifice de la foi de leurs freres ; tandis que tant d'hommes Apoſtoliques traverſent les mers, & vont chercher dans les Iſles les plus éloignées, ou le martyre qui doit être la récompenſe de leur zele, ou le ſalut de tant de nations que Dieu ſemble avoir abandonnées, vous qui êtes le collégue de leur apoſtolat & honoré du même miniſtere, vous languiriez indolemment dans une oiſiveté, non ſeulement indecente à votre caractere, mais honteuſe même ſelon le monde à un ſimple citoyen qui ne feroit que membre de la république ? Vous, l'homme de Dieu ſur la terre, l'interprete de ſes volontés, ſon Envoyé parmi les hommes, oublieriez votre titre, vos fonctions, ſes intérêts, ſa gloire & la vôtre, & aviliriez votre dignité à une vie vuide & inutile, qui vous rendroit non ſeulement l'opprobre de l'Egliſe, mais la honte même de la ſociété civile, & un objet de

dérision aux yeux mêmes des mondains? Car, mes Freres, dans le monde même, chacun dans son état a des devoirs & des fonctions qui occupent une partie de sa vie : le Magistrat, l'Homme de guerre, le Pere de famille, le Marchand, l'Artisan; la vie de tous ces différens genres de citoyens, est mêlée d'occupations sérieuses; ils ont tous des heures, des jours, des temps destinés aux fonctions pénibles de leur profession; le Prêtre mondain seul au milieu du monde, est l'homme le plus inutile & le plus désoccupé qui soit sur la terre : le Prêtre seul dont tous les momens devoient être si précieux à l'Eglise, dont les devoirs sont si sérieux & si infinis, dont les soins doivent augmenter à mesure que les vices des hommes se multiplient; le Prêtre seul n'a aucune fonction parmi les hommes; passe ses jours dans un vuide éternel, dans un cercle d'inutilités frivoles; & la vie qui auroit dû être la plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus respectée, devient la vie la plus vuide & la plus méprisable qu'on voit dans le monde même. Lorsque David exhortoit le généreux Urie de retourner dans sa maison, & d'y jouir dans le repos des plaisirs domestiques : Quoi, répondit cet Officier vaillant & fidele; tandis que tous mes freres campent sous des tentes, & qu'ils exposent leur vie dans les combats pour la défense du peuple de Dieu, je demeurerois seul ici dans l'oisiveté au milieu des douceurs & des ré-

jouissances d'une famille ? *Et ego ingrediar domum meam ut comedam & bibam* ? Et voilà ce qu'un Prêtre oiseux & mondain devroit se dire sans cesse à lui-même : Puis-je vivre dans la mollesse & dans l'inutilité, & n'être d'aucun usage ni à l'Eglise, ni à la patrie, tandis que le reste des hommes ont chacun une occupation dans la société, & que mes freres sur-tout, mes collégues dans le ministere, se sacrifient généreusement pour l'Eglise, & se font une gloire & un saint plaisir des fatigues & des périls qu'ils essuyent pour le salut des enfans de Dieu ? 2. *Reg.* 11. 11.

Oui, mes Freres, tant qu'il y aura des pécheurs à convertir, des ignorans à instruire, des foibles dans la Foi à soutenir, des malheureux à consoler, des opprimés à défendre, des impies & des incrédules à confondre ; un Prêtre peut-il trouver assez de temps pour les plaisirs & les inutilités des sociétés mondaines ? Sommes-nous donc faits pour une vie oiseuse, nous qui avec l'application la plus exacte, ne saurions même suffire à tous nos devoirs ? Voyez Jesus-Christ le chef & le modele des Ministres, assis sur le bord du puits de Samarie : malgré sa fatigue il ne connoît de délassement, qu'en faisant l'œuvre pour laquelle il est envoyé ; il ne peut même se résoudre à s'accorder les temps d'un repas sobre & frugal : *Ma nourriture*, dit-il à ses Disciples qui l'en pressent, *est de faire la volonté de mon Pere* : il voit les campagnes *Joan.* 4. 34.

déjà mûries, & la moisson toute prête : & tandis que son Pere manque d'ouvriers, & que la moisson est sur le point de se perdre, il ne peut laisser un seul de ses momens inutile, & ramene à la vérité une femme pécheresse. Mesurons sur cet exemple le prix de notre temps & l'usage que nous en devons faire : il est rapporté dans les Livres saints que Néhémias occupé à rebâtir le Temple, fut sollicité par les Officiers du Roi de Perse de descendre dans la plaine d'Ono pour conférer avec eux, renouveller leur alliance, & célebrer cette entrevue par des réjouissances & des festins : *Veni*, lui disoient-ils, *& percutiamus fœdus pariter in vinculis, in campo Ono* : mais ce saint homme chargé d'un ministere si sacré, ne croyant pas qu'il lui fût permis de l'interrompre pour une affaire de pure bienséance : Je suis occupé à un grand ouvrage, leur répondit-il, & je ne saurois l'abandonner, ni le perdre de vue, de peur qu'on ne le néglige en mon absence : *Opus grande ego facio, & non possum descendere, ne forte negligatur.* Un Prêtre, mes Freres, occupé à réparer l'édifice spirituel de l'Eglise, à élever un Temple au Dieu vivant dans le cœur des Fideles, est-il chargé d'un ouvrage moins saint & moins important ? & que devroit-il opposer à ceux qui s'efforcent de l'en détourner sous des prétextes frivoles, & l'engager dans les inutilités & les vaines bienséances du siecles, que la sage réponse de ce pieux

2. Esdr. 6. 2.

℣. 3.

Miniſtre Juif ? *Opus grande ego facio, & non poſſum deſcendere, ne forte negligatur.* Quoi de plus digne de ſon miniſtere, & de plus reſpectable même aux yeux du monde, de ne pouvoir être diverti par toutes les ſollicitations humaines, ni de la ſainteté de ſes fonctions, ni du ſervice de ſes freres ; de préférer l'œuvre de Dieu, cet ouvrage ſi grand, ſi ſublime, ſi honorable, aux niaiſeries & aux inutilités des enfans du ſiecle ; de reſpecter ſon miniſtere & ſes fonctions ; de trouver tout ce qui occupe ſi inutilement les mondains, bas & indigne de l'élévation de ſon Sacerdoce ; & de croire que tous les momens qu'il donneroit au monde ſans néceſſité, ſeroient autant de momens qu'il refuſeroit à l'édifice de la ſainte Jéruſalem, & qui retarderoient l'accompliſſement de l'œuvre de Dieu ſur la terre : *Opus grande ego facio, & non poſſum deſcendere, ne forte negligatur.* J'avoue qu'il faut du zele & de la fermeté pour rompre les liaiſons de la chair & du ſang, s'interdire preſque tout commerce avec un monde, où l'on tient par tant de liens, d'amitié, de proximité, de bienſéance ; où tous les jours on nous reproche l'auſtérité & la ſingularité de notre retraite ; où l'on nous fait entendre que nos bons exemples même ſeroient inutiles ; où l'on tâche de nous ſéduire par l'exemple trop commun de nos ſemblables, & où enfin nos propres penchans nous entraînent : mais, c'eſt cela même qui me fournit une cin-

quieme réflexion, & qui devient une nouvelle preuve de la vérité dont je veux vous convaincre.

V. REFLEX. JE dis donc, en cinquieme, que l'esprit de notre miniſtere eſt un eſprit de zele & de fermeté. Nous ſommes établis pour exhorter, pour corriger, pour prendre à temps & à contre-temps : les déſordres & les abus publics doivent nous trouver toujours inflexibles, inexorables : le viſage du Prêtre ne doit plus rougir des ignominies, qui ne manquent jamais d'accompagner la liberté ſacerdotale : il porte écrit ſur ſont front, avec bien plus de majeſté que le Pontife de la Loi, *la doctrine & la vérité* : il ne connoît plus perſonne ſelon la chair : il faut que ſa fermeté envers ſes proches, ſes amis, ſes protecteurs, l'autoriſe à ne rien relâcher des regles envers les étrangers & les indifférens ; & que ſon exactitude envers les uns, ne rougiſſe jamais de ſa complaiſance pour les autres ; la grace de l'impoſition des mains, eſt une grace de force & de courage ; elle inſpire à l'ame marquée du ſceau ſacré, je ne ſais quoi d'héroïque, qui l'éleve au-deſſus de ſa propre foibleſſe, qui met en elle des ſentimens nobles, grands, généreux, digne de l'élévation de ſon miniſtere ; je ne ſais quoi qui la met au deſſus des craintes, des eſpérances, de la réputation & des opprobres, & de tout ce qui domine ſur la conduite du reſte des hommes ; je ne

Levit. 8. 8

ſais quoi qui fait couler dans vos veines, avec l'onction ſainte ce courage, cette vigueur ſacerdotale, ce ſang apoſtolique, que nous avons hérité de nos peres, de nos prédéceſſeurs dans le miniſtere, des fondateurs & des premiers héros de la Religion.

Or, cet eſprit de force & de fermeté, eſt préciſement le caractere le plus oppoſé à l'eſprit du monde. Car l'eſprit du monde n'eſt qu'un commerce de ſoupleſſes, d'égards, de complaiſances, d'attentions, de ménagemens : il faut n'avoir point de ſentiment à ſoi, penſer toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort; avoir des ſuffrages toujours prêts, pour ainſi dire, & n'attendre pour les donner, que le moment où ils peuvent être agréables : il faut pouvoir ſourire à une impiété, applaudir à une obſcénité finement enveloppée ; accoutumer ſes oreilles aux traits les plus vifs & les plus cruels de la médiſance donner des éloges à l'ambition & à l'envie de parvenir ; ſouffrir qu'on donne aux talens du corps & de l'eſprit, la préférence ſur ceux de la grace. Enfin, quand on veut vivre dans le monde, il faut penſer, ou du moins parler comme le monde : il ne faut pas y porter un eſprit farouche, ſingulier, intraitable; on en feroit bientôt la riſée & le rebut ; on s'en dégoûteroit bientôt ſoi-même : il faut ſe prêter, s'accommoder, s'affadir avec les enfans de la terre, nous qui devions en être le ſel ; devenir les panégy-

riſtes du monde, nous qui en aurions dû être les cenſeurs; perpétuer par nos ſuffrages ou par notre lâcheté, l'aveuglement du monde, nous qui en ſommes la lumiere; en un mot périr avec le monde, nous qui devions en être la reſſource & le ſalut.

Mais, je veux que vous y portiez toutes les précautions de la piété la plus attentive, & que vous y teniez bon contre tous les exemples & toutes les ſédutions dont il eſt ſi mal aiſé de ſe défendre long-temps: je veux qu'on vous voie d'abord porter au milieu du monde, la vérité, la fermeté, & le courage: vous en rabattrez bientôt. Ces idées de zele & de courage que vous aviez puiſées dans ces maiſons de retraite & dans votre éducation cléricale, s'effaceront bientôt: l'uſage du monde les adoucira, & vous les fera paroître comme des idées ſauvages: à elles ſuccéderont des images plus douces, plus humaines, plus à la portée de la façon commune de penſer: ce qui vous paroît zele & devoir, vous le regarderez comme un excès & une imprudence: Vous renverrez aux eſprits bizarres & outrés, ce que vous aviez regardé comme la vertu & la ſageſſe ſacerdotale. Rien n'amollit la fermeté du miniſtere, comme les commerces inutiles: on entre peu à peu & ſans s'en appercevoir ſoi-même dans les préjugés, dans les excuſes, dans les vaines raiſons, dont les gens du monde ſe ſervent pour juſtifier leurs abus: à force de les fréquenter, on ne les trouve plus ſi coupables,

on devient même l'apologiſte preſque de leur molleſſe, de leur oiſiveté, de leur faſte, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalouſies ; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes ces paſſions, des noms adoucis : & ce qui nous affermit dans ce nouveau ſyſtême de conduite, c'eſt qu'il a pour lui les ſuffrages des mondains ; c'eſt que le monde donne à notre lâcheté, les noms ſpécieux de modération, d'élévation d'eſprit, d'uſage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable & à la conduite contraire, les noms odieux de petiteſſe, de ruſticité, d'excès, & de dureté propre ſeulement à éloigner du bien, & à rendre la piété ou odieuſe, ou mépriſable. Ainſi par reconnoiſſance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté, tous les honneurs & tous les hommages dus à la prudence ; on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus eſtimables ; on fait plus de graces à ſes vices, depuis qu'il a métamorphoſé lui-même nos vices en vertus. Car qu'il eſt rare d'être les cenſeurs ſéveres & incommodes de nos admirateurs ; & qu'il ſe trouve peu de Barnabés & de Sauls, qui, pour n'avoir rien voulu relâcher de la vérité, ſe faſſent lapider par le même peuple, lequel étoit prêt il n'y a qu'un moment, à leur offrir de l'encens, comme à des Dieux deſcendus ſur la terre.

L'eſprit de zele eſt donc incompatible avec les commerces du monde : vous n'y

trouverez plus rien à reprendre, à mesure que vous vous familiariserez avec ce qu'ils ont de répréhensible ; vous perdrez de vue les grandes regles & la doctrine des Saints; vous en oublierez même dans la dissipation & les inutilités des sociétés mondaines, ce que vous en aviez appris dans vos premieres années ; vous ne cultiverez point ces précieuses semences de science & d'étude, qui auroient pu vous rendre utiles à l'Eglise ; les Livres deviendront pour vous une occupation étrangere & ennuyeuse ; vous en aurez bientôt perdu le goût ; vous substituerez aux études sérieuses & conformes à votre état, des lectures vaines, frivoles, peut-être indécentes & dangereuses, parce qu'elles vous feront d'un plus grand usage avec le monde auquel vous vous serez livré : nouvelle reflexion qui m'autorise, & qui vous condamne.

VI. REFLEX. OUi, mes Freres, en sixieme lieu, l'esprit de notre ministere, est un esprit de science. Les levres du Prêtre, dit l'Esprit de Dieu, sont les dépositaires de la doctrine : il nous est ordonné, comme au Prophete, de dévorer le volume sacré de la loi, malgré toutes les amertumes que traînent après soi les études & les veilles : il faut nous nourrir du pain des Ecritures à la sueur de notre front ; orner le dedans de notre ame de la loi de Dieu, comme les Prêtres Juifs en ornoient les dehors de leurs vêtemens. Les Ecritures divines sont la subs-

tance & comme la baſe du Sacerdoce Chrétien : ainſi s'exprime un ancien Concile : *Sacerdotii hypoſtaſin.* Les Prêtres ſont comparés par les Docteurs de l'Egliſe, à ces deux grandes lumieres que Dieu plaça d'abord dans le firmament : nous devons préſider au jour & à la nuit ; au jour, en guidant la foi & la piété des Fideles ; à la nuit, en éclairant les ténebres de l'erreur, de l'incrédulité, & de toutes les doctrines étrangeres. C'eſt nous qui ſommes les interpretes de la loi, les dépoſitaires de la tradition, les Docteurs & les Oracles des peuples, les Voyans & les Prophetes établis pour éclairer leurs doutes, ou leur manifeſter les volontés du Seigneur, les reſſources de l'Egliſe au milieu des ſchiſmes des troubles, des ſcandales qui la diviſent & l'affligent.

Mais ſoutenez, ſi vous le pouvez, tous ces grands titres dans des mœurs diſſipées & mondaines : car il n'en eſt pas de la ſcience pour les Prêtres, comme de ces talens & de ces dons rares, que le Ciel diſtribue à qui il veut, & dont tous ne ſont pas favoriſés ; c'eſt un talent eſſentiel & inſéparable du miniſtere. L'Apôtre, après avoir fait l'énumération des dons différens que l'Eſprit de Dieu répandoit ſur les Egliſes naiſſantes, & remarqué que les uns y étoient Prophetes, les autres avoient le don des langues, quelques-uns la vertu d'opérer des guériſons & des prodiges, il ajoute que pluſieurs y étoient établis Paſteurs &

Epheſ. 4. 11. Docteurs : *Paſtores & Doctores* : il ne ſépare par ces deux titres, parce que l'un eſt une ſuite néceſſaire de l'autre. Or, rien n'eſt plus fatal au goût des Lettres, que le goût des commerces & des ſociétés mondaines : il faut de la ſuite & du recueillement dans les études ; les diſſipations & les interruptions journalieres ; en rallentiſſent d'abord la ferveur, & en font perdre tout-à-fait le goût. Je ne dis pas qu'elles ne permettent point d'entreprendre des études profondes, d'approfondir ce qu'il y a de plus obſcur dans l'antiquité ſur le dogme & ſur la diſcipline, & d'enrichir l'Égliſe de nouveaux ouvrages ; ce n'eſt pas ce qu'on exige de vous : ce ſont là des talens réſervés à un petit nombre de Miniſtres ſavans & laborieux, que Dieu ſuſcite pour être la lumiere de leur ſiecle. Mais je dis que pour les études même communes & ordinaires, indiſpenſables à un Prêtre pour s'inſtruire des regles, pour ſe remplir des vérités qu'il eſt obligé d'annoncer, pour ſe mettre en état d'exercer ſes fonctions avec lumiere & avec ſûreté : je dis que pour ces études mêmes, il faut un eſprit accoutumé à penſer, à méditer, à être avec lui-même : il faut que les aſſiduités trop fréquentes dans le monde, ne répandent pas ſur les Livres un ennui qui les rend inſoutenables ; il faut un certain deſir d'avancer & de s'inſtruire ; un caractere d'eſprit ſérieux & ennemi du frivole ; un uſage de la retraite & des réflexions ;

xions ; un arrangement de vie, où l'on se rend compte à soi-même de ses progrès, où les momens destinés aux différens devoirs, se trouvent toujours à leur place, & conformes à leur destination ; en un mot, un genre de vie uniforme, occupé, réglé, qui ne sauroit jamais s'allier avec les inutilités, les variations éternelles, le dérangement & le cahos de la vie du monde. Aussi, mes Freres, de-là, tant de Prêtres plus instruits des bagatelles, des usages, des affaires du monde, que des regles de l'Eglise : de-là, le monde est plein de Ministres oiseux, qui vont traînant par-tout avec leur incapacité, la honte de leur caractere : de-là, c'est-à-dire de cette vie oisive, inappliquée, vuide de lumieres & de connoissances ; de-là, les chûtes, les scandales, l'opprobre de l'Eglise, les horreurs qu'on n'oseroit nommer. Car, mes Freres, sortis de ces maisons de retraite, & quand une fois vous serez retournez dans sa maison de vos proches, il n'est plus que l'étude qui puisse soutenir la piété, comme il n'est que la piété qui doive regler & conduire l'étude. L'amour des Livres tout seul peut vous mettre à couvert des inconvéniens inévitables au milieu du monde : dès que vous ne trouverez plus rien au-dedans de votre maison qui vous fixe, qui vous attache, qui remplisse le vuide de vos journées, il faudra l'aller chercher dans le monde : ses commerces, ses amusemens vous deviendront néceſſai-

res ; vous ne pourrez plus vous passer de lui. En vain vous vous proposerez des bornes & certaines regles ; en vain vous ferez résolution de vous partager entre vos Livres & vos commerces mondains ; car voilà le plan qu'on ne manque jamais de se faire : le monde, non plus que Jesus-Christ, ne souffre pas long-temps ces partages : vous passerez bientôt tout entier de son côté ; le goût du monde croîtra, se fortifiera en vous chaque jour ; & à mesure qu'il croîtra, le goût des Livres déjà si foible & si languissant, tombera & s'éteindra sans ressource : le dégoût se changera bientôt en aversion ; vous ne pourrez plus soutenir un seul moment d'application & de lecture sérieuse ; vous n'essayerez pas même de vous vaincre là-dessus ; & l'oisiveté goûtée, accoutumée, ne laissera rien de plus sérieux dans votre vie & sur votre personne, que quelques restes des marques de votre état qui vous la reprocheront. Et alors jugez, si livré à vous-même, sans secours, sans occupation, sans ressource pour vous soutenir, que les fréquentations mêmes qui vous amollissent ; sans cesse exposé, & n'étant défendu que par le goût même des périls, jugez si vous irez loin sans succomber, sans vous rendre, sans perdre le goût de l'innocence & de la vertu, après avoir perdu le goût de tout ce qui pouvoit la préserver & la défendre, loin d'y conserver cette piété tendre & pure, qui honore le ministere, & qui seule

sanctifie toutes nos fonctions : & c'est la derniere réflexion qui va terminer ce discours.

VII.

JE finis donc, & je dis, que l'esprit de notre ministere est, en dernier lieu, un esprit de piété. Par cet esprit de piété, j'entens non seulement l'innocence des mœurs, mais cette candeur de conscience, cette tendresse de religion, ce goût de Dieu, cette délicatesse d'ame que l'apparence seule du mal allarme : voilà l'esprit de piété qui est comme l'ame & toute la sûreté de notre ministere ; car nous vivons, pour ainsi dire, dans le commerce continuel des choses saintes. Les Temples, les autels, les mysteres sacrés, les cantiques saints, la parole de vie ; c'est au milieu de ces objets terribles & divins, que nous passons nos jours ; c'est autour de ces spectacles, devant lesquels les Anges eux-mêmes tremblent, que roulent toutes nos occupations. REFLEX.

Or, dites-moi, je vous prie, qu'y a-t-il dans toutes ces fonctions qui ne doive faire trembler la piété même la plus recueillie & la plus attentive ? quelle vie de priere, de retraite, de circonspection ; de foi, d'attention rigoureuse sur les sens, ne doit pas nous préparer à ces ministeres redoutables? Un Prêtre ne doit plus rien se permettre qu'il ne puisse porter à l'autel, qui ne soit digne de soutenir la présence des mysteres terribles. Les ornemens même dont il est revêtu, les vases sacrés dont il se sert, & où reposent les offrandes sain-

tes, ne pourroient pas paroître devant le ſanctuaire, s'ils n'avoient été purifiés, ſanctifiés, conſacrés par les prieres de l'Egliſe. Les diſpoſitions, les deſirs, les affections du cœur, que le Prêtre porte à l'autel, qui forment comme la robe ſacerdotale & les ornemens ſacrés de ſon ame, doivent, à plus forte raiſon, avoir une ſainteté ſupérieure, être purifiés, ſanctifiés, conſacrés par l'onction de l'Eſprit ſaint qui réſide en lui. Il ne peut plus porter à ce lieu redoutable des deſirs, des diſpoſitions, des affections communes & humaines; quoique non ſouillées, elles ne ſont pas dignes d'y paroître; il faut que le feu divin de la charité les ait purifiées, & les ait fait paſſer de cet état commun & profane, pour ainſi dire, à un état ſaint & élevé: en un mot, comme rien n'eſt plus grand & plus ſublime que ſes fonctions, rien ne doit être plus ſaint, plus pur, plus ſublime que ſa piété. Cependant vous prétendez allier avec la vie du monde, avec la diſſipation & les périls des ſociétés & des commerces mondains, une piété, une ſainteté, où dans la retraite même la plus auſtere, peu de Miniſtres peuvent atteindre. Hélas! une vie entiere de priere, de recueillement, de pénitence, ne pouvoit raſſurer autrefois les ſaints Miniſtres: ils ne regardoient l'autel qu'en tremblant; ils n'y montoient qu'avec une ſainte horreur: plus leur vie étoit ſainte, plus ils étoient attentifs à conſerver leur ame pure, plus ils ſe

trouvoient souillés en la présence de l'Agneau sans tâche qu'ils alloient immoler. Et vous, vous passerez d'une assemblée de plaisir à l'autel saint ? vous irez bénir & sanctifier les offrandes, de la même bouche dont vous venez de prononcer des paroles vaines & profanes ? vous porterez aux mysteres terribles un esprit rempli d'images frivoles, indécentes ? & au lieu de vous élever alors jusques aux pieds de l'autel sublime & éternel de la céleste Jérusalem, de vous y anéantir en esprit avec les Trônes & les Dominations, & y chanter avec eux devant la majesté de Dieu, le cantique de l'éternité, que l'Eglise vous met à la bouche, après vous avoir averti d'élever en haut votre esprit & votre cœur, vous le laisserez traîner sur la boue du monde d'où vous sortez ; sur mille objets indignes d'occuper par-tout ailleurs l'attention d'un homme sage, & bien plus de distraire un seul moment à l'autel un Ministre qui offre Jesus-Christ comme une hostie de propitiation à son Pere ? & vous, vous viendrez y paroître avec une conscience négligée, douteuse, presque toute mondaine, où regne le trouble, les ténebres, la confusion, & où peut-être votre plus grand crime ; est de ne vous en reprocher, & de n'y en avoir aucun de marqué & de grossier ?

Mais de plus, cette vie du monde & de dissipation, non seulement est inalliable avec cette piété sacerdotale, qui doit nous

conduire à l'autel, mais encore avec cette piété grave & édifiante, qui doit nous préparer à toutes les autres fonctions du saint ministere : c'est cet esprit de piété tout seul qui en assure le succès. Car de bonne-foi, après vous être donné en spectacle continuel au public, au milieu des amusemens & des vaines joies du monde, pourrez-vous venir montrer aux peuples dans la chaire chrétienne, tout le sérieux des vérités de l'Evangile, & toute la douleur d'un vrai zele ? quelle grace aurez-vous alors à parler de la fuite du monde, des périls auxquels on y est exposé, des pieges que le Démon y tend à l'innocence, de la nécessité de la priere, du recueillement, de la vigilance, de l'œil qu'il faut arracher lorsqu'il nous est un sujet de scandale, du compte que nous rendrons même d'une parole oiseuse ; & enfin, de toutes ces maximes crucifiantes, si éloignées de vos mœurs, & si inconnues au monde ? quel air de froideur & de sécheresse ne laisserez-vous pas alors paroître ? Les vérités saintes du salut ne sortent qu'à regret, pour ainsi dire, & avec un air contraint, d'une bouche accoutumée à des discours mondains & frivoles. Pour bien prêcher avec l'Apôtre, Jesus-Christ crucifié, il faut comme lui être attaché à la croix de Jesus-Christ : pour inspirer le goût de Dieu & des choses du ciel, il faut l'avoir & le sentir soi-même : pour toucher les cœurs, il faut des expressions qui sortent d'un cœur touché. Vous

ſerez dans la chaire chrétienne comme ces déclamateurs mercenaires, qui étaloient autrefois leur éloquence dans les écoles publiques de Rome & d'Athenes, ſur des ſujets vagues & indifférens, qui n'intéreſſoient ni les auditeurs ni l'orateur : vous ferez du miniſtere de la parole un vain exercice de parade & d'oſtentation, un ſpectacle pour le monde, & non une inſtruction ſérieuſe pour les pécheurs : vous y chercherez plus les applaudiſſemens de ceux qui vous écouteront, que leur converſion ; plus votre gloire, que la gloire de Jeſus-Chriſt ; plus vous-même, que le ſalut de vos freres. Mais quand vous parleriez avec un zele apparent ; quand vous emprunteriez les expreſſions les plus vives & les plus touchantes de l'éloquence chrétienne ; quand vous vous attendririez vous-même ſur des vérités auxquelles vous ne pourriez pas refuſer alors toute la ſenſibilité de votre cœur, ſur quel pied voulez-vous que vous regardent alors les auditeurs, inſtruits de la diſſipation de vos mœurs & de l'inutilité éternelle de votre vie ? que penſeront-ils lorſqu'ils vous entendront gémir ſur des déſordres, leſquels au ſortir de-là, vous trouveront plus traitables, & vous paroîtront même dignes de vos empreſſemens ? Vos gémiſſemens ſeront pour eux comme des gémiſſemens de théatre : vous aurez bien joué votre rôle dans leur eſprit ; & toute la ſainteté, & toute la majeſté, & toute la terreur de

l'Evangile, ne ſera plus pour eux que comme une ſcene puérile & profane.

Non, mes Freres, qu'il eſt difficile de ſoutenir au milieu du monde tout le ſérieux de notre miniſtere ! Le ſuccès de nos fonctions n'eſt attaché qu'au recueillement de nos mœurs, & à la rareté de nos communications avec les enfans du ſiecle. L'apparition d'un Prêtre, d'un Miniſtre public dans le monde, devroit être auſſi rare que l'étoit autrefois celle des Anges de Dieu, de ces Miniſtres de ces volontés : c'eſt le ſouhait d'un ancien Pere. Il faudroit que les peuples fuſſent frappés de cette ſingularité, comme d'un ſpectacle nouveau ; & que l'erreur qui regnoit parmi les Juifs, qu'on ne pouvoit plus vivre après avoir vû l'Ange du Seigneur, devint une vérité parmi nous ; enſorte qu'un pécheur frappé de la modeſtie, de la gravité, de ſainteté d'un Prêtre, crût qu'il n'eſt plus poſſible de vivre au monde & aux paſſions, & qu'il faut mourir à tout, après avoir été témoin d'un ſpectacle ſi ſaint & ſi édifiant : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.* En nous montrant ſouvent, nous accoutumons les Fideles à nous voir ſans reſpect & ſans attention : notre dignité ſouffre toujours de la familiarité de notre préſence : il eſt difficile d'être toujours en garde contre ſoi-même : la piété la plus attentive ſes momens, ou d'inattention ou de relâchement, & à la plus légere foibleſſe qui nous échappe, notre caractere, ou leur malig-

Judic. 13. 22.

nité, nous en fait un crime dans leur esprit. Tandis que Moyse se tint au milieu du peuple dans le camp, malgré les prodiges éclatans qu'il opéroit sans cesse & la sainteté éminente de sa vie, ce ne furent que plaintes contre sa conduite : ses proches eux-mêmes plus accoutumés à le voir de près, le regardoient presque comme un homme commun ; & il fallut qu'une lépre soudaine, dont Dieu frappa sa propre sœur, en punit les murmures, & le mépris qu'elle avoit pour son Serviteur. Mais après quarante jours de retraite sur la montagne, à peine Moyse se montre-t-il à ce même peuple, qu'il lui paroît un homme nouveau, tout brillant de gloire : il n'ose plus même, par un excès de respect, lever les yeux pour le regarder. Il n'y a qu'à perdre pour nous, mes Freres, dans le commerce familier des mondains : si nous n'y perdons pas notre innocence, nous y aviliſſons du mois notre caractere ; si le monde ne devient pas notre idole, nous en devenons du moins la fable & le mépris ; si nous n'imitons pas ses mœurs & ses desordres, nous lui rendons du moins nos fonctions & nos vertus inutiles.

Et encore, comment peut-on se flatter que les suites de cette vie inutile & mondaine, ne nous conduiront pas au précipice? Mais ce doit être là le sujet d'une nouvelle instruction ; & je me suis proposé dans celle-ci de ne considerer cette vie

mondaine dans les Clers, que par ce qu'elle a d'incompatible avec l'esprit de notre ministere, & non pas les malheurs où elle nous précipite. Que de chûtes honteuses ? que d'abominations secrettes ! que de noms de blasphêmes écrits sur le cœur du Prêtre, où il n'auroit dû porter gravés que le nom ineffable de l'Eternel, avec les noms & l'amour des tribus confiées à ses soins ! que de crimes qui ont vieilli au milieu des choses saintes ! que de morts accompagnées d'impénitence, de désespoir, d'irréligion, d'affreuse insensibilité jusqu'à la fin ! car l'endurcissement à la mort, est la fin ordinaire d'un mauvais Prêtre.

Ces suites vous font trembler : mais elles sont journalieres ; mais elles sont inévitables ; mais le monde mene là tôt ou tard. Et ne comptez-vous pour rien d'ailleurs le scandale de vos freres, & la douleur des gens de bien ? Quoi ? on vous verra éternellement dans le commerce des plaisirs & des inutilités du monde, vivre d'habitude avec des personnes d'un sexe différent, leur rendre des devoirs frivoles, honteux, indignes de la gravité & de la sainteté de votre caractere, & le monde en faveur de vous seul ne s'en formalisera pas ? & les impies vous feront grace, & ne vous mettront pas dans leurs dérisions & dans leurs blasphêmes ? Le Pharisien est scandalisé de voir la Pécheresse aux pieds de Jesus-Christ, quoiqu'elle y fût dans la circonstance la plus édifiante, la plus tou-

chante de ſon repentir & de ſes larmes ; & le monde vous verra vous-même, vous Miniſtre des autels, vous l'homme & l'envoyé de Dieu ſur la terre, vous verra aux pieds peut-être d'une pécheresſe, & il n'en ſera pas bleſſé ? & il ſuſpendra la malignité de ſes jugemens ? & ce monde qui ne nous pardonne rien ; ce monde dont les premiers traits de cenſure & de dériſion tombent toujours ſur nous ; ce monde qui s'étudie à trouver même des foibleſſes à nos vertus & à nos œuvres les plus ſaintes, ne verra plus rien de digne de ſes cenſures dans nos vices mêmes & dans nos ſcandales ? Non, mes Freres, ſon défaut à notre égard n'eſt pas d'excuſer ce qui doit être blâmé, mais de noircir, & d'envenimer même, ce qui pourroit être excuſable.

Mais nos fonctions elles-mêmes, direz-vous, nous mettent néceſſairement dans le commerce des mondains. Je l'avoue : mais on y eſt rare, quand on n'y eſt que par-là ; quand on ne veut que conduire les ames à Jeſus-Chriſt, on ne ſe manifeſte que pour leur en montrer le chemin ; du moment qu'elles l'ont trouvé, & qu'elles peuvent ſe paſſer de nous, on ſe cache, on s'éclipſe, on rentre dans les ténebres & dans la ſûreté de la retraite ; ſemblable à cette étoile qui conduiſit les Mages à Jeſus-Chriſt, & qui étoit la figure des Paſteurs. Voyez-vous comme elle ſe montre juſques à Béthléem, où elle devoit conduire ces Sages de l'Orient : du moment qu'ils ont

trouvé, reconnu, adoré Jesus-Christ, elle disparoit, elle s'éclipse, elle rentre dans les nuages du firmament; son ministere étoit fini, & son apparition finit avec son ministere.

Mais quand on porte un certain nom dans le monde, & qu'on y tient à tant de devoirs, il n'est pas permis de se dispenser de mille bienséances qu'un long usage a établies. Souvenez-vous, mes Freres, que nous avons nos loix & nos bienséances à part; que la tyrannie des usages du monde & ce tribut d'inutilités, n'oblige que ses esclaves, & que les enfans sont libres, selon la parole de Jesus-Christ; qu'il est ridicule d'asservir aux loix & aux abus du monde, ceux qui doivent juger le monde; que les bienséances des autres états sont les indécences du nôtre; qu'il est une certaine retenue pour les personnes consacrées à Dieu, de bon goût même selon le monde; & que notre rareté dans le public nous fera toujours honneur, dans l'esprit de ceux-mêmes qui paroîtront nous en faire un crime.

Ainsi, mes Freres, que le fruit le plus solide de votre retraite dans cette maison sainte, soit de vous faire perdre le goût du monde & de ses commerces. Tandis que vous sentirez encore quelques restes de ce goût fatal, comptez que c'est un levain qui corrompra un jour toute la masse; vous ne périrez que par-là; & si ce goût est si dominant, que vous désespériez de le sou-

mettre jamais au devoir, prenez donc le monde pour votre partage, avant qu'un engagement saint vous ait fait une loi sévere de vous en séparer. Vous y êtes encore à temps; reprenez donc l'ignominie de l'habit séculier, puisque vous n'en sauriez quitter les mœurs & les penchans; n'ajoutez pas aux périls que le monde vous prépare, le crime d'y paroître avec un caractere sacré, qui doit vous en éloigner pour toujours: ses séductions suffiront assez pour vous perdre, lors même que l'état laïque auquel vous vous serez rendu, vous fera un devoir d'y rester; jugez de la sûreté que vous pouvez vous y promettre, si vous y êtes contre l'ordre de Dieu, & contre les regles de l'état saint que vous aurez embrassé. Mais si en vous consacrant au saint ministere, vous êtes sincérement résolus de dépouiller les affections du monde, comme vous en avez dépouillé les marques; la premiere fois que revêtu du sacerdoce, vous tiendrez Jesus-Christ en vos mains à l'autel saint, dites-lui, comme aujourd'hui le juste Siméon: C'est maintenant, Seigneur, que je vais disparoître avec joie pour toujours au monde, & que mes yeux vont se fermer sans regret à tous les objets profanes, puisqu'ils ont eu le bonheur de vous voir, & que vous avez accompli en moi ce que vous me prépariez dès le commencement des siecles.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR

L'AMBITION DES CLERCS.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum ut tentaretur à Diabolo.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du Diable. Matth. 4. 1.

IL n'est pas de circonstance dans toute la vie de Jesus-Christ, qui approche plus de la situation où nous nous trouvons dans cette maison sainte, que l'histoire de ses tentations & de sa retraite. Sur le point d'entrer dans les fonctions de son ministere, l'Esprit de Dieu le conduit au désert. Il n'y vient pas, comme nous, expier dans la priere & dans les austérités de la retraite, les foiblesses, les relâchemens & les dissipations inévitables de la vie commune; il n'avoit fait que croître en grace & en sagesse à Nazareth: cependant il semble qu'il n'ose entrer dans les fonctions publiques de sa mission & de son Sacerdoce, au sortir de

la maiſon de ſes proches, & qu'il veut mettre entre ſon miniſtere & la vie divine qu'il a menée, l'intervalle de quarante jours de ſéparation & de pénitence.

Mais ſi dans ſa retraite il nous laiſſe un modele à imiter, dans ſes tentations, il nous montre les écueils à craindre en une ſi ſainte entrepriſe. Les quarante jours expirés, dit l'Évangeliſte, le Sauveur eut faim: alors le Tentateur approche, & lui préſentant des pierres: Commandez, lui dit-il, que ces pierres ſe changent en pain. Cette propoſition rejettée, il va le placer ſur le haut du Temple, & ſous prétexte de confiance en Dieu, lui propoſe des entrepriſes téméraires. Enfin ce deſſein encore échoué, il tranſporte le Sauveur ſur une haute montagne, & lui montrant les Royaumes du monde & toute leur gloire: Adorez-moi, lui dit-il, & je vous les donnerai en partage.

Or, dans ces trois tentations mes Freres, je découvre tous les progrès d'une dangereuſe ambition, & les différentes démarches du Tentateur, pour faire tomber les Miniſtres de Jeſus-Chriſt dans un piege ſi commun aujourd'hui & ſi peu connu. Car en premier lieu, pour donner d'abord une couleur ſpécieuſe à une paſſion ſi fatale au miniſtere, il ne nous fait deſirer qu'une fortune modeſte, éloignée de l'indigence comme des grandes richeſſes; on ne ſouhaiteroit ſimplement que de vivre, & d'être en état de ſoutenir ſon nom & ſon rang dans

le monde ; en un mot, il ne nous propose que du pain, & rien ne paroît plus modéré & plus équitable : *Dic ut lapides isti panes fiant.* En second lieu, quand il nous a conduit jusques-là, & contenté nos desirs, il nous persuade bientôt qu'une condition unie & obscure, nous dégrade dans l'esprit des hommes, tandis sur-tout que tant d'autres s'élevent par leurs soins & leurs menées, à des postes brillans : il nous fait envisager des fonctions élevées, sous prétexte d'occuper notre loisir & nos talens : il nous transporte en esprit sur le haut du temple : il éleve nos desirs jusques aux plus hautes places du sanctuaire : il nous exhorte à nous précipiter dans les ministeres les plus sublimes : il nous ouvre des desseins téméraires sur la vaine espérance que Dieu nous y soutiendra ; comme si Dieu devoit trouver sa gloire dans notre ambition, où qu'il eût promis d'être le protecteur de la témérité & de l'audace : *Statuit illum super pinnaculum templi, & dixit illi: Mitte te deorsum ; Angelis enim suis mandavit de te.* Enfin quand le Tentateur a obtenu de nous toutes ces démarches, il commence alors à garder moins de mesures : il nous a élevés par des voies criminelles ; il nous regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper : il nous place dans un point de vue, d'où il nous met sous les yeux les Royaumes du monde & toute leur gloire ; il ne met plus de bornes à nos desirs ambitieux ; il nous mene à tout : il ne s'étudie même plus à

nous juſtifier nos démarches par des prétextes pieux ; il nous propoſe nettement de devenir ſes adorateurs, de ſacrifier à ſes promeſſes notre ame & notre ſalut éternel ; ſes dons ne ſont promis qu'à ce prix ; & il ne nous raſſure que par l'exemple de ceux qui ſe font un honneur de parvenir, en lui proſtituant leurs hommages : *Hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.*

Je veux donc aujourd'hui faire ſentir l'illuſion de ces trois écueils par où l'ambition mene peu à peu les Clercs dans le précipice : & oppoſer à ces trois erreurs, trois réflexions qui me paroiſſent ne laiſſer plus de lieu aux ſurpriſes du Tentateur. Il n'y a pour cela qu'à conſiderer l'ambition des Clercs dans ſon objet, dans ſes moyens, dans ſes ſuites. Dans ſon objet, c'eſt un vice toujours injuſte ; & on ne ſauroit l'excuſer par la modération de ſes deſirs, puiſque tout deſir eſt un crime : dans ſes moyens, c'eſt une témérité criminelle, & où l'on ne peut colorer ſes démarches du prétexte du zele de la gloire de Dieu puiſque toute démarche eſt ici une intruſion & une uſurpation ſacrilege : dans ſes ſuites, c'eſt un ſcandale de tout temps funeſte & honteux à l'Egliſe ; & l'on ne peut le juſtifier ſur l'uſage & ſur les exemples, puiſque c'eſt alléguer la grandeur du mal pour en autoriſer l'injuſtice. Plaiſe à Jeſus-Chriſt, mes Freres, que des vérités ſi importantes tombent ſur des cœurs dociles & préparés.

I. REFLEX. QU'est-ce que l'honneur du sanctuaire ? car pour savoir s'il est permis de le desirer, il faut examiner d'abord ce qu'on desire. C'est premiérement, dit Saint Paul, une servitude honorable, qui nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous : c'est une sollicitude laborieuse & universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins, les foiblesses & tout le détail des miseres humaines : c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein tout un peuple, comme une nourrice porteroit son enfant; d'essuyer sans nous rebuter, ses inquiétudes & ses caprices ; de souffrir, sans l'abandonner, ses ingratitudes & ses murmures ; de réunir au devoir & à l'observance des loix, cette différence infinie d'humeurs, d'esprit, d'intérêts, de talens, de conditions, qui le composent ; & de redoubler nos soins à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles : c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics, & fait que tout ce qui nous est permis, ne nous est pas expédient, à cause de la foiblesse de nos freres : c'est une inspection pénible, qui nous oblige de reprendre à temps & à contre-temps ; qui devient plus difficile & plus périlleuse, à mesure que les mœurs des siecles se corrompent ; qui en nous confiant le dépôt des regles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus, que par les graces, & nous expose à la hai-

ne de ceux mêmes que nous voulons ſauver, c'eſt-à-dire, c'eſt un état dont les ſoins ſont infinis & ingrats; dont les ſeuls privileges ſont des exemples qui puiſſent ſervir de modele; dont toute l'autorité & les plus ſages ménagemens du zele, ſe bornent à faire des murmurateurs & des mécontens. Mais ce n'eſt pas là le plus terrible.

Une dignité ſacrée eſt en ſecond lieu, une charge périlleuſe, qui nous rend devant Dieu reſponſables d'une infinité d'ames, dont le ſalut ou la perte eſt, pour ainſi dire, notre ouvrage; & qui outre nos propres péchés, rend encore notre négligence coupable de ceux des Fideles ſur leſquels nous ſommes établis : c'eſt une diſpenſation formidable, qui nous met entre les mains les Myſteres de Dieu, & tout le fruit de la mort de Jeſus-Chriſt, de ſorte que la plus légere infidélité eſt un abus criminel de ſon ſang, & rend inutile le bienfait ineſtimable de la Croix : c'eſt un miniſtere, qui nous partage entre la priere & les ſollicitudes; qui nous fait un devoir eſſentiel de conſerver le goût de la retraite & du recueillement, au milieu des ſoins & des embarras; de conſerver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur ſacerdotale, parmi les paſſions & les ſecrettes foibleſſes, dont nous ſommes les témoins & les dépoſitaires; qui nous mêle parmi les hommes, & quelquefois dans les palais des Rois; & nous oblige cependant d'y porter toute la ſimplicité, toute la gra-

vité, toute la mortification des déserts, & d'y condamner par notre exemple, la molesse & l'ambition de ceux qui les habitent: c'est un poste de vigilance, où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte ; le glaive de la parole le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui alterent le dépôt sacré, ou les préjugés & les maximes du siecle qui corrompent les regles ; de sorte que les abus que nous tolérons, ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, & que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Or, est-il sur la terre de condition plus périlleuse ? Un état, qui dans l'affoiblissement presque universel des regles & de la loi, met sur nous les abus publics, & ne compte notre innocence personnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs. Mais ce n'est pas encore tout.

Un rang d'honneur dans l'Eglise, est une médiation entre le ciel & la terre : une Royauté sacerdotale, qui nous met entre les mains les sources des graces, les trésors de l'Eglise, les chefs de la vie & de la mort, du Ciel & de l'Enfer ; qui *fait courber sous notre autorité ceux qui portent l'univers;* qui laisse aux Anges mêmes des ministeres inférieurs au nôtre, & nous éleve au-dessus de tout ce qu'on nomme dans le ciel & sur la terre : c'est un caractere divin, qui nous

donne autorité sur Jesus-Christ même, qui nous le rend obéissant jusques à la mort mystique des mysteres saints; qui nous met, si j'ose le dire, à la place du Pere céleste, & nous fait engendrer son Fils sur les autels, & dans les splendeurs cachées du sanctuaire; en un mot, qui nous établit les Dieux visibles de la terre. Or, est-il rien de si grand, de si sublime & de si saint? Recueillons tous ces caracteres: de tous les états, c'est donc ici le plus pénible, le plus périlleux, le plus divin.

Or, en premier lieu, je pourrois vous demander: Etes-vous assez laborieux pour aspirer à un ministere si environné de soins, de travail & de peine? êtes-vous né pour vous faire une violence continuelle; pour rompre tous vos penchans; pour sacrifier au devoir les plaisirs plus innocens; pour être tout aux autres, & ne vivre pas un seul moment pour vous-même? Saurez-vous, comme l'Apotre, être dans la faim & dans l'abondance; dans la réputation & dans l'ignominie; vous naturaliser avec le sérieux de vos occupations; vous roidir contre le peu de succès de vos travaux, & parvenir jusques à vous faire un délassement même de vos fatigues? Hélas! élevés la plupart dans des mœurs douces & tranquilles, dans une vie qui n'a jamais connu de regle que l'humeur; toute contrainte vous tyrannise; la seule uniformité inséparable de ces maisons de retraite, est une gêne qui vous paroît insoutenable; & vous en souhaitez

la fin comme le terme heureux de vos ennuis & de vos peines. Tout ce qui demande de la regle, des attentions, ne vous convient pas : tout ce qui eſt ſérieux, vous fait peur : tout ce qui n'eſt pas plaiſir, eſt pour vous un ſupplice. Si dans un âge, où la dépendance eſt encore naturelle, où les paſſions plient encore ſous la regle & ſous la diſcipline, vous prenez ſi peu ſur vous-même; que ſerez-vous lorſqu'ayant ſecoué tout joug, vous n'aurez plus que vos penchans pour la regle de vos mœurs & de vos deſirs ? vous allez être dans le Temple du Dieu vivant, une idole, qui aura des yeux, & ne verra pas; une langue, & ne parlera pas; des mains, & ne s'en ſervira pas; des pieds, & demeurera oiſive & immobile : *Paſtor & idolum.* Le ſiege que vous occuperez dans le ſanctuaire ſera pour vous un lit d'indolence & de molleſſe : vous regarderez une dignité ſainte comme la fin de vos peines & le lieu de votre repos : vous croirez l'avoir aſſez achetée par un peu d'aſſujettiſſement & de contrainte : vous n'en prendrez pour vous que les fleurs & les roſes, & en laiſſerez aux autres les épines : vous entrerez dans l'héritage de vos ſaints prédéceſſeurs, & vous n'entrerez pas dans leurs travaux : vous ſerez jaloux des honneurs du miniſtere, & vous en mépriſerez les fonctions : en un mot, vous ferez ſervir à vous ſeul un titre ſaint, qui n'eſt établi que pour les Fideles. Ainſi quand l'honneur du ſanctuaire ne ſeroit qu'un miniſtere laborieux &

Zachar. 11 17.

pénible, vous seriez téméraire d'y prétendre.

Mais, en second lieu, c'est un ministere environné d'écueils & de dangers. Or, je vous demande : Etes-vous assez affermi dans la piété pour aspirer à un état si périlleux, où toutes les fonctions sont si délicates & si dangereuses, & où ceux qui nous paroissent les plus forts, sont tous les jours de si tristes naufrages ? Hélas ! vous ne savez pas encore gouverner la maison de votre ame : comment gouvernerez-vous l'Eglise de Dieu ? Vous êtes encore un roseau qui plie à tout vent, comment serez-vous une colonne sur qui doit reposer le temple de Dieu ? Vous dormez, & laissez croître des ronces & des épines sur la terre de votre cœur ; comment veillerez-vous sur tout le champ de Jesus-christ, pour empêcher que l'homme ennemi n'y seme de l'ivraie ! Peut-être chancelez-vous encore dans les voies de Dieu, & il faut qu'un guide sacré vous tende les mains de temps en temps pour vous relever de vos chûtes : comment soutiendrez-vous & affermirez-vous ceux qui sont foibles ? Peut-être une occasion vous entraîne ; un souffle vous renverse ; le moindre sifflement du serpent empoisonne votre cœur, & y fait expirer tous vos projets de vertu ; un seul regard vous souille ; un seul entretien mondain & licencieux, détruit en vous le fruit de trois mois de retraite ; une seule raillerie d'un contempteur de la piété vous arrache des complaisances criminelles ; en un

mot, à peine avez-vous fait quelques pas dans la voie de Dieu, que vous retombez lâchement sous le poids de vos foiblesses & de vos passions: comment porterez-vous sur vos épaules, comme un bon Pasteur, les brebis, ou languissantes, ou égarées? Si les travaux du ministere condamnent de témérité votre paresse qui les desire; ses écueils & ses périls, mis en parallele avec votre fragilité, rendront-ils vos desirs plus légitimes?

Mais, en troisieme lieu, l'honneur du Sanctuaire, auquel vous prétendez, est un état angélique & divin. Or, êtes-vous assez pur & assez saint, pour aspirer à des ministeres si sublimes? quelle est l'histoire de vos mœurs & de votre vie? quelles ont été vos premieres années? qui êtes-vous encore aujourd'hui? Jugez-vous ici en présence de Jesus-Christ, & tirez du trésor de votre cœur l'ancien & le nouveau. A peine capable de connoître Dieu, vous avez été capable de l'offenser: vos inclinations naissantes ont été des crimes: si haut que vous remontiez dans votre premier âge, vous y trouverez les naissances de votre corruption: votre souvenir n'y peut reposer que sur des souillures: vous êtes de ceux dont parle le Prophete, qui se sont égarés dès le sein de leur mere. Sans pénitence, sans retour, sans interruption, vous vous êtes roulé de précipice en précipice; vous vous êtes traîné sur les passions les plus sales, & vous avez mille fois profané le temple

de

de Dieu en vous. Ce n'ont point été là de ces chûtes rares, où la frugalité & l'occasion vous aient conduit quelquefois, & d'où un fond de religion & de crainte de Dieu, vous ait d'abord retiré : ç'a été un état fixe, tranquille, la profondeur de l'abîme, une situation où le crime entroit dans vos mœurs ordinaires, & dans le plan, pour ainsi dire, de votre vie ; & si la vigilance des maîtres, & des considérations humaines, vous ont obligé de donner quelquefois des marques extérieures de religion, dans la participation des Sacremens, vous y avez peut-être comblé la mesure, & de simple pécheur que vous étiez, vous êtes devenu profanateur.

Or, je vous demande, tout couvert de lépre comme vous êtes encore, & indigne de paroître même aux pieds des autels avec les simples Fideles, exhalant encore la puanteur de vos passions, & une odeur de mort; n'ayant pour toute marque de vocation aux honneurs du sanctuaire, qu'un grand nom dans le monde ; le second rang dans la maison de votre pere; les désordres d'une jeunesse licencieuse, & des desirs criminels de vous élever, vous avez la témérité de prétendre à l'honneur suprême du ministere saint, pour lequel les Anges mêmes ne seroient pas assez purs? de prétendre à la récompense de la piété & de l'innocence ? à un état divin, où les larmes mêmes & le mérite de la pénitence la plus longue & la plus sincere, ne pouvoient autrefois atteindre

dre ? L'homme qui se présente au festin de l'Evangile avec une robe ordinaire, en est rejetté, quoiqu'il y fût appellé, & qu'il ne prétendit que s'asseoir dans la foule des autres conviés ; & vous y viendriez témérairement, non avec des mœurs communes & ordinaires, mais tout couvert de vos souillures ; non pour vous y asseoir avec le reste des Fideles, mais pour y présider, pour y distribuer la viande sainte, & la sanctifier par des paroles de bénédiction ? De quel œil le Pere de famille vous verra-t-il entrer ? & que venez-vous faire dans le temple de Dieu, dont les murs mêmes frémiront de voir l'Idole placée avec honneur dans le lieu saint.

Quand je n'aurois que ces raisons personnelles, il est clair que vos desirs seroient, ou des témérités, ou des crimes. Mais je vais plus loin : je suppose en vous toutes les qualités que vous n'avez pas ; tout l'amour du travail qu'exige un ministere laborieux ; toute la solidité de vertu que demandent des fonctions périlleuses ; & enfin, toute la sainteté & l'innocence qu'on doit apporter à une dignité sainte ; & je dis que si vous aspirez à l'honneur du ministere, vous n'en êtes plus digne, & toutes vos vertus, qui auroient pu vous y préparer, deviennent des vices qui vous en éloignent. Ecoutez, & vous en serez convaincu. Un Clerc, disent les loix des Empereurs, doit être si éloigné de tout desir & de toute brigue, qu'il faut qu'on le cherche pour lui

faire violence : *Quæratur cogendus ;* qu'il réſiſte aux prieres & aux ſollicitations de ceux mêmes qui ont autorité ſur lui : *Rogatus recedat* ; qu'il ſe cache & ſe dérobe aux pourſuites & aux inſtances : *Invitatus refugiat ;* que la ſeule néceſſité de ſe rendre excuſe ſon conſentement : *Sola illi ſuffragetur neceſſitas excuſandi ;* car il eſt aſſurément indigne de l'honneur du ſacerdoce, s'il ne le reçoit malgré lui : *Profectò enim indignus eſt ſacerdotio, niſi fuerit ordinatus invitus.* Ce ne ſont point ici les ſcrupules & les frayeurs de quelque ame retirée ; ce ne ſont point les expreſſions outrées de quelque ſerviteur de Dieu, pénétré peut-être trop vivement de la grandeur & de l'excellence de ſa vocation ; ce n'eſt pas un diſcours d'inſtruction, où la vivacité & la véhémence du zele, va quelquefois plus loin que la régle & la vérité : ce ſont des loix où chaque terme eſt meſuré, pour marquer l'obligation préciſe ; ce ſont des Princes ; des Céſars, qui parlent, peu accoutumés à ſurfaire, à exagérer les devoirs de la Religion, & à qui on ne reproche guere, en fait de mœurs & de diſcipline, la rigueur & les excès. Mais il ne ſe trouveroit plus perſonne, dites-vous, pour remplir les places, ſi l'on ne choiſiſſoit que ceux qui fuyent & qui refuſent. Il ne s'en trouveroit plus, il eſt vrai ; mais c'eſt parce qu'on ne choiſit que ceux qui s'offrent, qui s'empreſſent, & qui font plus de démarches & d'efforts pour parvenir aux honneurs du ſanctuaire, que

les Clercs n'en faiſoient autrefois pour les éviter. Il ne ſe trouveroit plus perſonne pour remplir les places, dites-vous : mais l'eſprit de Dieu n'a pas abandonné ſon Egliſe : mais il s'y forme encore tous les jours, & il s'y formera juſques à la fin des vaſes d'élection pour porter ſon nom devant les peuples & les Rois ; mais la ſucceſſion intérieure de la foi, de la piété, de la charité, ne manquera pas plus dans ſes Miniſtres, que la ſucceſſion extérieure du miniſtere même : laiſſez-lui le ſoin de ſe choiſir lui-même ceux qu'il a deſtinés à l'œuvre de l'Evangile ; il ſaura bien les manifeſter. Ne prevenez pas ſes choix par vos démarches téméraires : ne venez pas vous offrir à la place de ceux qu'il avoit choiſis ; ne venez pas uſurper un rang pour lequel il préparoit en ſecret un Miniſtre fidele ; ne dérangez pas l'ordre de ſa vocation & de ſes deſſeins éternels : attendez qu'il vous appelle. L'Egliſe ne manque de Paſteurs, que lorſque l'ambition en uſurpe les places.

Or, ſi les loix des Céſars ſont ſi ſéveres ſur l'ambition des Clercs, jugez quelle doit être là-deſſus la doctrine & la ſévérité des ſaints Docteurs. Saint Chryſoſtôme, ſaint Grégoire le grand, établiſſent d'abord, comme un principe inconteſtable en cette matiere, que tout deſir de s'élever dans la maiſon de Dieu, eſt une diſpoſition criminelle, qui nous en ferme l'entrée, & la marque la plus infaillible, la plus évidente, qu'on n'y eſt point appellé. Une cha-

rité éclairée, dit saint Augustin, choisit d'abord la sûreté de l'obscurité & de la retraite : ce n'est que la charité forcée qui subit comme un joug l'honneur & le péril du travail & de la sollicitude. Tous supposent qu'on ne doit entrer dans l'Eglise, dans ce Royaume de Jesus-Christ, que par la voie & le mérite de la violence : leurs exemples confirment leur doctrine. Quelle résistance ne fis-je pas, dit saint Ambroise, lorsqu'on m'éleva sur la chaire de Milan ? ne pouvant rien gagner pour le fond, je demandai au moins du délai? mais la force l'emporta : s'il y a eu de la précipitation, c'est la faute de ceux qui m'ont fait violence : *Vis cogentis est.* Quel fut le torrent de larmes, dit saint Augustin, que je répandis aux pieds des autels, lorsque Valere m'ordonna son Coopérateur dans l'Eglise d'Hippone ! la violence qu'on me fit alors ne peut être que la peine de mes péchés. Moi qui suis un ver, & non pas un homme, disoit saint Paulin, en racontant l'histoire de son ordination, je suis traîné à l'autel malgré moi, environné d'une foule de peuple qui m'accabloit ; & malgré le desir ardent que je sentois de faire passer ce calice loin de moi, je fus pourtant contraint de dire au Seigneur : Que votre volonté s'accomplisse, & non pas la mienne. Ce ne seroit jamais fait, si j'entreprenois de ramasser ici tout ce qu'on pourroit rapporter sur cet article : toute l'antiquité est remplie de ces sortes de traits : on y a vû

des saints Solitaires, vous le savez, attenter par un excès de zele sur leur propre personne, pour s'exclure à jamais des honneurs de l'Église qu'on leur offroit. Voilà les regles des Saints, les exemples de nos prédécesseurs, & l'esprit de l'Église dans tous les siecles.

Ce n'étoit point alors une vertu héroïque, de craindre, de refuser, de fuir; c'étoit une loi reçue, une maxime commune, une regle universelle, un usage aussi établi que l'est aujourd'hui celui de solliciter & de s'offrir soi-même; & l'on portoit si loin cette sainte frayeur, que l'Église d'Afrique fut obligée d'ordonner des peines contre les Clercs qu'une humilité excessive empêcheroit de consentir à leur ordination, lorsque leur Évêque les appelleroit. Siecles heureux! hélas! il ne faudroit plus aujourd'hui que des foudres contre les usurpateurs, & des barrieres pour arrêter les empressemens téméraires! Et ce qui surprend, c'est que dans un siecle où l'on ne parle plus que le langage des Anciens; où l'on paroît si désabusé des ignorances & des crédulités des siecles postérieurs; où l'on se fait honneur de rapprocher nos mœurs & notre discipline, de celle de nos peres; où la critique poussée plus loin que jamais, a éclairci tout ce qu'il y avoit de plus obscur dans les annales de l'Église: on s'abuse sur un point si évident, marqué en caracteres si lumineux dans tous les écrits des Anciens; on re-

garde comme douteuſe, ou comme outrée, la regle la plus dominante, la plus univerſellement pratiquée, la plus conſtamment établie dans toute la tradition. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'on écoute des maximes ſi ſures, ſi inconteſtables, comme des diſcours édifians, que la piété & le zele nous font tenir dans ces maiſons de retraite : mais qui dans l'uſage ne doivent pas ſervir de regle. Ce qui ſurprend enfin, c'eſt qu'on a laiſſé à certaines ames d'un goût de vertu plus relevé, ou plus farouche, toutes ces pieuſes délicateſſes de frayeur & de réſiſtance, comme ſi c'étoit ici une ſingularité, & non pas l'eſprit eſſentiel de notre vocation ; comme ſi ce n'étoit qu'un rafinement de piété, & non pas la piété & la religion elle-même.

Après cela, je ne m'arrêterai pas à expoſer ce que dit l'Apôtre ſur le deſir de l'Epiſcopat : c'eſt une objection baſſe & vulgaire, & qui ne mérite preſque plus de trouver de place que parmi les proverbes du bas peuple. Il eſt vrai qu'on ne voit pas que ſaint Paul ait recours à ces mouvemens divins d'une ſainte éloquence pour combattre ce deſir, & qu'il en parle avec modération. Mais donnez-moi des tyrans & des perſécuteurs ; des dignités pauvres, laborieuſes, mépriſées, obligées à vivre du travail de leurs mains : donnez-moi une Egliſe naiſſante, & dépourvue d'ouvriers : donnez-moi de ces hommes Apoſtoliques qui avoient reçu les prémices de l'Eſprit :

en un mot, donnez-moi un titre d'honneur dans le sanctuaire; qui n'annonce & n'assure que le martyre; & dans toutes ces circonstances, desirez à la bonne heure de vous immoler pour vos freres; je vous le permets, & vous desirerez une bonne œuvre. L'Apôtre parle à Timothée effrayé de la grandeur de son ministere, & qui avoit besoin d'être rassuré : s'il eût parlé dans ces derniers temps, *il eût bien changé sa voix*, comme il nous assure lui-même que les dispositions différentes de ceux qu'il instruisoit l'obligeoient quelquefois de la changer. Je n'ajoûte pas avec saint Jérôme, que saint Paul assure à la vérité qu'on desire une chose sainte; mais qu'il n'ajoute pas que le desir en soit saint : avec saint Chrysostôme, que de peur d'autoriser l'ambition & la témérité de ceux qui pourroient desirer l'honneur du sacerdoce, il entre dans le détail des vertus Episcopales, pour faire comprendre par la difficulté de les acquérir, à quel point de présomption il faudroit être parvenu, pour souhaiter une place à laquelle toutes ces vertus doivent être inséparablement attachées : avec saint Cyprien, qu'en demandant qu'un Ministre soit irrépréhensible, chaste, doux, tempérant, saint Paul semble se relâcher, se contenter, d'exiger des vertus communes, & n'oser proposer les vertus angéliques & supérieures, nécessaires aux premiers Pasteurs, de peur que le desespoir d'y pouvoir atteindre ne rebutât, ne décourageât ceux qu'on

appelloit au miniſtere, & que les Egliſes ne fuſſent ſans Paſteurs. Voilà comme l'Apôtre parle du deſir de l'Epiſcopat, en raſſurant le zele & les pieuſes frayeurs des Miniſtres inférieurs, & les exhortant de ne pas ſe refuſer à une œuvre ſi ſainte, lorſque l'Egliſe auroit beſoin de leurs ſecours.

Mais on n'aſpire point aux premieres dignités de l'Egliſe, me direz-vous; on ne ſouhaite qu'un titre qui donne un revenu modeſte, & de quoi ſoutenir la bienſéance du caractere dans une condition privée.

A cela, je pourrois vous dire d'abord, que c'eſt-là le langage ordinaire de ceux-mêmes qui veulent aller à tout, mais qui rougiroient de manifeſter des deſirs plus hauts & moins modeſtes. Je pourrois vous dire encore, que c'eſt un piege de Satan; que la cupidité ne ſe preſcrit pas aiſément des bornes; que le tentateur ne vous propoſe d'abord que du pain, pour vous mener enſuite plus loin par dégré; & réveiller en vous des prétentions plus relevées, dont il voit les ſemences dans votre cœur. Les Iſraélites ne demandoient d'abord qu'une nourriture ſimple & commune, pour appaiſer la faim qui les tourmentoit: Dieu leur envoya la manne. Ce ſecours qu'ils avoient deſiré, leur parut ſuffiſant, & ils le reçurent avec action de graces: mais bientôt après, de nouveaux deſirs s'éleverent, & les viandes les plus délicieuſes, que Dieu fit pleuvoir ſur eux, ne purent encore réuſſir à ſatisfaire leur avidité.

Mais je vous réponds premiérement, si vous travaillez dans le champ de Jesus-Christ, vous avez droit aux fruits que vous cultivez : servant à l'autel, vous devez vivre de l'autel. Or, on peut desirer innocemment ce qu'on peut recevoir avec justice : mais vous êtes un mercénaire, si cette juste rétribution est la fin & le motif de vos peines : il faut seulement qu'elle en soit le soutien, qu'elle couronne le travail; mais qu'elle ne soit pas l'unique & l'indécent but de l'ouvrier. Cependant on ne souhaite les fonctions que pour les rétributions qui y sont attachées : les mieux payées sont les plus courues ; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu & du salut de nos freres, ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêts sordides entre dans les ministeres les plus saints : on apprétie les fonctions sublimes du sacerdoce comme des ouvrages vils & mécaniques : & on est plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi sous prétexte qu'il est permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit son artisan; & l'on accoutume les peuples à ne pas distinguer le salaire d'un Prêtre du Très-haut, du salaire du vigneron & du laboureur, qui défrichent la terre. Je vous réponds en second lieu, si vous ne desirez les titres & les revenus du sanctuaire, que comme un moyen de couler vos jours avec plus de douceur & de tranquillité, vos desirs sont injustes & criminels : les biens de l'Eglise sont une solde

sainte, & vous n'y avez droit qu'autant que vous servez dans cette milice spirituelle. Je vous réponds enfin, si vous n'avez aucun talent pour servir l'Eglise, & que vous ne puissiez honorer votre ministere que d'un nom distingué dans le monde, l'Eglise ne connoît personne selon la chair : ce ne sont pas les noms, ce sont les talens & les vertus, qui rempliſſent ses fonctions ; & rien ne l'honore que les dons de Dieu, & ce qui peut contribuer au salut des Fideles. Ainsi vous ne devez pas desirer des biens & des titres, dont vous ne pouvez jouir sans crime. Et croyez-vous qu'il suffise d'être à portée par sa naissance d'obtenir les richesses du sanctuaire, pour être en droit de les desirer ? croyez-vous que les raisons humaines qui déterminent les Princes de la terre à vous préférer, puissent devenir des motifs de préférence pour Dieu même ; & que ce qui fait l'abus puisse faire votre sûreté ? Or, si les desirs tout seuls sont criminels, les démarches ne sauroient être innocentes.

II. REFLEX.

L'Ambition commence par les desirs : elle continue par les poursuites. Le tentateur, après avoir obtenu de nous le premier pas, éleve nos desirs jusques sur le haut du temple ; nous flatte de l'espoir que les Anges seront à nos côtés, pour nous garantir de toute chûte ; & couvrant nos démarches d'un prétexte de religion & de zele ; il nous cache l'abîme qu'il nous creuse & où nous allons nous précipiter.

Mais premiérement, toute démarche eſt ici une intruſion ſacrilege : vous vous clarifiez vous-même ; vous n'attendez pas que celui qui appella Aaron, vous appelle, vous courez, & perſonne ne vous a envoyé. Le don que vous briguez, eſt un don céleſte & parfait ; il faut qu'il deſcende du Pere des lumieres : donc ſi vous prétendez vous en rendre digne par des baſſeſſes, des ſoins, des aſſiduités, des adulations, des ſollicitations humaines, vous êtes un profane qui achetez le don de Dieu : tout ce que vous faites en vue de la dignité ſainte où vous aſpirez, eſt un fond, un prix criminel, un argent ſacrilege que vous offrez pour l'obtenir : vous trafiquez de vos ſoins, de vos brigues, de vos aſſiduités, pour une choſe ſacrée : vous marchez donc ſur les traces du profane Simon ; eh ! qu'importe, dit ſaint Chryſoſtôme, que vous n'offriez pas comme lui de l'argent ; votre argent ſont vos prieres, vos ſollicitations, vos démarches. Il fut dit à cet infortuné : que ton argent périſſe avec toi ; & on vous dira, ajoute ce Pere : Que vos brigues, vos ſollicitations, vos intrigues, en un mot, que votre ambition périſſe avec vous, puiſque vous avez cru qu'on pouvoit poſſéder le don de Dieu par des recherches humaines : *Ambitio tua tecum ſit in perditionem, quoniam putaſti ambitu humano donum Dei poſſideri.*

S. Chryſ.

Mais on ſe flatte qu'on pourra être utile à l'Egliſe. Déjà Dieu ne ménage point à

ſon Egliſe des ſecours qui la déshonorent ; il ſaura bien lui en fournir d'ailleurs par les voies qu'il a lui-même établies. Quelle diſpoſition pour ſe rendre utile à l'Egliſe, que d'y entrer malgré elle & contre ſes loix ! quand vous auriez tous les talens les plus capables de lui faire honneur, votre ſeule intruſion les lui rendra non ſeulement inutiles, mais ſcandaleux & funeſtes : c'eſt avoir, du ſoin que Dieu a de ſon Egliſe, une idée bien profane, que de ſe perſuader qu'on pourra lui devenir utile par le crime. Mais d'ailleurs, ſi vous ſentez tant de zele pour ſervir l'Egliſe, n'attendez donc pas ſes honneurs & ſes dignités pour la ſervir : il y a tant de miniſteres & de beſoins, où vous pouvez faire éclater votre zele : faut-il que vous ſoyez élevé aux premieres places, pour mettre en œuvre vos talens & votre bonne volonté ? ne promettez-vous vos ſoins à l'Egliſe qu'à ce prix-là ? ce n'eſt donc pas ſon utilité que vous vous propoſez, c'eſt la vôtre : ce n'eſt donc pas l'Egliſe que vous voulez ſervir, c'eſt l'Egliſe que vous voulez faire ſervir à vos cupidités injuſtes.

Ainſi ne nous ſeduiſons pas nous-mêmes, mes Freres ; ne prenons pas quelques foibles ſentimens de religion, qui ſurnagent, pour ainſi dire, ſur la ſurface de notre cœur ; ne les prenons pas pour nos penchans intimes & réels. Car ſouvent, dit ſaint Grégoire, ceux qui veulent s'élever au gouvernement Paſtoral, ſe propoſent

des œuvres saintes ; quoique l'ambition toute seule soit l'ame de leurs poursuites, néanmoins ils s'abusent eux-mêmes, en se persuadant qu'ils vont faire de grands biens. Il arrive donc qu'ils cachent au fond du cœur une intention réelle & un desir criminel de s'élever, tandis que la surface de leur esprit ne leur représente que des intentions saintes & louables: *Fitque ut aliud in imis intentio supprimat, aliud tractantis animæ superficies cogitationis ostendat;* mais l'illusion est grossiere, & se détruit elle-même. En effet, si les dignités de l'Eglise n'étoient comme autrefois que des ministeres pauvres, laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort; les trouveriez-vous dignes de vos empressemens? s'il ne falloit que vaquer à la priere & au ministere de la parole, & porter le poids du jour & de la chaleur; si l'honneur du sanctuaire ne vous offroit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieriez-vous beaucoup le partage Apostolique? Hélas! on verroit bientôt vos empressemens rallentis; vos brigues & vos poursuites changées en frayeurs, en résistances, en vaines allégations sur votre indignité & sur votre foiblesse: en un mot, s'il ne falloit être que pécheurs d'hommes, la conduite de la barque ne vous paroîtroit pas fort digne de vos recherches. Mais vous savez que la mer, où vous allez entrer, cache des trésors dans son sein; que les filets de Pierre

S. Greg.

ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poisson ; sur cette espérance, vous voulez gouverner le vaisseau & succéder à son ministere.

Mais si le fond de l'intention dément ce vain prétexte d'être utile à l'Eglise, qu'on se forme à soi-même, les motifs publics qu'on emploie pour réussir dans ses démarches & dans ses sollicitations, les démentent encore plus nettement : car les raisons dont on se sert pour obtenir ses honneurs & les dignités du sanctuaire, sont des raisons dont l'Eglise a toujours eu horreur, incompatibles avec son esprit, & dont elles a gémi dans tous les siecles. Et certes, mes Freres, que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux honneurs & au ministere redoutable du temple ! Le nom & la naissance : comme si en Jesus-Christ on distinguoit le noble & le roturier, comme si la chair & le sang devoit posséder le Royaume de Dieu, & l'héritage de Jesus-Christ ; comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illustre que par les crimes & l'ambition de vos ancêtres, devoit vous donner avec leur sang, l'humilité, la pudeur, le zele, l'innocence, la sainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes : comme si une distinction toute humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de notre ministere, devoit elle-même vous en rendre dignes. Non, mes Freres, l'Eglise

n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus; la noblesse que demande la sublimité de nos fonctions, est une noblesse d'ame, un cœur héroïque, un courage sacerdotal que les menaces, les promesses, la faveur ou la disgrace du monde trouvent également inebranlable: la seule roture qui déshonore notre ministere, c'est une vie souillée, des mœurs profanes, des penchans mondains, un cœur lâche & rampant, qui sacrifie la regle & le devoir, à des faveurs humaines; & qui ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus non seulement d'être ministre, mais même serviteur de Jesus-Christ. Depuis que les Césars & les Maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Eglise a assez d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses Ministres; la protection des Souverains assure sa tranquillité, & lui conserve le respect & l'obéissance des peuples: voilà à quoi les Puissances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse & la grandeur humaine de ses Ministres lui sont à charge: il faut qu'elle en soutienne le faste & l'orgueil; & qu'un bien consacré à des usages saints, & destiné à soulager des miseres réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom & de la naissance. Aussi ses Fondateurs, & ses plus illustres Pasteurs, furent d'abord pris d'entre le peuple; les siecles de sa gloire furent les siecles où ses Ministres n'étoient que la balayure du monde: elle a commencé à dégénérer depuis

que les Puiſſans du ſiecle ſe ſont aſſis ſur le trône ſacerdotal, & que la pompe ſéculiere eſt entrée avec eux dans le temple. Ce n'eſt pas que la vertu illuſtrée par un grand nom n'honore le miniſtere; elle donne du poids aux regles, & du crédit à la piété : le reſpect des peuples ſi affoibli par la baſſeſſe & l'indignité de pluſieurs Miniſtres, peut avoir beſoin quelquefois d'être ſoutenu & réveillé par ces ſortes de diſtinctions : & il eſt vrai que ceux qui réuniſſent la naiſſance & la piété, qui joignent à un grand nom de grand talens & des vertus éclatantes, méritent, ſans doute, la préférence. Mais la chair toute ſeule ne ſert de rien; elle devient même ſouvent un ſujet de honte & de ſcandale à l'Egliſe; c'eſt l'eſprit qui vivifie; c'eſt la piété qui eſt utile à tout.

Aux raiſons tirées du nom & de la naiſſance, on ajoute & on fait valoir les plaies & les ſervices de ſes proches : on les allégue comme des titres qui donnent un droit inconteſtable aux dignités de l'Egliſe : on veut que l'innocence, la douceur & la tranquillité du ſanctuaire, ſoient le prix des incendies & des carnages; que l'Egliſe qui a tant d'horreur pour le ſang, en ſouille, pour ainſi dire, ſes dignités & ſes places; que les guerres & les calamités, dont elle gémit, ſoient payées d'un honneur & d'un miniſtere de paix & de réconciliation; que des plaies qui ont pu honorer la patrie, aient droit d'en faire une honteuſe à l'Egliſe; & que la valeur dans les combats donne

des Miniſtres de charité & d'humilité aux Fideles. Les ſervices militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du ſiecle ; mais non dans celle de Jeſus-Chriſt: ils peuvent donner des Chefs aux armées, & des Gouverneurs aux Provinces ; mais non des Paſteurs aux Egliſes: on peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois ſont revêtus, & qui forment un ordre diſtingué dans l'Etat; mais non de l'ordre & de l'honneur du ſacerdoce, dont J. C. eſt le chef & le divin Inſtituteur : en un mot, ſon ſang, qui a réconcilié & ſauvé tous les hommes, ne doit pas être la récompenſe d'un mérite, qui ne brille que dans leurs diſſentions, & qui ſe borne à les exterminer & à les détruire. Les guerres, où vos proches ſe ſont diſtingués, ſont-elles devenues pour vous des marques de vocation à un Etat, dont la principale fonction eſt d'annoncer la paix à la terre? leurs mains encore teintes du ſang des ennemis, ont-elles plus de droit de vous placer dans un temple que le Seigneur ne voulut pas permettre au Roi David d'édifier ; parce que ſes victoires & ſes guerres, quoique entrepriſes par l'ordre de Dieu, avoient comme ſouillé ſes mains ; & que par tant de ſang répandu, elles n'étoient plus aſſez pures pour élever & conſacrer un édifice au Dieu de paix & de ſainteté ? qu'y a-t-il de commun entre la milice du ſiecle & celle de Jeſus-Chriſt; entre les horreurs de armes & l'innocence du ſanctuaire ; entre les victoires qu'on rem-

porte ſur les hommes avec un glaive de mort & de fureur, & celles que vous devez remporter ſur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de ſalut ? Auſſi la piété du Prince a ſenti toute l'injuſtice de ces choix : les ſervices rendus à l'Etat ne ſont plus payés par des dignités ſaintes ; & les actions glorieuſes des peres ne ſont comptées pour rien dans la diſtribution des honneurs du ſanctuaire, ſi les enfans ne s'en rendent dignes par l'innocence des mœurs; & par les talens utiles à l'Egliſe.

Que dirai-je de toutes les autres voies, par où cherche à s'élever une criminelle ambition ? Des ſervices honteux rendus aux Puiſſans ; des emplois indécens occupés dans les maiſons des grands. On voit, à la honte de l'Egliſe, des Clercs devenir les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, ſans autre mérite que d'avoir ſu être les miniſtres indignes de leurs paſſions. Les Canons apoſtoliques dépoſent l'Evêque qui aura employé les Puiſſances ſéculieres pour obtenir l'honneur de l'Epiſcopat : quels anathémes n'auroient-ils pas prononcé contre ceux qui ſervent même à leurs vices, pour s'élever à ces dégré d'honneur ? Les Livres ſaints regardent comme des intrus & des uſurpateurs, les Jaſons, les Alcimes, & tant d'autres Pontifes, qui n'étoient parvenus à ce rang, qu'en méritant par des baſſeſſes, la faveur des Antiochus, maîtres alors de la Judée : leurs noms ſont en exécration dans l'hiſtoire du peuple de Dieu,

parce que pour obtenir le ſouverain ſacerdoce, ils avoient favoriſé l'idolâtrie & les ſuperſtitions de ces Rois payens; & non ſeulement imité les mœurs des Grecs & des Gentils, mais avoient même voulu les introduire dans la Cité ſainte. On eſt capable de tout, dès qu'on l'a été d'entrer dans les dignités de l'Egliſe par des voies criminelles. Paul n'étoit Apôtre, ni par la faveur des hommes, ni par le choix d'aucun homme; & c'eſt par-là ſeulement qu'il avoit droit de ſe dire Apôtre de Jeſus-Chriſt. Hélas, mes Freres! qu'il s'en trouveroit peu aujourd'hui qui fuſſent en état de nous donner les mêmes marques de leur vocation, & les mêmes ſignes de leur Apoſtolat! Toutes les vocations preſque ſont humaines; & il en eſt peu auxquelles la faveur des hommes n'ait eu plus de part que le choix de l'Eſprit de Dieu. Auſſi on ſe plaint tous les jours de l'affoibliſſement des Miniſtres, & des abus qui dèshonorent le ſaint miniſtere. Je vous l'ai dit ailleurs: & je ne ſaurois trop le redire: ce ſont les mauvaiſes vocations qui donnent tant de mauvais Miniſtres: quand l'Egliſe les choiſiſſoit autrefois, ils étoient ſaints & honoroient leur miniſtere; depuis qu'ils ſe ſont choiſis eux-mêmes, tout a changé.

Oſerois-je l'ajouter ici, mes Freres, & ne pas tirer le voile ſur tant d'indignités qui aviliſſent le ſacerdoce: (car l'ambition eſt un vice qui mene à tout, & qui fait uſage de tout:) on va juſques à emprunter

les dehors de la vertu, pour s'en attirer la récompense ; jusques à ajouter l'hypocrisie & l'imposture au crime ; jusques à se parer de modestie & d'innocence, tandis que le dedans est plein d'infection & de puanteur ; jusques à employer la fraude & l'artifice, pour devenir un Ministre de la vérité ; & sous un regne sur-tout où la piété seule donne droit aux honneurs de l'Eglise & où la religion du Prince va la cherher jusques dans les lieux les plus obscurs & les plus éloignés, où elle se cache. Mon Dieu ! les Ambroises & tant d'autres saints Pasteurs, qui nous ont précédés, se diffamoient eux-mêmes, se couvroient publiquement de la honte du vice, pour paroître indignes du saint ministere, & éviter les honneurs du sanctuaire qu'on leur offroit : & aujourd'hui pour y parvenir, on se prête des vertus qu'on n'a pas ; on se couvre des apparances de la piété qu'on mépriſe en secret ; on se donne le nom de vivant, tandis qu'on est mort à vos yeux ; & l'on prend la peau de brebis pour entrer dans votre bergerie, où l'on va perdre & égorger, au lieu de conduire & de défendre le bercail.

III. Reflex.

IL faudroit ici détruire le troisieme prétexte, dont se sert le tentateur, pour autoriser l'ambition des Ministres : c'est l'usage universellement reçu, & l'exemple de tous ceux qui nous environnent. Il éleve l'ame ambitieuse sur une haute montagne:

& là, comme d'un point de vue favorable, il étale à ſes yeux les Royaumes du monde, & toute leur gloire; ce qui s'y paſſe, les voies pour parvenir à ces grandeurs imaginaires qu'il lui montre; le ſuccès & l'élévation de tous ceux qui choiſiſſent ces voies: & l'éblouiſſant par le preſtige du ſpectacle, il la raſſure par l'exemple des ſpectateurs. Mais comme j'ai déjà combattu ailleurs ce prétexte, je finis avec deux réflexions.

La premiere, eſt que l'uſage ne ſauroit jamais preſcrire contre la loi; que les abus n'en deviennent pas plus légitimes pour être communs; que la multitude des tranſgreſſeurs donne à la vérité un nouveau mérite à l'obſervation de la loi, mais n'en juſtifie pas les tranſgreſſeurs; que nous ſommes établis nous-mêmes pour redreſſer les abus par les regles, & non pour accommoder les regles aux abus, & donner l'exemple d'une conduite & d'un préjugé qui damne la plupart des hommes; que les ſiecles peuvent ſe relâcher, la diſcipline s'affoiblir, les mœurs changer; mais que la vérité demeure éternellement: de plus, que la dépravation n'eſt pas ſi univerſelle, qu'il ne ſe trouve encore des Miniſtres ſelon le cœur de Dieu, qui ne vont pas fléchir le genou devant Baal, & en qui la tradition de frayeur, de fuite, de réſiſtance, d'éloignement pour les honneurs du temple, continuée dans tous les ſiecles, ſe conſerve encore, & qui par conſéquent peuvent nous

ſervir de modele: & qu'enfin nous voyons tous les jours que ceux qui nous avoient paru les plus ambitieux, les plus empreſſés, les plus vifs, & faire plus de démarches pour parvenir, du moment que touchés de leur ſalut, ils ont commencé à prendre des meſures ſolides pour l'éternité, on les a vu changer d'avis en changeant de mœurs; fuir les mêmes honneurs après leſquels ils avoient couru; trembler qu'on ne leur impoſât un fardeau qu'ils avoient ſi fort deſiré; craindre comme un malheur pour eux, ce qu'ils avoient demandé comme une grace; & ne faire conſiſter leur converſion, qu'à préférer le devoir aux uſages, les exemples des Saints aux préjugés de la multitude, & enfin les regles de l'Egliſe aux abus de ces derniers temps.

Mais les plus gens de bien n'en font pas de ſcrupule, dites-vous. Ne jugez perſonne; mais défiez-vous d'une piété qui viole publiquement & foule aux pieds les regles, ne juſtifiez pas des tranſgreſſions viſibles par une vertu, ou qui ſe dément, ou qui s'abuſe. C'eſt la prophétie de Jeſus-Chriſt; que viendront des temps où les vérités ſeront ſi effacées & l'erreur ſi dominante que les Elus mêmes ſe laiſſeroient entraîner au torrent, s'il étoit poſſible. Il y a tant de faux juſtes qui évitent avec ſoins les excès viſibles auxquels le monde attache de la honte; mais qui ne font aucun ſcrupule des démarches & des recherches que le monde autoriſe, & dont l'E-

gliſe a toujours eu horreur : ils ſont plus touchés du ſoin de leur réputation, que de celui de leur ame : ils ſont réguliers, édifians ; ils ne voudroient point déshonnorer leur caractere aux yeux des hommes; mais comme le cœur eſt gâté par l'ambition, ils ne comptent pour rien ce qui ne l'avilit qu'aux yeux de Dieu : ce ſont-là les juſtes du monde ; ce ne ſont pas les Juſtes qui vivent de la foi.

Mais ſi tandis que tout le reſte court & s'empreſſe, on demeure ſeul tranquille, il eſt sûr que l'on ſera oublié. Déjà cette frayeur toute ſeule eſt criminelle, & part d'un cœur corrompu. Les Saints craignoient d'être choiſis ; & cette crainte les rendoit dignes du choix de l'Egliſe. Vous craignez d'être oublié : vous êtes donc indigne d'être choiſi ; & ce ſeroit pour vous & pour l'Egliſe, le plus grand de tous les malheurs que vous le fuſſiez. Ne craignez donc plus qu'on vous oublie; craignez plutôt que la juſtice de Dieu irritée des diſpoſitions criminelles de votre cœur, ne faſſe tomber ſur vous un choix qui doit vous perdre, & qu'elle ne puniſſe la témérité de vos deſirs en les accompliſſant. Vous craignez qu'on vous oublie? mais c'eſt pour cela même que vous devez vous cacher. Tant que vous ne craindrez pas le fardeau rédoutable du miniſtere, fuyez ; tremblez qu'on ne vous l'offre : attendez dans le ſilence & dans la retraite, que Dieu change votre cœur; qu'il en arrache cette racine d'ambition

d'ambition & d'amertume, qui le souille ; qu'il vous fasse sentir tout le danger des honneurs & des ministeres de l'Eglise, & toute la sainteté qu'ils exigent ; & ne commencez à vous rassurer, que lorsque vous commencerez à les craindre.

Mais d'ailleurs, si Dieu vous a destiné un rang d'honneur dans le sanctuaire, il saura bien tout seul vous y faire monter, sans que vous y mettiez rien du vôtre : il ébranle, s'il le faut, l'univers, quand il s'agit de conduire un Elu à la situation que ses desseins éternels lui avoient préparée. Il destinoit Moyse à délivrer son peuple de la servitude d'Egypte : on a beau exterminer tous les enfans Hébreux nouveaux nés ; en vain on l'expose sur les eaux ; la fille de Pharaon a beau l'élever dans la science des Egyptiens, & le destiner aux premieres places de ce Royaume idolâtre ; la volonté de Dieu sur lui s'accomplit par les obstacles mêmes qui auroient dû en empêcher l'effet : il est préservé du carnage général des enfans de sa nation, de la fureur des eaux, des dangers où l'exposoit son éducation auprès de la fille de Pharaon ; & à travers tout ces périls ; Dieu le conduit au ministere auquel il l'avoit appellé. Saül devoit être un vase d'élection : le Seigneur ouvre les cieux ; il tonne, il descend, il l'abat ; il en fait un Apôtre dans le temps même qu'il étoit persécuteur, qu'il avoit les armes à la main, & qu'il ne respiroit que le sang & le carnage des disciples. Vous auriez beau fuir, pas-

ſer aux extrêmités de la terre, deſcendre même au fond de l'abîme : ſa main ſaura bien vous en retirer, ſi vous devez être utile à la conſommation de ſes Elus. Voyez Jonas : il étoit deſtiné à la converſion de Ninive : les périls de ce miniſtere allarment ſa foibleſſe ; il fuit, il s'éloigne de cette ville péchereſſe ; il s'enſevelit même dans les ondes : le ſein d'un monſtre le tient enfermé : mais l'abîme entend la voix du Seigneur ; lui rend ce timide Prophete, & Ninive eſt convertie. Repoſez-vous ſur le Seigneur du ſoin de votre deſtinée : il ſaura bien accomplir tout ſeul les deſſeins qu'il a ſur vous : ſi votre élévation eſt ſon bon plaiſir, elle ſera auſſi ſon ouvrage : rendez-vous-en digne ſeulement, par la retraite, par la frayeur, par la fuite, par les ſentimens vifs de votre indignité : voilà les dégrés par où il conduit les ſiens ſur le haut du temple.

Mais, ajoutez-vous, quand avec un certain nom, on a choiſi un état, & qu'on n'eſt point avancé, on eſt déshonoré dans le monde. Mais ſi cet oubli eſt une ſuite de la vie peu cléricale, & même licencieuſe que vous avez menée, ce n'eſt pas l'oubli qui vous déshonore, ce ſont les mœurs qui vous l'ont attiré. Le véritable honneur, même ſelon le monde, d'une perſonne conſacrée à Dieu, c'eſt de vivre d'une maniere conforme à ſon état. Ne craignez pas que le monde vous couvre d'opprobre, tant que vous ne lui donnerez que des

exemples de regularité, de modeſtie, d'éloignement de toute brigue & de toute recherche : Il n'eſt pas ſi injuſte que vous le faites : ſi l'on vous oublie alors, il vous placera lui-même par ſes ſouhaits & par ſon eſtime ; la voix publique vous rendra avec uſure ce que l'injuſtice des diſtributions des graces vous a refuſé : les paralleles qu'on fera de vous avec ceux qu'on vous aura préférés, vous feront un nouvel honneur : le monde déjà aſſez diſpoſé à cenſurer les choix de ſes maîtres, ſera ravi de pouvoir dire avec une ſorte de raiſon, que la brigue, la faveur, le haſard y ont ſouvent plus de part que le mérite ; & l'oubli où l'on vous aura laiſſé, loin de vous déshonorer dans le monde, ne fera qu'attirer une nouvelle attention & de nouveaux éloges à votre vertu. Ce ne ſont pas les places qui honorent ; elles ne ſervent ſouvent qu'à rendre nos vices & notre déshonneur plus public : ce qui honore, c'eſt le mérite ſeul qui nous en rend dignes.

Enfin, la derniere reflexion eſt, qu'on eſt d'autant moins recevable ici d'alléguer l'exemple commun, qui ſemble juſtifier les brigues & les recherches ; que c'eſt nous faire honneur de la honte & de l'opprobre du Clergé. Car vous dites qu'on n'eſt plus dans les ſiecles, où les Clercs chacun dans leur miniſtere, pouvoient par leur zele ſeul, & par leur fidélité dans les fonctions, s'attirer les regards & l'eſtime du Clergé & du peuple, & mériter leur

choix & leurs suffrages, & que les voies de parvenir ont changé, Hélas, mes Freres, il n'y en eut jamais pour les Ministres fideles : ils connoissoient les voies pour se dérober aux dignités saintes ; ils ne connoissoient pas les voies de se les attirer. Mais d'où vient que ces voies ont changé ? n'est-ce pas parce que les Ministres ont changé eux-mêmes ? voudrions-nous faire notre apologie de ce qui nous condamne, & alléguer pour notre justification l'opprobre même de l'Eglise ? Et en effet, que veut-on dire, quand on dit que les voies de parvenir ont changé ? On veut dire que tandis que les Clercs vécurent exempts d'ambition ; & qu'ils n'eurent point d'autre part à leur élévation, que leurs refus & leurs larmes, les mœurs furent pures, les regles inviolables, les dignités modestes, le ministere honoré, la science, la sainteté, le zele, les talens, rarement laissés sans récompense : c'est ainsi que les Chrysostômes, les Grégoires, les Basiles, les Augustins, furent donnés à l'Eglise : mais que depuis que l'ambition & la brigue ont frayé le chemin à l'autel, & que les dignités du sanctuaire sont devenues la proie des plus avides & des plus empressés ; ah ! c'est depuis qu'on a vu le ministere sans honneur, l'autorité avilie, les regles obligées de céder au temps & à l'intérêt, les fonctions mépriſées, les loix effacées par l'adoucissement des usages ; la plus sainte discipline de nos Peres devenue

un point d'hiſtoire & de critique, ſi peu on en retrouve de traces dans nos mœurs! c'eſt depuis qu'on a vu la ſublimité du ſacerdoce ſe traîner indécemment dans les palais des Rois; les Pontifes du Très-haut courber leur tête ſacrée ſous la faveur des Grands & des Miniſtres; avilir leur dignité à des ſoins & à des empreſſemens, dont le monde lui-même fait des dériſions & des cenſures; montrer à la Cour des courtiſans bas & rampans, au lieu d'y montrer des Ambroiſes; & ne retenir de leur caractere, que ce qu'il en faut pour donner du prix ou plutôt de ridicule à la baſſeſſe & à l'indignité de leurs hommages: c'eſt depuis qu'on a vu le faſte devenu une bienſéance à un miniſtere d'humilité; le patrimoine des pauvres, le prix des péchés, les offrandes des Fideles, c'eſt-à-dire, les revenus ſacrés employés à ſoutenir la vanité, à nourrir la molleſſe, à ſatisfaire les goûts & les caprices, à reveiller la ſenſualité, & tout ce qui irrite les paſſions injuſtes. Tout s'eſt reſſenti de l'entrée peu canonique des Clercs dans l'honneur du miniſtere: c'eſt le point fixe; c'eſt l'époque funeſte d'où ont pris naiſſance tous les maux de l'Egliſe: c'eſt de cette ſource ſouillée que coulent depuis longtemps ſur elle tous les abus & tous les déſordres dont elle gémit: c'eſt un ver qui ne ſe contente pas de ronger quelques feuilles, & de les faner, mais qui va piquer juſques à la racine de cet arbre évangéli-

que, figure de l'Eglise ; qui en flétrit la fraîcheur & toute la beauté, & en tarit la fécondité : c'est une plaie qui infecte la source même du ministere ; & l'unique remede que l'Eglise peut espérer à ses maux & à sa douleur, c'est que le même Esprit qui lui a formé ses premiers Ministres, lui forme leurs successeurs.

Donc, mes Freres, l'usage loin de nous rassurer ici, doit nous confondre, nous humilier, nous faire gémir devant Dieu des plaies mortelles que l'ambition des Ministres fait tous les jours à l'Eglise ; & nous persuader encore plus que les seuls desirs des dignités saintes, sont des crimes ; les brigues & les démarches, des intrusions sacrileges ; & enfin, un abus si criant, autorisé par l'exemple commun & par un usage presque universel, notre confusion & notre opprobre. Ouvrez, ô mon Dieu ! nos cœurs à des vérités si anciennes, & cependant si nouvelles : élevez notre foi au-dessus des exemples qui sont autour de nous : rapprochez-là de sa source, de ces siecles heureux, où vos maximes saintes étoient encore des usages ; & apprenez-nous à regarder avec frayeur l'excellence & la sainteté d'un ministere, dont on ne peut se rendre digne qu'en le fuyant, & en tremblant sous la main sacrée qui nous impose ce fardeau redoutable.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR

LA COMMUNION.

Accepit Jesus panes; & cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jesus prit les pains ; & après avoir rendu graces, il les distribua à ceux qui étoient assis. Joan. 6. 11.

IL ne suffiroit pas, dit saint Augustin, expliquant cet endroit de l'Evangile, de considerer les miracles du Sauveur par ce qu'ils ont d'éclatant & de merveilleux, & d'y chercher seulement les preuves inconteſtables de sa Mission & de sa Doctrine. Les miracles envisagés par cet endroit, ne sont que pour les infideles qui ont besoin d'être convaincus, & point du tout pour les Fideles que l'onction a rendu dociles ; & qui ont déjà captivé leur esprit sous le joug glorieux de la foi. Ceux-ci, continue ce Pere, doivent chercher dans les actions miraculeuses de Jesus-

Christ, à s'instruire, plutôt qu'à se convaincre : ils doivent en développer les mysteres, & non pas en examiner la certitude : creuser dans la profondeur & dans l'intelligence de ces traits divins, si féconds pour les regles des mœurs, & ne pas se contenter d'en admirer les dehors & la surface : car, bien entendus, ils ont leur langage ; & ce n'est que pour les disciples lâches & charnels, qu'ils sont des paraboles & des énigmes.

Appliquons-nous cette regle ; cherchons pour notre édification, les instructions que le Sauveur a voulu nous donner dans le miracle surprenant de la multiplication des pains : développons l'esprit caché sous cette lettre ; & voyons si en rassasiant dans le désert, comme autrefois Moyse, une multitude affamée, d'un pain miraculeux, il n'auroit pas voulu nous tracer une figure de ce pain celeste, qu'il devoit un jour multiplier sur nos autels, pour en soulager les besoins de ses Disciples dans le désert triste & aride où ils voyagent.

Ce qui me détermine à le croire, c'est que je remarque dans toutes les démarches que fait le peuple, avant le miracle de la multiplication, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à une Communion sainte, & dans tout ce qui suit l'histoire de ce prodige, les fruits que nous en devons retirer : je vous prie d'y faire attention.

En premier lieu, le Sauveur voyant tout ce peuple arrivé, commence d'abord par

guérir ceux d'entr'eux qui étoient atteints de quelque infirmité, & qui avoient besoin de guériſon : *Et eos qui curâ indigebant, ſanabat.*

En ſecond lieu, après les avoir guéris, il les inſtruit, il leur parle du Royaume de Dieu, il les fortifie, il les accoutume à l'écouter intérieurement, il acheve de les purifier, par la ſainteté de ſa préſence & la grace de ſes entretiens : *Et loquebatur illis de Regno Dei, & cœpit illos docere multa.*

En troiſieme lieu, Jeſus-Chriſt ne multiplie les pains que lorſque le peuple eſt affamé : il attend que le jour ſoit avancé ; que l'heure du repas ſoit paſſée, & que la fatigue du voyage & la ſtérilité du lieu, faſſent ſoupirer ces ames ſimples après une nourriture néceſſaire : *Deſertus eſt locus, & hora jam præteriit ; unde ememus panes ut manducent hi ?*

Enfin, il les fait aſſeoir ſur l'herbe : & après avoir levé les yeux au ciel, remercié ſon Pere, & multiplié par la fécondité de ſa bénédiction, les cinq pains & les poiſſons qu'on lui préſenta, il les diſtribue au peuple ; mais il veut qu'il ſoit aſſis ſur l'herbe pour en manger : *Et juſſit illos diſcumbere ſuper fœnum.* Or, voilà à la lettre toutes les diſpoſitions qui doivent nous préparer à la Communion.

Le ſuccès de ce prodige, le voici : En premier lieu, toute cette multitude eſt raſſaſiée : *Manducaverunt omnes, & ſaturati ſunt.* En ſecond lieu, l'abondance eſt ſi

grande qu'il faut amaſſer les reſtes ; & que Jeſus-Chriſt ordonne de les conſerver avec ſoin, de peur qu'ils ne périſſent : *Colligite quæ ſuperaverunt fragmenta, ne pereant.* En troiſieme lieu, ce peuple eſt ſi frappé de la grandeur de ce prodige, ſi content des délices de cette nourriture miraculeuſe, qu'il ne veut plus d'autre Roi que Jeſus-Chriſt : *Jeſus ergo cùm cognoviſſet quia venturi eſſent ut raperent eum & facerent eum Regem.* Or, voilà préciſément les fruits qu'on doit retirer de la Communion.

Je ne me propoſe point d'autre deſſein pour l'expoſition de cet Evangile : je m'arrête ſimplement à celui que l'Eſprit de Dieu a ſemblé nous y tracer ; les diſpoſitions qu'il faut apporter à la Communion ; les fruits qu'on en doit retirer. Je ne traiterai que la premiere partie pour éviter la longueur ; matiere importante pour des perſonnes, ou engagées déjà par leur caractere à monter tous les jours à l'autel, ou par la ſainteté des miniſteres inférieurs & la néceſſité de leurs fonctions, à s'approcher de ce pain de vie plus ſouvent que le commun des Fideles.

I. DISPOS. LA premiere diſpoſition marquée dans l'hiſtoire de ce peuple, eſt que Jeſus-Chriſt, avant de le nourrir du pain miraculeux, guérit tous ceux qui avoient beſoin de guériſon : *Et eos qui curâ indigebant, ſanabat.* Il faut donc être guéri avant que d'oſer participer au pain celeſte ; & la néceſſité de

cette disposition est fondée sur la sainteté du Sacrement, sur sa nature, sur ses propriétés, sur la fin de son institution : telle a été dans tous les temps la pratique de l'Eglise Lazare fut ressuscité, délié, guéri de cette infection qu'il avoit contractée dans le séjour de la mort, avant que d'être du nombre des conviés à la table de Jesus-Christ, dans la maison de ce Pharisien de Béthanie. Le Lépreux, qui, contre l'ordonnance de la loi, avoit mangé de la chair de la victime pacifique, avant que d'avoir été déclaré pur par le jugement du Prêtre, devoit périr du milieu du peuple. Est-ce trop exiger de nous, en effet, ô mon Dieu ! lorsque vous demandez que le temple de notre corps soit purgé de ses profanations, avant que votre majesté y descende & le remplisse de sa gloire, & que notre chair soit purifiée de ses tâches & de ses rides, avant que vous veniez, pour ainsi dire, vous incarner en elle ; vous, devant qui les Anges sont impurs, & nos justices mêmes, des souillures ? Il faut donc que la maison soit nétoyée exactement, selon le mot de l'Evangile, pour y recevoir le Roi de gloire : il faut un sépulcre neuf, & où il n'y ait ni ossemens, ni infection, pour y déposer le corps de Jesus-Christ : il faut un autel où l'on n'offre plus d'animaux immondes, afin que l'Agneau sans tâche y soit offert sans sacrilege ; un autel où Dagon soit abattu, afin que l'Arche de l'alliance y puisse demeurer avec bienséance. La vie & la mort,

la grace & le péché, Jesus-Christ est Bélial, le mystere de salut & le mystere d'iniquité, le sang de l'alliance & les fornications de Babylone, ne sauroient être ensemble; qui l'ignore? Mais si tout le monde sait qu'il faut être guéri, avant que d'approcher de celui qui est la résurrection & la vie, tout le monde n'est pas également instruit des conditions qui doivent accompagner cette guérison, & sans lesquelles elle est, ou fausse, ou douteuse. Elle doit être solide, & non pas menacée d'une prochaine rechûte: elle doit être intérieure, l'ouvrage de la grace, & non pas purement extérieure, & le fruit de la contrainte, ou de l'éloignement des occasions; elle doit être entiere, & ne pas laisser la moitié du mal.

Une guérison solide, qui nous établisse dans un état constant de santé; qui fixe ces vicissitudes éternelles de notre cœur; qui soit un fruit permanent, selon le mot de l'Evangile; qui mette la coignée au pied de l'arbre, & déracine tout le mal, au lieu d'en laisser toujours au-dedans de nous un funeste germe, lequel repousse incontinent, & produit encore des fruits de mort. Car, Messieurs, ces alternatives de maladie & de santé, ces plaies qui se rouvrent un moment après qu'on les a fermées; ces retours prompts & toujours certains au premier vomissement; ce fil de passions & de crimes, qui n'est interrompu que par le Sacrement; ce mêlange monstrueux de saint

& de profane, de vie & de mort, de rupture & de réconciliation, de Sacremens & de rechûtes ; ces remedes toujours appliqués & toujours inutiles : cette ſource de corruption qui ſemble ſe groſſir même des eaux ſacrées de la pénitence, & ſe déborder plus rapidement après le Sacrement ; en un mot, cet état de foibleſſe, où les intervalles de ſanté ne ſont que les préludes d'un nouveau mal : grand Dieu ! quel état pour approcher des myſteres ſaints ! je n'en connois guere de plus indigne. Car vous retournez d'abord à votre vomiſſement ; eh ! vous êtes donc un de ces animaux immondes à qui le Seigneur défend de donner ſon ſaint Corps : vous retombez ſans ceſſe après avoir goûté le don céleſte ; il eſt donc bien à craindre que vous n'ayez pas été renouvellés par la pénitence : vous regardez en arriere, après avoir mis la main à la charrue ; vous n'êtes donc propre ni au Royaume, ni à la table de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas que je prétende, Meſſieurs, que toute chûte, après le Sacrement, doive nous faire préſumer que la guériſon avoit été fauſſe ; non : car, hélas ! qu'eſt-ce que l'homme ? une fueille, que le vent emporte ; un roſeau, que le moindre ſouffle fait plier ; un voyageur foible dans une terre étrangere, qui ne peut répondre ni des ſurpriſes, ni des attaques déclarées un infortuné qui porte dans ſon cœur la ſource de tous ſes maux, & les inſtrumens de ſa propre défaite ; au-dehors des

combats, au dedans des craintes; des ennemis étrangers qui l'environnent, des ennemis domestiques qui le trahissent; seul au milieu de tant de dangers, tout conspire à le corrompre, & lui-même aide à se séduire. Qu'est-ce que l'homme encore une fois? qu'un miracle continuel de la grace, lorsqu'il demeure ferme; qu'un enfant d'Adam qui suit le malheur & les fatales impressions de son origine, lorsqu'il tombe.

Ainsi la chair de Jesus-Christ peut nous fortifier, nous animer, nous défendre: mais nous préserver de toute chûte, nous assujettir tous nos ennemis, nous attacher à la justice & à la vérité, par des liens indissolubles; c'est le privilege de ce vin nouveau, il est vrai, mais bû dans le Royaume du Pere celeste; c'est l'avantage de ce froment des Elus, je l'avoue, mais lorsqu'il ne sera plus une manne cachée, & que nous le mangerons à découvert.

On n'exige donc pas que l'Eucharistie nous confirme tellement en grace, qu'elle mette le dernier sceau à notre salut; on sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle, & que les plus justes tombent quelquefois; mais on voudroit qu'après le remede, les maux fussent moindres, les chûtes point si soudaines, les précautions plus exactes: on voudroit qu'au sortir de ce festin sacré, comme des lions, dit saint Chrysostôme, que le sang dont ils viennent de se nourrir, & dont ils paroissent encore teints, n'a fait que rendre plus fiers, plus

animés, plus redoutables à leurs ennemis, nous paruſſions plus terribles à Satan, plus hardis à l'attaquer, plus intrépides à nous défendre, plus difficiles à être vaincus : on voudroit qu'après que nos corps ont été marqués du ſang de l'Agneau, l'eſprit impur les reſpectât & n'osât en approcher, comme autrefois l'Ange exterminateur n'oſoit toucher aux maiſons des Egyptiens, que le ſang de l'Agneau figuratif avoit marquées : on voudroit que la divine Euchariſtie ne vint pas repoſer dans nos cœurs, comme autrefois l'Arche ſur les eaux du Jourdain ; qu'elle ne ſuſpendit pas ſeulement nos paſſions pendant un court intervalle, comme les eaux du Jourdain ſuſpendirent leurs cours par reſpect pour ce ſaint monument où habitoit la gloire du Dieu d'Iſrael ; mais qui du moment que l'Arche eut paſſé, reprirent leur premiere route : on voudroit en un mot, qu'après nous être nourris de cette viande ſolide, nous fuſſions des hommes robuſtes, & non plus des enfans foibles & flottans, que le premier piege va ſurprendre, que la premiere attaque va renverſer. L'Evangéliſte, comme le remarque un ancien Pere, ne compte pas aujourd'hui les femmes & les enfans parmi ceux que Jeſus-Chriſt raſſaſie du pain miraculeux, & veut nous apprendre par-là que pour ſe nourrir de ce pain ſolide, il ne faut avoir ni la foibleſſe des enfans, ni l'inconſtance du ſexe ; mais la fermeté d'un homme parfait. Car, de bonne foi, ſi vous

vous retrouviez le même au ſortir de l'autel, auſſi foible dans une occaſion, auſſi amers envers votre frere, auſſi mondain dans vos mœurs & dans vos penchans, auſſi vif pour l'élévation, auſſi avide d'une dignité ſacrée, auſſi emporté, auſſi diſſolu peut-être; n'eſt-ce pas une marque ſûre que vous vous y êtes préſenté avec la mort dans le ſein, avec la plaie honteuſe du péché dans l'ame? En effet, les guériſons de la grace ne ſont pas des guériſons d'un jour elle change le cœur, elle redreſſe les penchans, elle crée un homme nouveau, elle édifie une maiſon ſur la pierre ferme, elle met le fort-armé en poſſeſſion de notre ame: or, cet homme nouveau ne vieillit pas le même jour preſque qui l'a vû naître; cette maiſon bâtie ſur le roc, il faut que les vents & l'orage s'élevent plus d'une fois pour l'abbattre; les eſprits impurs ont beſoin de revenir ſouvent à la charge, avant que de chaſſer le fort-armé, lorſqu'une fois il eſt paiſible poſſeſſeur de notre ame; en un mot, & diſons-le plus naturellement, le changement du cœur n'eſt pas l'ouvrage d'un moment; & comme la grace n'en triomphe d'ordinaire que par des progrès tardifs & inſenſibles, il eſt vrai auſſi qu'elle ne l'abandonne que peu-à-peu, & par des retraites lentes & imperceptibles: donc vous n'étiez pas guéri, ou votre guériſon n'étoit pas ſolide, lorſque vous vous êtes préſenté à l'autel.

Mais afin que la guériſon ſoit ſolide, il

faut qu'elle ſoit intérieure ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne doive pas ſa ſûreté à l'éloignement des occaſions, & à la contrainte d'un ſaint aſyle ; mais au renouvellement de la volonté, & à la liberté de l'Eſprit de Dieu. Une illuſion dangereuſe en matiere de converſion, c'eſt de ſe croire pénitent, du moment qu'on n'eſt plus pécheur ; de ſe perſuader que l'arbre eſt bon quand il ceſſe de produire des fruits de mort ; que le feu eſt éteint d'abord qu'il eſt couvert, & que la paſſion n'eſt plus quand elle ne paroît plus : cependant il s'en faut bien que la ceſſation de l'œuvre ſoit le changement du cœur. La loi qui ne conduiſoit rien à la perfection, arrêtoit la tranſgreſſion par la crainte du châtiment, dit ſaint Auguſtin, mais ne touchoit point à la volonté du Juif charnel ; elle regloit ſes œuvres, mais elle laiſſoit à ſon cœur tout ſon déréglement ; il n'étoit pas prévaricateur, mais il n'étoit pas juſte ; car la véritable juſtice n'eſt pas ſeulement d'éviter le mal & de faire le bien, mais de haïr le mal qu'on évite, & d'aimer le bien qu'on embraſſe. Donc il ſe peut faire que les bienſéances, les craintes humaines, les obſtacles, l'éloignement des occaſions, ſervent de frein aux paſſions, & ſuſpendent l'acte du péché, ſans que le cœur ſoit délivré, ſans que le péché ſoit guéri. Or, nous ne ſommes devant Dieu que ce que nous ſommes par notre cœur ; les hommes jugent ſur ce qui paroît, & Dieu juge ſur ce qui eſt inviſible.

Réflexion importante, pour vous, Meſſieurs, qu'un aſyle ſaint éloigne du monde, & met à couvert des occaſions. Vous avez fait quelques démarches de pénitence, lorſque vous êtes entré dans ce lieu de paix; vous avez renoncé aux œuvres de ténebres; mais votre converſion eſt-elle attachée à la douleur que vous ſentez de vos fautes, ou à la ſûreté du lieu où vous vivez? Vous ne ſuivez plus les deſirs déréglés de la chair: mais ces deſirs ne ſont-ils pas encore cachés au-dedans de vous? le crime dans le lieu ſaint ſeroit trop pénible; n'eſt-ce point par-là qu'il déplaît? les ouvertures qu'il en faudroit faire à un conducteur ſacré, ſeroient ameres; n'eſt-ce point-là tout ce que le crime a d'amer? les voies de l'artifice ſeroient périlleuſes; n'eſt-ce pas le péril qui fait toute votre ſûreté? Grand Dieu! que ſai-je s'il faut rendre gloire à votre grace, & nous conſoler dans notre miniſtere d'une apparence de ſuccès! Le changement n'eſt peut-être qu'au dehors; peut-être que vos paſſions n'étant plus environnées de ces objets qui leur ſervoient d'amorces, ſont ſeulement aſſoupies; les ſpectacles ſaints que vous avez devant les yeux, les pratiques pieuſes, les cantiques divins, l'appareil & la variété des miniſteres, les inſtructions édifiantes, tout cela les enchante, pour ainſi dire; mais ce n'eſt qu'un charme paſſager & facile à rompre: rien ne les réveille dans ce lieu de repos, & dans l'obſcurité de cette retraite,

ſemblables à l'aſpic que le ſage enchanteur a endormi : mais hélas ! je ne le dis qu'avec douleur, à peine les aurez-vous peut-être expoſées au grand jour, à peine auront-elles entendu le bruit du monde ; ah ! que vous les ſentirez revivre, ſe ranimer, ſecouer leur langueur, & d'autant plus indomptées, qu'elles ſeront comme engraiſſées de repos, & d'une longue oiſiveté. Ainſi tandis que Saül entendoit le ſon de la harpe de David, l'eſprit méchant ceſſoit de le tourmenter ; mais à peine cette harmonie ſainte avoit-elle ceſſé, que comme ſi l'enchantement eût fini, il rentroit encore avec plus de violence dans ſes premiers excès de fureur & de rage.

Mais la guériſon ne ſauroit être intérieure ſi elle n'eſt entiere ; car les ouvrages de Dieu ſont parfaits. Or, on croit ſouvent qu'être guéri, c'eſt avoir retranché de ſes paſſions ce qu'elles avoient de plus noir, ſans toucher aux fonds & aux penchans, qui en étoient les funeſtes ſources : c'eſt avoir conſervé d'elles tout ce qui plaît, & n'avoir abandonné que ce qui nous troubloit, & avec quoi la conſcience ne pouvoit ſe familiariſer : que de guériſons de ce caractere ! Cependant dans cet état, les paſſions ne ſont pas éteintes ; leur ardeur n'eſt que modérée & ménagée avec amour propre : les vices ne ſont pas détruits ; ils ont ſeulement baiſſé d'un dégré, & il y a encore loin d'eux à la vertu. La volupté a dégénéré en molleſſe ; la vie diſſolue, en

une vie douce & inutile ; les commerces ſcandaleux, en des converſations vaines & dangereuſes ; le libertinage, en une ſoumiſſion de Philoſophie ; l'oubli de Dieu, en une piété tiede & inattentive. On n'eſt qu'à demi guéri : on s'eſt corrigé ; mais on ne s'eſt pas converti : on n'eſt plus le même homme ; mais on n'eſt pas un homme nouveau : on n'eſt plus aſſis dans les ténebres & dans les ombres de la mort ; mais on ne fait encore qu'entr'ouvrir les yeux & voir à demi la vérité : ſemblables à cet Aveugle, dont il eſt parlé dans l'Evangile, à qui le Sauveur avoit, à la vérité, ouvert les yeux ; mais qui n'étoit encore éclairé qu'à demi, & prenoit même les hommes pour des arbres.

Or, ces reſtes d'infirmité ſont plus dangereux que l'infirmité même ; il y a des remedes pour les grands maux ; il n'y en a guere pour les foibleſſes de cette ſorte. D'ailleurs, ſi vous en demeurez-là, il eſt certain que votre converſion n'a été qu'un jeu d'amour-propre : vous vous êtes déchargé d'un poids qui vous accabloit ; d'un talent de plomb, comme dit le Prophete, qui peſoit cruellement ſur votre conſcience : vous avez cherché à vous ſoulager du fardeau de vos crimes ; mais vous n'avez pas cherché à les punir : vous avez ſécoué le joug de Satan devenu onéreux ; mais votre deſſein n'a pas été de ſubir le joug de Jeſus-Chriſt : vous vous êtes empreſſé de vuider cet abîme de puanteur, ces eaux

croupiſſantes que le doigt de Dieu avoit troublées au-dedans de vous, & qui commençoient à vous être inſupportables à vous-même par leur corruption; mais vous n'avez pas penſé à tirer de la pierre de votre cœur, les eaux ameres de la pénitence. Cependant la converſion du cœur eſt un ſacrifice douloureux; il faut que la victime ſoit ſalée par le feu des auſtérités, avant que d'être préſentée à l'autel. Les anciens pécheurs n'arrivoient au ſanctuaire qu'à travers les années entieres d'humiliations & de ſouffrances; la Communion n'étoit pas la premiere démarche, mais le prix & la couronne de la pénitence; & le pain euchariſtique étoit pour les pécheurs un pain de douleur, dont il ne leur étoit plus permis de vivre qu'à la ſueur de leur front. On ſuppoſoit alors ſagement qu'un Fidele ſorti fraîchement des voies du péché, en emportoit toujours mille foibleſſes, que le temps ſeul & la grace de la pénitence pouvoient fortifier; que l'Euchariſtie étant la viande des forts, il falloit le laiſſer croître; qu'étant un vin nouveau & rigoureux, il n'étoit pas prudent de le verſer d'abord dans une ame foible, vieillie, uſée par le crime, pour ainſi dire; & qu'il falloit attendre que ſa jeuneſſe fût renouvellée, comme celle de l'aigle, de peur que ne pouvant y durer, le vin précieux ne ſe répandît, & ne fût indignement foulé aux pieds. Il ne ſuffit donc pas de paroître guéri; je ne ſuis étendu ſur cette diſpoſition, par-

ce qu'elle m'a paru importante : il faut que la guériſon ſoit ſolide, intérieure, entiere; & le diſcernement eſt ici aiſé à faire. Quand le cœur eſt guéri, ſes goûts & ſes penchans ſont nouveaux : vivre dans le recueillement des ſens; écouter Jeſus-Chriſt au-dedans de ſoi ; faire ſes délices de la priere, de la retraite, de la méditation de ſa loi, étoit pour vous un langage inconnu: il faut que ce ſoit une pratique familiere ; & c'eſt la ſeconde diſpoſition marquée dans l'hiſtoire de ce peuple. Non ſeulement Jeſus-Chriſt guérit les malades ; mais il leur parle, il les inſtruit, il les nourrit de cette viande ſainte. C'eſt peu d'être exempt de ſouillures, il faut encore être orné de vertus.

II Dispos. IL faut s'être rendu la préſence & les communications de Jeſus-Chriſt familieres, avant que d'en venir à cette derniere familiarité qui nous fait aſſeoir à ſa table. Il prépara ſes Diſciples par trois années de commerce & d'inſtruction à ce ſoir heureux, où il leur donna la derniere marque de ſon amour en les nouriſſant de ſa chair : il voyagea avec les Diſciples d'Emmaüs, il les entretint, il leur expliqua les Ecritures, il les embraſſa, avant que de rompre le pain avec eux, & leur diſtribuer la viande ſainte. Aujourd'hui il parle à ce peuple, il lui enſeigne les vérités celeſtes de ſa doctrine, il les entretient du Royaume de Dieu, avant que de multiplier le

pain & les nourrir. C'eſt-à-dire, Meſſieurs, qu'il n'eſt que les ames accoutumées à écouter le Sauveur, qui ſoient appellées à ſa table ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt que ceux qui vivent de la foi, qui ſoient dignes de vivre de ce Sacrement. Marie, diſent les Peres, ne l'eût jamais conçu dans ſa chair, ſi elle ne l'eût auparavant conçu par la foi dans ſon cœur. Or, la communion eſt une nouvelle incarnation : c'eſt-à-dire, que la participation à l'Euchariſtie ſuppoſe le recueillement des ſens, une étroite familiarité avec Jeſus-Chriſt, un amour & une méditation continuelle de ſa loi, une attention fidele à tout ce qu'elle nous enſeigne au fond de nos cœurs.

Car, de bonne foi, ſi vous n'habitez jamais dans vos cœurs pour y écouter Jeſus-Chriſt ; ſi votre vie eſt toute extérieure & toute dans les ſens ; ſi vos oraiſons ſont des égaremens d'eſprit ; vos lectures, ou des curioſités dangereuſes, ou de purs délaſſemens ; vos études, ou des travaux, ou des paſſions ; vos actions communes, ou des inutilités, ou des plaiſirs ; les fonctions mêmes les plus ſaintes, des habitudes qui ne réveillent plus votre piété ; en un mot, ſi vous ne vivez pas ſelon l'homme intérieur, vous ne connoiſſez pas Jeſus-Chriſt ; car il réſide au-dedans de vous ; ſon Royaume eſt dans vos cœurs, & c'eſt préciſement le lieu où vous n'êtes jamais. Il eſt donc pour vous ce Dieu inconnu dont parle ſaint Paul : vous ne lui avez ja-

mais parlé comme un ami parle à son ami, il ne vous connoît pas lui-même, du moins de cette connoissance d'amour & de discernement; vous êtes à son égard comme si vous n'étiez pas. Or, je vous demande, va-t-on se présenter à une table où l'on n'est pas connu? n'est-ce pas-là le privilege d'une longue familiarité? Et vous vivez sans aucun rapport secret & intérieur avec Jesus-Christ; vous êtes un étranger à son égard, & vous venez vous asseoir à sa table? Mais ne savez-vous pas que la loi défend à l'étranger de se nourrir des pains de proposition? *Alienigena non vescetur ex eis*: ne savez-vous pas que Jesus-Christ ne fait la Pâque qu'avec ses Disciples? *Cum Discipulis meis facio Pascha*: ne savez-vous pas que c'est ici un festin de famille, pour ainsi dire, où l'on n'appelle que les amis & les voisins; *Convocat amicos & vicinos*? Donc une vie sans recueillement, & sans liaison avec Jesus-Christ, sans goût pour la priere, sans onction pour les devoirs de piété, sans vigilances pour les œuvres communes, sans mortification sur tout ce qui flatte les sens, en un mot, sans l'exercice de la foi chrétienne, je la suppose même exempte de crimes; une telle vie est une indignité formelle, qui exclut de l'autel. La manne des Juifs ne reposoit dans l'Arche qu'au milieu de la verge d'Aaron, & des tables de la loi: & la manne des Chrétiens, Jesus-Christ ne peut reposer dans un cœur qu'au milieu de la mortification des sens, figurée par

Exod. 29. 33.
Matth. 26. 18.
Luc. 15. 6.

par la verge, & de la méditation continuelle de la loi de Dieu, figurée par les Tables où elle étoit écrite.

ET en voici une nouvelle raiſon priſe dans la troiſieme diſpoſition. Cette vie extérieure & diſſipée, quelque innocente que vous la ſuppoſiez, émouſſe la faim de cette nourriture divine; car comme l'ame en cet état ſe ſatisfait ſur la plupart de ſes deſirs, elle jouit d'une fauſſe abondance. Or, le cœur n'eſt affamé que lorſqu'il ſe ſent vuide: ſi vous le rempliſſez d'une viande qui périt, il ne lui reſte plus ni goût, ni deſir pour le pain céleſte; & cet état de dégoût & de ſatiété, eſt plus à craindre pour ceux qui gardent encore des meſures avec le crime, que pour les pécheurs déclarés. Car les plaiſirs criminels ont cela de propre, qu'en raſſaſiant l'ame, ils la déchirent, ils la troublent, ils lui font ſentir ſon indigence; & l'on peut dire qu'il en eſt de la morſure du crime, comme de celle du ſcorpion, qui porte avec elle ſon remede. Mais les plaiſirs qu'on appelle innocens, les relâchemens qui ne vont pas juſques à la chûte, les infidélités qui demeurent toujours en deça du crime; ah! elles ſatisfont le cœur ſans l'inquiéter; elles portent au-dedans de nous une abondance & une félicité paiſible: que dirai-je? elles raſſurent la foi parce qu'elles ont d'innocent; elles contentent la cupidité parce qu'elles ont d'agréable. Semblables à ces Idoles que Jé- III. Dispos.

roboam fit élever à Béthel, qui amuſoient la piété du peuple par l'imitation du culte de Jéruſalem, & ſatisfaiſoient en même-temps ſon penchant à l'idolâtrie, par la figure d'un Veau d'or, & la bizarrerie des offrandes & des ſacrifices.

Or, pour ſe nourrir dignement de ce pain du Ciel, il faut en avoir faim : c'eſt, dit ſaint Auguſtin, la troiſieme diſpoſition. Remarquez auſſi que le Sauveur ne fait pas le miracle de la multiplication des pains, d'abord que ce peuple eſt arrivé dans le déſert : il attend que le jour ſoit fort avancé, que l'heure du repas ſoit paſſée : *Et hora jam pertranſiit ;* il veut que ce pauvre peuple ſoit affamé ; & c'eſt alors, dit ſaint Auguſtin, que ſa miſéricorde trouve le moment favorable de les nourrir : *Eſurientes agnovit, miſericorditer pavit.* Car approcher de l'autel avec un cœur tiede & émouſſé ; y porter une plénitude qui ne nous laiſſe plus aucune vivacité de deſir ; en un mot, être dégoûté & manger ; ah ! ce ſeroit ſe charger ; mais ce ne ſeroit pas ſe nourrir. La chair de Jeſus-Chriſt a cela de particulier, qu'elle ne nourrit qu'autant qu'elle plaît ; & qu'on n'y trouve d'utilité, qu'autant qu'on y trouve de goût.

S. Aug.

Mais qu'eſt-ce qu'avoir faim de ſa chair & de ſon ſang ? En premier lieu, c'eſt éloigner de nous tout ce qui pourroit nous éloigner d'elle ; c'eſt s'abſtenir de tout, dit ſaint Paul, de peur de contracter quelque ſouillure qui nous interdiſe l'uſage de

cet azyme pur; c'eſt éviter avec religion le commerce des incirconcis, & n'oſer preſque entrer dans les lieux qu'ils habitent, pour ne pas ſe ſouiller & ſe mettre hors d'état de manger la Pâque; c'eſt ſe ſervir du deſir de l'Euchariſtie, pour vivre avec circonſpection; ne ſe permettre aucunes démarches que celles qui peuvent compatir avec l'uſage de ce Sacrement adorable, & faire même de nos actions les plus communes, une préparation à l'autel: pratique indiſpenſable à nous ſur-tout qui y montons tous les jours pour célebrer les myſteres terribles. Car un Prêtre qui vit ſans recueillement, offre ſans ferveur, & mange ſans goût la chair de Jeſus-Chriſt: or, ſi vous la mangez ſans goût, vous la mangez auſſi ſans fruit; vous manquez de cette chaleur divine néceſſaire pour digérer la viande ſainte, la changer en votre propre ſubſtance, & en croître, puiſque le goût de l'ame, c'eſt la ferveur de l'amour: vous reſſemblez à ces malades qui n'ont pas aſſez de chaleur naturelle pour digérer ce qu'ils mangent, & à qui la nourriture non ſeulement eſt inutile, mais nuiſible: car tout ce qui ne nourrit pas ſe change en corruption; & plus la viande étoit ſolide & exquiſe, plus la corruption eſt à craindre. Or, vous mangez ſans ceſſe, & vous ne croiſſez point; je tremble pour vous; la manne amaſſée contre l'ordonnance de la loi, ſe changeoit en vers & en pourriture: & que ſai-je, ſi lorſque vous entaſ-

ſes ſans fruit Sacrement ſur Sacrement, vous n'amaſſez pas un tréſor d'infection & de puanteur ! peut-être que la chair de Jeſus-Chriſt, ce germe d'incorruption & d'immortalité, eſt au-dedans de vous un levain funeſte qui corrompt toute la maſſe; & quand je dis peut-être, j'adoucis une vérité que les Saints ont enſeignée ſans ménagement.

En ſecond lieu, avoir faim de la chair de Jeſus-Chriſt, c'eſt trouver tout inſipide, hors cette nourriture céleſte; c'eſt refuſer, comme ce peuple, dans l'attente du pain miraculeux, d'aller ſe raſſaſier d'une viande étrangere dans les villes & dans les bourgades voiſines; c'eſt trouver mille fois plus de délices à la table du Seigneur, que dans le miel & ſous les tentes des pécheurs; c'eſt la deſirer avec ardeur, l'attendre avec inquiétude, & n'avoir pas de jour plus heureux dans la vie, que celui où il nous eſt permis d'en approcher; c'eſt y trouver la ſeule conſolation de ſon exil, l'adouciſſement de ſes peines, la paix dans ſes troubles, la force dans ſes tentations, le renouvellement dans ſes langueurs, la lumiere dans ſes perplexités; c'eſt tomber, comme le Prophete, dans la ſéchereſſe & dans le dépériſſement, du moment qu'on oublie de manger ce pain délicieux; en un mot, c'eſt courir des premiers à la ſale du feſtin, & ne pas attendre qu'on nous preſſe, qu'on nous arrache des places publiques, & qu'on nous y traîne comme par force.

En troiſieme lieu, avoir faim de la chair de Jeſus-Chriſt, c'eſt ſe préſenter à l'autel avec un cœur ſincere, une conſcience ſimple, une foi non feinte, & bannir d'une action ſi terrible toute ſorte de motifs étrangers & indignes d'elle. Car il n'eſt que trop vrai que la bienſéance, l'exemple, le déguiſement quelquefois, attirent à ce feſtin ſacré des adorateurs coupables, & que pluſieurs ſe préſentent au Sauveur pour le recevoir, comme ce Scribe dont il eſt parlé dans l'Evangile, dans le cœur de qui ſe trouvoient des tanieres pour les renards, c'eſt-à-dire, des motifs ſecrets d'intérêt & de prudence humaine; des nids pour les oiſeaux du ciel, c'eſt-à-dire, des vues d'orgueil & d'une vaine réputation; mais où le Fils de l'homme ne pouvoit trouver de quoi repoſer ſa tête.

Je dis la bienſéance. On eſt dans une maiſon ſainte; on veut y vivre ſur un pied d'honneur; on n'eſt ni d'un âge, ni d'un caractere à mener une vie ſang joug; on veut ſuivre le devoir par un principe de raiſon & de gloire; & là-deſſus, les ſolemnités nous voient exactement approcher des ſaints myſteres; toutes les fois que le devoir nous y convie, la réflexion nous en fait une loi. Souvent le cœur répugne, & la bienſéance l'emporte: ſouvent on voudroit s'abſtenir, & on mange contre ſa conſcience pour ne pas ſcandaliſer ſon frere. Mais Jeſus-Chriſt n'appelle au feſtin ſacré, que ceux qui ſentent leur foibleſſe,

leur laſſitude, & le beſoin qu'ils ont d'être ſoulagés ; mais c'eſt ici la table des enfans, & vous y venez comme un eſclave ; mais c'eſt une faveur dont il faut être touché, & vous la regardez comme une ſervitude pénible ; mais c'eſt un feſtin de tendreſſe & de familiarité, & vous en faites un devoir de bienſéance & une pure cérémonie. O attentat! de faire une ſcene de l'autel, & de ménager les hommes aux dépens de Jeſus-Chriſt!

Je dis l'exemple. On fait ce qu'on voit faire ; ce n'eſt pas Jeſus-Chriſt qu'on cherche, c'eſt la multitude qu'on ſuit ; ce n'eſt pas la piété & le goût des promeſſes qui conduit à l'autel, c'eſt l'imitation. On reſſemble à ces Cinéens, peuples étrangers, qui s'étoient mêlés avec les Iſraëlites dans le déſert ; ils marchoient comme eux vers une terre ſainte, mais ſans être inſtruits des promeſſes divines qui y appelloient Iſraël, ſans aucun goût pour le lait & le miel qui couloient dans cette heureuſe contrée ; ils ſuivoient ſeulement les marches & les campemens du peuple de Dieu, & ſans être animés de la même eſpérance que lui, ils ne laiſſoient pas de faire les mêmes démarches.

Je dis le déguiſement, & je voudrois bien me diſpenſer de le dire. On vient recevoir Jeſus-Chriſt pour être regardé des hommes : on fait ſervir le pain de la Vérité à l'impoſture ; on prend le Scrutateur des cœurs pour le confident d'une

hypocrisie affreuse ; le voile adorable du Sacrement devient le voile du crime & de la passion ; & l'Agneau sans tâche ne sert plus qu'à sceller aux yeux des hommes, le livre de mort & l'histoire d'une vie criminelle. Mais grand Dieu ! se trouveroit-il dans l'enceinte même de votre Maison, dans ce lieu de paix, de religion, au milieu d'un peuple saint & qui vous est consacré, s'y trouveroit-il des profanateurs & des sacrileges ? découvririez-vous dans cette assemblée de Ministres, quelqu'unes de ces ames noires, qui, le péché dans le cœur, viennent, de sang froid, manger & boire leur condamnation ; de ces monstres qui font descendre votre sang dans la corruption, & le mêlent avec les fornications de Babylone ? y verriez-vous quelqu'un de ces démons sortis de l'Enfer, qui se transfigurent en Anges de lumiere ; & par un prodige nouveau, vous font entrer eux-mêmes dans des animaux immondes ? seriez-vous souillé au milieu de nous, selon la plainte de votre Prophete ? Ah ! vous qui connoissez les cœurs de tous, marquez donc cet impie sur le front d'un caractere sensible, comme vous marquâtes autrefois Caïn ; puisque, comme lui, il a répandu le sang innocent, & mis à mort de nouveau le Juste : discernez cet anathême du milieu de nous, de peur qu'il n'attire votre fureur sur tous ses freres : permettez que la lépre hideuse, qui couvre son ame, paroisse sur sa chair, afin qu'on

le sépare du camp, & qu'il n'infecte pas votre peuple : ou plutôt guérissez-le en secret, Seigneur ; convertissez-le ; faites luire un rayon de grace dans son ame ; créez en lui un cœur nouveau : ce souhait est bien plus digne de notre ministere & de votre miséricorde.

Pour nous, Messieurs, examinons, sans nous flatter, quel motif nous amene à la table sainte : c'est ici sur-tout où le Seigneur est un Dieu jaloux, & où le moindre mêlange blesse sa délicatesse : quand on fait de grandes faveurs, on est plus sensible aux infidélités. Figurons-nous, lorsque nous approchons de l'autel, que nous entendons sortir du fond du sanctuaire une voix terrible qui nous demande : *Amice, ad quid venisti* ? O homme ! qui portez à ma table un visage d'ami, quel est le dessein qui vous y amene ? Venez-vous pour me trahir, ou pour m'adorer ? venez-vous m'ouvrir votre cœur pour m'y recevoir, ou me percer de nouveau le sein pour me donner une mort cruelle ? venez-vous vous enivrer encore d'un vin qui enfante les Vierges, ou m'abreuver encore de fiel & d'absinthe ? *Ad quid venisti* ? Venez-vous à moi, comme à votre lumiere, pour y dissiper les erreurs de vos sens ; comme à la fontaine de vie, pour y éteindre ou y modérer l'ardeur de vos passions ; comme à la vérité, pour y redresser l'obliquité de votre cœur ; comme à la voie, pour ne pas vous méprendre dans vos routes ; comme à la vie, pour ré-

Matth. 26. 50.

parer vos forces & ranimer vos langueurs? *Ad quid venisti* ? Eh ! heureux alors, Messieurs, si nous pouvons lui dire avec le Prophete : Tout mon desir est devant vous, Seigneur ; mon gémissement ne vous est pas inconnu : éprouvez mon cœur, sondez mes reins, & voyez si vous y trouveriez même des traces de déguisement & d'infidélité.

MAis comment, me direz-vous, exciter en soi le goût de l'Eucharistie ? par l'usage fréquent de ce Sacrement ; & c'est ce qui nous est marqué dans la derniere disposition. La viande qui périt rassasie le corps, appesantit l'ame ; & il faut que l'abstinence serve d'assaisonnement à la volupté. Mais la viande qui demeure éternellement, elle réveille le goût, irrite les desirs ; une Communion sert d'attrait à une autre Communion : c'est ici une manne cachée dont on ne sent pas la premiere fois la douceur & la force : & pour communier utilement, il faut communier souvent. Jesus-Christ ordonne à ce peuple de s'asseoir sur l'herbe pour manger le pain miraculeux : *Jussit illos recumbere super fœnum :* il vouloit nous apprendre par-là, que l'honneur que l'on a d'être admis à cette table céleste, doit nous ouvrir les yeux sur nos infirmités, sur nos miseres, sur nos besoins, & nous animer à recourir souvent au remede. IV. Dispos.

Et ici il y a deux écueils à éviter : car les uns, sous un faux prétexte d'indignité,

s'en éloignent ; ils sont assis sur l'herbe ; ils voient leur misere & leur pauvreté, comme le Prophete ; mais ils ne mangent pas, & ne comptent pas assez sur cette viande divine : les autres mangent, mais ils ne sont pas assis sur l'herbe ; ils perdent de vue leur fragilité, & comptent trop sur cette divine nourriture. Il ne faut jamais séparer ces deux choses ; autrement, ou vous tomberez dans un respect d'illusion, ou dans une familiarité téméraire. Dans un respect d'illusion : c'est l'état de ceux d'entre vous que les passions gouvernent encore ; qui ne prennent rien sur eux-mêmes ; & qui se font cependant de leurs infidélités les plus volontaires, une juste excuse pour s'éloigner de l'autel : l'état de ceux qui prennent leur lâcheté pour un sentiment de religion, & qui se persuadent que la préférence qu'ils font de leurs passions & de leurs habitudes à la table de Jesus-Christ, est ce discernement de la foi & cette épreuve nécessaire dont parle l'Apôtre.

Car, je vous prie, votre vie n'est pas assez sainte pour approcher souvent, dites-vous : mais à qui tient-il qu'elle ne le soit assez ? Vivez de telle sorte que vous méritiez d'approcher tous les jours. Il vaut mieux s'abstenir que manger indignement : je l'avoue ; mais prenez-vous des mesures pour vous en rendre digne ? On sent si peu de dévotion qu'on n'oseroit se présenter : insensé ! parce que vous êtes malade, vous fuyez le remede ? Quand on fait cette ac-

tion rarement, on la fait avec plus de foi : mais l'avez-vous faite avec plus de fruit ? On craint de manger indignement : mais craignez-vous ce qui vous en rend indigne ? Mais d'ailleurs votre vie n'eſt pas aſſez ſainte : & vous la croyez aſſez ſainte pour aſpirer à un miniſtere redoutable, où les myſteres ſaints deviendront non ſeulement la nourriture journaliere de votre ame, mais le fruit de vos lévres, & l'ouvrage de vos mains ? Il vaut mieux s'abſtenir que manger indignement : eh ! que n'appliquez-vous donc cette regle à vos empreſſemens téméraires pour les dignités de l'Egliſe ? On ſent ſi peu de dévotion : mais vous devez être une lampe ardente & luiſante ; un autre buiſſon revêtu d'un feu céleſte, échauffant, brûlant, conſumant tout ce qui ſe trouve autour de vous ; & ſi vous êtes froid, comment porterez-vous l'amour de Jeſus-Chriſt dans les cœurs, & allumerez-vous le feu ſacré qu'il a laiſſé ſur la terre ? Quand on fait cette action rarement, on la fait avec plus de foi : mais hélas ! ſi votre foi s'éteint dans la familiarité des choſes ſaintes, regardez donc le ſacerdoce où vous aſpirez, comme un précipice affreux pour vous : y vivant ſans ceſſe au milieu de ce que la Religion a de plus terrible, vous allez paſſer du dégoût, à la tiédeur ; de la tiédeur, à l'inſenſibilité ; de l'inſenſibilité, au mépris ; du mépris, que ſai-je ? à l'impiété peut-être & à la profanation. Donc ſi vous n'êtes pas digne

de participer souvent à l'autel, vous n'êtes pas digne d'aspirer aux fonctions saintes de l'autel. Si votre bouche n'est pas assez pure pour recevoir Jesus-Christ, le sera-t-elle assez pour le produire ? si vous n'osez user des privileges d'un simple Fidele, comment osez-vous prétendre aux privileges des Clercs ? Donc les mêmes motifs qui vous éloignent de la table sainte, doivent à plus forte raison vous éloigner du ministere de l'autel. D'où vient donc tant de frayeur d'un côté, & tant de sécurité de l'autre ? c'est que vous ne fuyez pas ce qui vous paroît au-dessus de vous, mais ce qui vous gêne ; vous poursuivez, non pas ce qui vous paroît saint, mais ce qui vous éleve ; c'est que l'iniquité se contredit elle-même. Je croyois combattre votre découragement, & il faut combattre votre présomption.

Second écueil aussi dangereux que le premier. La confiance présomptueuse compte tellement sur l'usage fréquent de ce Sacrement, qu'on borne là toute sa piété ; qu'on substitue une dévotion mal réglée qui nous fait approcher, à la vigilance, à la ferveur, à la mortification, au renoncement à soi-même ; qu'on fait consister tout l'exercice de la foi chrétienne à participer à la table de l'Agneau : illusion grossiere ! car c'est prendre l'Eglise de la terre pour celle du ciel. Les citoyens de la céleste Jérusalem n'auront pendant toute l'éternité, point d'autre occupation que de se rassasier du

froment des Elus, & s'enivrer d'un vin nouveau, d'un torrent de volupté: l'Agneau se donnera à eux comme le fruit de leur victoire: *Vincenti dabo edere*; mais à nous il ne se communique que comme notre force, notre bouclier, notre glaive, notre armure divine. Donc l'usage fréquent de ce Sacrement doit nous animer au combat, au lieu de nous endormir sur nos foiblesses: autrement vous ressembleriez à un insensé, qui environné d'ennemis de toutes parts, se contenteroit d'amasser des armes autour de lui, & s'endormiroit au milieu d'elles, sans s'être jamais mis en devoir de s'en servir. Il faut donc manger assis sur l'herbe; ne perdre jamais de vue notre fragilité, & le besoin que nous avons de vigilance; nous souvenir que la force qui nous est communiquée par ce Sacrement, ressemble à l'herbe des champs qu'un rayon de chaleur flétrit, qu'un seul jour de sécheresse fait mourir, qui aujourd'hui a de la fraîcheur, demain n'est plus qu'une plante propre à jetter au four, dit JesusChrist; ainsi la vue de notre fragilité nous portera, & à l'usage fréquent du Sacrement, & à ne pas trop compter sur le Sacrement: c'est manger assis sur l'herbe, & d'autant mieux qu'au sortir de l'autel, portant Jesus-Christ dans nos cœurs, nous portons un trésor dans des vaisseaux fragiles, un trésor que mille ennemis, avides d'une proie si précieuse, se disposent à nous enlever, & dont la.

Apoc. 2. 7.

garde n'eſt confiée qu'à notre vigilance. N'oublions jamais l'hiſtoire de ces Juifs, qui après avoir reçu l'Arche de l'alliance dans leur camp, s'amuſerent à faire retentir l'air des cris d'alégreſſe, comme s'ils n'euſſent eu plus rien à craindre des Philiſtins, au lieu de prendre encore plus de meſures qu'auparavant, de peur qu'au malheur de leur defaite, il n'ajoutaſſent encore la priſe de l'Arche d'Iſraël. Vous en ſavez la ſuite: ils furent vaincus, l'Arche du Seigneur devint la proie des Philiſtins. L'hiſtoire eſt terrible, & l'application aiſée à faire à ceux qui comptant trop ſur l'Euchariſtie, ſe repoſent ſur elle, pour ainſi dire, du ſoin de la victoire, & font que par leur chûte, elle devient dans leur cœur la proie de Satan.

N'en approchons donc jamais ſans être guéris de nos plaies ſolidement, intérieurement, entiérement; ſans nous y être préparés par le recueillement des ſens, la pratique de la priere & des vertus chrétiennes; ſans avoir faim de cette viande divine; ſans un vif ſentiment de nos beſoins & de la fragilité de notre cœur: ſentiment qui nous porte, & à recourir ſouvent au remede, de peur que la vigilance, ſans le remede, ne ſuffiſe pas pour nous ſoutenir; & à joindre la vigilance au remede, de peur que le remede lui ſeul, ſans les précautions, ne fût inutile.

Si nous portons ces diſpoſitions à l'autel, nous y recueillerons les fruits marqués dans

l'hiſtoire de ce peuple, & que le temps ne me permet pas de développer. Nous en ſortirons raſſaſiés : *Manducaverunt omnes, & ſaturati ſunt* : dégoûtés des biens périſſables & des plaiſirs ſenſibles, plus affamés que jamais de Jeſus-Chriſt. Nous conſerverons précieuſement les reſtes de ce feſtin, & ils ne périront pas ; c'eſt-à-dire, nous y recevrons une telle abondance de graces, qu'outre nos beſoins propres, nous y pourrons encore, de ce qui nous reſtera, former un tréſor précieux de juſtice, d'où nous tirerons un jour des richeſſes ſpirituelles pour les répandre ſur les peuples que la providence aura confiés à nos ſoins. Enfin, nous ne voudrons plus reconnoître d'autre Roi que Jeſus-Chriſt ; nous établirons pour toujours ſon regne dans nos cœurs ; nous regnerons nous-mêmes avec lui ſur nos paſſions & ſur nos deſirs déréglés : il ſera paiſible poſſeſſeur de notre ame : ce ſera un Roi pacifique qui y rétablira la paix ; un Roi libéral qui la comblera de faveurs ; un roi de gloire qui l'ornera de grace & de beauté ; un Roi puiſſant, des mains duquel on ne pourra jamais l'arracher, tandis qu'elle ſera fidele : de ſorte qu'alors, dans le moment même où il ſe ſera donné à nous ſous le voile du Sacrement, nous pourrons lui dire, comme il diſoit lui-même à ſon Pere : *Mea omnia tua ſunt, & tua mea ſunt.* Oui, Seigneur, tout ce que j'ai eſt déſormais à vous ; regnez en Souverain dans mon cœur ; *Joan.* 17. 10.

je ne veux plus vous en disputer la possession; il n'est fait que pour vous, & je vous le dois par justice, par reconnoissance, par tous les motifs imaginables. Et quand je ne vous le devrois pas, ne serois-je pas trop heureux d'avoir quelque chose à vous offrir du mien? à vous, qui rendez au centuple; qui vous piquez de vaincre en libéralité ceux qui vous donnent, & qui êtes le plus magnifique de tous les maîtres: mes penchans, mes desirs, mes projets, mes talens, mes forces, mes foiblesses mêmes, tout est à vous; je n'en veux plus user que comme d'un bien emprunté & dont je dois vous rendre compte. Mais aussi tout ce que vous êtes est à moi dans le moment où vous me nourrissez de votre chair: vos mysteres, votre doctrine, vos dons, vos promesses, tous les biens me sont arrivés avec elle: vous vous donnez tout entier à moi dans ce Sacrement, *Et tua mea sunt.* Heureux si je ne retracte jamais le don que je vous fais; & encore plus heureux, si je conserve précieusement celui que vous venez de me faire. *Ainsi soit-il.*

DISCOURS

SUR LE ZELE DES MINISTRES DE L'EGLISE CONTRE LES SCANDALES.

Et cùm feciſſet quaſi flagellum de funiculis, omnes ejecit de Templo.

Ayant fait un fouet de petites cordes, il les chaſſa tous du Temple. Joan. 2. 15.

LA premiere fonction du miniſtere de Jeſus-Chriſt dans Jéruſalem, eſt une fonction de zele contre les abus qui déshonoroient la gloire de ſon Pere, & la ſainteté de ſa maiſon. Cette douceur divine, qui juſques-là avoit éclaté dans toutes ſes démarches, ſe tourne aujourd'hui en une ſainte ſévérité: il ne peut ſouffrir un ſcandale public, qui ſemble inſulter la Religion juſques dans ſon aſyle le plus ſaint & le plus reſpectable. En vain la fauſſe piété des Phariſiens le tolere; en vain l'avarice peut-être des premiers Miniſtres du temple

le protége; en vain un usage ancien & public, semble l'avoir autorisé : ce sont ces motifs mêmes qui l'animent d'une nouvelle indignation; & plus il paroît difficile & dangereux de remédier à un abus & à une indécence si publique, moins il use de délai & de ménagemens, pour en purger le lieu saint.

Le zele contre les vices & les scandales, qui outragent la gloire de Dieu & déshonorent la sainteté de la Religion, est donc le premier exemple que Jesus-Christ a laissé à ses Ministres dans les fonctions publiques de son ministere au milieu de Jérusalem. Il nous envoie, à la vérité, comme des agneaux, qui se taisent & ne montrent que de la douceur, quand on les maltraite eux-mêmes; mais qui savent lever la voix & rugir comme des lions, quand on insulte la gloire du Seigneur, dont ils ont l'honneur d'être les Ministres. Il désapprouve, il est vrai, le zele de deux Disciples qui veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule; mais il ne blâme dans leur zele que l'impétuosité & l'aigreur : il condamne le zele qui cherche à punir plutôt qu'à corriger; & nous apprend que sans la charité, le zele n'est plus qu'une saillie de l'humeur, & non un mouvement de la grace. Enfin, il nous avertit que nous ne saurions arracher tous les scandales de son Royaume, parce que la malice des hommes ira toujours croissant; mais il veut que nous annoncions sans cesse

un malheur & un anathême éternel à quiconque scandalise son frere ; que nous condamnions généreusement les scandales, que nous ne saurions corriger, ou du moins que nous gémissions en secret de ceux qu'il ne nous est pas permis de condamner tout haut.

Le zele contre les vices & les scandales, est donc le devoir le plus essentiel d'un Ministre de Jesus-Christ : ce sera ma premiere réflexion. Mais d'où vient que ce zele est si rare parmi les Ministres ? c'est ce que je me propose de développer dans la suite de cette instruction.

DÉs que l'Eglise, par la grace de l'onction sacerdotale, nous a associés au saint ministere, nous devenons les coopérateurs de Dieu pour le salut de nos freres : nous entrons en part du sacerdoce de Jesus-Christ, qui n'a été établi Prêtre & Pontife, que pour détruire le regne du péché ; rendre à son Pere la gloire que la malice des hommes lui avoit ravie ; & former un peuple spirituel, innocent, fidele ; une assemblée de Saints qui pût le glorifier dans tous les siecles. I REFLEX.

Ainsi un Prêtre est un Ministre sacré, chargé des intérêts du Seigneur & de la sanctification des hommes sur la terre : il continue ici-bas la mission de Jesus-Christ, & son amour pour les hommes, en y continuant son sacerdoce : ses prieres, ses desirs, ses études, ses veilles, ses travaux, ses fonctions, tout doit avoir pour unique

but le salut de ses freres : tout ce qui ne se rapporte pas à ce grand objet, devient étranger à la sainteté de sa destination : il sort de son état; il le déshonore; il renonce à la sublimité de sa vocation ; il se couvre & se flétrit de l'opprobre d'une espece d'apostasie, dès qu'il se fait d'autres soins, d'autres occupations, que celles qui tendent à augmenter le Royaume de Jesus-Christ, & à former à son Pere des adorateurs en esprit & en vérité.

Elie montant au Ciel, & laissant son esprit de zele à son disciple Elisée, n'étoit que la figure de Jesus-Christ, lequel après être monté à la droite de son Pere, fit descendre sur ses Disciples cet Esprit de zele & de feu, qui devoit être le sceau de leur mission & de leur sacerdoce, & par conséquent embraser, purifier tout l'univers, & porter à toutes les nations la science du salut & l'amour de la vérité & de la justice. Aussi à peine sont-ils remplis de cet Esprit-saint, que ces hommes auparavant si timides, si soigneux de se cacher, & de se dérober à la fureur des Juifs, sortent de leur retraite comme des lions généreux, entraînent tout après-eux, ne connoissent plus de péril, portent sur le front avec le signe de leur divin Maître, une intrépidité qui défie toutes les Puissances du siecle ; rendent hardiment témoignage devant les Princes des Prêtres assemblés, à la Résurrection de Jesus-Christ, & sortent de leur conseil, en se réjouissant d'avoir été trou-

vés dignes de souffrir des opprobres pour son saint nom.

La Judée même ne peut pas suffire à l'ardeur & à l'étendue de leur zele ils passent de ville en ville, de province en province, de nation en nation : ils se répandent jusques aux extrêmités de la terre : ils attaquent les abus les plus anciens & les plus autorisés : ils arrachent aux peuples les plus féroces, les Idoles que leurs ancêtres avoient de tout temps adorées : ils renversent les autels, que l'encens & les hommages de tant de siecles avoient rendu si respectables : ils prêchent l'opprobre & la folie de la Croix aux nations les plus polies, & qui se piquoient le plus d'éloquence, de philosophie & de sagesse. Les obstacles que tout présente à leur zele, loin de les rallentir, les raniment, & semblent leur annoncer les succès : le monde entier conjure contr'eux, & ils sont plus forts que le monde : on leur montre des croix & des gibets, pour les forcer de se taire ; & ils répondent qu'ils ne peuvent pas ne pas annoncer ce qu'ils ont vû & entendu; & ils publient sur les toîts ce qu'on leur défend même de confier au secret des oreilles : on les fait expirer sous le fer des bourreaux ; on invente des nouveaux tourmens pour éteindre avec leur sang la nouvelle doctrine qu'ils annoncent, & leur sang la prêche encore après leur mort ; & plus la terre en est innondée, plus elle enfante de nouveaux disciples à l'Evangile. Tel est l'Esprit du

ſacerdoce & de l'apoſtolat qu'ils ont reçu: car le ſacerdoce & l'apoſtolat ne forment en un ſens qu'un même miniſtere. Tout Prêtre eſt l'Apôtre & l'envoyé de Jeſus-Chriſt parmi les hommes : il exerce, à la vérité, les fonctions avec dépendance; mais il n'eſt Prêtre que pour les exercer : ſon zele eſt ſous la main des premiers Paſteurs ; c'eſt à eux à l'appliquer ; mais ſon zele eſt le premier devoir de ſon ſacerdoce.

Voilà, mes Freres, à quoi nous ſommes dévoués en recevant l'impoſition des mains. L'Egliſe, il eſt vrai, n'exige pas de chacun de nous que nous allions annoncer Jeſus-Chriſt à des nations barbares, & arroſer de notre ſang les terres les plus éloignées, pour y faire fructifier l'Evangile, & amener à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt les peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui : c'eſt un miniſtere réſervé à un petit nombre d'ouvriers apoſtoliques, qui perpétuent dans l'Egliſe le premier Eſprit avec les premieres fonctions de l'apoſtolat, & avancent ſans ceſſe par leurs travaux, l'accompliſſement des prophéties & des promeſſes, ſur la plénitude des nations qui doit entrer un jour dans l'enceinte de la nouvelle Jéruſalem: mais notre miſſion, pour être moins laborieuſe & moins étendue, n'en eſt pas moins apoſtolique. Nous pouvons laiſſer ces terres incultes & ſauvages, à des ouvriers généreux, qui à travers l'étendue des mers, & la barbarie de mille nations, vont y jetter la ſemence

ſainte : mais nous ſommes deſtinés à purger le champ de Jeſus-Chriſt de l'ivraie & des ſcandales qui y croiſſent ſans ceſſe. A la bonne heure, que notre zele ne ſoit pas aſſez héroïque pour conquérir de nouvelles nations, & ajouter de nouvelles terres à ſon héritage : nous devons du moins cultiver celles que nos prédéceſſeurs lui ont acquiſe, & qui eſt devenue ſon ancienne poſſeſſion. Ils la trouverent conſacrée aux Démons, & ſouillée par le ſang de mille ſacrifices profanes : la barbarie & l'aveuglement de nos ancêtres, jaloux juſques à la fureur d'un culte ſi impie & ſi inſenſé, ne les effraya pas : ils leur annoncerent la doctrine du ſalut : le Démon défendit longtemps contre leur zele, ſes temples & ſes autels : il arma contr'eux la ſuperſtition des peuples : les villes & les campagnes ruiſſelerent de leur ſang : encore aujurd'hui ſubſiſtent au milieu de nous les lieux où ces généreux défenſeurs de la foi, livrés à la fureur des méchans, conſommerent leur ſacrifice. Ces monumens reſpectables s'élevent encore dans la plupart des villes de nos Gaules, & les embelliſſent plus que les colonnes & les ſtatues, que la vanité des conquérans y a élevées, puiſque ces vains trophées ne tranſmettent aux ſiecles ſuivans que les calamités de mille peuples vaincus ; au lieu que ces monumens religieux nous annoncent les nations entieres ſauvées, délivrées de la captivité du Démon, & conquiſes à Jeſus-Chriſt par le

ſang & le miniſtere de ces héros Chretiens. Et en effet, la foi ne fut pas éteinte & enſevelie avec eux : leurs bourreaux eux-mêmes devinrent enſuite leurs diſciples : de nouveaux Apôtres ſortirent, pour ainſi dire de leurs cendres ; & nos Gaules, où l'impie & myſtérieuſe abomination des Druïdes avoit fait ſi long-temps toute la religion de nos ancêtres, devinrent la plus pure & la plus floriſſante portion de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt cette portion qu'ils ont tranſmiſe à nos ſoins, nous qui nous glorifions d'être leurs ſucceſſeurs : ils nous la laiſſerent pure, fervente, & remplie encore des prémices de l'Eſprit qu'ils avoient reçu. La durée des temps, qui par un deſtin inévitable aux choſes humaines, entraîne toujours avec elle le changement des mœurs & les affoibliſſemens de la diſcipline, en a alteré la premiere innocence, & défiguré preſque toute la beauté. La doctrine ſainte qu'ils nous ont laiſſée, n'a rien ſouffert, il eſt vrai, de la durée & de la corruption des ſiecles : elle eſt venue juſques à nous auſſi pure qu'elle l'étoit dans ſa ſource, les héréſies, les doctrines nouvelles, que des eſprits ſuperbes & indociles ont taché de temps en temps de répandre au milieu de nous, n'ont eu qu'un cours paſſager, & n'ont ſervi au fond qu'à y affermir l'ancienne doctrine. Mais il s'en faut bien que les mœurs aient eu le même privilege, & qu'en conſervant la même foi que nos peres, nous ayons conſervé la

la même ferveur & la même innocence qu'eux.

C'eſt donc à nous à rendre à l'héritage de Jeſus-Chriſt ſa premiere beauté. S'il falloit encore l'arracher à l'empire du Démon & de l'idolâtrie, & l'acquérir au prix de tout notre ſang comme nos ſaints prédéceſſeurs, le péril & la grandeur de l'entrepriſe pourroient allarmer notre foibleſſe: mais nous le trouvons tout acquis à Jeſus-Chriſt, & devenu par le zele & les ſouffrances de nos peres, ſa poſſeſſion & ſon patrimoine; il ne s'agit plus que d'en réparer les ruines. Il ne faut plus, pour travailler à l'œuvre de l'Evangile, s'expoſer aux roues & aux gibets: il ne faut que du zele, que reſpecter ſon miniſtere, qu'être touché de la gloire de Jeſus-Chriſt, & des ſcandales qui affligent & déshonorent ſon héritage, en un mot, que ſe ſouvenir que nous ſommes ſes Miniſtres & ſes Apôtres, & que nous ſuccédons à ceux qui livrerent leur ame, pour lui gagner les peuples qui nous ſont confiés. Nous nous glorifions d'être les ſucceſſeurs de leur miniſtere; mais notre gloire n'eſt rien, ſi nous ne ſommes en même-temps les ſucceſſeurs de leur eſprit & de leur zele. Ils ont élevé l'édifice ſaint malgré les vents & les tempêtes qui les expoſoient à être à tous momens enſevelis ſous ſes ruines: ils l'ont cimenté de leur ſang: ils en ont été les fondateurs laborieux; & nous n'en ſommes que les gardiens & les dépo-

ſitaires paiſibles : toutes nos fonctions les plus pénibles ſe bornent à effacer les tâches que le temps y a fait naître ; à redonner à ce qui eſt noirci, ſon premier éclat ; à redreſſer ce qui tombe tous les jours ; à ſoutenir ce qui chancele & menace ruine ; à fermer enfin l'entrée de ce lieu ſaint aux immondes, ou plutôt à les diſpoſer à s'y préſenter, comme le Publicain, en ſe frappant la poitrine, & avec un cœur briſé de repentir. En un mot, ce qui étoit grand, ce qui étoit héroïque, ce qui ſurpaſſoit, ce ſemble, les forces de la nature, nos prédéceſſeurs l'ont fait : ce qui nous reſte à faire n'eſt preſque rien; c'eſt de conſerver à Jeſus-Chriſt ce qu'ils lui ont acquis ; c'eſt de veiller de peur que l'homme ennemi ne ſeme la zizanie dans ce champ divin ; c'eſt de cultiver les plantes que le Pere céleſte y a plantées ; c'eſt de les arroſer, & d'y faire couler ſans ceſſe les eaux des Sacremens & de la doctrine, de peur qu'une funeſte ſéchereſſe n'en arrête la fécondité.

Serions-nous excuſables, ſi nous nous refuſions à des fonctions ſi douces, ſi aiſées, ſi conſolantes ? mériterions-nous de porter le nom de Miniſtres de Jeſus-Chriſt, & d'être les ſucceſſeurs de ces hommes apoſtoliques, ſi nous laiſſions périr par notre indolence le fruit précieux de leur ſang & de leurs travaux ; ſi nous voyions d'un œil tranquille, l'iniquité & la malice prévaloir tous les jours parmi les hommes; les ſcandales devenus preſque des uſages publics ; la

foi morte, & vuide de charité & d'œuvres saintes dans la plupart des Fideles ; Dieu presque inconnu parmi nous, comme il l'étoit autrefois au milieu d'Athenes idolâtre, & le peuple d'aquisition, & la nation sainte, & les Chrétiens autrefois la bonne odeur de Jesus-Christ au milieu d'un monde payen & corrompu, si respectables aux ennemis même du Christianisme par l'innocence & la sainteté de leurs mœurs, le déshonorer aujourd'hui par des excès dont le paganisme auroit rougi, & faire blasphêmer la Religion par les impies ?

D'où vient cependant que la désolation de l'héritage de Jesus-Christ, dont nous sommes tous les jours témoins, ne nous touche pas ? d'où vient que nous nous croyons quittes de nos obligations, quand nous avons vaqué, sans attention souvent, à certaines prieres que l'Eglise nous impose, & rempli avec négligence certaines fonctions extérieures du culte divin, attachées aux titres que nous avons dans l'Eglise ? Ne sommes-nous Prêtres que pour nous donner en spectacle aux Fideles dans nos temples ; que pour paroître revêtus de la dignité & de la pompe du sacerdoce, pour décorer d'un vain appareil ces édifices matériels, & laisser périr nos freres, qui sont le temple vivant du Saint-Esprit? La plus essentielle de nos fonctions, celle du moins à laquelle toutes les autres se rapportent, n'est-elle pas l'édification & le salut des Fideles : Quand l'Eglise ne nous auroit pas

confié une portion du troupeau à conduire, il est tout entier, pour ainsi dire, confié à notre zele & à notre charité : nous devenons par le sacerdoce seul, revêtus de la mission du Pasteur principal, les peres des Fideles : l'Eglise ne prétend pas associer au saint ministere des ouvriers oiseux : nous sommes tous indivisiblement chargés de l'œuvre de l'Evangile ; & un Prêtre qui n'est d'aucune utilité à ses freres, est un usurpateur du sacerdoce : il n'a de droit au titre qu'autant qu'il a de zele pour les fonctions.

II. REFLEX. REmontons donc, mes Freres, à la source d'un défaut si commun parmi les Ministres de l'Eglise. D'où vient que le zele de la maison du Seigneur ; que cette sainte ardeur pour la sanctification des peuples ; que ce desir enflammé d'aggrandir le Royaume de Jesus-Christ : que cette douleur vive de voir sa doctrine mépriſée, & la plupart de nos freres périr ? d'où vient que ces dispositions si dignes du sacerdoce, si conformes à notre vocation, si honorables à notre ministere, si communes autrefois aux premiers ouvriers de l'Evangile, sont si rares aujourd'hui parmi les Prêtres : d'où vient un malheur si universel & si déplorable ? Car enfin, jamais l'Eglise n'a vû ses autels environnés de tant de Ministres : jamais le champ de Jesus-Christ n'a nourri dans son enceinte plus d'ouvriers capables d'y travailler. Les pieuses largesses des Fondateurs, en multipliant les Clercs, ont

multiplié les secours que l'Eglise étoit en droit d'en attendre : d'un autre côté, jamais l'Eglise n'eut plus besoin de ces secours : & la multiplicité des vices & des scandales, n'a jamais rendu les fonctions du zele plus nécessaires. D'où vient donc encore une fois, que ce zele, plus nécessaire aujourd'hui que jamais, semble éteint dans la plupart de ceux qui devroient le plus en être emflammés ? le voici.

Dans les uns, c'est un état de commodité & d'abondance qu'ils tiennent, ou des libéralités mêmes de l'Eglise, ou qu'ils ont hérité du patrimoine de leurs peres, qui les autorise à mener, sans scrupule, une vie douce & tranquille, & à regarder leur situation comme un privilege qui les dispense des fonctions laborieuses du ministere : ils laissent à des Ministres indigens le soin de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Eglise, & du salut de leurs freres, pour lesquels Jesus-Christ est mort. Il semble que les fonctions du sacerdoce si saintes, si sublimes, si élevées au-dessus du ministere même angélique, ne se proposent point d'autre fin comme les arts vils & mécaniques, que de fournir à nos nécessités basses & temporelles, & non aux besoins spirituels des ames : il semble que c'est uniquement le besoin & l'indigence, & non le zele, le devoir, la charité, qui doivent donner des ouvriers à l'Evangile; comme si de coopérer à l'ouvrage de la rédemption des hommes, si de leur rendre

utile le ſacrifice & la méditation de Jeſus-Chriſt, d'être les Miniſtres des deſſeins de Dieu pour la conſommation des Elus, de continuer ſur la terre le grand ouvrage pour lequel le Fils unique de Dieu y avoit été envoyé, étoit une œuvre mercénaire, réſervée à ceux que la faim & la pauvreté forceroient de s'y employer; qui s'y verroient condamnés, comme à un travail d'eſclave, par la miſere de leur naiſſance; & qu'un gain ſordide tout ſeul dût fournir des coopérateurs à Jeſus-Chriſt, des Miniſtres à l'Egliſe, des Sanctificateurs aux Fideles, des Diſpenſateurs des myſteres de Dieu à tous les hommes.

Vous pouvez vous paſſer des ſecours temporels des Fideles; mais en êtes-vous moins le pere & le guide? vous ne vivez point de l'autel; mais en êtes vous moins conſacré à ſes miniſteres? Quand l'Egliſe vous a honoré du ſacerdoce, a-t-elle prétendu vous décorer d'un titre oiſif, ou vous aſſocier au nombre de ſes ouvriers & de ſes Miniſtres? vous eût-elle appellé à ſon ſecours par l'impoſition des mains, & rendu participant de ſes honneurs, ſi vous euſſiez déclaré que vous ne prétendiez pas entrer en part de ſes travaux? Tous les titres dont elle vous revêt à l'Ordination, ſont des titres laborieux, des titres de charité & de ſollicitude: c'eſt ſon amour ſeul pour les enfans de Dieu, qui lui fait inſtituer des Miniſtres; & c'eſt cet amour ſeul, qui les rend dignes du miniſtere. Eh! quoi,

mes Freres? parce que la bonté de Dieu nous a fait naître dans l'opulence, ses bienfaits nous autoriseroient à être plus ingrats, plus infideles à ses ordres, & aux devoirs de notre état? Cette abondance, dans les desseins de sa providence, doit-être le secours de nos fonctions, & en faciliter le succés, loin de devenir le prétexte qui nous en exempte. Dès que l'ordre du Ciel vous a consacrés à l'Eglise, c'est pour elle que vous êtes tout ce que vous êtes : riche ou pauvre, vous devez la servir, & remplir votre ministere, à l'exemple de l'Apôtre, dans la pauvreté comme dans l'abondance. Vos biens vous défendent de vivre aux dépens de l'autel; mais ils ne vous dispensent pas de le servir : c'est au contraire en le servant à vos propres frais, que vous le servirez avec plus de bénédiction & de fruit. Le grand Apôtre lui-même regardoit comme la source de la gloire singuliere & des succès éclatans de son apostolat, d'avoir annoncé l'Evangile gratuitement. Vous savez, écrivoit-il aux nouveaux Fideles, que je ne vous ai point été à charge; que pouvant, comme les autres Apôtres, exiger de vous des bénédictions temporelles pour les spirituelles que je vous apportois, je n'ai pas voulu user de ce droit; & que le travail de mes mains a suppléé tout seul aux besoins de mes courses apostoliques. Il attribue à ce désintéressement héroïque, les fruits immenses que la parole de l'Evangile avoit opérés au milieu d'eux par son ministere.

Et en effet, un Miniſtre ſaint, qui peu content de ſacrifier ſes ſoins, ſa ſanté, ſes veilles à l'inſtruction de ſes freres, leur ſacrifie encore les biens dont la Providence l'a comblé, qui pourvoit en même-temps aux beſoins de leur ame & à ceux de leur corps, quel reſpect religieux n'inſpire-t-il pas au peuple pour un miniſtere capable de rendre ceux qui l'exercent ſi généreux & ſi charitables? de quelles bénédictions un Miniſtre de ce caractere ne voit-il pas ſes travaux accompagnés? quelle impreſſion ſes paroles & ſes exhortations ne font-elles pas ſur des cœurs déjà préparés & attendris par ſes largeſſes? ils aiment une Religion ſi ſecourable aux malheureux; & ils ſont également touchés & des bienfaits qu'ils en reçoivent, & des crimes dont ils l'ont mille fois déshonorée. Jeſus-Chriſt lui-même, tout maître des cœurs qu'il étoit, ne diſpoſa-t-il pas ſur la montagne cette multitude affamée à reconnoître la divinité de ſa miſſion & de ſa doctrine, en la raſſaſiant d'un pain miraculeux? les guériſons corporelles ne facilitoient-elles pas tous les jours à ſa grace la guériſon des ames, dont il venoit de délivrer les corps des infirmités qui les affligeoient? ſes bienfaits ne préparoient-ils pas toujours à ſes inſtructions? & ſa parole divine ne fructifioit-elle pas en tous lieux, parce qu'il *paſſoit par tout en faiſant du bien*? Vous vous éloigneriez donc des fonctions par le ſeul endroit qui vous y promet le plus de ſuc-

Act. 10. 38.

cès ; & parce que la Providence vous a ménagé plus de moyens d'être utile à vos freres, vous vous croyez plus dispensé de les secourir ? Premiere source du défaut de zele ; un état de comodité & d'abondance.

Mais il est vrai que ce n'est-là qu'un prétexte qui nous autorise à mener une vie douce & oiseuse, & à nous éloigner des fonctions pénibles du ministere : la véritable raison qui nous en éloigne, c'est la situation froide & languissante de notre cœur ; c'est le défaut d'amour de Dieu & de charité pour nos freres. En vain nos mœurs offrent aux yeux des hommes une régularité louable ; en vain on ne remarque rien dans notre conduite qui blesse la décence & la gravité de notre état ; en vain dans une vie unie, sage & tranquille, nous nous attirons peut-être l'estime du monde, accoutumé à voir nos semblables joindre le déréglement & les scandales à l'oisiveté ; nous sommes morts aux yeux de Dieu : son amour inséparable de celui que nous devons à nos freres, est absolument éteint dans nos cœurs : notre régularité n'est qu'une décence que nous donnons au monde & au sérieux de notre état ; mais nous ne donnons rien à Dieu. Et en effet, mes freres, si nous l'aimions ; si sa gloire nous étoit plus chere que notre propre gloire, chargés, comme nous le sommes par notre ministere, de ses intérêts, pourrions-nous voir d'un œil tranquille sa gloire tous les jours & par-tout outragée par les ex-

cès & les égaremens répandus sur toute la face de la terre? Paul, à la vue des superstitions d'Athenes, frappé de voir ce peuple immense, & qui se piquoit tant de sagesse, rendre des honneurs publics & sacrileges à mille divinités bizarres & fabuleuses, & le seul Dieu de l'univers inconnu parmi eux, frémissoit d'un saint zele, dit l'Historien sacré, se sentoit déchiré par les transports les plus vifs de l'Esprit-saint, & de l'amour dont il étoit enflammé: *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idolatriæ deditam civitatem;* & toute la puissance & la majesté de l'Aréopage n'empêcha pas ce grand Apôtre, seul, inconnu, sans appui, vil & abject en apparence, de paroître devant cette assemblée grave & nombreuse, de leur annoncer le Dieu qu'ils ne connoissoient pas, & la vanité & le ridicule des Idoles auxquelles ils élevoient des autels si pompeux. Et si par un juste jugement de Dieu son zele ne parut qu'une folie à la plupart de ces faux sages, la parole de l'Evangile ne revint pas pourtant à lui vuide; & l'Aréopagite Denis, & la sainte femme Damaris & plusieurs autres, reçurent avec actions de graces le bienfait de la lumiere & de la vérité, que le Seigneur venoit de faire luire au milieu de leurs ténebres.

Act. 17. 26.

Voilà ce que doit opérer le feu de l'amour divin dans le cœur d'un Prêtre, quand cet amour est véritablement maître de son cœur: une douleur vive de voir son Seigneur outragé, & sa loi sainte violée,

mépriſée par le plus grand nombre ; un deſir ardent de venger ſa gloire, & de lui attirer tous les hommages qui ſont dûs à ſa majeſté ſuprême & à ſon incompréhenſible bonté ; un ſaint empreſſement de ſe livrer lui-même, de faire ſervir ſes foibles talens, de ſacrifier ſa vie même pour lui former des adorateurs, pour manifeſter ſon nom & ſa gloire, pour inſpirer à tous les hommes les mêmes ſentimens de crainte, d'amour, de reconnoiſſance dont il eſt lui-même pénétré. On ne ſauroit aimer, & être inſenſible aux outrages qu'on fait à ce qu'on aime ; l'on ne ſauroit y être ſenſible, ſans employer tout ce qui eſt en nous, pour les prévenir ou pour les arrêter, ſurtout quand, outre l'obligation commune à tous les hommes, notre miniſtere nous en fait un devoir propre & eſſentiel ; un devoir qui fait le fond de notre état & qui renferme tous les autres devoirs.

Et quand même notre zele ne devroit avoir aucun ſuccès ; quand les vérités que nous annonçons aux pécheurs devroient tomber ſur ces cœurs durs & inſenſibles, nous aurions toujours la conſolation d'avoir rendu gloire à Dieu, & employé de notre côté tout ce qui étoit en nous pour la lui faire rendre par ceux qui l'outragent. Il ne conſole pas toujours ſes Miniſtres par un ſuccès prompt & viſible, de peur que l'homme ne s'attribue à lui-même un ſuccès qui n'eſt dû qu'à la grace : mais ſa parole opere toujours en ſecret : mais la

ſemence ſainte qui paroît tombée ſur une terre ingrate, n'eſt pas pour cela perdue, & tôt ou tard elle porte des fruits de ſalut. Dieu a ſes momens; & ce n'eſt pas à nous de les marquer à ſa puiſſance & à ſa ſageſſe: ſon Eſprit opére où il veut, & quand il veut: nous voyons les changemens qu'il opére; mais les voies ſecrettes & admirables par où il les a opérés, perſonne ne les connoît: ce ſont-là ces ſecrets profonds de la Providence, qui ne ſeront dévoilés qu'au jour de la révélation. Il demande de tous les ſoins, les travaux, la culture; il ſe réſerve à lui ſeul l'accroiſſement; il nous ordonne d'enſeigner, d'exhorter, de reprendre, de ne pas retenir la vérité dans l'injuſtice, de la faire retentir aux oreilles; c'eſt à lui ſeul à lui ouvrir l'entrée des cœurs.

Mais, mes Freres, ce n'eſt pas la crainte que l'éclat du ſuccès n'accompagne pas nos fonctions, qui nous les fait négliger: outre que cette crainte ne ſeroit qu'une crainte d'orgueil & d'amour propre, qui loin de nous juſtifier, nous rendroit encore plus coupables; la véritable raiſon, je l'ai déjà dit, c'eſt que nous ne ſommes touchés, ni de la gloire de Dieu, ni du ſalut de nos freres. Et certes, comme dit un Apôtre, comment ſerons-nous touchés des intérêts de la gloire de Dieu que nous ne voyons pas, tandis que nous ſommes inſenſibles aux béſoins & à la perte de nos freres que nous voyons? Voit-on périr ſans

émotion, sans courir au secours, ceux que l'on aime ; sur tout lorsque ceux qui périssent sont nos freres ; que nous sommes chargés de veiller sur eux ; que leur salut est attaché à nos soins ; que c'est un dépôt précieux qui nous a été confié ; qu'on nous en demandera un compte rigoureux ; & que leur perte devient toujours notre condamnation & notre propre perte ?

Paul souhaitoit d'être anathême pour ses freres ; c'est-à-dire, il ne comptoit pour rien ses travaux, ses persécutions, ses opprobres, tout ce qu'il avoit enduré pour eux ; il eût voulu, s'il eût été possible, souffrir même au-delà des siecles, si leur salut l'avoit exigé de lui : ses consolations, ses découragemens, ses inquiétudes, tout ce qui se passoit dans son cœur, n'avoit point d'autre objet, que leur persévérance & leur progrès dans la foi qu'il leur avoit annoncée : ses Lettres ne respirent que cette tendresse apostolique, vive, touchante, magnanime : Vous êtes, leur disoit-il, les preuves éclatantes de mon apostolat ; c'est-à-dire, je ne suis digne du titre glorieux d'Apôtre & de Ministre de Jesus-Christ, qu'autant que je souffre, que je m'expose à tout, à la faim, à la soif, à la nudité, aux tourmens les plus affreux, pour vous appeller à la connoissance de la vérité. Oui, mes Freres, nous ne sommes dignes de porter le nom respectable de Ministres de Jesus-Christ, qu'autant que nous aimons nos freres, pour lesquels Jesus-Christ est mort,

& que nous n'épargnons ni nos soins, ni nos peines, ni notre vie même, pour les arracher de l'Empire du Démon. Nous sommes, dit un ancien Pere, *les Vicaires de la charité de Jesus-Christ*: nous succédons à l'amour ardent dont il étoit embrasé pour les hommes; il nous en a établi les dépositaires: il ne perpétue en nous son sacerdoce, que pour y perpétuer son amour: cet amour tendre qui couroit avec tant d'empressement après une seule brebis égarée: cet amour paternel qui recevoit avec des marques de joie si sensibles, si éclatantes, l'enfant rebelle, perdu & retrouvé: cet amour infatigable qui oublioit sa lassitude, sa nourriture, tous ses besoins, pour instruire une femme de Samarie: cet amour généreux qui versoit des larmes de tristesse sur l'infidele Jérusalem, prête à périr sans ressource, pour n'avoir pas voulu recevoir la paix & le salut que sa bonté lui offroit: enfin, cet amour inépuisable qui soupiroit après le Baptême de sang dont il devoit être bâptisé sur la Croix; parce que les hommes devoient y trouver le remede de tous leurs maux, le prix de leur rédemption, & leur réconciliation avec son Pere.

Or, sentons-nous seulement une étincelle de cet amour dans nos cœurs? la perte de nos freres nous afflige-t-elle? Versons-nous, comme Jesus-Christ des larmes sur le débordement affreux qui a gagné tous les États, la Cour, la ville, les Grands & le peuple? Hélas! nous apprenons avec

empreſſement, avec plaiſir, les chûtes les plus ſecrettes, les plus affligeantes, les plus honteuſes de nos freres: l'hiſtoire des déſordres que le public ignore, excite plus notre curioſité que notre triſteſſe: nous en publions avec complaiſance les événemens à ceux qui les ignorent: nous nous faiſons un mérite d'être mieux informés que les autres, de ce qui ſe paſſe de licencieux & de déplorable au milieu de la Cour ou de la ville: les égaremens de nos freres ne ſont pour nous qu'un ſpectacle qui amuſe notre oiſiveté, & qui ſemble plutôt deſtiné à ſervir de matiere à l'inutilité de nos entretiens, qu'à notre douleur & à notre zele. Auſſi les mœurs ſe corrompent tous les jours, parce que le zele des Miniſtres ſe refroidit de plus en plus: auſſi le torrent des crimes & des ſcandales inonde la face de la terre, parce qu'il ſe trouve peu d'hommes apoſtoliques qui s'oppoſent, comme un mur d'airain, à ce triſte débordement. La plupart des pécheurs vivent tranquilles dans leurs crimes, parce qu'ils n'entendent plus de ces voix tonnantes, animées de l'Eſprit de Dieu, & ſeules capables de les réveiller de leur aſſoupiſſement. A force même de nous avoir accoutumés aux déſordres & aux ſcandales, le monde nous y a rendu inſenſibles: nous regardons ce ſpectacle douloureux comme un mal ſans remede, qui a commencé avec le monde, & qui ne finira qu'avec lui: nous croyons que les mœurs d'aujourd'hui ont été les

mœurs de tous les siecles : nous ne rappellons point ces temps heureux, où un seul Fidele prévaricateur étoit regardé comme un monstre & un prodige au milieu d'une Eglise nombreuse : & où des crimes que nous traitons de simples foiblesses, étoient expiés par la séparation de l'assemblée des Fideles, & par les longues rigueurs d'une pénitence publique. Non, mes Freres, le Christianisme ne s'est corrompu que par la corruption, le défaut de zele, & l'indolence des Prêtres. L'Eglise reprendroit bientôt son premier éclat, si nous pouvions reprendre le premier esprit des saints Ministres qui nous ont précédés : tout changeroit, si nous changions nous-mêmes. Les désordres devenus universels, loin de justifier notre insensibilité, déposent contre nous, & la rendent plus criminelle : c'est par nous seuls qu'ils se sont introduits parmi les Fideles, & qu'ils ont infecté tout le Christianisme : c'est par nous seuls qu'ils s'y perpétuent : c'est l'ouvrage infortuné de notre défection & de notre relâchement ; comment pourroit-il en devenir la justification & l'excuse ?

Cependant, mes Freres, il n'est que trop vrai, que c'est cet usage public de déréglement lui-même, qui semble autoriser notre indifférence pour le salut de nos freres : & c'est ici une troisieme source de défaut de zele.

C'est-à-dire, c'est une lâche timidité, qui n'ose s'élever contre les préjugés com-

muns, & qui ménage plus les suffrages frivoles des hommes, que leurs intérêts sérieux & éternels : c'est un respect humain criminel, qui nous rend plus attentifs & plus sensibles à notre propre gloire, qu'à la gloire de Dieu, dont nous sommes les dépositaires : c'est une prudence de la chair, qui nous représente le zele, cette sagesse sainte, sous les fausses idées de l'excès, de l'indiscrétion, de la témérité : nouveau prétexte qui éteint l'esprit de zele dans le cœur de la plupart des Ministres.

On honore sa lâcheté des noms spécieux de modération & de retenue : sous prétexte qu'il ne faut pas outrer le zele, on n'en a point du tout : à force de vouloir éviter l'écueil de l'imprudence & de la vivacité, on tombe sans scrupule dans celui de la lâcheté & de l'indolence. On voudroit pouvoir se rendre utile aux pécheurs, & se les rendre en même temps favorables à soi-même : c'est-à-dire, on voudroit un zele applaudi ; pouvoir s'élever contre les passions des hommes ; & s'attirer leurs éloges ; condamner des déréglemens qu'ils aiment, & être approuvé de ceux même que l'on condamne. Mais le moyen de porter le fer dans la plaie du malade, sans réveiller ses cris & ses chagrins ? Non, mes Freres, ne nous abusons pas : si ce zele apostolique, ce zele magnanime, sage, désintéressé ; ce zele qui ne craignoit pas de dire autrefois aux Césars : *Imitez donc David dans sa pénitence, comme vous l'avez imité dans son* S. Amb.

crime; ce zele qui convertit autrefois l'univers, ſi ce zele eſt ſi rare parmi nous, c'eſt que nous nous cherchons tout ſeuls dans nos fonctions, au lieu d'y chercher la gloire de Jeſus-Chriſt & le ſalut de nos freres. Nos premieres vues, entrant dans le miniſtere, ne vont pas à examiner ſi nous ſerons utiles, mais ſi nous ſerons applaudis : nous ne comptons pour nos ſuccès, que ceux qui nous font honneur aux yeux des hommes : ceux qui doivent nous attirer de leur part des humiliations & des opprobres, quoique Dieu en doive être glorifié, & ſa grace s'en ſervir pour répandre des bénédictions ſur notre miniſtere, nous les évitons comme des contre-temps & des malheurs: il ſemble que nous ne ſommes Miniſtres de l'Egliſe que pour nous-mêmes. La gloire & l'infamie étoient regardées du même œil par l'Apôtre, quand il rempliſſoit les fonctions de ſon apoſtolat: il ne croyoit pas qu'il fût poſſible de plaire aux hommes, & de les ſauver, & d'être ſerviteur de Jeſus-Chriſt: mais nous voulons allier ce que cet homme céleſte, qui avoit appris dans le Ciel même des ſecrets que l'oreille n'a jamais entendus, croyoit inalliable. Déſabuſons-nous, mes Freres ; Jeſus-Chriſt n'eſt pas venu apporter la paix, mais le glaive : les vérités dont nous ſommes les interprétes, ne ſauroient plaire au monde, parce qu'elles condamnent le monde. Si nous attendons, pour entrer dans les fonctions, & nous rendre utiles à nos

freres, que l'Evangile soit du goût du monde, & que la vérité n'y trouve point de contradicteurs, nous attendons ce que Jesus-Christ a prédit, qui n'arriveroit jamais. Le monde sera jusques à la fin ennemi de Jesus-Christ & de sa doctrine: il nous répondra toujours comme les Juifs à Jesus-Christ: *Durus est hic sermo;* ces vérités sont outrées; ces maximes sont impratiquables, & il n'y a pas moyen de les entendre, sans se sentir revolté: *Et quis potest cum audire?* Le monde ne changera jamais de langage: il faut s'attendre à le trouver toujours de front armé contre nous; opposant les armes de la chair & du sang aux armes spirituelles de notre milice sainte; traversant nos projets, rendant inutiles nos travaux, tournant en risée notre doctrine, décriant notre ministere, & souvent répandant le venin de ses censures & de ses calomnies, jusques sur notre personne. *Joan. 6. 61.*

Pourquoi donc ce qui doit consoler & couronner nos fonctions & nos peines, deviendroit-il l'unique motif qui nous en dégoûte? Souvenons-nous que le succès du saint ministere ne furent promis par Jesus-Christ aux Apôtres qu'avec le mépris, les opprobres, les contradictions & les souffrances qui devoient les accompagner. S'ils avoient attendu pour annoncer l'Evangile, que les villes & les Provinces l'eussent reçu avec applaudissement, l'univers entier seroit encore idolâtre, & nous n'aurions reçu de nos ancêtres, au lieu de la foi & de la doc-

trine ſainte, qu'une ſucceſſion funeſte d'aveuglement, de ſuperſtition profane & d'idolâtrie. C'eſt le caractere éclatant, & la grande preuve de la divinité de la doctrine de Jeſus-Chriſt, d'être toujours contredite, & toujours victorieuſe; de ſoulever le monde contr'elle, & de ſoumettre le monde à ſon joug; de révolter la chair & le ſang, l'orgueil, l'ambition, la fauſſe ſageſſe, toutes les paſſions des hommes; & de s'établir toute ſeule, ſans force, ſans appui, ſans protection, avec les armes ſeules de la grace & de la vérité ſur les débris de toutes les cupidités humaines. C'eſt donc manquer de foi, que de craindre les contradictions & les obſtacles, puiſque la foi elle-même nous le promet comme la gloire & la récompenſe de notre miniſtere.

Voyez ſi dans tous les ſiecles, les miniſtres animés de l'Eſprit de Dieu, n'ont pas eu de la part du monde des contradictions à eſſuyer, & ſi ſuccédant au zele & au miniſtere des Apôtres, ils n'ont pas ſuccédé auſſi à leurs tribulations & à leurs opprobres. Ce n'eſt pas en ménageant les pécheurs, qu'ils les ont convertis; c'eſt en les combattant: ce n'eſt pas en flattant les Grands & les Puiſſans, qu'ils les ont ſoumis au joug de Jeſus-Chriſt; c'eſt en faiſant trembler, comme autrefois Paul, les Rois mêmes ſur leur trône par les terreurs de la parole ſainte, par les images effrayantes d'un jugement à venir, & des ſupplices réſervés aux mondains & aux impudiques.

Cependant nous nous flattons de mieux réuſſir par une autre voie envers les Grands & les Puiſſans ; & c'eſt ici une illuſion perpétuelle, qui nous cache à nous mêmes notre prévarication & notre foibleſſe. Quand nous n'avons affaire qu'au peuple, nous étalons contre lui toute la ſévérité, toute la franchiſe, toute la généroſité du zele : nous condamnons librement, hautement ſes déſordres : nous ne connoiſſons pas ces timides ménagemens qui adouciſſent la vérité : nous l'annonçons ſans crainte, ſans détour, ſans enveloppe, & quelquefois même ſans cette douceur & cette modération inſéparable d'un véritable zele, que la ſageſſe & la charité doivent toujours animer & conduire. Mais avec les Grands, *nous changeons notre voix*, comme parle l'Apôtre ; à peine oſons-nous leur montrer de loin les vérités qui leur déplaiſent, & qui ſeules pourroient leur être utiles : leurs vices les plus publics, les plus honteux, ſont comme ſacrés pour nous ; & nous n'y touchons qu'avec une circonſpection & des traits ſi legers & ſi déliés, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Notre grande attention n'eſt pas de les corriger, mais de ne pas les aigrir : il ſemble que notre miniſtere à leur égard ſe borne à les ménager, & non à les convertir, & à leur annoncer de telle ſorte la parole du ſalut, qu'ils n'y trouvent rien qui les regarde & qui les intéreſſe. On ſe perſuade qu'il ne faut pas, par un zele indiſcret, priver l'E-

gliſe d'un crédit qui peut lui être utile ; comme ſi l'Egliſe avoit beſoin d'un bras humain pour ſe ſoutenir ; comme ſi des hommes plongés dans le vice pouvoient être utiles à l'œuvre de Dieu ; comme ſi la Religion ne s'étant établie qu'en combattant les paſſions des Grands, il étoit néceſſaire aujourd'hui de les flatter pour la maintenir ; enfin, comme ſi c'étoit être indiſcret que de n'être pas adulateur, & prévaricateur de ſon miniſtere.

Non, mes Freres, ne cherchons point à la Religion des appuis de chair & de ſang : on peut allier la fidélité à ſon miniſtere avec le reſpect & les égards dûs à la grandeur, ce qu'on doit à l'amour de la vérité, & en même-temps aux regles de la prudence chrétienne. La Religion n'autoriſe pas les excès & les indiſcrétions du zele : elle ne condamne que les craintes humaines, & les vues lâches & intéreſſées de l'amour propre. Reſpectons les Grands & les Puiſſans ; mais ne reſpectons pas leurs diſſolutions & leurs ſcandales : rendons à leur perſonne l'amour, l'hommage, le tribut qui leur eſt dû ; mais ne rendons pas les mêmes devoirs à leurs vices : donnons au peuple à leur égard, l'exemple de la ſoumiſſion & de la fidélité ; mais ne lui donnons pas celui de l'adulation & d'une honteuſe baſſeſſe. Les enfans du ſiécle s'étudient aſſez à les corrompre & à les aveugler par le poiſon continuel des éloges : ne proſtituons pas encore nous-mêmes notre

miniſtere à un ſi indigne uſage ; & réſervons leur du moins dans notre ſage & reſpectable ſincérité, une reſſource pour connoître la vérité. Si nos places nous mettent à portée de les inſtruire, ne ſoyons pas occupés de ce qu'ils peuvent pour notre fortune, mais de ce que nous devons à leur ſalut. Le ſeul moyen de leur être utiles, c'eſt de ne pas vouloir qu'ils nous ſoient utiles à nous-mêmes : dès que nous aſpirons à nous ménager leur faveur, il faut commencer par ménager leurs foibleſſes : il eſt rare que leurs graces ne ſoient pas le prix de nos affoibliſſemens & de nos complaiſances. Tremblons quand ils nous comblent de leurs bienfaits ; plus ils nous élevent, plus nous devons craindre que nous nous ſoyons dégradés nous-mêmes ; leurs dons nous coûtent toujours cher, puiſqu'il faut preſque toujours les acheter aux dépens de la vérité & de la dignité de notre miniſtere. Ce n'eſt pas que les Grands ſoient inacceſſibles à la vérité : ils y ſeroient d'autant plus ſenſibles, qu'ils y ſont moins accoutumés : ils ne périſſent la plupart, que parce qu'il ne ſe trouve perſonne autour d'eux qui oſe leur montrer le précipice, & leur tendre la main pour les empêcher d'y tomber : ce n'eſt pas un fond de Religion & de crainte de Dieu qu'il leur manque, ce ſont de Miniſtres qui oſent en faire uſage pour les corriger de leurs paſſions ; & l'Égliſe verroit encore des Théodoſes, ſi la bonté de Dieu lui ſuſcitoit encore des Ambroiſes.

C'eſt donc le reſpect humain, qui éteint en nous le zele ſacerdotal, & l'amour de la vérité. A cette ſource du défaut du zele nous pouvons en ajouter un autre non moins commune, & qui, jeſpere, ne regarde pas ceux qui m'écoutent ici ; c'eſt le déréglement des mœurs.

Il n'eſt pas étonnant qu'un Prêtre qui porte une ame ſouillée de mille paſſions criminelles, ſe trouve ſans force, ſans mouvement, ſans courage, quand il faut les reprendre & les corriger dans les autres. Quelle impreſſion de zele & d'horreur peuvent faire ſur nous des crimes que nous aimons, & que nous portons en nous-mêmes ? Si nous étions capables d'en être touchés en les voyant dans nos freres, nous commencerions par ſentir notre propre miſere. Familiariſés avec l'iniquité, elle devient dans les autres un objet plus capable de nous corrompre, que de nous attriſter ; plus propre à reveiller nos paſſions que notre zele. Les ſcandales publics, dont nous ſommes témoins, ne ſont plus pour nous que des motifs d'impénitence ; juſtifient à nos yeux nos prévarications ſecrettes ; & ce qui auroit dû nous percer le cœur de la plus vive douleur, nous calme, nous raſſure, & acheve d'éteindre en nous tout ſentiment de religion & de repentir. Auſſi ſi nos places nous obligent alors d'annoncer aux Fideles les vérités du ſalut, & de nous élever contre les déſordres publics ; quel froid ! quelle grace ! quel air contraint & déconcerté !

concerté! Non, mes Freres nos repréhenſions ne doivent pas rougir de nos mœurs : un zele déſavoué par une conduite reprochable, eſt un jeu de théatre, qui n'a de ſérieux que l'abus du miniſtere & le ſcandale qui en revient à l'Egliſe. Non ſeulement vous aviliſſez la parole ſainte dans votre bouche : mais vous rendez ſuſpect & inutile le zele des Miniſtres ſaints qui l'annoncent. Le monde, qui voit en eux le même zele que vous lui montrez, y ſoupçonne auſſi les mêmes vices : il ſe perſuade que le zele n'eſt qu'un art & une oſtentation ; & pour ſe juſtifier ſes égaremens, il n'a pas de raiſon plus ſpécieuſe & plus déciſive, que la vie de ceux qui les condamnent : c'eſt le refrain éternel du libertinage ; c'eſt ce langage impie qui fait tout le ſel des ſatyres & des poéſies licencieuſes dont le monde eſt inondé. Un Miniſtre public qui dément par ſes mœurs les vérités qu'il annonce, fait plus d'incrédules & de libertins, que tous ces écrits affreux que l'impiété a enfantés, & qui courent dans les ténebres ; & il flétrit la Religion d'un opprobre, que le zele & la piété de tant de Miniſtres ſaints ne peuvent plus effacer. Le zele contre les vices ne ſied donc, & ne devient utile à l'Egliſe, que dans la bouche de la vertu. Je veux que nos miſeres ne ſoient pas connue des fideles, & que le ménagement dans le crime leur en ait ſauvé le ſcandale : quelles paroles peut fournir à la verité, à la pudeur, à la ſainteté & à

la sévérité de la loi, un cœur double, corrompu, & abruti dans les plus honteuses délices ? Quelle grace aurez-vous, dit l'Apôtre, à tonner contre les adulteres, les fornicateurs, les sacrileges, si tout ce que vous allez dire là-dessus porte contre vous-même ? La honte secrette toute seule de votre état, la contradiction de vos discours & de vos mœurs, le faux personnage que vous jouez, tout cela n'ira-t-il pas faire sécher les paroles jusques dans votre cœur ; & pourrez-vous soutenir un si triste & si honteux ministere ? Quand même vous pousseriez l'artifice & la dissimulation, jusques à emprunter tous les dehors du zele, quel fruit en pourroit-il revenir à vos freres ? On a beau masquer le désordre ; à travers ces apparences de piété, il paroît toujours je ne sais quoi de forcé & d'étranger qui ne coule pas de source : la voix a beau frapper l'oreille ; l'onction secrette y manque, & rien ne va au cœur : on crie, on s'échauffe, on s'emporte ; mais on s'échauffe tout seul, & l'auditeur est glacé : le cœur seul a droit de parler au cœur : on peut bien contrefaire le langage de la véhémence du zele ; mais le zele tout seul peut se copier lui-même.

De plus, chargé d'anathêmes comme vous l'êtes, quelles bénédictions pourrez-vous attirer sur votre ministere ? Serez-vous entre les mains de Dieu un instrument propre à rendre la vie & le salut à vos freres, vous qui comme un autre Lazare,

croupiſſez comme un cadavre puant dans l'horreur & l'infection de la mort ? L'Eſprit ſaint parlera-t-il par une bouche mille fois ſouillée par des diſcours de paſſion, d'indécence & de crime? opérera-t-il l'œuvre de la juſtice & de la ſanctification par un ouvrier d'iniquité & d'hypocriſie ? attachera-t-il ſa grace & ſes bienfaits à des fonctions qui l'outragent,& qui ſont un crime & une profanation à ſes yeux? & ſe ſervira-t-il d'un miniſtere de réprobation & de ſacrilege, pour former ſes Elus & ſes Saints ?

Mais, mes Freres, comment un état de crime & de déſordre dans un Miniſtre ne le rendroit-il pas incapable de zele, & d'aucun ſuccès dans ſes fonctions, puiſque la tiédeur toute ſeule, dans des mœurs d'ailleurs régulieres, y met un obſtacle invincible: nouvelle ſource du défaut de zele.

Oui, mes freres, ce n'eſt pas cet état affreux de déſordre, qui eſt le plus à craindre pour vous : il ne regarde qu'un petit nombre d'ames livrées à un ſens réprouvé, & en qui tout principe de piété & de crainte de Dieu paroît éteint ; & Dieu ne permet pas que ces horreurs & ces ſcandales ſe multiplient dans ſon Egliſe. Mais contre quoi vous devez être plus en garde, c'eſt contre cet état de tiédeur & de négligence dans les fonctions qui en anéantit tout le fruit. Et en effet, comment pourrez vous vous montrer au peuple dans vos fonctions, animé de ce feu divin qui porte des étincelles de grace juſques dans

les cœurs les plus froids & les plus insensibles, vous qui paroissez tout de glace dans la pratique même de vos devoirs; & qui ne sentez rien de vif, ni pour le salut de vos freres, ni pour le vôtre? Si vous rempliſſez votre ministere avec cet air d'habitude, d'ennui, de répugnance inséparable d'une vie tiede & infidele, vous laisserez les mêmes dispositions dans ceux qui vous écoutent: vos fonctions ne reveilleront, ni votre foi, ni votre piété, & elles les laisseront de même endormies dans vos auditeurs. Hélas! il faut dans un Ministre saint & fervent des prodiges de zele, d'application, de patience, de travail, pour combattre tous les obstacles, que le monde, que le démon, que la dépravation des mœurs d'aujourd'hui opposent au succès de son ministere; & souvent malgré toute l'ardeur de son zele & la continuité de ses soins, il a la douleur de les voir inutiles. Et vous, ouvrier lâche & pareſſeux, que pouvez-vous vous promettre de votre lâcheté & de votre pareſſe? quel fruit pouvez-vous attendre d'un champ, où vous ne mettez jamais qu'une main foible & languiſſante, & qui semble ne vous être confié que pour servir d'asyle à votre repos, plutôt que pour être l'objet de vos soins!

Si un simple Fidele, qui vit dans la tiédeur, n'est pas propre au Royaume de Dieu, & est rejetté de sa bouche comme une boisson tiede & dégoûtante qui souléve le cœur, à quoi peut être propre un

Prêtre qui fait l'œuvre de Dieu négligemment ? Quel objet de dégoût pour un Dieu jaloux de ſes dons! quel ſpectacle affligeant pour l'Egliſe qui voit un de ſes miniſteres deſtiné au zele, au travail, au ſalut de ſes enfans, rempli par un Miniſtre tiede & oiſeux, à la place d'un ouvrier fidele qui auroit aggrandi le Royaume de Jeſus-Chriſt, retiré de leurs déſordres une infinité de pécheurs, édifié les Juſtes, & fait toute ſa conſolation & ſa gloire ! Une vie tiede & infidele eſt donc une des ſources les plus communes du défaut de zele.

Il eſt vrai que ſouvent c'eſt une piété tendre & craintive elle-même qui nous éloigne des fonctions : derniere ſource du défaut de zele.

Oui, mes Freres, il ſe trouve tous les jours des Miniſtres qu'un goût outré de rétraite, qu'une délicateſſe mal placée de conſcience, qu'un ſentiment trop pouſſé de leur indignité, & une idée mal appliquée de la ſainteté & de la ſublimité de nos fonctions, rend inutiles à l'Egliſe. Ils préférent le loiſir & la tranquillité de la ſolitude, de la priere, de l'étude, au travail & à l'agitation des fonctions ; ils craignent le péril de la diſſipation, & ils ne craignent pas celui d'une vie inutile : ils ſe perſuadent qu'il ſuffit à un Prêtre d'édifier l'Egliſe par ſes exemples, ſans l'aider de ſes ſoins ; d'être irrépréhenſible aux yeux des hommes, ſans leur être utile ; en un mot, en travaillant à ſon ſalut, d'acquérir le droit

de négliger le salut de ses freres. C'est un goût d'oisiveté, auquel ils se livrent sans scrupule; parce qu'il n'offre que les idées pieuses de retraite, de crainte, d'éloignement du monde & de ses dangers. Les mêmes motifs qui devroient les livrer à l'impulsion de l'Esprit de Dieu, & aux travaux du saint ministere, les en éloignent: les sentimens de foi & de piété, qui seuls peuvent les en rendre dignes, leur en interdisent les fonctions; & parce qu'ils pourroient les exercer avec plus de fruit, ils se croient autorisés à les fuir. Mais, dit saint Grégoire, comment peuvent-ils préférer les douceurs & la sûreté du repos & de la retraite au salut & à l'utilité de leurs freres, depuis que le Fils unique du Pere lui-même n'a pas refusé de sortir du sein du repos éternel, pour venir se rendre utile aux hommes, & leur apporter la vie, la vérité & le salut? *Quâ enim mente is qui proximis profuturus enitesceret, utilitati cæterorum secretum præponit suum, quandò ipse summus Patris Unigenitus ut multis prodesset, de sinu Patris egressus est ad publicum nostrum?*

S. Greg. Past. p. 1. c. 5.

Vous craignez la dissipation, & les dangers inévitables dans les fonctions publiques; mais c'est cela même qui vous y soutiendra: on ne les remplit avec sûreté, qu'autant qu'on les remplit avec crainte. Vous ne vous croyez pas digne d'un ministere si saint & si sublime; mais c'est ce sentiment lui-même qui vous en rendra

digne: on ne l'exerce d'une maniere digne de Dieu, que lorſqu'on s'en reconnoît très-indigne ſoi-même. Vous ſentez plus de goût pour l'étude & pour la retraite; mais eſt-ce le goût ou la regle qui doit décider de vos devoirs? êtes-vous devenu un Miniſtre public, afin de vivre pour vous ſeul? le goût de la retraite aſſure le ſuccès de nos fonctions; & il faudroit nous les interdire, ſi des penchans tout ſeuls de monde & de diſſipation, nous portoient à les embraſſer. Mais vous ne connoiſſez en vous aucun talent: vous êtes perſuadé que vous ſerez inutile à vos freres, & vous croyez devoir laiſſer l'exercice des fonctions à des Miniſtres plus ſaints, plus habiles & plus capables de faire du fruit. Vous êtes perſuadé que vous ſerez inutile à vos freres? mais c'eſt cette perſuaſion même qui attirera une nouvelle bénédiction ſur vos travaux: Dieu eſt jaloux de l'ouvrage de la ſanctification des ames; il ne veut pas que l'homme ſe l'attribue à lui-même; & nous ne ſommes des ſerviteurs fideles & propres à être les coopérateurs de ſes deſſeins de miſéricorde ſur les peuples, qu'autant que nous nous croyons des ſerviteurs inutiles. Enfin, vous ne connoiſſez en vous aucun talent pour les fonctions? mais c'eſt un grand talent qu'un deſir ardent du ſalut des ames; avec un cœur pénétré & enflammé de ce ſaint deſir, on réuſſit toujours: il ſupplée à tous les talens; que dis-je? il les forme lui même en

nous ; au lieu qu'avec les talens les plus éclatans, ſans cette charité tendre & ce zele ſacerdotal, nous ne ſommes qu'un airain ſonnant, & une cimbale retentiſſante. On a tous les talens qui nous rendent utiles à nos freres, quand on a l'amour & le deſir ſincere de leur ſalut ; c'eſt-là ce tréſor dont parle Jeſus-Chriſt, & d'où le Docteur inſtruit dans le Royaume des Cieux, tire tous ſes talens, & toutes ſes richeſſes anciennes & nouvelles. Mettez-vous ſeulement entre les mains de l'Egliſe & de ceux qui la gouvernent, ils ſauront bien vous employer ſelon la meſure de vos talens & de vos forces : ce n'eſt pas à vous, c'eſt à eux qu'il appartient d'en juger : il y a tant de miniſteres, ils trouveront celui qui vous eſt propre ; & quand la nature ſembleroit vous refuſer tout ce qu'il faut pour y réuſſir, la grace ſeule de leur miſſion vous le donnera.

Souvenez-vous donc, mes Freres, qu'on ne ſauroit trop ſe défier des voies qui nous tirent de l'ordre commun ; quelque sûreté, quelque perfection qu'elles nous offrent, elles nous égarent ſi les devoirs de notre état nous appellent ailleurs. Le ſolitaire ſe perdra dans le monde, où les engagemens de ſa profeſſion & la volonté de Dieu ne le demandent pas. Le Prêtre périra dans l'inutilité du repos & de la retraite, dont les devoirs de ſon miniſtere & les beſoins de l'Egliſe ne lui permettent pas de jouir. Rien n'eſt plus oppoſé, dit ſaint Chryſoſ-

tôme, à l'Esprit du Sacerdoce auquel l'Eglise nous a associés, qu'une vie tranquille & retirée, que l'on regarde mal-à-propos comme un genre de vie plus sublime & plus parfait : *Nihil enim minùs aptum est ad Ecclesiæ præfecturam, quàm socordia & ignavia, quam alii exercitationem quandam admirabilem putant.* Non, mes Freres, rien n'est sur pour nous que ce que Dieu demande de nous : la piété n'est pas l'ouvrage humain du goût & du caprice ; c'est le fruit divin de l'orde & de la regle : la défiance de soi-même est une vertu, quand elle nous rend plus attentifs dans l'exercice de nos fonctions : c'est un vice & une illusion, quand elle nous en éloigne : ce n'est pas être humble de préférer un genre de vie de notre choix, à celui que l'ordre commun nous marque & nous prescrit ; c'est au contraire être assez vain, pour vouloir être à soi-même son guide, & déférer plus à ses lumieres & à son jugement, qu'aux regles de l'Eglise. L'orgueil cherche toujours à se singulariser : la véritable humilité aime les voies communes, parce que rien ne mortifie tant l'orgueil, que ce qui nous confond avec tous les autres. *S. Chrys. du sacer. lib. 6.*

Rappellons donc en finissant toutes ces différentes sources du défaut de zele dans les Ministres ; on ne sauroit trop vous les remettre devant les yeux : c'est de ces sources empoisonnées que coulent tous les maux de l'Église ; c'est-à-dire, l'affoiblissement & l'opprobre du ministere, & la dé-

pravation des mœurs des Fideles. C'eſt premiérement, un état de commodité & d'abondance, comme ſi l'indigence ſeule, & non la charité, devoit donner des Miniſtres à l'Egliſe, & des Sanctificateurs aux Fideles. C'eſt en ſecond lieu, un défaut d'amour de Dieu ; il eſt bien éteint dans nos cœurs, quand les déſordres qui l'outragent tous les jours à nos yeux, nous laiſſent tranquilles & inſenſibles. C'eſt troiſiémement, un défaut de charité pour nos freres : peut-on les aimer & les voir périr, ſans que leur perte éternelle réveille en nous le moindre deſir de leur être ſecourables ? C'eſt quatriémement, un reſpect humain qui nous fait ménager aux dépens de la vérité, l'eſtime & l'amitié des hommes ; une lâcheté qui nous lie la langue, & qui préfére notre gloire & nos intérêts propres, à la gloire de l'Egliſe, & aux intérêts de Jeſus-Chriſt : le courage, le déſintéreſſement, une ſainte généroſité, une fermeté ſage & héroïque, ſont les premiers effets de la grace ſacerdotale ; & ſi ces ſentimens ſont effacés de votre cœur, la grace de votre vocation y eſt éteinte. Cinquiémement, une vie criminelle : quel zele contre les vices de ſes freres peut ſentir un Prêtre que ſes propres crimes laiſſent inſenſible ! Sixiémement, une vie tiéde & infidele : le zele eſt une ſainte ferveur qui porte ſes premiers regards & ſes premieres attentions ſur nous-mêmes : on reprend bien mollement ſes freres, quand on ſe

pardonne presque tout à soi-même. Enfin, une piété timide & mal entendue : on se refuse par une pieuse illusion aux fonctions du saint ministere : on se fait de la piété un prétexte pour se dispenser des regles de la piété même : on craint de se perdre soi-même ; & on ne craint pas de se rendre coupable de la perte de ses freres : on croit fuir les périls, ou l'ordre de Dieu & la vocation de l'Eglise nous appellent ; & la fuite devient pour nous le seul péril que nous ne connoissons pas, & que nous avons le plus à craindre.

Anéantissez donc, ô mon Dieu ! dans le cœur de vos Ministres tous les obstacles, que le monde, que la chair & le sang opposent sans cesse au zele, qui doit les rendre les instrumens de vos miséricordes sur les peuples : enflammez-les de cet Esprit de feu & de sagesse, que vous répandites sur vos premiers Disciples : que la succession de ce zele apostolique se transmette d'âge en âge dans votre Eglise avec la succession de la foi & de la doctrine sainte : formez-y toujours des ouvriers puissans en œuvres & en paroles, que le monde n'intimide pas ; que toutes les Puissances de la terre n'ébranlent pas ; que tous les intérêts humains ne touchent pas ; dont votre gloire seule & le salut de leurs freres, regle & anime toutes les démarches ; & qui ne comptent pour rien les suffrages des hommes, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à vous faire bénir & glorifier dans tous les siecles. *Ainsi soit-il.*

DISCOURS

SUR

LA VOCATION

A L'ETAT ECCLESIASTIQUE.

Sicut misit me Pater, & ego mitto vos.

Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Joan. 20 21.

CE sont les paroles de Jesus-Christ apparoissant, après sa résurrection, à ses Disciples assemblés; venant consoler leur foi par sa présence, & calmer leur frayeur par la paix qu'il leur annonce, & qu'il leur laisse comme le plus doux fruit de sa victoire, & le gage le plus cher de son souvenir.

Ce n'eût pas été assez de leur dire, en les établissant Ministres de son Evangile: Je vous envoie; allez, enseignez toutes les nations, & les baptisez en mon nom. Il falloit élever leurs esprits encore abattus

& consternés par le scandale de sa Passion, en leur inspirant de hauts sentimens du ministere sublime auquel il les alloit engager. Aussi leur en donne-t-il l'idée la plus auguste & la plus divine, en comparant leur Mission à la sienne ; & sa sortie du sein de son Pere pour venir dans le monde, à leur départ d'auprès de lui pour porter son Evangile jusques aux extrêmités de la terre : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos.*

En effet, c'est comme s'il leur disoit : Comme j'ai été sur la terre l'Envoyé de mon Pere, vous allez être mes Envoyés parmi les hommes : comme le Pere étoit en moi, se réconciliant le monde, je serai en vous, y exerçant moi-même un Ministere de réconciliation : comme ceux qui me voyoient, voyoient mon Pere, ceux qui vous verront me verront aussi, & vous serez sur la terre les images de ma personne, & les plus vives expressions de ma puissance & de mon autorité : comme c'étoit le Pere qui demeurant en moi, opéroit toutes mes œuvres, ce sera moi qui demeurant en vous, opérerai toutes les vôtres ; qui baptiserai, qui donnerai le Saint-Esprit, qui parlerai devant les Princes & les Rois : comme le Pere m'avoit choisi avant la naissance des siecles, & que tous ses desseins éternels de miséricorde sur les hommes se rapportoient à moi, je vous ai choisis dès le commencement du monde, & tous mes desseins éternels sur mon Eglise ne roulent que sur vous : comme le Pere m'a donné

toute puiſſance, je vous donne auſſi les clefs de la mort & de la vie, du Ciel & de l'Enfer ; & je vous laiſſe une puiſſance qui paroîtra même ſurpaſſer la mienne. Le Pere m'a fait aſſeoir à ſa droite, & m'a ſoumis tous mes ennemis; je vous ferai aſſeoir ſur douze trônes pour juger les Tribus d'Iſraël : le Pere m'a rendu témoignage du haut du Ciel, en paroiſſant ſur une nuée magnifique ; & je paroîtrai un jour dans les airs aſſis ſur une nuée de gloire, environné de tous les Anges du Ciel, pour vous rendre témoignage devant les nations aſſemblées. Enfin, comme j'ai clarifié mon Pere ſur la terre, vous allez me clarifier, confeſſer mon nom, & le porter dans tout l'univers juſques à la conſommation des ſiecles : mais comme la Miſſion que j'ai reçue de mon Pere a été le principe & le fondement de toute mon autorité & de toute ma grandeur, la Miſſion que vous recevez aujourd'hui de moi va être auſſi le ſeul fondement de la vôtre : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos.* Et c'eſt à cette derniere réflexion que je borne tout le fruit que vous devez retirer d'un parallele ſi auguſte, & qui nous laiſſe de notre miniſtere des idées ſi ſublimes, & en même-temps ſi terribles.

Plus les fonctions où nous ſommes appellés ſont élevées, plus la Miſſion eſt néceſſaire. Que perſonne, dit ſaint Paul, ne ſoit aſſez téméraire pour oſer uſurper cet honneur ; il n'eſt dû qu'à celui qui y eſt
Hebr. 5. appellé de Dieu comme Aaron : *Nec quiſ-*

quam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tamquam Aaron. S'il a fallu que Jesus-Christ lui-même fût envoyé de son Pere pour commencer son ouvrage, il faut, à plus forte raison, que nous soyons envoyés de Jesus-Christ pour le continuer; & comme nous sommes appellés au même ministere que lui, il faut que les marques de notre vocation soient les mêmes. Or, qu'elles sont les marques essentielles de la vocation de Jesus-Christ; c'est-à-dire, celles dont il se sert pour prouver aux Juifs qu'il est l'Envoyé de son Pere? Je vais vous les exposer; & c'est me renfermer préciſément dans les paroles de mon texte: je vous préſenterai la regle; chacun de vous en fera l'application sur soi-même. Jesus-Christ paroissant aujourd'hui au milieu de vous, pourroit-il vous dire à chacun en particulier, comme autrefois à ses Disciples assemblés: Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoie: *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos*; c'est ce qu'il faut examiner.

Mais avant d'entrer en matiere, je suppose que la vocation du Ciel est nécessaire dans le choix que nous faisons d'un état de vie; & mon dessein n'est pas d'établir ici en général une vérité si capitale sur laquelle on vous a déjà instruits. Vous savez que notre destinée entrant dans le gouvernement général de l'univers, & tenant, pour ainsi dire, à tout ce qui nous environne par des rapports infinis & secrets, nous ne pouvons

pas plus en disposer que de la conduite universelle, & de l'harmonie entiere de ce monde visible ; que le choix d'un état de vie devant être le moyen principal de notre justification, il ne peut non plus être l'ouvrage de l'homme seul, que sa justification elle-même ; & qu'enfin l'homme fut à la vérité laissé entre les mains de son conseil, mais que son sort demeura toujours entre les mains de Dieu.

Mais quand même le Seigneur auroit laissé au caprice des hommes, le choix de tous les autres états ; quand même par une supposition insensée, & injurieuse à la sagesse & à la providence du souverain modérateur de l'univers ; quand même le hasard tout seul présideroit à cette variété de conditions, qui partagent les hommes, & fournissent aux divers besoins de la société ; quand même, comme ces Philosophes insensés, nous nous figurerions une divinité indolente, qui après avoir tiré le monde du néant, se seroit retirée en elle même, laisseroit au destin, c'est-à-dire au hasard, la conduite de son ouvrage ; ne veilleroit plus sur cet univers, & regarderoit ce détail, ou comme un amusement indigne de sa grandeur, ou comme un soin incompatible avec son repos : néanmoins il faudroit toujours lui réserver, dit saint Cyprien, le choix de ses Ministres, comme une affaire qui lui est propre, & qui le regarde lui seul, puisqu'il s'agit d'établir des hommes fideles à soutenir ses intérêts,

agréables à ſes yeux, pour paroître en ſa préſence, & lui offrir des dons & des ſacrifices; zélés pour l'honneur de ſes autels propres à lui attirer les vœux & les hommages des peuples; & en un mot, dépoſitaires de ſes loix, interpretes de ſes volontés, & chargés, pour ainſi dire, du ſoin de ſa gloire ſur la terre. Il demeure donc établi que l'honneur du ſacerdoce ne doit pas être la ſuite du choix de l'homme, mais de la vocation de Dieu; que nul ſans une intruſion ſacrilege, ne peut parler en ſon nom, s'il ne parle de ſa part; uſer de ſa puiſſance; s'il ne l'a reçue de lui; traiter les affaires du Seigneur, ſi lui-même ne l'en a chargé; & être l'homme de Dieu, comme parle ſaint Paul, s'il n'eſt pas l'Envoyé de Dieu.

Mais ce qui me paroît le plus eſſentiel ſur cette matiere, n'eſt pas de convaincre en général qu'il faut être appellé à l'état ſaint du ſacerdoce pour y entrer légitimement; on ne s'aviſe guere d'en douter, mais de vous rappeller à votre propre conſcience, & vous faire demander à vous-même: Suis je appellé? eſt-ce la vocation de Jeſus-Chriſt, ou la voix de la chair & du ſang qui m'a placé dans le ſanctuaire? l'état ſaint auquel j'aſpire, eſt-ce la deſtinée que le Seigneur m'avoit préparée avant la naiſſance des ſiecles? ſuis-je à ma place, ou occupai-je la place d'un autre? & en un mot, Jeſus-Chriſt m'a-t-il envoyé comme ſon Pere l'avoit envoyé? Pour éclaircir ce

doute ſi intéreſſant pour notre ſalut éternel, il n'y a qu'à établir qu'elles ſont les marques de la Miſſion & de la vocation de Jeſus-chriſt, voir en même-temps nous les retrouverons dans la nôtre.

Lorſque Jeſus-Chriſt veut prouver aux Juifs incrédules, qu'il eſt l'Envoyé de ſon Pere, qu'elles ſont les marques qu'il leur donne de la vérité de ſa Miſſion? En premier lieu, le témoignage de ſon Pere: C'eſt mon Pere, dit-il, qui rend témoignage de moi: j'ai un témoignage encore plus grand que celui de Jean. En ſecond lieu, le témoignage des Prophetes qui l'avoient annoncé, & des peuples avec leſquels il avoit vécu; Liſez les Ecritures, leur diſoit-il; elles parlent toutes de moi: interrogez ceux qui m'ont vû & entendu, & ils vous rendront témoignage de ce que j'ai fait parmi eux. En troiſieme lieu, le
Joan. 14. 30. témoignage de ſa propre conſcience: *Le Prince de ce monde eſt venu, & il n'a rien*
Ibid. 8. 46. *trouvé du ſien en moi. Qui de vous me reprendra de quelque péché?* Enfin, le témoi-
Ibid. 10. 38. gnage de ſes œuvres & de ſes prodiges: *Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.* Or, puiſque la Miſſion de Jeſus-Chriſt eſt le modele de la nôtre, & qu'il nous envoie comme ſon Pere l'a envoyé, il faut que notre vocation ſoit accompagnée des mêmes témoignages qui prouvent la vérité de la ſienne.

Le témoignage de ſon Pere rendu ſouvent du haut du ciel, en préſence, non

seulement de ses Disciples, mais encore des Juifs, est le premier témoignage que donne Jesus-Christ de la vérité de sa Mission. Mais que conclure de-là, direz-vous? qu'il faut que Jesus-Christ paroisse dans les airs pour nous rendre témoignage devant les peuples? Non certes, mes Freres: & il n'y eût jamais qu'un Saül, qu'un vase d'élection, destiné à fonder l'Eglise des Gentils, qui eut le privilege de faire descendre Jesus-Christ du ciel, & paroître dans les airs pour l'appeller à l'apostolat. Il ne parle plus maintenant que par la bouche des premiers Pasteurs; il s'en remet à eux pour le choix de ses Ministres; c'est l'ordre ordinaire de la vocation au ministere, & leur témoignage est le sien. Comme ce sont eux qui sont chargés du dépôt de la foi & de tout le culte, ce sont eux aussi qui ont le pouvoir de le perpétuer, pour ainsi dire, sur la terre, en y perpétuant par l'ordination le sacerdoce qui en fait comme l'ame, le fond & la plus essentielle fonction. Le témoignage des premiers Pasteurs est donc la premiere marque d'une vocation canonique.

Il est vrai que depuis l'accroissement du troupeau, le Pasteur principal ne pouvant plus connoître par lui-même toutes ses brebis, il seroit difficile qu'il les appellât par leur nom pour les associer au ministere: il a fallu qu'il se déchargeât sur des Ministres inférieurs du soin d'examiner & d'élever ceux qui devoient être séparés & con-

ſacrés au Seigneur. Des maiſons de retraite ont été élevées pour faire ce diſcernement; & c'eſt-là où ceux qui ſe deſtinent au ſacerdoce, long-temps éprouvés ſous les yeux de leurs conducteurs, reçoivent de leur bouche le témoignage qui détermine le premier Paſteur à les appeller aux fonctions ſaintes de l'autel, & à ſe décharger ſur eux d'une partie de la ſollicitude paſtorale.

Or, ces conducteurs prépoſés pour examiner ſi Dieu vous appelloit au miniſtere, vous ont-ils rendu ce témoignage ? & pouvez-vous compter parmi les marques de votre vocation, les ſuffrages de ceux qui étoient établis pour en être les arbitres ? Vous répondrez, ſans doute, que ce témoignage vous eſt aſſuré; & par-là, votre vocation vous paroît sûre. Mais attendez, avant de vous raſſurer, que nous faſſions là-deſſus quelques réflexions.

Un témoignage, pour être sûr, ſuppoſe une parfaite connoiſſance du côté de ceux qui le donnent, & la ſincérité & la bonne foi à ſe montrer du côté de ceux qui le reçoivent. S'il eſt fondé ſur l'erreur, ou parce qu'on ne vous a pas connu, ou parce que vous ne vous êtes pas fait connoître, les hommes peuvent le recevoir, mais Dieu le rejette. Or, je vous demande : Vous êtes-vous fait connoître à fond à ceux à qui vous avez confié dans ces maiſons de retraite, les ſecrets de votre conſcience ? vous êtes-vous montré ſans diſſimulation au ſage con-

ducteur qui devoit prononcer entre vous & lui seul sur la grande affaire de votre vocation ? l'avez-vous introduit dans l'intérieur de votre ame ? lui avez-vous ouvert le livre de mort, & l'histoire de toute votre vie ? Je ne vous demande point si vous n'avez pas menti à l'Esprit-saint : à Dieu ne plaise qu'un si noir soupçon puisse jamais sortir de ma bouche, ni tomber sur aucun de ceux qui m'écoutent ! Mais je vous demande, si vous avez montré vos passions dans leur source, vos chûtes dans vos penchans déreglés, & le caractere constant de votre cœur dans les désordres qui ont toujours le plus dominé dans vos mœurs ? je vous demande, si laissant vos premieres mœurs dans des ténebres affectées ; si n'osant reveler votre honte, ni toucher à ce trésor d'iniquité, sous prétexte que ces péchés vous ont été autrefois remis, vous ne vous êtes pas contenté d'exposer les dernieres circonstances de votre vie, & certains traits vagues & généraux, où il est impossible de vous connoître, & qui n'ont rien qui vous caracterise en particulier ? je vous demande si vous n'avez pas imité ces Gabaonites, qui pour se faire associer à un peuple saint, turent leur nom, leurs superstitions, leur premiere origine, l'histoire de leurs mœurs & de leurs peuples, affecterent des dehors modestes, & tout propres à émouvoir ; & surprirent ainsi la sagesse & la piété de Josué ? Si cela est ainsi, ne vous rassurez pas sur des té-

moignages qui ne ſont fondés que ſur une connoiſſance ſi imparfaite de vous-même : le conſentement de vos conducteurs n'eſt plus pour vous une marque de vocation ; c'eſt peut-être la punition la plus terrible de vos ménagemens. Vous devez avoir le reſte de vos jours cette peine ſur la conſcience : Je ſuis entré dans un miniſtere de vérité par la voie de la diſſimulation : je ne ſais ſi je ſuis un intrus, ou un Miniſtre envoyé de Jeſus-Chriſt ; & dans ce doute, la préſomption contre vous n'eſt pas douteuſe. Vous n'avez ſuivi, ni l'ordre de Dieu, ni la regle de l'Egliſe : quand elle demande le témoignage de vos conducteurs, elle ſuppoſe que vous vous êtes fait connoître à eux : or, vous avez éludé cette loi ſainte ; vous vous êtes appellé vous-même : jugez ſi l'Eſprit de Dieu, cet Eſprit de vérité & de ſincérité, peut avoir préſidé à une vocation qui a pris ſa ſource dans la duplicité & dans l'artifice. Premiere réflexion.

Je vous demande en ſecond lieu · l'eſpérance de vous rendre vos conducteurs favorables, n'a-t-elle pas été l'ame de toutes vos démarches pendant le temps deſtiné à une courte épreuve ? vos prieres, votre modeſtie, votre exactitude, n'ont-elles pas été des brigues ſecrettes, & des pieges que vous tendiez à leur religion ? un témoignage ainſi ſurpris, peut-il être de quelque poids auprés de Dieu : les hommes ne voient & ne jugent que par les appareu-

ces ; mais le Seigneur a-t-il des yeux de chair comme l'homme ; & ne voit-il pas le fond des cœurs? Je vous demande encore, si vous défiant de vous-même, & craignant que les marques de votre vocation ne parussent très-douteuses à ceux qui doivent en juger, vous n'avez pas employé auprès d'eux des sollicitations étrangeres, des recommandations domestiques, le crédit du nom, du rang, de la naissance ? Malheur à nous, si acquiesçant à la chair & au sang, nous avons trahi, pour plaire aux hommes, les intérêts de Jesus-Christ ; si nous avons livré l'Eglise pour laquelle le Seigneur Jesus s'est livré lui-même ; & si les mêmes voies humaines, qui marquoient si bien, selon les regles de la discipline, votre indignité, ont pu obtenir de notre foible un témoignage que vous étiez digne ! Mais quand cela seroit, notre infidélité changeroit-elle les regles saintes ? pouvons-nous appeller ce que Dieu rejette ? ne maudit-il pas nos bénédictions ? Nous avons été les interprétes de vos cupidités, & non des volontés du Seigneur : en un mot, vous avez le témoignage des hommes, mais vous n'avez pas celui de Dieu.

Vous auriez lieu de vous calmer, si éloigné de tout desir & de toute démarche, ne regardant qu'avec frayeur les dangers & l'excellence du sacerdoce, un autre Ananie vous étoit venu dire de la part de Jesus-Christ, que vous étiez destiné à l'ouvrage du ministere ; un autre Elie vous eût or-

donné, comme autrefois ce Prophete à son disciple Elisée, de renoncer à tous les soins de la terre, & de le suivre pour être son successeur dans le ministere prophétique. Mais si le suffrage de vos conducteurs n'a été que le fruit de vos ménagemens & de vos soupleſſes, ce n'eſt pas l'Esprit de Dieu qui a parlé par eux, c'eſt le vôtre : votre miſſion eſt l'ouvrage de l'homme : vous n'êtes donc pas l'Envoyé de Dieu. Car, dites-moi, je vous prie, quand même la chair & le ſang, quand même vos ſollicitations & vos démarches, n'auroient eu aucune part au choix que vos Paſteurs & vos conducteurs ont fait de vous, & qu'ils n'auroient ſuivi dans le témoignage favorable qu'ils vous ont rendu, que les lumieres & les mouvemens de leur propre conſcience, vous devriez toujours trembler qu'ils n'euſſent pris le change ; vous devriez toujours craindre que Dieu, pour punir vos péchés ſecrets, ne leur eût envoyé un eſprit d'erreur, & n'eût permis qu'ils euſſent fait, en vous choiſiſſant, un choix injuſte : car leur témoignage eſt néceſſaire ; mais il n'eſt pas infaillible. Les Jérômes, les Grégoires, les Auguſtins, les Népotiens, les plus ſaints Prêtres de ces ſiecles heureux, avec toutes les marques les plus claires d'une vocation légitime de la part de leurs Paſteurs, ne pouvoient ſe calmer ſur ces pieuſes incertitudes : des Anachoretes conſommés dans une piété éminente par de longues macérations & par une vie angélique,

que, appellés par leur Evêque au sacerdoce, se mutiloient pour se dérober à un fardeau & à un honneur, dont à peine ils croyoient les Anges dignes ; & le suffrage & l'ordre même de leur Pasteur qu'ils respectoient si fort d'ailleurs, ne pouvoit les rassurer contre le sentiment de leur propre indignité : & vous qui leur avez arraché par artifice leur suffrage ; vous qui les avez comme forcés de bénir ce qu'ils auroient dû maudire, vous vous rassureriez sur des préjugés si terribles contre vous-même ? vous croiriez que l'Eglise vous reçoit parmi ses Ministres, parce que les hommes que vous avez surpris ne vous ont pas exclu de ce rang ? vous seriez calme sur votre vocation, parce que l'autorité de vos supérieurs n'y a mis aucun obstacle ; & vous ne vous croiriez pas intrus, parce que vous les avez fait consentir à votre intrusion ? Jugez si cette sécurité n'est pas peut-être elle-même la plus terrible punition de l'attentat qui vous a fait usurper, sans vocation, l'honneur formidable du sacerdoce. Il demeure donc établi, que la premiere marque de notre vocation est le témoignage des Pasteurs, comme la premiere marque de la Mission de Jesus-Christ fut le témoignage de son Pere.

La seconde marque que Jesus-Christ donne aux Juifs de la vérité de sa Mission, est le témoignage des Prophetes qui l'avoient annoncé, & des peuples qui l'avoient vû & entendu. En effet, le peuple paroît par-tout favorable au Sauveur : & les

Pharisiens piqués de cet applaudissement public auquel ils aspiroient eux-mêmes, & qui étoit le seul but de leurs jeunes hypocrites & de leurs longues prieres, ne pouvoient s'empêcher de s'en plaindre. Cette foule insensée, disoient-ils, qui ne connoît point la loi, & qui est maudite, court après lui. Tantôt les troupes veulent l'établir Roi sur la Judée, tantôt elles glorifient le Seigneur sur ce qu'il a suscité un si grand Prophete dans Israël; tantôt les femmes de Jérusalem béniſſent les entrailles qui l'ont porté; tantôt le peuple vient au-devant de lui, & le reçoit en triomphe dans Jérusalem.

Et certes, auroient-ils pu refuser leurs acclamations à un homme extraordinaire & divin, qui ne paroissoit avoir qu'un seul desir, & c'étoit celui de sauver les hommes; qui avec les plus grands talens qu'on eût encore vus sur la terre, ne se produisoit qu'à un petit nombre de Disciples obscurs & grossiers; ne vouloit instruire que les pauvres; & ne cherchoit pas, comme ces inventeurs de sectes, à faire valoir sa doctrine par le rang & la distinction de ses auditeurs, mais par la piété sincere de ses Disciples; un homme qui ne savoit parler que du Ciel, qui ne comptoit pour ses proches & pour ses amis, que ceux qui faisoient la volonté du Pere céleste; un homme, qui maître de toute la nature, commandant aux vents & à la mer, multipliant les pains, trouvant, quand il lui plaisoit, des trésors dans les entrailles des poissons,

se reduisoit à un état bien au-dessous du médiocre, & paroissoit encore plus grand par le mépris qu'il faisoit de ces sortes d'avantage temporels, que par la facilité qu'il avoit à se les procurer ; un homme qui fuyoit les Grands sans les mépriser, & qui les reprenoit sans les craindre ; qui vouloit qu'on rendît à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu ; & enfin, qui dans le détail de ses actions les plus secrettes, étoit aussi grand, aussi divin, que dans celles où il étoit exposé aux regards publics, & en qui ceux qui le voyoient de plus près n'avoient jamais pu remarquer un seul de ces momens où la vertu la plus austere se relâche, & cherche à se délasser, pour ainsi dire, autour de ses propres foiblesses ?

Le suffrage des peuples est donc la seconde marque d'une vocation canonique. Mes chers Freres, écrivoit saint Cyprien à son peuple, nous avons coutume de vous consulter dans les Ordinations, & d'examiner avec vous en commun les mœurs & les mérites de ceux à qui nous devons imposer les mains. Il est bien juste aussi, comme dit l'Eglise dans le Pontifical, que ceux qui doivent naviger dans le même navire, si intéressés à l'habileté du Pilote qui doit les conduire, aient quelque part à son élection, & que leur témoignage soit écouté. Le Prince n'étant établi que pour les peuples en tout ce qui regarde le culte de Dieu, il est de l'ordre que le suffrage des *S. Cypr. Ep. 64.*

peuples concoure au choix qu'on fait de lui. Tel a été dans les premiers temps, vous le savez, l'usage de nos peres, le peuple étoit appellé & consulté dans l'ordination des Clercs : les Apôtres eux-mêmes assemblerent tous les Fideles, & demanderent leurs suffrages pour l'élection des premiers
Act. 6.3. Diacres : *Considerate viros ex vobis.* Une imposition des mains, dit saint Cyprien, n'est ni juste, ni légitime, lorsqu'elle n'a pas eu les suffrages publics. Il falloit même, selon saint Paul, avoir un bon témoi-
1. *Tim.* gnage parmi les infideles : *ab iis qui foris*
3. 7. *sunt ;* & rien ne paroissoit plus indispensable à celui qu'on devoit associer au ministere saint, qu'une réputation pure & sans tache dans l'esprit des peuples, afin que l'honneur du sacerdoce ne fût point avili, & le culte déshonoré par ceux qui en étoient établis les Ministres.

Je sais que l'héréſie toujours extrême a poussé trop loin cette vérité ; & que renversant la sainte discipline de l'ordination, la fécondité du Pasteur principal, la succession sacerdotale, & la nécessité d'une Mission, elle a établi le peuple & le Magistrat, seuls électeurs des Ministres du Sanctuaire, & changé les cérémonies les plus saintes & les plus augustes de l'ordination, en un tumulte populaire, & une affaire purement civile. Mais tel a été de tout temps le destin de ceux que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, d'aller à l'erreur par la vérité, & d'établir de nouveaux abus, en voulant rétablir les anciens usages.

L'Eglise demande encore le suffrage des peuples dans l'élection de ses Ministres : c'est un reste du premier usage qu'elle a conservé ; mais c'est un de ces traits primitifs & respectables, qui marquent l'ancienne beauté de la discipline, qui servent de monument, mais qui ne sauroient servir de modele. Elle n'assemble plus, à la vérité, les Fideles dans le temple, où l'on va vous imposer les mains, pour apprendre d'eux si vous avez conservé saintement parmi eux, & d'une maniere digne de Dieu ; cette voie ne seroit plus ni sûre, ni possible ; mais ne croyez pas pour cela que l'Eglise néglige le consentement & le suffrage des peuples : c'est toujours pour elle une marque nécessaire de vocation : la maniere de le demander, ce suffrage, a changé ; mais la regle ne change pas. L'Eglise fait annoncer trois fois solemnellement dans le lieu de votre naissance à l'assemblée des Fideles, plusieurs jours avant de vous imposer les mains, que son dessein est de vous admettre au rang sacré des Ministres : elle interpelle la conscience de chaque Fidele en particulier, s'il connoît en vous quelque empêchement canonique qui vous rende indigne du ministere, de venir le réveler en secret à ceux à qui il est de l'intérêt de l'Eglise que vous soyez connu. J'avoue que cette perquisition demeure presque toujours sans effet du côté des peuples ; mais elle ne renferme pas moins une condition essentielle pour l'aspirant au ministere ; c'est-

à-dire que l'Eglise exige, comme une marque indispensable de vocation, que vous puissiez entrer en jugement avec votre peuple, & le prendre à témoin de l'intégrité de vos mœurs; elle exige que, comme Jesus-Christ, vous soyez en état de défier même vos ennemis de vous reprendre d'aucun péché, de ceux du moins qui traînent avec eux du scandale & de l'infamie : c'est-à-dire qu'elle exige, que semblable à Tobie, vous vous soyez distingué des autres enfans d'Israël; & que tandis que ceux de votre âge couroient, comme des insensés, participer aux abominations de Samarie, vous avez toujours été un fidele adorateur du Dieu de vos peres : c'est-à-dire enfin, qu'elle exige que les peuples, témoins de la candeur & de l'innocence de vos mœurs, aient mille fois appellé heureuses les entrailles qui vous ont porté; & que les vœux secrets, les préfages publics, & le consentement tacite des Fideles, vous aient élevé sur le trône sacerdotal long-temps avant qu'elle même eût résolu de vous y placer. Et voilà le témoignage des prophéties que votre vocation doit avoir de commun avec celle de Jesus-Christ. Ainsi les Fideles de Listres & d'Icone, rendoient devant l'Apôtre un témoignage avantageux à Timothée, élevé par une mere pieuse dans la lecture des Livres saints; & leurs souhaits publics pour son élection au ministere, que saint Paul appelle des prophéties, avoient mille fois précédé son Ordination : *Secundùm præcedentes in te prophetias.*

1. *Tim.* 1. 18.

Or, trouvez-vous dans votre vocation cette marque si consolante ? Repassez sur les lieux ou se sont écoulés vos premiers ans ; votre mémoire y est-elle en bénédiction ? vous y êtes-vous distingué de la licence, de l'emportement de votre âge par des mœurs plus graves, plus réglées & plus pures ? avez-vous paru aux témoins de votre jeunesse, destiné à l'Autel par l'innocence de votre vie, par un goût anticipé pour tout ce qui regarde le culte divin, avant que l'Eglise vous eût choisi pour vous en confier les fonctions ? pouvez-vous nous alléguer en votre faveur ces suffrages précoces & prophétiques ? vos premieres inclinations n'annonçoient-elles pas bien plus une vie molle, mondaine, efféminée ; ou une profession militaire, libertine, tumultueuse ; qu'un ministere de modestie, de régularité, de piété, de charité ? Interrogez les peuples qui vous ont vu ; faites les consentir dans le Sanctuaire ; allez recueillir leurs suffrages, & reconnoissez dans leur voix, la voix de Dieu. Encore frappez du souvenir tout récent de vos premiers égaremens, ne seront-ils pas surpris de votre témérité ? ne s'écrieront-ils point : *Nous ne voulons pas que celui-ci regne sur nous ?* Luc. 19. 14. C'est à vous à nous le dire : & pour moi je vous dis que vous êtes à plaindre, si ces traits vous peignent au naturel ; & si malgré ce désaveu public, & un témoignage si sûr que vous n'êtes point appellé, vous allez vous présenter à l'autel chargé, pour ainsi

dire, des anathêmes de tout le peuple. Voilà la regle ; c'eſt à vous à vous l'appliquer. Si les peuples au milieu deſquels j'ai vécu, ſe choiſiſſoient des Miniſtres, pourrois-je me flatter que leur choix tomberoit ſur moi? croiroient-ils mes mains aſſez pures pour offrir à l'autel leurs dons & leurs vœux, & le ſang précieux de l'Agneau ſans tache, pour les laver de leurs ſouillures? ma langue leur paroîtroit-elle aſſez chaſte pour leur annoncer les vérités éternelles? ma vie aſſez irrépréhenſible, pour avoir droit de les exhorter à la vertu, & de leur reprocher leurs infidélités & leurs crimes? Si vous n'avez pas ce témoignage : ou vous n'êtes pas envoyé comme Jeſus-Chriſt ; ou les regles ſur leſquelles l'Egliſe veut que nous jugions de votre vocation, ſûres & générales pour tous les autres, ſouffrent pour vous des adouciſſemens & des reſtrictions.

Le témoignage des Paſteurs & des peuples forment donc les deux premieres marques de vocation: mais elles ne ſuffiſent pas; ſouvent ce qui eſt grand devant les hommes, n'eſt digne que de rebut aux yeux de Dieu, Quand même, dit ſaint Chriſoſtôme, tout le monde vous appelleroit, & vous feroit même violence, examinez les qualités de votre ame; & ne vous rendez point, ſi vous vous trouvez indigne de cet honneur. Car, ajoute ce Pere, ſi avant qu'on vous appellât, vous étiez indigne & inhabile, êtes-vous devenu plus digne & plus propre

S. Chryſ. lib. 4. de ſacerd.

du moment qu'on vous a appellé? *An cùm te nullus vocaret, imbecillis & minimè idoneus eras; ubi primùm verò comperti sunt qui honorem ad te deferunt, derepente in valentem atque idoneum evasisti?*

Aussi la troisieme marque que Jesus-Christ donne de la vérité de sa Mission, est le témoignage de sa propre conscience. Et ce témoignage renferme premiérement, l'innocence toute divine de son ame: *Le Prince de ce monde est venu*, dit-il, *& il n'a rien trouvé du sien en moi.* En second lieu, son goût & son zele pour les fonctions de son ministere: *Ma nourriture*, dit-il, *est de faire la volonté de mon Pere, & de consommer l'ouvrage pour lequel il m'a envoyé.* Enfin, la pureté de ses intentions: *Je ne cherche pas ma gloire propre, mais la gloire de celui qui m'envoie.* *Joan.* 14. 30. *Joan.* 4. 34. *Joan.* 8. 50.

Or, notre conscience peut-elle nous rendre à nous-mêmes ces trois témoignages? Premiérement, un témoignage d'innocence: je vous l'ai déjà dit par occasion, & je vous le dis aujourd'hui par une suite de mon sujet. L'ordre sacerdotal, selon saint Epiphane, n'étoit presque tiré autrefois que de l'ordre des Vierges: *Sacerdotium ex Virginum ordine præcipuè constat.* Il falloit avoir conservé son innocence pour être honoré du sacerdoce: la pénitence publique elle-même étoit un empêchement, & comme une note d'infamie qui rendoit incapable le pénitent d'être choisi pour le saint ministere: la pureté, qu'on tiroit des larmes & des ma-

cérations de ce bain douloureux, paroiſſoit encore flétrie de certaines taches qui bleſſoient la ſainteté & la majeſté des myſteres terribles. On étoit devenu un vaſe d'honneur lavé, néttoyé, purifié par la pénitence, il eſt vrai; mais l'odeur du vieux levain reſtoit encore, & on n'étoit pas propre à être placé ſur l'autel. La laine qui devoit entrer dans les ornemens des Prêtres & des Lévites de la loi, quelque brillante qu'elle fût, étoit rejettée & eſtimée immonde, ſi elle devoit ſon éclat à l'art & à la teinture; ſi ſa beauté n'étoit pas naturelle, & qu'elle n'eût pas ſa premiere blancheur. Il falloit que les pierres qui devoient compoſer l'autel, n'euſſent point été taillées; c'eſt-à dire, qu'elles ne duſſent leur beauté, ni à l'induſtrie du ciſeau, ni aux effort du marteau, mais au ſein heureux d'où on les avoit tirées. Ce n'étoient-là que des figures: Dieu n'étoit jaloux à ce point de la ſainteté d'un temple & d'un ſacerdoce vuide & figuratif, que pour nous tracer de loin la pureté angélique qu'éxigeroit le ſacerdoce Chrétien. Mais où ſont ceux qui portent à ce feſtin ſacré cette robe d'innocence, ſeule digne des nôces de l'Agneau: cette robe ſans laquelle nul n'avoit droit d'entrer dans ce lieu ſaint? O innocence! fille du ciel, ornement de l'ordre ſacerdotal, lys odoriférant du jardin de l'Epoux, ſeul deſtiné à parer ſes autels, où vous êtes-vous retirée? Avez-vous quitté la terre pour toujours? & ſi le monde n'eſt plus digne de vous, le lieu

ſaint du moins ne ſauroit-il plus vous ſervir d'aſyle ? Mais ne faiſons pas des vœux inutiles. Vous en connoiſſez encore, ſans doute, ô mon Dieu ! de ces ames choiſies, qui dans la corruption univerſelle de nos mœurs, ſe ſont toujours conſervées pures & agréables à vos yeux ; votre bras n'eſt pas racourci : vous pouvez également retirer du fond de la mer, ou faire marcher ſur les eaux, au milieu des vents & des tempêtes, ſans qu'on y ſoit ſubmergé : & il ne vous en coûta pas plus de préſerver trois jeunes Hébreux au milieu d'une fournaiſe ardente, un Daniel dans la foſſe aux lions, un Loth au milieu de Sodome, qu'un jeune Tobie dans une maiſon ſainte. Mais nous nous connoiſſons auſſi : nous confeſſons en votre préſence que nous ſommes pécheurs ; & quoique votre main puiſſante eût pu nous préſerver de la corruption, nous reconnoiſſons avec une profonde confuſion que nous avons tous eu beſoin de la grace qui en délivre, du bain ſalutaire qui en purifie, & de cette ſeconde planche heureuſe qui peut encore ſauver ceux qui ont fait naufrage après le baptême.

Je ne vous demande donc pas ſi votre innocence eſt encore pure & entiere. L'Egliſe ne pouvant plus preſque l'obtenir, ſemble auſſi ne plus l'exiger : ſes miniſteres ne ſont pas moins ſublimes qu'autrefois ; ſon ſacerdoce n'eſt pas moins ſaint ; ſon eſprit eſt toujours le même ; & ſi elle ne met plus que ſes ſouhaits à la place de l'ancienne ſé-

vérité de ſes regles, ce n'eſt pas elle qui a changé, c'eſt nous ſeuls qui l'avons, pour ainſi dire, changée. Mais je vous demande, de quelle nature ſont vos chûtes paſſées? car quoique l'Egliſe ſemble ne plus exiger à la rigueur une innocence abſolument conſervée, il y a néanmoins différens dégrés dans la maniere dont vous pouvez l'avoir perdue. Je vous demande donc: vos chûtes ſont-elles de ces fautes, où la fragilité de l'âge & la ſéduction des exemples entraînent quelquefois; mais d'où un bon naturel, un fond de religion & de crainte de Dieu, retirent bientôt; de ces fautes paſſageres, qui n'ayant pas long-temps croupi dans le cœur, n'ont pas eu le loiſir de le gâter, d'éteindre la foi, de laiſſer dans l'ame les penchans durables & comme ineffaçables du vice; en un mot, de ces fautes rarement commiſes, promptement réparées? Si cela eſt, ſi c'eſt-là l'image de votre conſcience, humiliez-vous; tremblez, ſentant que vous portez en vous une indignité, qui, ſelon les regles, devroit vous exclure du Sanctuaire; reſtez, comme le Publicain à la porte du Temple: mais avancez, ſi l'on vous l'ordonne, & avancez avec frayeur & avec confuſion: penſez que l'Egliſe ſe relâche en vous admettant; que la rareté des innocens a ouvert aux pénitens une porte de condeſcendance dans ſon Sanctuaire; & qu'il ne s'agit plus pour elle de choiſir comme autrefois entre les plus ſaints, mais entre les moins indignes.

Mais vos fautes ſont-elles de la nature de ces chûtes qui ont paſſé en habitude ? de ces morts anciennes, où les Lazares à demi pourris, répandent au loin l'infection & la puanteur ; où la durée du déſordre a effacé de l'ame non ſeulement ſa premiere blancheur, mais encore tous les ſentimens de pudeur & de vertu, qui pouvoient lui reſter encore ; où l'habitude du crime a mis en elle un dégoût pour les choſes du ciel, une pente malheureuſe & une honteuſe fragilité pour le vice, qu'elle ne peut preſque plus ſurmonter ; & où cependant, pour toute marque de changement, on change d'état ; pour toute pénitence, on ſe revêt d'un habit d'innocence & de ſainteté ; pour toute humiliation, on uſurpe un miniſtere de gloire ; en un mot, pour toute diſpoſition au ſacerdoce, on porte la témérité d'y prétendre & de s'y préſenter ? Si c'eſt-là l'hiſtoire de votre vie, vos iniquités rendent témoignage contre vous-même : les loix de l'Egliſe vous banniſſent encore aujourd'hui du lieu ſaint : les loix de vos Peres, & l'ordre de votre naiſſance ont beau vous y appeller, c'eſt une voix de chair & de ſang qui ne donne aucun droit au Royaume de Dieu ; l'ordre du Ciel vous en exclut : en vain l'arrangement domeſtique vous ouvre cette voie ; la regle de l'Egliſe vous la ferme : ce ne ſont pas les vils intérêts de la terre, qui lui donnent des Miniſtres, ce ſont les intérêts du Ciel & du ſalut de ſes enfans. Pleurez vos crimes dans

l'état de ſimple fidele; c'eſt-là votre place : ne venez pas mettre, en recevant un caratere ſacré, le ſceau à toutes vos autres iniquités : ne venez pas ſouiller le Sanctuaire, & n'ajoutés pas la profanation du lieu ſaint à celle de votre ame. Vous pouvez être touché, revenir à Dieu, fléchir ſa clémence, & vous ſauver parmi les fideles pénitens : vous mourrez endurci & impénitent parmi les Prêtres. Il ſe peut faire que cette regle ait ſouffert quelquefois des exceptions; qu'une pénitence longue, fervente, ait fait oublier à l'Egliſe les anciens déſordres; & qu'un grand pécheur depuis longtemps purifié par une vie mortifiée, retirée; par les larmes abondantes d'un repentir ſincere; par des exemples de vertu encore plus longs & plus publics, que ne l'avoient été ſes égaremens : il ſe peut faire, dis-je, qu'il ſoit devenu un ſaint Prêtre; qu'il ait honoré ſon miniſtere; & qu'ayant éprouvé lui-même toutes les tentations du monde, il tende avec plus de zele, d'onction & de ſuccès, la main à ſes freres pour les en retirer : mais quand il s'agit d'exception à la regle, il faut que les utilités de l'infraction puiſſent en compenſer les inconvéniens. Or, c'eſt à vous à nous dire quels grands avantages l'Egliſe peut ſe promettre de votre promotion au ſacerdoce. Pour moi, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que s'il vous reſte encore de la foi, il doit vous paroître terrible d'entrer dans un état dont la regle générale vous déclare indigne; & qu'il faille

avoir recours à une exception unique, à un cas rare, singulier ; à un de ces prodiges dont un siecle à peine fournit un exemple afin que vous ne soyez pas un profanateur & un intrus.

Mais outre ce témoignage d'innocence, votre conscience doit vous rendre encore un témoignage de goût pour les fonctions saintes du ministere. Jesus-Christ dans un âge encore tendre, se dérobe à ses parens ; ne peut s'éloigner du Temple, & on l'y trouve au milieu des Docteurs faisant déjà des essais de son ministere divin. Le jeune Samuël élevé dans le Temple, sert tous les jours devant le Seigneur ; & l'Ecriture remarque qu'il s'arrachoit même aux douceurs du sommeil, lorsqu'il croyoit que les ordres du Grand Prêtre Heli l'appelloient à tout ce qui pouvoit concerner la décence & la beauté de la maison du Seigneur. Ce goût anticipé, cette estime pour les fonctions du ministere, a toujours paru dans les Saints que le Ciel destinoit à l'autel ; & on l'a toujours regardé comme une marque de vocation, & un préfage heureux de sacerdoce.

Mais si vous ne vous sentez point né pour les fonctions Eccléfiastiques ; si vous ne paroissez jamais moins à votre place que lorsque vous êtes assis dans le Temple parmi les Ministres du Seigneur ; si les ornemens dont l'Eglise vous revêt, sont pour vous une parure étrangere, & qui non seulement ne vous sied point, mais qui vous déconcerte

& vous embarraſſe ; ſi l'habit mondain accompagne bien mieux l'air, l'audace, la diſſipation de votre viſage ; ſi la modeſtie ; que les ſaints Canons recommandent ſi ſouvent aux Clercs dans leurs habits, dans leurs cheveux, dans toute leur perſonne, vous paroît un air ridicule & de mauvais goût ; ſi comme ces enfans d'Iſraël, vous vous moquez mêmes des Prophetes du Seigneur, de ſes plus ſaints Miniſtres qui n'ont pas recours aux ſuperfluités & à la molleſſe de l'art, pour réparer le défaut de la nature, & qui portent ſur leur tête reſpectable la ſimplicité & la gloire du ſacerdoce ; ſi l'appareil auguſte de nos cérémonies eſt pour vous un ſpectacle ennuyeux ; ſi vous en regardez les miniſteres inférieurs avec un mépris inſenſé ; ſi, ſemblables à l'orgueilleuſe Michol, vous ne voyez qu'avec dériſion ceux qui viennent ſe dépouiller de toute leur grandeur devant l'Arche ſainte, & s'y croient honorés des offices les plus vils qui regardent ſon culte ; je dis les plus vils devant les hommes, mais toujours infinimens ſublimes aux yeux de la foi ; ſi, dis-je, ce portrait vous reſſemble, jugez vous-mêmes ce qu'on doit penſer de votre vocation. Dieu ſans doute ne l'a pas plus écrite dans votre cœur que ſur votre perſonne : des goûts, des penchans ſi éloignés de l'état ſaint auquel vous aſpirez, ne marquent pas que le Ciel vous y ait deſtiné : une oppoſition ſi décidée aux fonctions du miniſtere, décide aſſez clairement de l'oppoſition que

Dieu lui-même y met : il donne le goût de l'état auquel il appelle ; & peut-il mieux vous faire sentir que ce n'est pas là le ministere auquel il vous destine, que de mettre en vous un éloignement si marqué pour toutes ses fonctions ? Et comment voulez-vous que Dieu s'explique ? il n'est pas nécessaire qu'une voix du Ciel vienne nous dire en secret, & comme autrefois à Samuël : Le Seigneur n'a pas choisi celui-là : *Non hunc elegit Dominus* : tout ce que nous voyons en vous nous le dit assez ; & la voix de votre cœur & de vos penchans, vous le dit encore plus clairement à vous-même. *I. Reg. 16. 8.*

Le dernier témoignage que doit vous rendre votre conscience, est celui de la pureté de vos intentions, en vous consacrant à l'autel. Jesus-Christ n'étoit pas venu pour être servi, c'est-à-dire, pour remplir les premieres places de la Synagogue ; mais pour servir, c'est-à-dire, pour être tout à nos usages : il étoit venu pour manifester le nom de son Pere aux hommes, pour sauver les brebis d'Israël qui avoient péri : le zele, la charité, la sainteté devoient faire tout l'éclat de son ministere. C'est à vous à décider, si vous ne vous proposez point d'autre éclat ; si vous y entrez pour servir, pour travailler au salut de vos freres, & si vous pouvez nous répondre de la pureté de vos intentions. Je ne prétends pas pénétrer dans les plus secret replis de votre cœur ; Dieu vous connoît, & cela me suffit ; mais il ne faudroit pas y sonder bien avant pour

être d'abord éclairci des vues qui conduisent à l'Eglise la plupart de ceux qui s'y consacrent : les motifs intéressés des vocations sont aussi publics, aussi sûrs, que les vocations sont peu sûres elle-mêmes. Seriez-vous assez malheureux pour être de ce nombre ? pour en être instruit entrez en jugement avec vous-même : Que me proposai-je dans l'état saint pour lequel je me déclare ? des travaux, des soins, des veilles, le salut des ames, l'agrandissement du Royaume de Jesus-Christ, la défense de la vérité, la destruction de l'Empire de Satan ? n'ai-je en vue que ces ministeres laborieux dans l'héritage de Jesus-Christ ? Ne mentez point à l'Esprit-saint, & prononcez devant le Seigneur votre injustice. Il est écrit que lorsque Moyse voulut établir Eleazar Grand Prêtre, à la place d'Aaron, il le conduisit sur une haute montagne, d'où l'on découvroit tout le pays du Jourdain, l'abondance & les délices de cette terre sainte qui devoit un jour être son partage ; & ce fut à la vue du lait & du miel, qui couloient dans cette contrée heureuse, qu'il le revêtit des ornemens sacrés. Lorsque vos proches, selon la chair, vous ont revêtu eux-mêmes des marques saintes de votre état, ne vous ont-ils pas conduit sur une haute montagne, pour ainsi parler, d'où ils vous ont fait entrevoir de loin les richesses, l'abondance, le lait & le miel d'une terre sainte dont-ils vous ont promis & fait espérer la possession ? cette espérance

n'a-t-elle pas fait le motif le plus saint de votre entrée dans l'Eglise, & formé toute votre vocation ? Rendez gloire à Dieu. Que venez-vous chercher dans l'Eglise ? ses richesses, ou ses fonctions ? ses honneurs, ou ses travaux ? la toison du bercail, ou le salut des brebis ? l'or de l'autel, ou le Dieu qu'on y adore ? Quels talens portez-vous dans cette milice sainte ? la force, le courage, des sens aguerris ; ou la mollesse, l'amour du repos, le goût du luxe & des plaisirs ? *Nemo miles ad bellum cum deliciis venit*, dit Tertullien ; & le Seigneur vous dit ce qu'il disoit autrefois aux soldats de Gédéon : Que ceux qui ne portent dans le camp du Seigneur que la mollesse, la pusillanimité, la crainte du travail & des peines, retournent à la maison de leur pere : *Qui timidus, & formidolosus est, revertatur.* *Judic.* 7. 3.

Je sais qu'une dignité Ecclésiastique qu'on n'a recherchée, ni desirée ; que le choix de nos supérieurs, ou les ménagemens secrets de la Providence ont fait tomber sur nous, sans que nous y ayons apporté de notre côté, que la soumission & la frayeur, peut être regardée comme une marque légitime de vocation, si d'ailleurs nos mœurs, nos penchans, & notre caractere personnel ne dément pas ce signe extérieur qui semble nous appeller à l'autel. Mais ne s'engager dans un ministere terrible, que pour recueillir la succession d'un Bénéfice que ceux de notre nom ont possédé de tout temps ; que parce que nos espérances du côté de

l'Eglise, sont plus sûres & plus brillantes, que du côté du siecle; que parce qu'on porte un nom à pouvoir aspirer à tout; que parce que nos proches, selon la chair, comme cette mere des enfans de Zébedée, ont déjà demandé pour nous les premieres places dans le Royaume de Jesus-Christ; en un mot, pour le dire encore plus nettement, porter pour toute marque de vocation à un ministere d'humilité, des desirs d'élévation; à un ministere de travail & de sollicitude, des espérances de repos & de molesse; à un ministere de pauvreté, des vues de luxe & d'abondance; aller à Jesus-Christ comme ce peuple charnel, non parce qu'il a les paroles de vie, mais parce qu'il multiplie un pain terrestre; renoncer à tout pour retrouver tout; ou plutôt ne quitter une barque & des filets, que pour être les Princes du peuple; c'est un motif criminel: qui l'ignore? & le crime, ô mon Dieu! pourroit-il être une marque de vocation au plus saint de tous les états.

Mais ce n'est pas encore assez d'avoir ce témoignage de sa propre conscience, qui renferme l'innocence de la vie, le goût pour les fonctions, & la pureté d'intention: il faut examiner de plus, si l'on a les talens propres de cet état, & si l'on pourra être de quelque utilité à l'Eglise. Aussi la derniere marque que donne Jesus-Christ de la vérité de sa Mission, est le témoignage de ses œuvres miraculeuses & de sa doctrine. On admiroit la grace des paroles qui sortoient de sa bouche:

jamais homme n'avoit parlé comme lui: il ne parloit pas comme les Pharisiens par ostentation, pour s'attirer des vains applaudissemens d'une multitude séduite; ni avec ces ménagemens qui avoient pour but l'estime, & non le salut de ceux qui les écoutoient; mais il parloit avec force, avec cette autorité que donne la vérité, avec cette simplicité divine, qui ne regardoit point le rang des personnes, mais leurs besoins.

Vous comprenez bien qu'on n'exige de vous, ni les miracles, ni l'éloquence divine de Jesus-Christ; mais on exige des talens pour l'instruction des peuples, pour remplir les devoirs de votre ministere: c'est la derniere marque qui doit rendre témoignage à la vérité de votre vocation. Or, quels talens avez-vous? Vous avez peut-être porté en naissant tous les talens propres au monde: employez donc pour lui ce que vous avez reçu pour lui. Vous avez peut-être tout ce qu'il faut pour lui plaire, pour y briller, pour y être avec une sorte d'agrément & de distinction; mais quels talens avez-vous pour la vigne de Jesus-Christ, pour édifier, pour planter, pour arracher, pour y briller comme un astre au milieu d'un siecle corrompu? Lorsque Moyse voulut construire le Tabernacle, chacun vint offrir des dons considérables pour contribuer à sa construction, de l'or, des pierres précieuses, de la pourpre, des peaux d'animaux. Que pouvez vous contribuer de votre part à la construction du

Tabernacle céleſte, de l'édifice ſpirituel de l'Egliſe, à la formation du corps de Jeſus-Chriſt? Si ce n'eſt pas de l'or & des pierres précieuſes; car tous ne ſont pas Apôtres, tous ne ſont pas Evangéliſtes; ſera-ce du moins des dons médiocres? il faut contribuer quelque choſe; & ce qui brille le moins, n'eſt pas toujours le moins utile.

Or, par quel endroit pouvez-vous vous rendre utile à l'Egliſe? Par votre doctrine & vos lumieres? mais peut-être né avec un eſprit ennemi de la gêne, & impatient du travail, il n'eſt que la pure contrainte & l'honneur d'avoir fourni certaine carriere qui vous attache à vos Livres; & vous regardez le ſacerdoce comme le terme heureux, où viendront enfin expirer toutes vos études? Par votre talent de la parole? mais la piété & la ſcience de la Religion peuvent ſeules rendre ce talent utile à l'Egliſe; & quel fruit peut-elle ſe promettre de vos inſtructions, ſi vous les détruiſez par vos exemples? Par la gravité du moins de vos mœurs? mais ſi toute votre perſonne ne reſpire qu'un air mondain, ſi l'on ne voit ſur votre parure & ſur vos vêtemens, que l'indécence & l'immodeſtie du ſiecle, comment édifierez-vous l'Egliſe en mépriſant ſes regles, puiſque vous n'édifiez pas même le monde que vous imitez? Par votre zele? mais les ſcandales & les abus du monde ſont plus capables de vous ſéduire que de vous enflammer d'une ſainte indignation; & vous aurez plus de penchant à

les imiter, que de zele pour les abolir, ou pour les reprendre. Par votre sainte habileté à gagner les cœurs, & à vous attirer la confiance des consciences les plus souillées, & dont le cahos n'a jamais été éclairci? mais que sai-je si vous ne portez pas vous-même sur votre conscience des abîmes, où vous n'avez pas encore fait entrer la lumiere? Par la solidité de votre jugement, & le talent de gouverner les esprits? mais si toute votre vie est pleine d'irrégularités; mais si votre conduite ne se ressemble jamais à elle-même; mais si le moment présent ne sauroit jamais répondre pour vous de celui qui suit, & que jusqu'ici il n'y ait eu de fixe & de constant dans votre caractere, que vos inconstances; si vous n'avez jamais bien gouverné la maison de votre ame, comment gourvernerez-vous l'Eglise de Dieu? Par votre nom & la distinction que vous avez dans le monde? sans doute un grand nom dans un Ministre saint, donne encore un nouveau poids à l'autorité du ministere; mais hélas! tout le fruit que l'Eglise peut se promettre de votre côté, c'est que votre nom deviendra le prétexte de votre luxe, de vos profusions, & du mauvais usage que vous ferez du patrimoine de Jesus-Christ. Enfin, par les dignités que vous ne pouvez pas manquer de posséder dans l'Eglise, & que votre naissance vous y promet? mais si c'est-là le motif de votre vocation; mais si le crédit seul, si un nom terrestre doit vous élever sur le trône sacerdo-

tal, si la chair & le sang vous mettent en possession du sacerdoce saint de Melchisédech, qui ne connoît ni parens, ni généalogie, votre nom ne servira qu'à rendre le scandale de votre mauvaise administration plus éclatant & plus public : vous porterez dans le Sanctuaire l'orgueil, le faste, le monde même qui vous y a placé : vous accumulerez sur votre tête les biens & les dignités de l'Eglise contre toutes les regles, & la plus sainte discipline des premiers temps, sous prétexte que vos profusions doivent croître à proportion de votre nom ; comme si le patrimoine des pauvres étoit destiné à nourrir l'orgueil de la naissance, ou que l'Eglise connût quelque chose de plus grand dans ses Ministres, que le ministere même.

Que pouvez-vous donc offrir à l'Eglise dont elle puisse espérer de faire quelque usage pour la gloire de Jesus-Christ & le salut de ses enfans ? c'est son unique vue en se choisissant des Ministres. Le Royaume de Jesus-Christ est un champ, vous le savez ; il n'y faut que des ouvriers ; y être inutile, c'est y occuper injustement une terre qu'un autre auroit cultivée. Les ministeres y sont différens, il est vrai ; mais il faut pouvoir exercer quelqu'un : si vous vous y trouvez inhabile, l'Eglise n'a pas besoin de vous : loin de lui être de quelque secours, vous ne serez que son embarras & son opprobre.

De tout ce que nous avons dit jusques-ici, il est aisé de recueillir quel doit être le fruit

fruit de ce discours : c'est que chacun doit examiner si sa vocation est marquée à ces quatre caracteres ; si vous avez le témoignage des Pasteurs & des Prophéties comme Jesus-Christ, le témoignage des peuples, le témoignage de votre propre conscience, & enfin celui des talens, c'est-à-dire, si votre mission ressemble à celle de Jesus-Christ, & s'il vous envoie comme son Pere l'a envoyé : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos.* Si vous ne reconnoissez point en vous ses marques saintes, si vous en doutez seulement, n'avancez pas : ne soyez pas assez téméraire pour vous présenter : attendez du moins que le Seigneur s'explique plus clairement. Les suites de l'entrée dans le saint ministere sans vocation sont terribles : écoutez-les. Car premiérement, si vous entrez dans le ministere sans y être appellé, vous n'y recevrez pas la grace de l'imposition des mains : vous y serez marqué du sceau du caractere sacré, il est vrai ; mais ce sera pour vous un caractere de réprobation, & vous n'y recevrez pas l'effusion de l'Esprit-saint si nécessaire pour vous soutenir dans vos fonctions. Ainsi livré à votre propre foiblesse, tous vos ministeres deviendront pour vous des écueils : le tribunal sera le piege de votre innocence ; la chaire, le théatre de votre orgueil ; l'autel, le lieu de vos crimes ; le patrimoine de Jesus-Christ, l'occasion de votre dissolution & de votre avarice ; le commerce des choses saintes, la source de

votre irréligion & de votre endurciſſement : les ſollicitations vous corrompront ; les égards humains vous gouverneront ; les regles céderont toujours à vos intérêts ; la vérité ne trouvera en vous un protecteur que lorſqu'il vous ſera utile de la défendre : ſi vous êtes Paſteur, vous ſerez un mercenaire ; ſi vous êtes élevé en dignité, vous ſerez un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu. D'où vient cela ? en recevant l'onction extérieure, vous n'avez pas reçu l'onction de l'Eſprit-ſaint ; en vous impoſant le fardeau redoutable du ſacerdoce, l'Egliſe par l'impoſition des mains ne vous a pas conféré la grace ſacerdotale, qui ſeule peut aider à porter ce poids ſacré : vous ſerez accablé ſous le joug ; tous vos pas ſeront de nouvelles chûtes ; toutes vos fonctions des profanations : vous perdrez ceux que vous conduirez, & vous vous perdrez vous-même. Saül, dit ſaint Grégoire, eſt réprouvé, quoiqu'appellé du Ciel ; parce qu'il ne reçut qu'une partie de la grace de la Royauté, lorſqu'il fut oint Prince d'Iſraël, & que le Seigneur ordonna à Samuel de répandre ſeulement ſur lui une petite meſure d'huile, figure de la grace céleſte : *Imple lenticulam olei.* David au contraire devient un Roi ſelon le cœur de Dieu, parce que la grace de ſa conſécration eſt plus abondante, & que Samuel a ordre du Seigneur de remplir un vaſe entier d'huile, & de le répandre ſur la tête de ce Prince ; *Imple cornu tuum oleo.* Si la mo-

1. *Reg.* 10. 1.

1. *Reg.* 16. 1.

sure différente de la grace de la consécration a pu mettre une si grande différence entre le regne & les vertus de ces deux Princes ; si le premier est réprouvé, si son regne ne fut qu'une suite de malheurs & de crimes, pour cela seulement qu'il n'avoit pas reçu avec l'onction sainte, toute la plénitude de la grace de la Royauté à laquelle il étoit pourtant appellé ; vous que Dieu n'appelle point à cette Royauté sainte & sacerdotale, comme la nomme un Apôtre ; vous à qui par conséquent il refusera jusqu'au moindre dégré de la grace de cet état ; vous dont la consécration même sera un crime, & dont toutes les parties de l'onction sainte, qui couleront sur vous, seront comme des charbons ardens que la justice de Dieu mettra sur votre tête, comme pour vous dévouer dès ce moment aux flammes éternelles : jugez quelles suites affreuses vous devez vous promettre d'un sacerdoce reçu & commencé sous de si horribles auspices.

Une derniere réflexion que je vous prie de faire sur les suites d'une mauvaise vocation au sacerdoce, c'est qu'il est difficile de rectifier le défaut de vocation en toute sorte d'états ; mais dans le sacerdoce, je n'oserois dire qu'il est impossible ; car qui oseroit mettre des bornes à la puissance & à la miséricorde de Dieu ? mais les regles ordinaires de la foi semblent ne laisser aucune espérance. Car je ne vous dis pas que le défaut de vocation est un vice sur lequel

Dieu permet qu'on n'ait presque jamais de remords ; & que parmi tant de Prêtres qui entrent tous les jours si indignement dans le ministere, vous n'en avez jamais vû presque un seul qui ait connu & avoué son intrusion, & qui se soit avisé d'entrer en scrupule là-dessus ; comme si votre justice, ô mon Dieu, ne pouvoit punir cet attentat que par un funeste aveuglement qui le dérobe pour toujours aux yeux du Ministre infortuné qui n'a pas craint de s'en rendre coupable. Mais je vous dis, quand même on parviendroit à sentir quelques remords sur sa vocation, on se dit à soi-même tant de mauvaises raisons pour s'étourdir & pour se calmer ; on en voit tant d'autres tranquilles, & dont la vocation ne paroît pas marquée à des caracteres plus sûrs que la nôtre ; qu'on regarde ces remords comme des restes d'impression qu'on a portées d'une maison de retraite, où l'on a donné aux choses telle couleur qu'on a voulu. Au fond, qui peut connoître les secrets du Très-haut ? ne sommes-nous pas tous également incertains de ses desseins sur nous ? & là-dessus les remords s'appaisent ; & l'on vit tranquille dans un état où toutes les regles nous annoncent que Dieu ne nous demandoit pas.

Mais je veux que la voix de la conscience prenne le dessus, & qu'on soit forcé de convenir en secret devant Dieu de son intrusion : il y a loin, pour un Prêtre, de la conviction à la componction : on contracte dans le long usage des choses saintes, je ne sais quelle affreuse létargie que rien ne peut

plus ni échauffer ; ni réveiller ; & il eſt vrai qu'un Prêtre ne ſe convertit preſque jamais. Mais quand vous ſeriez véritablement touché, & que Dieu vous accorderoit la grace de la componcion rarement accordée à un méchant Prêtre ; quelles meſures prendre ? quels remedes vous preſcrire ? vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'aſſemblée des Fideles ? vous y laiſſer contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? Vous êtes revêtu d'une dignité ſacrée ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il diſſimuler l'ignominie de l'Egliſe en vous y ſouffrant ? Vous êtes dans des engagemens d'où il n'eſt plus en votre pouvoir de ſortir : êtes-vous obligé à l'impoſſible pour vous ſauver ? mais d'un autre côté ; vous ſauverez-vous dans un état, qui n'étant pas celui que Dieu vous a choiſi, ne ſauroit être la voie de votre ſalut ? D'ailleurs votre repentir ſera-t-il même aſſez héroïque pour en venir à ces ſéparations violentes ; à ces abdications d'éclat ; à ces démarches extraordinaires, où la ſingularité de l'événement, où le ſoulévement public nous effraye, nous retient encore plus que tous les liens d'amour propre auxquels il faudroit s'arracher ? Je ne dis rien enfin des maux infinis que votre intruſion feroit dans l'Egliſe, & que vous ſeriez obligé de réparer : vos travaux ſans bénédiction ; tout votre miniſtere ſans fruit ; tant d'ames dont le ſalut étoit attaché aux ſoins d'un Paſteur fidele, & qui ont péri

ſous votre conduite ; tant d'abus autoriſés par vos exemples ; tant d'autres négligés par votre défaut de zele & d'application ; tant de complaiſance aux dépens des regles ; les Juſtes ſcandaliſés, les foibles ſéduits, les pécheurs confirmés dans leurs déſordres : voilà le gouffre où vous allez vous précipiter, ſi vous allez recevoir l'impoſition des mains contre l'ordre de Dieu, & ſans aucune marque de vocation. Seriez-vous aſſez abandonné de Dieu ? votre ame ſeroit-elle marquée à ce point d'un caractere de réprobation, aſſez affermie contre toutes les terreurs de la foi pour paſſer outre ; braver avec une audace impie les ordres du Ciel ; choiſir le temple de Jeſus-Chriſt pour y profaner plus ſouvent & plus facilement ſes myſteres, & entrer dans ſon bercail pour y prendre & égorger avec plus de ſuccès les brebis que ſon Pere lui avoit données, & qu'il avoit rachetées de tout ſon ſang ? Non, mes Freres, nous avons de vous des ſentimens plus conformes à la piété dans laquelle vous avez été nourris, & au deſir ſincere de connoître la volonté de Dieu ſur vous, qui vous aſſemble en ce lieu ſaint : *Confidimus de vobis meliora, & viciniora ſaluti.* Mettez donc à profit ce temps heureux d'épreuve & de retraite, pour demander au Pere des lumieres qu'il vous manifeſte les voies par où il veut vous conduire. Dites-lui ſouvent avec le Prophete : Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer : ne permettez pas

que nous soyons du nombre de ces Prophetes infortunés, qui parloient en votre nom, & qui ne parloient pas de votre part; qui disoient: Le Seigneur nous a envoyés; & que vous n'aviez point envoyés. Rendez-nous vous-même dignes de votre choix: formez dans notre ame toutes les vertus que vous exigez de ceux qui se consacrent au saint ministere. Eloignez-nous vous-même, grand Dieu! que votre main nous repousse de l'autel, si ce n'est pas elle qui nous y conduit: faites plutôt sortir, comme autrefois, du fond de votre Sanctuaire, des flammes terribles qui nous en éloignent pour toujours, si nous nous y présentons contre votre ordre, pour vous offrir un encens profane que vous ne demandez pas de nous. Faites-nous connoître votre volonté sainte, & accomplissez-la vous-même sur nous. Oui, Seigneur, heureux celui que vous aurez choisi & appellé vous-même; il habitera dans vos tabernacles éternels: *Beatus quem elegisti; inhabitabit in atriis tuis.* Les cédres du Liban que vous avez plantés seront abreuvés de la rosée du ciel & des eaux de la grace: ils ne craindront ni les ardeurs brûlantes du soleil, ni les vents & les tempêtes: *Saturabuntur ligna campi, & cedri Libani quas plantavit.* Mais malheur à toute plante que vous n'aurez pas plantée: elle ne peut attendre d'autre sort que celui d'être arrachée & jettée au feu. Plaise à Jesus-Christ, mes Freres, que nous ne soyons pas de ce nombre. *Ainsi soit-il.* *Ps. 64. 5.* *P. 103. 16.*

DISCOURS

SUR

L'USAGE DES REVENUS

ECCLESIASTIQUES.

Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.

Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur a été rempli de tristesse. Joan. 16. 6.

QUOIQUE l'attrait de la grace eût eu la premiere & la principale part à la résolution que prirent les Apôtres de renoncer à leur barque & à leurs filets pour suivre Jesus-Christ, cette démarche néanmoins ne fut pas d'abord si pure qu'il ne s'y mêlât peut-être des vues d'intérêt propres, & des motifs terrestres & humains que les instructions du Sauveur & l'effusion de l'Esprit-saint sur-tout acheverent de purifier dans la suite. Elevez dans les préjugés de la Sinagogue sur la gloire tempo-

relle du Meſſie, ils ſe promettoient que Jeſus-Chriſt rétabliroit dans une plus grande magnificence le Royaume d'Iſraël, & qu'il les feroit aſſeoir eux-mêmes ſur les douze premieres places de cet Empire imaginaire.

Auſſi lorſque le Sauveur pour les détromper d'une erreur ſi dangereuſe, leur déclare aujourd'hui qu'ils ne doivent s'attendre, en le ſuivant, qu'à des perſécutions & à des opprobres; qu'ils meneront une vie pauvre, dure, amere; qu'ils n'auront pour toute nourriture que ce qu'on leur donnera en ſon nom: lorſqu'avec cela il leur ordonne de bannir ſur les beſoins de la vie, toute ſollicitude pour l'avenir; de n'avoir pas même deux tuniques dans le voyage, & de ne point théſauriſer ſur la terre, ce mécompte les jette dans une ſurpriſe d'accablement & de conſternation; & la profonde triſteſſe dont leur cœur eſt rempli, ſe répand juſques ſur leur viſage: *Sed quia hæc locutus ſum vobis, triſtitia implevit cor veſtrum.*

M'éloignerois-je beaucoup de l'Evangile du jour, ſi je vous diſois, mes Freres, que nous avons ſuccédé là-deſſus à l'erreur comme au miniſtere des Diſciples de Jeſus-Chriſt; & que ce que l'Egliſe nous fait lire aujourd'hui de leurs foibleſſes ſur ce point, n'eſt préciſément que l'hiſtoire de nos mépriſes & de nos propres foibleſſes?

Je veux que la grace de Jeſus-Chriſt ait conduit notre vocation comme celle des

Disciples. N'est-il pas vrai néanmoins que renonçant au siecle pour le suivre, nous nous le sommes figuré avec eux, comme un Messie glorieux, & avons cru que son Royaume étoit de ce monde ? n'est-il pas vrai que lorsqu'on nous a annoncé de sa part, que la pauvreté devoit être notre gloire, la Croix notre trésor, les travaux notre partage, les mépris & les persécutions notre récompense ; n'est-il pas vrai que ces maximes si tristes, mais si divines, & si dignes de l'espérance de notre vocation, ont trouvé en nous des préjugés terribles à combattre, & plongé notre cœur dans le découragement & dans l'amertume ? *Sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.*

On se figure d'ordinaire l'honneur du ministere comme un état de mollesse & de repos ; on vous a prouvé que c'étoit un ministere de travail & de sollicitude : on se le figure comme un dégré de gloire & d'élévation ; on vous a montré que c'étoit une véritable servitude, & un exercice continuel d'abaissement : enfin, on le regarde comme un partage où l'on trouve plus d'abondance, plus de richesses qu'on n'en auroit trouvé dans le monde ; & il faut vous prouver aujourd'hui que la pauvreté est le caractere le plus essentiel de notre ministere ; que les offrandes saintes dont nous jouissons ne peuvent plus servir qu'à des usages religieux ; & que les trésors du temple étant le fruit de la Croix, & le prix du

ſang de Jeſus-Chriſt, ils ne doivent être pour nous qu'un pain de travail, de douleur & d'amertume, loin de fournir aux profuſions du luxe, & aux ſuperfluités de la vanité & de la molleſſe. En un mot, on vous a inſtruit à fond ſur la maniere dont vous deviez entrer dans les Bénéfices; il faut vous apprendre aujourd'hui la maniere dont vous devez y vivre & en uſer.

Or, pour y réuſſir, il faut remonter à la ſource. Il m'a toujours paru que tout le mécompte en cette matiere roulcit ſur trois erreurs. L'erreur du fond, ſi j'oſe parler ainſi, l'erreur des circonſtances, l'erreur des précautions. L'erreur du fond, qui fait qu'on prend le change ſur la nature même des biens Eccléſiaſtiques, & qu'on ſe regarde comme propriétaire d'un revenu dont on n'eſt que ſimple diſpenſateur: l'erreur des circonſtances, qui reconnoît de bonne-foi que la ſeule diſpenſation de ces biens nous a été confiée; mais qui fait que l'on s'abuſe par rapport aux dignités où l'on eſt élevé, au nom que l'on porte, à l'abondance du revenu que l'on poſſede, aux ſuperfluités dont on ſe fait ou des beſoins ou des bienſéances: enfin, l'erreur des précautions, qui déſabuſée des deux précédentes, ſe retranche ſur l'incertitude d'un avenir, ſur les divers accidens de la vie, ſur les dépenſes imprévues; prend de-là une occaſion d'avarice, & un prétexte de théſauriſer contre les loix de la charité & toutes les regles de l'Egliſe.

Mon dessein donc aujourd'hui est d'opposer à ces trois erreurs, trois vérités principales, qui me paroissent éclaircir toute cette matiere, & renfermer les régles justes & prudentes que nous devons nous proposer dans l'usage des revenus Ecclésiastiques.

Les biens Ecclésiastiques sont des dépôts religieux, & des aumônes saintes : nous n'en sommes donc que les dépositaires & les dispensateurs. C'est la premiere vérité que j'oppose à l'erreur du fond.

Si l'Eglise nous permet d'user de ces biens, c'est parce qu'elle nous suppose pauvres ; c'est notre indigence & notre travail tout seul, qui nous autorisent à nous en servir ; & nous n'y avons de droit effectif, qu'autant que nous avons des besoins véritables. C'est la seconde vérité qui développe & condamne l'erreur des circonstances.

Ces biens sacrés ne nous étant donnés que comme pauvres, ils doivent toujours nous laisser un caractere de pauvreté, en ne faisant que passer par nos mains ; & ne jamais nous établir par des réserves & des amas monstrueux dans un état fixe & assuré d'opulence pour l'avenir. C'est la troisieme vérité qui combat l'erreur des précautions.

Redisons-le, puisque l'importance du sujet le demande : on regarde les revenus de l'Eglise comme des biens à soi ; je vous prouverai que vous n'en êtes que les économes : on les regarde comme des ressources pour soutenir la vanité du nom & de la

naiſſance ; je vous montrerai qu'ils ne vous ſont donnés que comme les ſupplémens de votre indigence : on les amaſſe pour s'en faire un rempart contre les accidens à venir ; & vous verrez que toute prévoyance qui préfére des beſoins imaginaires & éloignés aux beſoins réels & préſens des pauvres, eſt une inhumanité & une injuſtice. Il ne reſte plus, ô mon Dieu ! qu'à bénir ces inſtructions, & donner des oreilles à ceux qui m'écoutent.

L'Erreur qui nous fait prendre le change ſur la nature des biens conſacrés au Seigneur, & qui nous les fait regarder comme notre poſſeſſion & notre héritage, eſt du nombre de celles qu'il ne faut que propoſer & éclaircir pour les confondre. I REFLEX.

Car en premier lieu, quand je ſuppoſerois avec vous que les biens conſacrés à Dieu n'ont rien qui les diſtingue des biens ordinaires, & que vous en êtes le propriétaire & le maître, comme de ceux que vous tenez de la ſucceſſion de vos ancêtres, il ſeroit toujours certain que vous les avez reçus de Dieu ſeul ; qu'ils lui appartiennent comme au premier & ſouverain Maître ; que quoiqu'il vous en ait laiſſé l'uſage, il n'en a aliéné ni le fond, ni la propriété, puiſqu'il peut vous les ôter par la mort, par l'injuſtice des hommes, par mille accidens que vous ne ſauriez prévoir, & vous faire ſortir nud de ce monde comme vous y êtes entré : qu'ainſi dans le fond, vous

n'en êtes que le dépositaire ; vous n'avez sur ces biens qu'un droit subordonné qui a ses bornes, ses restrictions, ses réserves, au-delà desquelles vous ne pouvez aller sans usurpation & sans ingratitude. Or, de ce principe seul, vous concluez d'abord que Dieu étant le seul maître des biens que vous avez reçus de vos peres, vous ne devez vous en servir que selon le plan & les vues du Maître qui vous les a confiés ; que vous êtes obligé d'entrer dans les desseins de sa Providence ; c'est-à-dire, de n'en user que pour sa gloire, pour votre sanctification, pour le soulagement de vos freres. Car en répandant sur vous des faveurs temporelles, il ne peut avoir eu d'autre intention que de vous y faire trouver des moyens de salut. Tout usage des biens terrestres qui ne conduit pas à cette fin, est donc un abus des dons de Dieu, & une dissipation d'un fond étranger dont nous rendrons compte. Ainsi quand même vous pourriez user des revenus de l'Eglise comme de l'héritage de vos peres, jugez si vos droits seroient fort étendus, si vous en seriez le maître absolu, & si vos caprices seuls devroient regler l'usage des bienfaits du Seigneur.

Mais en second lieu, quoique tous les biens de la terre lui appartiennent, il en est néanmoins qui lui sont particuliérement consacrés ; qui sont à lui par un double titre, & parce qu'ils sont venus de lui, & parce qu'ils lui ont été offerts comme les vœux & les hommages de la foi & de la

piété des peuples : il en eſt ſur leſquels il ſe reſerve un droit plus abſolu, qui forment, pour ainſi dire, ſa portion & ſon héritage, qui ſont ſanctifiés, ſéparés des uſages communs, & par leur conſécration uniquement deſtinés à ſon culte. Or, voilà ce que nous appellons revenus Eccléſiaſtiques ; voilà les biens dont vous prétendez être les maîtres, & être en droit d'en uſer à votre gré. Remontons à la ſource ; & pour mieux vous développer leur nature, cherchons-la dans leur origine.

Vous n'ignorez pas que les Apôtres furent d'abord établis dépoſitaires de tous les biens des Fideles. A peine avoit-on été aſſocié par le Baptême à l'aſſemblée des Saints, que comme ſi l'on n'eût plus été touché que du ſoin de conſerver la grace, & les richeſſes de l'Eſprit qu'on venoit de recevoir, chacun ſe hâtoit d'aller porter aux pieds des Diſciples les hommages de ſa charité, & s'y décharger par un ſacrifice volontaire, d'un reſte de ſervitude, pour jouir, ſans aucun mêlange, de la liberté des enfans de Dieu. Hélas ! on ne comprenoit point alors que tout ne dût pas être commun parmi ceux qui étoient obligés de n'avoir qu'un cœur & qu'une ame ; qui avoient la même foi, la même eſpérance, le même Pere, un droit commun au même héritage, qui devoient uſer de ce monde comme n'en uſant pas, & tout poſſéder comme ne poſſédant rien ; & que les dons du Ciel étant tombés ſur tous également, il dût y avoir encore

quelque différence pour ceux de la terre.

Ces biens ainſi confiés aux Diſciples étoient à l'inſtant diſtribués & partagés entre les Fideles ; & les Apôtres qui les diſtribuoient, n'y avoient d'autre droit que celui de diſcerner les beſoins & d'en regler le partage. Auſſi vous voyez que Pierre, tout principal dépoſitaire qu'il eſt, déclare hardiment à ce boiteux qui ſe tenoit à la porte du temple, qu'il n'a ni or ni argent à lui, & qu'il ne peut que lui donner la ſanté
Act. 3. au nom de Jeſus-Chriſt : *Argentum & au-*
6. *rum non eſt mihi* ; & ſaint Luc raconte ce trait miraculeux, & la réponſe de cet Apôtre, immédiatement après nous avoir dit que tous les biens étoient communs entre les Fideles, parce qu'ils ſe déchargeoient, ſur les Apôtres, du ſoin de les diſtribuer, comme pour nous marquer que ces pieux dépôts, dont ils n'étoient que les diſtributeurs, ne les avoient pas enrichis, ni même tirés de leur premiere pauvreté.

Le nombre des Fideles croiſſant, ce dépouillement ne fut plus poſſible : la diſpenſation des biens temporels eût toute ſeule occupé les Paſteurs deſtinés à diſpenſer les myſteres de Dieu, & à vaquer à la priere & au miniſtere de la parole. Les Fideles ſe contenterent de porter aux pieds des autels une partie de leur ſubſtance, de l'offrir au Seigneur comme des prémices ſaintes, comme un ſacrifice de juſtice & de charité, afin que les Miniſtres qui ſervoient à l'autel puſſent vivre de l'autel ; que la décence du

culte fut soutenue ; & que les besoins du troupeau, mieux connus du Pasteur, fussent aussi plus sûrement soulagés par son ministere. La foi de ces temps heureux étoit si vive, la charité si abondante, que les Payens eux-mêmes reprochoient aux Fideles de prodiguer toutes leurs richesses aux temples & aux Pasteurs, & de se faire une piété cruelle d'en dépouiller leurs propres enfans. C'est Prudence qui le rapporte : *Hæc occluduntur*, disoient-ils, *abditis Ecclesiarum in angulis, & summa pietas creditur nudare dulces liberos.* S. Prud.

Les libéralités des Princes grossirent ensuite ces pieuses richesses : & comme l'Eglise vit entrer avec les Césars, la splendeur & la magnificence dans son culte, jusques-là si simple & si obscur ; des offrandes des Fideles, & des pieuses largesses des Souverains, il s'en forma un trésor de charité, où les pauvres trouvoient des ressources journalieres à leurs miseres, & l'Eglise des moyens pour fournir à la structure de ses temples, à la décoration de ses autels, & à l'entretien de ses ministres.

L'Evêque jusques-là avoit été chargé tout seul de la dispensation de tous les revenus du Sanctuaire : il étoit proprement le seul Bénéficier de son Eglise, c'est-à-dire, le seul dispensateur des biens que la piété des Fideles y avoit consacrés : lui seul, par le ministere de son Diacre, fournissoit à la nourriture des Vierges, des veuves, des pupilles, des Confesseurs, au besoin du

reste des Fideles ; & c'étoit sur lui seul que rouloit l'entretien & la subsistance des Ministres subalternes.

Je sais que depuis, ou l'avarice des Pasteurs, & l'infidelité de leur dispensation, ou la multiplication des revenus sacrés, ou la multitude des Ministres, obligerent l'Eglise d'en venir à un partage. Mais ces biens pour être partagés, ne changerent pas de nature ; la portion suivit toujours le sort du principal ; chacun en se chargeant d'une partie de l'héritage de Jesus-Christ, se chargea d'une partie des obligations qui en étoient inséparables : en un mot, les pauvres eurent plus de dispensateurs ; mais les biens de l'Eglise n'en eurent pas pour cela plus de maîtres.

Cette doctrine & cette tradition supposées, voici les réflexions naturelles qui en naissent. Il est certain que les revenus de l'Eglise sont des aumônes & des dons pieux ; j'avoue qu'en nous les confiant, les Fideles ont prétendu soutenir nos travaux, & nous faire recueillir des bénédictions temporelles, comme parle saint Paul, pour les spirituelles qu'ils avoient reçues de nous : j'avoue encore qu'ils devoient ce tribut de justice à notre ministere ; car personne ne combat à ses propres frais, selon le langage du même Apôtre.

Mais en premier lieu, notre droit n'est fondé que sur nos besoins ; notre indigence fait tout notre titre. C'est parce que la Tribu de Lévi n'étoit point entrée en partage

des terres avec les autres Tribus qu'elles furent obligées par la loi de fournir à ſa ſubſiſtance. Si la providence nous a ménagé d'ailleurs des ſecours temporels, il eſt contre l'équité naturelle, dit Julien Pomere, de convertir les aumônes dont nous ſommes chargés, en nos propres uſages : c'eſt un bien que nous uſurpons ſur les malheureux: nous ſommes les premiers pauvres ; mais nous ne ſommes que cela.

En ſecond lieu, ces biens ſacrés ſont des aumônes ; & quiconque n'eſt pas pauvre, n'y a point de droit : mais ce ſont auſſi des ſalaires ; & quiconque ne travaille pas, ne doit pas manger & en jouir ; autrement ce ſeroit changer la récompenſe de l'apoſtolat en une occaſion de molleſſe, & ſans entrer dans les fatigues & les périls d'une milice ſainte, partager la ſolde & les dépouilles avec ceux qui ont combattu. Car, de bonne-foi, les pieux Fideles qui ſe dépouillerent de leurs biens aux pieds de l'autel, quelle vue purent-ils avoir que l'utilité de l'Egliſe ? ne crurent-ils pas en augmentant ſes poſſeſſions, augmenter ſon héritage ſpirituel, multiplier les Fideles en multipliant ſes Miniſtres ; étendre l'œuvre de l'Evangile, & faciliter à l'Egliſe de nouvelles conquêtes en la rendant plus puiſſante ? Or, je vous prie, quel avantage revient-il à l'Egliſe de nourrir un Miniſtre oiſeux & inutile ? quelle nouvelle gloire pour elle de fournir à la molleſſe, à l'indolence, à la ſenſualité, aux plaiſirs d'un Clerc ou d'un

Moine fainéant & souvent dissolu ? n'est-ce pas-là plutôt sa honte & son opprobre ? Jugez vous-mêmes si les pieux Fondateurs qui l'enrichirent, voulurent la déshonorer; favoriser le luxe & la paresse de ses Ministres, en la comblant de leurs bienfaits. Cependant nous ne saurions avoir d'autre droit sur les biens sacrés, que celui que nous ont donné les Fideles qui s'en sont dépouillés entre nos mains : ces pieuses donations renferment une espece de traité saint entr'eux & nous, qui a ses conditions & ses réserves inséparablement attachées à la nature des biens qu'ils nous ont laissés. Si nous violons les conditions de ce traité, nous sommes déchûs du droit que nous avions aux biens que ce traité saint & sacré nous assure. Or, n'est-ils pas vrai que s'ils nous ont préféré à leurs proches, ce n'a été que par un sentiment de religion ; que pour mettre à couvert entre nos mains le patrimoine des pauvres qui n'eût pas été en sûreté au milieu des révolutions & de la cupidité des familles ? Pourquoi en effet frustrer leurs proches d'une partie de leur succession, s'ils avoient voulu seulement nous la remettre en pur don, & les appauvrir sans autre dessein que de nous enrichir de leurs dépouilles ? Hélas ! ces pieux Fideles jouissent dans le ciel du fruit de leurs largesses : ils retrouvent dans le sein de Dieu, pour les biens passagers qu'ils lui ont généreusement consacrés, un trésor éternel & inépuisable que la malice des hommes ne peut plus leur ravir ;

que le ver & la rouille ne ſauroient plus altérer. Mais s'ils pouvoient reparoître au milieu de nous, & voir l'uſage que la plupart des Miniſtres font des biens qu'ils avoient offerts à nos temples; s'ils pouvoient ſortir de leurs mauſolées, & voir ces temples eux-mêmes, où ils repoſent, qu'ils avoient enrichis, dont ils avoient orné les autels avec tant de magnificence, & où ils avoient prétendu que s'offriroient ſans ceſſe au Seigneur des prieres ferventes & des ſacrifices d'expiation; s'ils pouvoient voir ces temples abandonnés, à demi ruinés; ces autels qu'ils avoient élevés avec tant de ſoin, négligés, & indignes de ſervir à un miniſtere redoutable, & de recevoir les offrandes ſaintes; s'ils pouvoient voir les Miniſtres chargés de ces prieres & du ſoin de ces temples, les connoître à peine, & diſſiper ailleurs dans l'oiſiveté, dans la bonne chere & les plaiſirs, un bien deſtiné à tant de pieux uſages; s'ils voyoient ces abus & ces ſcandales, ne nous appelleroient-ils pas en jugement? ne demanderoient-ils pas à rentrer en poſſeſſion de ces héritages qu'ils avoient cru conſacrer à la Religion & à la piété, & qu'ils verroient employés à des uſages mondains & profanes? Armés du même zele qui les rendit ſi bienfaiſans envers l'Egliſe, ne chaſſeroient-ils pas, comme le Sauveur, de ces temples qu'ils avoient élevés & dotés avec tant de profuſion, ces Miniſtres oiſeux & indignes qui les déshonorent par leurs mœurs & par leur inutilité,

& qui font de ces maisons de prieres, l'asyle de leur faste, de leur orgueil, de leur sensualité & de leur paresse ?

Et de-là naît une seconde réflexion. Les revenus Ecclésiastiques étant des offrandes faites à l'autel, & des biens consacrés au Seigneur, vous ne pouvez donc plus, dit le premier Concile de Milan, les employer qu'à des usages saints & religieux : *Eam naturam & conditionem consecuti sunt, ut in alium quàm sacrum & pium usum eorum fructus converti nefas esset.* Vous leur devez le même respect, dit un ancien Auteur, qu'aux vaisseaux sacrés, aux ornemens qui servent à l'autel : & aux autres dons que la piété des peuples fait aux temples. Je ne dis pas qu'on ne peut, sans sacrilege, les faire servir à l'iniquité, & changer les fruits de la piété & de la justice en des instrumens de crimes ; non, cela leur seroit commun avec tous les autres biens. Mais je dis que depuis leur consécration, vous ne pouvez plus les faire servir à des usages mondains, indifférens, inutiles : je dis que des usages innocens & indifférens, d'un bien commun & profane, deviennent sacrileges si le bien est saint : je dis que c'est tomber dans l'impiété & la profanation de ce Prince de Babylone, qui faisoit servir les vases du temple à ses repas ordinaires ; je dis que nous devons les manier avec une espece de religion & de culte ; les regarder comme arrosés encore des larmes des Fideles, de ces pieux Pénitens qui les offrirent comme le

prix de leurs péchés ; embaumés, si j'ose parler ainsi, de leurs vœux & de leurs soupirs ; les regarder comme teints du sang de Jesus Christ ; & par une maxime bien différente de celles des Pontifes & des Docteurs de la loi, ne les appliquer qu'à ce qui regarde le temple, parce qu'ils sont le prix du Sang innocent.

Une troisieme réflexion qui est encore une suite des deux précédentes, c'est que puisque le maniement des revenus Ecclésiastiques n'est qu'une simple dispensation ; puisque ce sont des fonds publics, pour ainsi dire, destinés à servir de ressource aux calamités publiques ; puisque nos besoins une fois mesurés avec religion & retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre nos mains ; il s'ensuit que cette administration est une charge plutôt qu'un avantage ; que plus elle excéde nos besoins, plus elle doit allarmer notre foi ; que tout ce qu'un riche bénéficier a par-dessus un autre qui l'est moins, c'est qu'il a plus de bien étranger à administrer & à distribuer ; c'est que sa dispensation est plus pénible & plus périlleuse, sans être plus utile ; c'est en un mot, que ses tentations & ses dangers sont plus grands, sans que ses avantages augmentent. Il est chargé de plus de bien ; mais il n'en est pas plus riche : *Qui multum, non abundavit* : Il est seulement plus à portée d'en faire un mauvais usage : car qu'il est difficile d'avoir en sa disposition de grands biens

2. Cor. 8. 15.

dont perſonne n'eſt en droit de nous demander compte, ni de nous en diſputer la propriété & l'uſage, & de ne pas les regarder comme à ſoi, & de n'en retenir pour nos beſoins, que ce que l'Egliſe nous eût accordé elle-même dans un temps, où, comme nous l'aſſure l'Apôtre, il ſuffiſoit aux Miniſtres qu'on pourvût à la frugalité de leur nourriture, & à la modeſtie de leurs vêtemens : *His contenti ſimus.*

1. *Tim.* 6. 8.

Enfin la derniere réflexion, eſt que ces maximes qui paroiſſent ſi dures, ſi outrées, qui ſont ſi univerſellement violées ; & que la corruption de l'uſage & le relâchement des Miniſtres ſemblent avoir abolies, ne ſont pourtant qu'une ſimple expoſition de la doctrine des Saints ; que ce langage eſt le langage de tous les ſiecles ; qu'encore aujourd'hui c'eſt le langage de l'Egliſe, & de tous les interpretes de ſa doctrine ; que le relâchement des Auteurs les plus indulgens qui ont pu donner atteinte à toutes les autres maximes de la morale, & introduire un langage nouveau & inconnu ſur les devoir, ont reſpecté celui-ci, & n'en ont parlé que comme on en parloit dans les ſiecles les plus purs de l'Egliſe. Ainſi il faut bien que la regle ſoit inviolable, puiſque le relâchement qui a trouvé des raiſons plauſibles pour adoucir toutes les regles qui gênoient les paſſions, a laiſſé à celle-ci toute ſa ſévérité.

Je vous ai expoſé ces réflexions ſans art, & ſans leur donner même la forme de diſcours :

cours : il eſt des vérités auxquelles on ne laiſſe toute leur force qu'en les expoſant ſimplement. J'ai peu cité, parce qu'il auroit fallu trop citer. Liſez vous-mêmes les regles des Canons & les ouvrages des Saints, & vous trouverez la tradition conſtante de cette doctrine depuis les Apôtres juſqu'à nous. Vous trouverez même ſous la loi Judaïque, que lorſque le profane Héliodore voulut piller les tréſors du temple, le ſaint Pontife Onias, en les lui montrant, lui déclara que c'étoit des dépôts ſacrès, & la nourriture des veuves & des pupilles : *Oſtendit depoſita eſſe hæc & victualia viduarum & pupillorum.* Vous trouverez que les Prêtres des Payens eux-mêmes, regardoient les richeſſes de leurs temples comme des dépôts ſacrés, & les reſſources des calamités publiques. Après cela vous ne ſerez plus ſurpris d'entendre un Concile d'Antioche ordonner que l'Evêque n'eût l'adminiſtration des biens de l'Egliſe, que pour les diſtribuer aux pauvres avec fidélité & avec religion : *Epiſcopus habeat Eccleſiæ rerum poteſtatem, ut eas in omnes egenos diſpenſet cum multa cautione & timore Dei* ; qu'il y participe lui-même, s'il eſt vrai qu'il ſoit pauvre ; mais qu'il ne s'en ſerve préciſément que pour fournir à ſes dépenſes néceſſaires : *Ipſe autem earum ſit particeps, ſi tamen indiget ad ſuas neceſſarias expenſas.* Ce Canon ſeul renferme les trois points principaux que nous venons d'établir ; que vous n'êtes que diſpenſateurs des biens de l'Egli- 2. *Mach.* 3. 10.

se;que vous n'y avez droit que comme pauvres ; & que ce sont les besoins tout seuls, qui doivent être les regles de l'usage.

Mais on convient, me direz-vous, du fond de cette doctrine : on n'a jamais cru que les Clercs fussent maîtres absolus des biens que l'Eglise leur confie : cette erreur est l'erreur de peu de gens ; mais dans le détail, n'est-ce pas la prudence qui doit expliquer ces regles ? n'y a-t-il pas par rapport aux personnes, certaines distinctions à faire dans l'usage des revenus sacrés ? chaque Clerc est simple dispensateur, il est vrai ; mais chaque Clerc doit-il se prescrire les mêmes bornes ? l'Eglise elle-même ne veut-elle pas qu'on ait égard à mille circonstances ? les besoins du Clerc sont-ils les mêmes que ceux du Pontife ? la regle du nécessaire ne souffre-t-elle pas autant de différence, qu'il y a de rangs dans l'Eglise & de conditions dans l'Etat ? Voilà ce que j'ai appellé l'erreur des circonstances : on convient de la regle ; on s'abuse sur l'application, & c'est cet abus qu'il faut combattre.

II.

RÉFLEX. IL en est des maximes qui reglent l'usage des revenus sacrés, comme de toutes les autres maximes qui décident des principaux devoirs de la vie chrétienne. Tout le monde convient du fond & du principe ; & il n'est presque personne qui ne s'égare & ne trouve des exceptions & des adoucissemens, quand il faut se l'appliquer à soi-

même. La regle eſt toujours inconteſtable : l'application par rapport à nous, eſt toujours douteuſe.

Or, les circonſtances ſur leſquelles on s'abuſe d'ordinaire dans l'uſage des revenus Eccléſiaſtiques, peuvent ſe réduire à quatre : premiérement, aux dignités où l'on eſt élevé ; ſecondement, à la grandeur & à la diſtinction du nom que l'on porte ; troiſiémement, à l'abondance du revenu dont on jouit ; enfin, aux ſuperfluités dont on ſe fait des beſoins ou des bienſéances. Je ne vous demande que de l'attention ; car je ne veux aujourd'hui vous parler que par de ſimples réflexions, & vous inſtruire plutôt uniment ſur les regles, que de déclamer contre les abus.

La premiere circonſtance qui regarde les dignités où l'on eſt élevé, eſt l'illuſion la plus univerſelle ſur cette matiere. Mais pour ſéparer le vrai du faux ſur un point d'un ſi grand uſage, j'avoue d'abord que l'Egliſe autoriſe des diſtinctions extérieures ; que l'honneur du miniſtere demande certain éclat de ceux qui en occupent les premieres places ; que les ornemens des Lévites inférieurs marqués dans la loi, n'égaloient pas la magnificence de ceux du Pontife, ni la portion qui revenoit des ſacrifices, celle que le Légiſlateur avoit réſervée aux ſucceſſeurs d'Aaron ; & qu'ainſi, quoique les Apôtres & les premiers Paſteurs ne ſe diſtinguaſſent d'abord des Miniſtres inférieurs que par une vie plus dure,

plus pauvre, plus laborieuse, & que l'Eglise encore aujourd'hui ne mesure ses honneurs & ses récompenses, que sur les services qu'on lui rend, & qu'elle n'accorde des distinctions & des prérogatives aux premiers Pasteurs, que pour l'accroissement de la foi & du Royaume de Jesus-Christ sur la terre ; il est vrai néanmoins que les besoins de ses Ministres augmentent à proportion de leur rang, & que ce qui pourroit suffire dans les places subalternes, ne suffit pas pour ceux qui sont à la tête. Je l'avoue ; & j'aime mieux en accorder trop, & demeurer en deça de la regle, que de l'affoiblir, comme il arrive toujours en voulant la pousser trop loin.

Mais en premier lieu, je pourrois vous faire remarquer qu'il n'en est pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du siecle. Celles-ci fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler, & imposer aux yeux & aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des loix tire presque toute sa force de la majesté du Souverain & de celle de ses Ministres : il faut du spectacle & de l'appareil pour rendre les titres qui élévent les hommes les uns sur les autres respectables. La puissance des Souverains vient de Dieu seul ; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets.

Ainſi c'eſt à l'orgueil à ſoutenir ce que l'orgueil ſeul a inventé ; ce ſont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une ſorte de réalité. Mais c'eſt l'innocence, la ſainteté, la juſtice, la modeſtie, la pauvreté, le zele, le travail qui font l'éclat des dignités du Sanctuaire : elles ne ſont fondées que ſur le mépris du monde & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des ſens, puiſqu'elles ne ſont fondées que pour en donner l'exemple & l'inſpirer aux Fideles. Les Rois des nations tirent leur gloire de la domination & du faſte ; mais il n'en eſt pas ainſi de vous, dit Jeſus-Chriſt : ce fut en lavant les pieds à ſes Diſciples, & en leur ordonnant de ne pas rougir du même miniſtere envers leurs inférieurs, qui les établit ſes Apôtres ; c'eſt-à-dire, les Princes & les Chefs de ſon Royaume. La magnificence n'eſt pas l'état de l'Egliſe ſur la terre : elle eſt ici-bas étrangere, déſolée de l'abſence de ſon Epoux ; affligée des ſcandales qui la déshonorent ; des perſécutions qui la troublent, des ſchiſmes qui la déchirent, des plaies domeſtiques qui la percent d'un glaive de douleur ; & tandis qu'elle eſt couverte de deuil & d'amertume, & que toutes ſes voies pleurent, ſes Miniſtres ne doivent pas venir lui inſulter par une pompe ſi déplacée & ſi éloignée de ſon eſprit.

Voilà ce que je pourrois d'abord vous faire remarquer : mais pour en venir à

quelque chose de plus précis, je vous dis en second lieu, que si l'Eglise autorise quelques distinctions extérieures dans ses Ministres, elle autorise celles seulement qui peuvent faire valoir l'autorité sainte du ministere; c'est-à-dire, nous faciliter le succès de nos fonctions, préparer l'esprit des peuples au respect & à l'obéissance; donner du poids aux regles, & faire fructifier l'œuvre de l'Evangile : elle n'autorise que celles qui nous mettent plus en état de maintenir la discipline, le bon ordre, & la subordination parmi ses Ministres; de pourvoir aux besoins des Fideles, de rendre les exemples de notre modestie, de notre frugalité, de notre détachement, de notre charité, plus éclatans par l'éclat & les distinctions qu'elle nous accorde, & d'être plus utiles à mesure que nous sommes plus élevés. Tout ce qui ne se rapporte pas à cette fin, est hors des vues & des intentions de l'Eglise : tout ce qui ne rend qu'à nourrir la complaisance & l'orgueil; qu'à nous attirer de vains regards; qu'à nous faire paroître dans le temple de Dieu, comme ces Idoles des nations qui n'étoient redevables du culte & des hommages des peuples, qu'à l'or & à la vaine magnificence dont elles brilloient; tout ce qui est inutile au salut des ames, à l'édification de l'Eglise, au progrès de la foi, ne convient pas à des dignités qui ne sont établies que pour la sanctification des Fideles : c'est à nous à distinguer ce que la

gloire de Dieu demande, d'avec ce que la cupidité nous inſpire; de ne pas confondre les intérêts de l'Egliſe avec ceux de notre vanité; les ſecours innocens d'une dignité ſainte, avec l'appareil d'un poſte profane; & de ne pas prétendre honorer notre miniſtere par un air de faſte & d'oſtentation qui déshonore l'Egliſe qui nous l'a confié, & qui nous attire plutôt le mépris & les cenſures, que le reſpect & les hommages des peuples.

Je vous dis en troiſieme lieu, que plus vous êtes élevé, plus l'Egliſe attend de vous que vous ſerez le modele du troupeau; plus vos vertus doivent égaler la prééminence de la place que vous occupez; plus, dit le ſaint Concile de Trente, *Seſſ.* 15 vous devez tellement regler votre conduite extérieure, que les autres puiſſent prendre dans vos mœurs les regles de tempérance, de modération, de ſimplicité, & de cette humilité noble & chrétienne qui nous rend ſi agréables à Dieu, & ſi reſpectables aux hommes. Je dis que vos obligations croiſſent par conſéquent avec votre rang; que plus vous avez de peuple à conduire, plus vous avez de miſeres à ſoulager & qu'ainſi moins il doit vous reſter des biens de l'Egliſe, pour les profuſions du faſte & de la molleſſe. Je dis que plus vous êtes élevé, plus votre dignité ſainte vous approche de Jeſus-Chriſt le Prince des Paſteurs, dans les travaux depuis ſa jeuneſſe, pauvre & n'ayant pas où repoſer ſa tête; que plus

vous paroiſſez revêtu de ſon autorité, plus vous devez paroître animé de ſon Eſprit, & repréſenter ſes vertus, comme vous repréſentez ſa perſonne; être humble, modeſte, ennemi du faſte & des honneurs comme lui; touché comme lui de la ſeule gloire de ſon Pere, & du ſalut des brebis d'Iſraël qui périſſent; plein de tendreſſe pour les malheureux, & multipliant, pour ainſi dire, le pain même qui vous eſt néceſſaire, pour ſoulager leur indigence. Ceux que l'Egliſe a appellés aux honneurs du Sanctuaire, dit encore le même Concile, doivent bien comprendre qu'ils n'ont pas été revêtus de cette dignité pour y chercher leurs propres intérêts, pour amaſſer des richeſſes, ou pour y vivre dans l'opulence & dans le luxe; mais pour y travailler ſans relâche à la gloire du Seigneur, & pour y paſſer leur vie dans une ſollicitude & une vigilance continuelle.

En quatrieme lieu, vous ne devez pas confondre ici ce que les regles canoniques accordent aux dignités de l'Egliſe, avec ce que les abus des ſiecles poſtérieurs y ont ajouté. L'Egliſe par une fatale néceſſité, toute divine qu'elle eſt, ſuit dans ſa police extérieure & dans la ferveur ou le relâchement des ſiecles, la deſtinée des choſes humaines, & éprouve comme elles les viciſſitudes inſéparables de la condition des choſes préſentes. Mais les temps qui ont changé les mœurs, n'ont pas changé les regles; & les exemples du plus grand nombre

augmentent les abus, mais ne les autorisent pas. Lisez les loix saintes de nos Peres sur la frugalité même de ceux qui en réside l'honneur du sacerdoce & l'excellence de l'autorité. *A l'imitation de nos Peres assemblés dans le Concile de Carthage*, (c'est encore le saint Concile de Trente qui parle; & je vous le cite exprès préférablement à tant d'autres, parce que ce sont des loix faites presque de nos jours, & auxquelles on ne peut opposer, ni la prescription des temps, ni la différence des mœurs & des siecles :) *non seulement nous ordonnons que les Evêques usent d'ameublemens modestes, & se contentent d'une table frugale; mais encore que dans toute leur conduite, dans leurs maisons & sur leur personne, il n'y paroisse rien qui soit éloigné de cette sainte pratique, & qui ne reffente la simplicité, le zele de Dieu, & le mépris des vanités du siecle. Ne quid appareat quod ab hoc sancto instituto sit alienum, quodque non simplicitatem, Dei zelum, ac vanitatum contemptum præ se ferat.* Or, mes Freres, c'est aux loix de l'Eglise, & non aux usages d'un monde corrompu, à regler la conduite de ses Ministres; c'est à elle qui met en dépôt ses richesses entre vos mains, à vous en marquer l'usage. Si vous vous éloignez de son Esprit & de ses intentions dans l'administration de ses biens, elle retracte en secret le don qu'elle vous en a fait : elle vous regarde comme un économe infidele, & ne pouvant vous dépouiller ici-bas de ces biens sacrés, elle

s'attend à vous en faire rendre compte un jour jusqu'au dernier denier devant le premier Pasteur, & le seul Seigneur de l'héritage qu'elle vous avoit confié. Eh ! quoi, mes Freres ? parce que le monde autorise dans les Ministres, le faste, l'orgueil, les profusions, des mœurs opposées aux regles de l'Evangile, vous croiriez que l'Eglise a cru devoir se relâcher de ses regles pour se rapprocher du monde, le ménager, & ne pas contredire l'erreur de ses jugemens ? Elle gémit des abus que le monde vient porter jusques dans le Sanctuaire ; & plus ils gagnent & se répandent, plus elle s'afflige & le déteste. Mais je n'en dis pas assez. N'accusons pas le monde, mes Freres, d'autoriser nos abus ; & rendons-lui justice : ce monde lui-même, tout corrompu qu'il est, blâme en secret dans les Pasteurs & les Ministres, ce faste & ces profusions dont il semble leur faire honneur : il est le premier & le plus rigide censeur d'un abus qui paroît son ouvrage : tout aveugle & injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la Religion, pour comprendre que ses Ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne : il sent le ridicule & l'indécence d'un faste attaché à un état saint, & à l'usage d'un bien consacré à la piété & à la miséricorde : les plus mondains eux-mêmes sont indignés, scandalisés de voir servir au luxe, à la sensualité, à l'intempérance, & à toutes les pom-

pes du ſiecle, des richeſſes priſes ſur l'autel : ils blâment la ſimplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laiſſé des biens ſi conſidérables aux Egliſes, pour nourrir la molleſſe, la vanité & le faſte des Miniſtres ; & de n'avoir diminué les poſſeſſions & les héritages de leurs maiſons, que pour augmenter les abus & les ſcandales de l'Egliſe : ils diſent que ces biens ſortis de leurs maiſons, auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mettre en état de ſervir la patrie, qu'à nourrir le faſte & l'oiſiveté d'un Clerc inutile à l'Egliſe & à l'Etat : ils ſe plaignent que les Clercs tout ſeuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états ſouffrent, & que le malheur des temps ſe fait ſentir au reſte des citoyens. L'héréſie, en uſurpant le ſiecle paſſé les biens conſacrés à l'Egliſe, n'allégua point d'autre prétexte : l'uſage profane que la plupart des Miniſtres faiſoient des richeſſes du Sanctuaire, l'autoriſa à les arracher de l'autel, & à rendre au monde des biens que les Clercs n'employoient que pour le monde. Et que ſaije, ſi le même abus qui regne parmi nous n'attirera pas un jour à nos ſucceſſeurs la même peine ; & ſi la juſtice de Dieu ne permettra pas que des biens ſacrés, dont l'uſage déshonore ſi fort ſon Egliſe ſoient livrés aux ennemis de ſon nom, & deviennent, comme parmi tant de peuples ſéparés de l'unité, la proie de l'héréſie ? Ce fut l'uſage indigne & ſenſuel que les enfans

d'Héli faiſoient des dons faits à l'autel, & du revenu de leur ſacerdoce, qui livra l'Arche ſainte aux Philiſtins, & qui fit ceſſer pour quelque temps dans Iſrael la libation & le ſacrifice. La profanation des choſes ſaintes demeure rarement impunie; & ſi Héliodore, tout payen qu'il étoit, eſt ſi ſévérement châtié pour avoir oſé porter ſes mains ſacrileges ſur les tréſors du temple, quel châtiment ne doivent pas attendre les Miniſtres du temple eux-mêmes, s'ils ſont aſſez malheureux que d'en abuſer?

Auſſi je vous dis en cinquieme lieu, croyez-vous de bonne-foi que les pieux Fideles qui enrichirent autrefois nos temples prétendirent y fonder des places & des dignités ſuperbes, faſtueuſes, mondaines? Quoi? eux qui engagés dans le ſiecle renonçoient à ſes vanités, auroient voulu les introduire dans le lieu ſaint? Quoi? les Paules, les Marcelles, les Olympiades; ces ſaintes veuves qui conſacroient ſi généreuſement à Jeſus-Chriſt la ſucceſſion de leurs ancêtres, n'auroient voulu ſe dépouiller d'une pompe mondaine, que pour en revêtir ceux qui doivent en inſpirer le mépris aux autres? elles qui édifierent tant le monde lui-même, auroient-elles voulu être un ſujet de ſcandale à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt? & les monumens éternels de leur modeſtie & de leur dépouillement pourroient-ils devenir entre nos mains des prétextes d'oſtentation & de luxe? C'étoit la charité, la ſainte ſimplicité des premiers

Pasteurs, qui attiroit à l'Eglise ces pieuses libéralités ; & si dès-lors ses Ministres eussent paru environnés d'orgueil & de faste, jamais ces pieux Fideles n'eussent confié l'administration de leurs largesses à des dispensateurs qui auroient paru plus occupés de leurs aises & de leurs plaisirs, que des besoins des pauvres. C'est donc à la sainteté seule de nos prédécesseurs, que nous sommes redevables des richesses qui leur furent confiées ; & nous ne sommes pas dignes de succéder à leur administration, si nous ne succédons pas aux vertus qui la leur attirerent.

Mais les dignités de l'Eglise n'ont-elles pas besoin d'un certain éclat pour s'attirer le respect des peuples ? Ne seroit-il pas à craindre qu'elles tombassent dans l'avilissement, si elles n'étoient soutenues par quelque décoration extérieure, nécessaire à l'autorité ? Cette rigoureuse simplicité pouvoit édifier dans les siecles où tous les Fideles étoient saints ; mais dans la corruption de nos mœurs, où le monde n'est déjà que trop disposé à mépriser les Clercs, & la sainte autorité du sacerdoce, ne faut-il pas la revêtir d'une certaine pompe qui impose, & qui rende du moins l'éclat du culte respectable à ceux qui en méprisent les loix ?

Mais, mes Freres, quand est-ce que le monde a cessé de respecter les Ministres ? n'est-ce pas quand ils ont cessé eux-mêmes de se rendre respectables ? Est-ce le déré-

glement du monde, ou celui des Clercs, qui a changé en satyre & en mépris la vénération des Fideles pour les personnes consacrées au saint ministere ? & croyez-vous qu'une vaine pompe que le monde lui-même censure, puisse remplacer les vertus, qui seules nous attirent du respect, & qu'elle puisse honorer l'Eglise qu'elle-même afflige & déshonore ? Est-ce que les dignités saintes ne doivent imposer qu'aux yeux & aux sens ? ne sont-elles pas uniquement établies pour édifier, pour parler au cœur, pour inspirer la haine du monde, le desir & l'amour des biens éternels ? l'Eglise a-t-elle besoin de faste & d'orgueil pour se soutenir ? c'est par la sainteté & par la charité qu'elle s'est établie ; & c'est par-là qu'elle se soutiendra, & qu'elle s'étendra jusques à la consommation des siecles. Quel respect peut lui attirer le faste de ses Ministres ? il a servi de prétexte à des Royaumes entiers pour se séparer de son unité : il a arraché de son sein des nations nombreuses qu'elle avoit autrefois acquises par le sang de ses Martyrs & de ses Apôtres : il leur fournit encore aujourd'hui des censures, des dérisions, des blasphêmes contr'elle : il scandalise ceux qui sont demeurés dans son unité : il ébranle la foi des simples : il affermit l'impie dans son impiété : il laisse la veuve & l'orphelin dans l'indigence & dans le désespoir : il fait monter jusques au trône de la justice de Dieu, les clameurs des pauvres négligés,

abandonnés, & dont la misere & le délaissement crie vengeance contre ces dispensateurs barbares, qui refusent à ces infortunés un bien qui leur appartient, pour l'employer à des profusions indécentes & cruelles : voilà la gloire qui en revient à l'Eglise : c'est à vous à voir si vous voulez compter ses schismes, ses scandales, sa honte, sa douleur & ses pertes, parmi ses avantages.

J'avoue que la modestie de ses Ministres & de ses Pasteurs ne doit avoir rien d'abjet & de mépriſable. Mais une noble simplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même, que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée : il n'est rien de si bas, que de vouloir se faire respecter par des endroits qui ne conviennent, ni à notre état, ni à nos fonctions : jamais les Ministres de l'Eglise n'ont été plus honorés, que dans les siecles où ils parurent plus pauvres & plus modestes. Corneille, cet Officier Romain, tout Gentil qu'il est encore, se jette aux pieds du Prince des Apôtres : mais est-il ébloui de la pompe & de l'éclat qui l'environne ? il le trouve logé sur le bord de la mer, chez un ouvrier de la lie du peuple : sa parure, sa suite, tout répond à la pauvreté & à la simplicité de son logement : c'est la piété, c'est l'innocence, c'est je ne sais quoi de divin que la sainteté répand sur le visage de cet Apôtre, qui fait sentir à Corneille la grandeur de cet homme, & l'excellence de son ministere.

Les honneurs que l'Officier de la Reine Candace rendit à Philippe, en le faisant monter dans son char, furent-ils fondés sur la pompe qui environnoit ce Ministre de Jesus-Christ ? l'homme de Dieu étoit à pied portant dans la simplicité de son maintien, la ressemblance d'un Prophete ; & à l'éclat céleste que la grace répand sur son visage, cet Officier le prend pour l'Ange du Seigneur envoyé pour l'instruire, & lui montrer la voie du salut. Un saint Léon accompagné de sa vertu, & de la seule dignité de son sacerdoce ; un Benoît dans sa solitude, arrêtent-ils la fureur & les ravages de deux Princes barbares, & les forcent-ils de respecter en eux la présence du Dieu dont ils sont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la sainteté de leur vie & l'éminence de leurs vertus ? Non, mes Freres, soyons saints, & nous serons respectés : honorons notre ministere, & notre ministere nous honorera : ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde ; c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération & ses hommages : le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore ; faisons-en un saint usage, il n'enviera plus nos richesses, & il respectera notre charité. C'est connoître peu la sainteté de notre ministere, de se persuader qu'il y ait quelqu'autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable ; mais c'est encore moins connoître le monde, de croire lui inspirer du respect pour la Religion par

les mêmes abus qui rendent ſes Miniſtres mépriſables. Un Auguſtin vêtu ſimplement ne ſe nourriſſant que de ſimples légumes, & n'accordant qu'à l'hoſpitalité, dit Poſſidius, une nourriture plus délicate, c'eſt-à-dire, l'uſage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de ſon ſiecle ! Le grand Baſile ne portoit jamais ſur ſon corps que le même vêtement ; & toutes les richeſſes, dit ſaint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après ſa mort, ſe réduiſirent à une Croix ; cependant Baſile eſt l'oracle de l'Orient, reſpecté de tout l'univers, & des Céſars eux-mêmes dont il combattoit les erreurs. Exupère, ce Paſteur ſi reſpectable, pouſſe ſi loin, dit ſaint Jérôme, l'excès de ſon détachement & de ſes largeſſes, qu'il eſt réduit à porter la divine Euchariſtie dans un panier d'oſier, & le Sang de Jeſus-Chriſt dans un vaſe de terre. O ſainte magnificence ! ô faſte vraiment épiſcopal, & digne d'un Miniſtre de la Croix ! ô ſpeſtacle de charité mille fois plus digne du reſpect & des hommages des peuples, que tout le vain éclat d'un luxe profane ! Je ne vous dis pas, regardez & faites ſelon ce modele : ces grands exemples ne ſont plus de nos mœurs : mais je vous dis, voyez ſi l'Egliſe perdoit quelque choſe de ſa majeſté dans la ſimplicité & la frugalité de ces Paſteurs illuſtres ; & ſi la dignité de l'Epiſcopat fut jamais regardée avec plus de vénération, que lorſqu'elle ne brilla que par la ſainteté, l'humi-

lité, & la pauvreté évangélique de ceux qui en étoient revêtus ? Premiere circonstance sur laquelle on s'abuse : l'erreur des dignités.

La seconde est celle que nous avons appellée l'erreur du nom. J'avoue d'abord que les personnes distinguées du côté de la naissance ont besoin par les suites de leur éducation, de certains adoucissemens, dont ceux qui sont nés dans le peuple peuvent se passer ; & qu'il est pour elles des nécessités qui seroient molleſſe & profusion dans les autres. Mais pensez-vous que l'Eglise qui condamne dans les Laïques mêmes cette pompe profane qu'un usage peu Chrétien attache au fantôme du nom & de la naissance, non seulement l'autorise dans ses Ministres, mais veuille même la payer du bien des pauvres, des richesses du Sanctuaire, & faire les frais d'un abus dont elle gémit & qu'elle déteste ? Etes-vous Ministre de Jesus-Christ comme noble, ou comme pieux, fidele, vigilant, laborieux, éclairé ? Est-ce votre nom, ou votre vertu, qui a porté l'Eglise à vous choisir & à vous consacrer aux fonctions de l'autel ? est-ce la naissance, ou la science & la piété, qui rempliſſent les devoirs du saint ministere ? pourquoi voulez-vous donc que l'Eglise accorde un plus grand salaire à ce qui est inutile à ses fonctions ? ce n'est pas celui qui est plus noble & plus illustre, c'est celui qui travaille le plus, dit saint Paul, qui est digne d'un double honneur. Un grand

nom vous donne-t-il plus de zele, plus de lumieres, plus de sainteté, plus de fidélité & d'application à vos devoirs ? qu'en revient-il à l'Eglise ? pourquoi voulez-vous donc qu'elle vous en tienne compte ; & qu'un titre qui n'ajoute rien à vos services, augmente à votre égard ses libéralités ?

D'ailleurs, souvenez-vous du principe déjà établi : quelle que puisse être la distinction de votre naissance, l'Eglise ne vous nourrit que comme pauvre : le fond d'où est tirée la portion du bien qu'elle vous distribue, est le fond de la veuve & de l'orphelin, des malheureux & des indigens. Or, l'Eglise distributrice de ces pieuses largesses ne prétend pas donner à un pauvre d'un sang illustre, tout ce qu'il lui auroit fallu dans le monde pour soutenir l'orgueil de sa naissance, si sa fortune eût répondu à son nom. On peut, à la vérité, distinguer un pauvre d'un grand nom, par de plus grandes libéralités : mais on se souvient toujours qu'on distribue des aumônes, & que les aumônes ne rendent pas aux malheureux ce que la fortune leur a ôté, mais ce que la nature seule leur refuse. Écoutez Pierre de Blois : Si parce que vous êtes fils d'un Grand, (il écrit à un Evêque de Chartres,) ou que vous comptez des Rois parmi vos ancêtres, vous prétendez que c'est une nécessité à vous de faire plus de dépense qu'un autre, je vous dis, de la part de Dieu, que cette préten-

due néceſſité ne doit pas tomber ſur le patrimoine de Jeſus-Chriſt : *Neceſſitas hæc Chriſti patrimonium non contingit.* Au contraire, la modeſtie épiſcopale doit modérer les dépenſes que vous euſſiez faites dans le monde, & changer vos profuſions en de ſaintes largeſſes. Voilà le langage de l'Egliſe, & la pratique de tous les ſaints Paſteurs dans tous les ſiecles. Paul citoyen Romain, prétendit-il à plus de diſtinctions extérieures ? & fut-il plus à charge à l'Egliſe que Pierre ſimple pécheur ? Vous le ſavez ; il ne ſouhaita, comme il dit lui-même, ni l'or, ni l'argent, ni les vêtemens de perſonne : le travail de ſes mains fournit à ſes beſoins ; il ne voulut pas même être à charge aux Fideles qu'il avoit enfantés en Jeſus-Chriſt, & dont il avoit droit d'exiger l'honneur & le ſalaire dûs aux Miniſtres de l'Evangile ; & le ſeul privilege qu'il tira de ſa naiſſance, fut de travailler plus que les autres dans l'apoſtolat, & d'en recueillir moins de fruits temporels. Les Ambroiſes, les Paulins, ces grands Evêques ſortis d'un ſang illuſtre, vécurent-ils avec plus de ſplendeur & de magnificence, qu'Auguſtin fils d'un ſimple habitant de Tagaſte ? Paulin vendit les grands biens qu'il avoit reçus de ſes ancêtres, & les cacha dans le ſein des pauvres : Ambroiſe, juſques aux vaiſſeaux ſacrés, pour ſoulager les miſeres de ſon peuple : Mes tréſoriers, diſoit-il lui-même, ſont les pauvres de Jeſus-Chriſt : les gardes qui m'environnent ſont les aveugles, les

boiteux, les malades, les vieillards; & tout mon tréſor ſont leurs vœux & leurs prieres. Oui, mes Freres, ces ſaints Paſteurs, en dépouillant l'ignominie de l'habit ſéculier, dépoulloient toutes ces vaines diſtinctions que le ſiecle ſeul doit connoître; oublioient le nom de leurs ancêtres & la maiſon de leur pere, du moment qu'ils avoient pris le nom de Paſteur; ce nom ſi doux, ſi humble, & ſi favorable aux peuples: ils ne connoiſſoient plus de généalogie, dès qu'ils étoient entrés dans le ſacerdoce de Melchiſedech, perſuadés que l'Egliſe ne reſpecte & ne connoît de nom dans ſes Miniſtres, que le nom auguſte de leur miniſtere.

De plus, mes Freres, un Prêtre, un Paſteur peut-il alléguer ſon nom & ſa naiſſance, & excuſer là-deſſus ſon faſte & ſes profuſions, tandis qu'une infinité de Fideles dont il eſt le pere, que des membres de Jeſus-Chriſt dont l'Egliſe l'a chargé, gémiſſent dans l'affliction & dans l'indigence, ſans ſecours, ſans protection, ſans autre reſſource que celle de leurs larmes & de leur patience; abandonnés, inconnus, même de celui qui devroit connoître ſes brebis, les appeller par leur nom, les ſoulager, & ne pas permettre qu'aucune périſſe? Honore-t-on ſon nom & ſa naiſſance par l'inhumanité, & par l'oubli de la miſéricorde? eſt-on grand par les profuſions du luxe, ou par les ſentimens nobles du cœur? & qu'y a-t-il de plus bas & de plus peuple,

que d'être insensible à des miseres qu'on est obligé de soulager ; & de retenir, pour vivre dans l'abondance, le bien de mille malheureux qui souffrent, & qui invoquent la mort comme le seul remede, & le terme heureux de leurs peines ? n'est-ce pas la noblesse du sang elle-même qui doit alors nous ouvrir le cœur, nous inspirer des sentimens élevés, bienfaisans, & dignes d'une ame qui n'est pas née dans la foule ? Si la naissance mettoit quelque distinction parmi les Pasteurs & les Ministres de l'Eglise : s'il étoit permis de leur donner à chacun des prérogatives & des caracteres : c'est que ceux qui sont nés dans le peuple devoient être plus durs, plus enflés de leurs dignités, plus jaloux de tout appareil de vanité qui releve leur bassesse, moins capables de libéralité envers les pauvres ; au lieu que la générosité, l'élévation des sentimens, la sensibilité pour les malheureux, le mépris noble du faste & de la magnificence, les largesses abondantes paroîtroient le partage de ceux qui ont dû hériter de leurs ancêtres avec un nom illustre, des sentimens dignes de leur naissance. Hélas, mes Freres ! le riche de l'Evangile est réprouvé, parce qu'il vivoit dans le luxe & dans la bonne chere, & qu'il laissoit languir sans secours Lazare couvert de plaies, qui gémissoit à sa porte : cependant ce riche, de la maniere dont Jesus-Christ nous en parle, étoit un homme distingué dans son peuple : il n'employoit à ses festins & à sa

magnificence, qu'un bien qu'il avoit reçu des ſes ancêtres, un bien qui étoit à lui, & dont il pouvoit, ce ſemble, diſpoſer à ſon gré. Mais vous, qui ſous prétexte d'une vaine diſtinction de nom, employez aux mêmes profuſions le bien de la veuve & de l'orphelin, le patrimoine de ces Lazares infortunés que vous négligez; vous qui ajoutez à la barbarie & à la ſenſualité du riche réprouvé, l'injuſtice qui vous fait refuſer aux pauvres un bien ſacré qui leur appartient, & le diſſiper en de folles profuſions, voyez ſi votre jugement ne ſera pas plus rigoureux, & ſi les châtimens que la juſtice de Dieu vous prépare ne ſurpaſſeront pas autant ceux de ce riche infortuné, que votre crime eſt infiniment au-deſſus de celui qu'on lui reproche.

Enfin pour ne laiſſer rien à dire ſur un point ſi eſſentiel, j'accorde, pour un moment, que les loix de l'Egliſe vous permettent de vous donner les mêmes aiſes, les mêmes ſuperfluités du bien ſacré qu'elle vous confie, que vous auriez pu vous donner dans le monde du patrimoine de vos ancêtres. La prétention eſt ridicule; & vous en convenez; mais ſuppoſons-la pour un moment. Euſſiez-vous trouvé dans un partage domeſtique de quoi ſoutenir la vanité de votre nom, dont vous faites monter ſi haut les profuſions & les dépenſes inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuſe, ou du moins exclu des droits & des prérogatives de l'aîneſſe, vous vous

ſeriez vû réduit dans le monde, à une fortune médiocre, à une portion de cadet toujours fort mince dans les maiſons les plus anciennes. Or, je vous demande: Voulez-vous être plus opulent ſous Jeſus-Chriſt pauvre, que vous ne l'euſſiez été, dit ſaint Jérôme, ſous l'empire de Mammon? Quoi? l'Egliſe ſera obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance, ceux que le monde auroit laiſſés dans une honnête médiocrité? vous ſeriez plus à votre aiſe du patrimoine des pauvres, que vous ne l'euſſiez été de la ſucceſſion de vos ancêtres? votre nom n'eût pas ſouffert dans le monde de l'obſcurité, de la modicité de vos biens & de votre fortune; & il ſouffriroit dans l'Egliſe, de votre charité, de votre frugalité, de votre modeſtie? Quoi? le monde qui a formé le fantôme & la vanité du nom & de la naiſſance, n'eût pas ſoutenu en vous ſon ouvrage; & l'Egliſe qui la condamne, cette vanité, qui la combat, ſeroit elle-même obligée de la ſoutenir? les bienſéances du monde ne ſeroient point bleſſées, lorſque votre fortune ne répondroit pas à votre nom; & celles de l'Egliſe le ſeroient, lorſque l'innocence, la ſimplicité, la tempérance, la piété de votre vie répondroient à la ſainteté de votre caractere? Répondez, ſi vous l'oſez. O mon Dieu! ſi vous nous avez enſeigné qu'il eſt preſque impoſſible aux riches du ſiecle de ſe ſauver; ſi les biens de ce monde attirent preſque toujours de ſecrettes malédictions ſur ceux qui les poſſedent;

s'il

s'il eſt difficile d'en uſer ſelon les regles de la foi, de la charité, de la tempérance, & de la pauvreté chrétienne ; ô mon Dieu ! quels doivent donc être les dangers l'uſage des biens ſacrés ? quels obſtacles pour le ſalut ! quels abîmes d'omiſſions, de ſuperfluités, de profuſions, de profanations, ſur leſquels l'exemple commun répand de funeſtes ténebres, qu'on n'approfondit preſque jamais, & ſur quoi on ne s'aviſe pas même d'entrer en ſcrupule ! Décidez là-deſſus, ſi la circonſtance du nom & de la naiſſance doit vous raſſurer ſur l'injuſte diſpenſation des revenus de l'Egliſe.

Mais peut-être que l'erreur de la troiſieme circonſtance vous ſera plus favorable : elle roule ſur l'abondance ou la médiocrité des revenus ſacrés. Il paroît d'abord étonnant, que la même erreur puiſſe naître de deux circonſtances ſi oppoſées : mais l'expérience ne permet pas d'en douter. Si le revenu ſacré dont on jouit, eſt conſidérable, on croit que les dépenſes doivent augmenter à proportion ; & il ne reſte preſque rien pour les pauvres : s'il eſt modique, à peine en a-t-on aſſez pour ſoi, & les pauvres n'y peuvent plus rien prétendre. Ces abus ſont groſſiers, il eſt vrai ; mais la cupidité autoriſée par l'uſage, trouve par tout des vraiſemblances.

En effet, mes Freres, quelle que puiſſe être l'abondance des biens que l'Egliſe vous a confiés, (je n'examine pas ici ſi cette abondance eſt dans les regles, & ſi la plu-

ralité des titres que vous poſſédez, & qui enflent ſi fort votre revenu, eſt conforme aux intentions, à l'eſprit & aux plus ſaintes loix de l'Egliſe ; vous ſavez que non ; mais ce doit être-là le ſujet d'une autre inſtruction :) quelle donc que puiſſe être cette abondance, vous n'en êtes pas plus riche je l'ai déjà dit, vous n'êtes que chargé d'une plus grande adminiſtration ; donc vous n'en avez pas plus pour vous-même.

Car, dites-moi, je vous prie : au commencement que l'Evêque avoit ſeul entre les mains tout le revenu de ſon Egliſe, en étoit-il plus faſtueux, plus autoriſé à des profuſions ? l'Epiſcopat étoit-il regardé alors comme un poſte plus riche, plus éclatant, plus commode, plus favorable aux délices & aux profuſions de la vanité ? Vous n'avez qu'à remonter à ces temps heureux ; jamais l'Egliſe n'eut des Paſteurs plus pauvres, plus charitables, plus pénitens, plus ſaints. L'Evêque n'étoit que l'économe & l'inſpecteur univerſel : il étoit chargé de plus de ſollicitudes ; il ne lui en revenoit pas plus d'avantages : il paſſoit plus de biens ſacrés par ſes mains ; il ne lui en reſtoit pas plus pour lui-même. Et certes, mes Freres, un bien change-t-il de nature par ſon abondance ? Quand on vous donneroit un tréſor en dépôt, en ſeriez-vous plus riche qu'un autre qui ne ſeroit dépoſitaire que d'une ſomme médiocre ? ſi vous n'êtes que diſpenſateur, qu'importe que vous ayez plus de biens à diſpenſer ? vous gardez la

portion d'un plus grand nombre de pauvres ; voilà votre unique privilege : mais droits & vos besoins n'augmentent pas pour cela.

Et une nouvelle preuve de cette vérité, c'est que remontez à l'origine ; d'où vient que l'Eglise a attaché de plus grands revenus à certains Bénéfices ? est-ce pour ménager plus de plaisirs, plus de magnificence à ceux qui en sont pourvûs ? Vous comprenez d'abord que ce ne sauroit être-là l'intention de l'Eglise : c'est donc parce que les charges de ces Bénéfices étoient plus considérables ; le Monastere plus rempli de saints Moines ; les pauvres qui en dépendoient, plus nombreux : c'est, en un mot, que ces biens plus abondans étoient nécessaires à plus de saints usages : c'étoient les besoins seuls de l'Eglise qui multiplioient, qui grossissoient les saintes libéralités des Fideles. Les mêmes besoins peut-être ne se trouvent plus ; mais l'Eglise en a de tant de sortes : la même espece de maladie, de misere, que les pieux Fondateurs avoient en vue, ne subsiste peut-être plus ; mais tant qu'il y aura des pauvres & des malheureux, la même intention subsiste toujours ; ils doivent remplacer ceux qui les ont précédés, & entrer en part des libéralités auxquelles leur misere leur donne droit. Les besoins peuvent changer ; mais comme les biens sacrés ne changent pas de condition, l'usage en est toujours le même.

Mais loin d'avoir un revenu abondant,

dites-vous, le vôtre peut à peine suffire. Pour éclaircir ce dernier article, il n'y a qu'à passer à la quatrieme circonstance, qui est l'abus des superfluités dont on se fait des besoins. Je ne prétends pas ici entrer dans un détail odieux & inutile; ni regler au juste jusques où peuvent s'étendre les besoins de chaque ordre Ecclésiastique. Cette décision dépend de mille circonstances qu'on ne peut ni prévoir ni résoudre dans un discours : il suffit d'établir la regle ; les cas particuliers se décident ensuite d'eux-mêmes.

Une maxime inconteſtable ; & que nul relâchement n'a jamais ni combattue, ni entrepris même d'adoucir, est que le nécessaire des Clercs a des bornes bien plus étroites & plus rigoureuses que celui des Laïques. Dans le nécessaire des Laïques, on renferme non seulement les besoins de la vie, mais encore les bienséances que le monde a attachées à cet état ; les délassemens permis ; certains usages dont une coutume universelle a fait des loix ; des réserves prudentes pour l'établissement d'une famille : tout cela retranché, le reste est un superflu qui ne leur appartient pas, & qu'ils doivent aux pauvres. Mais dans le nécessaire des Clercs, comme tout le bien que l'Eglise leur confie, est un bien étranger & sacré, destiné aux pauvres, & dont l'Eglise ne leur accorde une portion à eux-mêmes que comme pauvres ; on ne peut y comprendre que les simples besoins, c'est-à-

dire, ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir la décence de ſon état : je dis la décence ſage, chrétienne, eccléſiaſtique, modeſte ; & non ce faſte & cette pompe à laquelle le monde donne le nom de décence, & qui eſt très-indécente, & très-peu convenable à la modeſtie & à la ſimplicité de notre ſaint miniſtere.

En effet, une ſeconde maxime auſſi capitale que la premiere, eſt que vous ne devez pas regler vos beſoins ſur l'uſage, ſur les maximes fauſſes & corrompues du monde ; mais ſur les loix de l'Egliſe, comme il a été déjà dit touchant les mœurs & la frugalité des Clercs : voilà d'un ſeul coup bien des queſtions décidées. C'eſt le premier Concile de Milan, qui nous propoſe cette regle puiſée dans la doctrine des Peres, & dans les plus anciens décrets de l'Egliſe : *Pour ce qui eſt*, dit cette pieuſe aſſemblée, *de la meſure que chaque Clerc doit ſe preſcrire dans la dépenſe des revenus Eccléſiaſtiques, par rapport à ſon rang & à ſon état, tous doivent être informés qu'il faut la prendre dans les regles des ſaints Canons ſur la modeſtie & la frugalité cléricale.* C'eſt à vous maintenant à nous dire, ſi le jeu, les plaiſirs même défendus au commun des Fideles, une vaine parure, un luxe tout payen, une vie toute ſenſuelle ; un attirail de vanité & de molleſſe, qui ſied ſi mal à un Miniſtre de Jeſus-Chriſt crucifié, mille dépenſes de pur goût & de pur caprice, mille ſuperfluités qui bleſſent mê-

me les yeux des sages mondains, sont conformes aux regles respectables des saints Canons, & renfermées dans les bornes qu'elles prescrivent à la molleſſe sacerdotale.

Aussi, mes Freres, l'abus des biens de l'Eglise est si universel; le scandale sur un point si essentiel est si commun & si autorisé; les regles saintes sur la frugalité des Clercs & sur l'usage religieux des revenus du Sanctuaire, paroissent si effacées par le faste & la mondanité de la plupart des Ministres, que nous devrions ici changer notre voix, comme l'Apôtre, & leur dire: Retranchez du moins de vos dépenses toutes celles que l'Evangile condamne dans le commun des Chrétiens: nous n'osons pas vous demander une frugalité cléricale; mais réduisez-vous du moins à une modération chrétienne: nous n'oserions exiger que vous vous conformassiez aux regles saintes des Canons; mais conformez-vous du moins à celles de l'Evangile: usez de vos biens comme n'en usant pas; ne mettez pas votre confiance dans l'incertitude des richesses; ne faites pas consister le Royaume de Dieu dans le boire & dans le manger; ne vous conformez point aux maximes de ce siecle corrompu; faites-vous un trésor dans le ciel, que le ver & la rouille ne puissent altérer: souvenez-vous que les réprouvés ne sont maudits dans l'Evangile, que parce qu'ils n'ont pas rassasié ceux qui ont faim, donné des vête-

mens à ceux qui ſont nuds, ſoulagé ceux qui ſont malades & qui ſouffrent; & qu'ils ont employé à flatter leurs ſens, des biens que la Providence leur avoit confiés pour ſecourir les pauvres : haïſſez votre ame ; combattez ſes goûts dépravés, ſi vous voulez la ſauver : portez votre croix ; affligez votre corps, votre orgueil, votre ſenſualité par des privations, par des retranchemens, ſi vous voulez être diſciple de Jeſus-Chriſt ; faites pénitence, ſinon votre condamnation eſt certaine. Voilà des regles que l'Evangile preſcrit aux ſimples Fideles ſur la modeſtie, ſur la charité envers les pauvres, ſur l'uſage Chrétien des biens temporels ; commencez par vous les preſcrire & les obſerver : fermez les yeux, nous y conſentons, aux regles encore plus parfaites que ſaint Paul donne aux Miniſtres dans ſes Epîtres à Tite & à Timothée : ſoyez Chrétien dans l'uſage des revenus du Sanctuaire ; voilà à quoi nous bornons aujourd'hui vos obligations. C'eſt relâcher, ſans doute, beaucoup de la regle, je le ſais ; & toutes les vérités que vous venez d'entendre, ne vous permettent pas d'en douter : mais c'eſt encore aller trop loin pour la plupart de ceux qui jouiſſent des revenus de l'Egliſe, & qui regardent l'opulence de ſes dignités, comme des titres d'oiſiveté, de ſenſualité & de molleſſe. O mon Dieu ! vous ſouffrez que nous parlions humainement des loix divines de votre Egliſe : la force des uſages a ſi fort prévalu contre les

regles, que nous n'oſons preſque plus les propoſer dans toute leur ſévérité : il y faut des adouciſſemens & des palliations, pour s'accommoder au relâchement de nos mœurs, & à l'autorité des exemples. Mais, ô mon Dieu ! le torrent des générations & des âges coule devant votre divine immutabilité ; & en demeurant toujours le même, vous voyez le changement des ſiecles, & la viciſſitude des temps & des mœurs : ſi vous n'étiez que le Dieu du ſiecle préſent, nous pourrions peut-être nous flatter que vous nous jugeriez par ſes mœurs & par ſes uſages ; mais vous êtes le Roi immortel de tous les ſiecles, & le Dieu de l'éternité & de la vérité qui demeure toujours : vous ne nous jugerez que par elle ; & malheur à ceux que l'uſage ſeul, & non la vérité, juſtifiera & délivrera au jour terrible de vos vengeances !

Ce ſeroit ici le lieu d'expliquer la troiſieme partie de ce diſcours, que j'ai appellée l'erreur des précautions ; mais les regles que nous avons établies juſques-ici ſuffiſent pour la combattre.

J'ajouterai ſeulement que le plus monſtrueux de tous les vices dans les Clercs, & cependant le plus ordinaire, eſt ſous prétexte des beſoins à venir, d'amaſſer toujours, & de ne rien répandre ; qu'il y a de l'inhumanité de préférer les frayeurs chimériques d'une cupidité inſatiable, aux miſeres réelles & préſentes des membres de Jeſus-Chriſt ; qu'il ſemble que c'eſt

une malédiction sur les Prêtres, que ce desir d'amasser, & cette avarice sordide qui ne croit jamais en avoir assez : le monde lui-même nous couvre de cet opprobre ; & l'avarice d'un Prêtre est un de ces traits satyriques qui ont passé chez lui en proverbe. Mais, mes Freres, s'il falloit de nouveaux motifs pour vous inspirer toute l'horreur que mérite un vice si honteux, il suffiroit de vous dire que c'est le vice le plus indigne d'un Ministre de l'Eglise, & le plus opposé à l'esprit & aux fonctions nobles & sublimes du saint ministere. Un Prêtre avare, dur aux pauvres & à lui-même ; voyant croître tous les jours sa soif insatiable, & ses desirs, avec ses trésors, est un de ces scandales que les sages & les libertins, le monde & la piété, regardent avec une égale indignation : rien ne rend notre caractere plus mépriſable. Déjà vous pensez à un avenir dont personne ne peut vous répondre : vous amassez, & d'autres recueilleront pour vous ; & des parens avides se partageront votre dépouille sacrée ; & ils insulteront même à votre avarice, dans le temps qu'ils en découvriront, & qu'ils en engloutiront les fruits criminels & monstrueux. Mais que leur serviront, dit l'Esprit-saint, ces trésors d'iniquité & d'inhumanité ? ils porteront la malédiction dans leur famille jusques à la quatrieme génération : c'est le sang des pauvres, qu'ils ont mis sur leur tête, & qui ne cessera de crier vengeance contr'eux ;

c'eſt un levain funeſte, qu'ils ont mêlé avec leurs héritages, & qui peu à peu en aigrira & corrompra enfin toute la maſſe : c'eſt un feu caché & dévorant, qu'ils ont porté indiſcrétement dans leur maiſon, & qui tôt ou tard la réduira à un triſte amas de cendres : c'eſt une vérité confirmée par l'expérience de tous les ſiecles. Ce ſont les aumônes & les largeſſes faites autrefois à nos temples, qui ont conſervé les noms & la deſcendance des maiſons les plus illuſtres ; les titres les plus anciens qui nous reſtent de leur nobleſſe & de leur grandeur, ne ſe trouvent plus que dans les monumens ſacrés des Egliſes, que leurs ancêtres, ou doterent, ou enrichirent : ſans ces pieuſes fondations la gloire de leur ancienneté ſeroit preſque inconnue, & tous leurs plus beaux droits, ou conteſtés, ou ſuſpects : les biens donnés à l'Egliſe ont donc conſervé les maiſons, & toute la grandeur de leurs titres. Mais il eſt encore plus vrai que ce ſont les mêmes biens uſurpés, laiſſez aux parens par des Bénéficiers avares, appliqués à ſoutenir la vanité & l'ambition des familles, qui ont été la premiere ſource de leur décadence : on voit ſécher la racine de ces maiſons ſuperbes & parées des richeſſes de l'autel ; l'uſurpation des biens ſacrés eſt le ver ſecret qui les a frappées de ſtérilité, & qui en a fait écrouler toute la grandeur, de ſorte qu'il ne reſte plus de leur élévation que de triſtes ruines. Oui, mes Freres, il en eſt des richeſſes de l'Ar-

che comme de l'Arche elle-même : elles portent la mort, les plaies, la désolation dans les maisons où elles entrent contre l'ordonnance de la loi.

Evitons donc ces écueils, mes Freres ; rendons à Dieu ce qui est à Dieu. Plus l'Eglise nous comble de ses biens, plus soyons touchés de zele pour ses besoins & pour sa gloire : imitons du moins de la reconnoissance & la générosité des enfans du siecle. Quand le Prince les a honorés de ses bienfaits, & élevés à des postes brillans, ils sacrifient leur vie pour lui en marquer leur reconnoissance : ils ne comptent pour rien les fatigues & les périls des guerres & des combats : ils emploient généreusement pour la gloire & le service du Prince, les biens qu'ils tiennent de sa libéralité : les récompenses deviennent pour eux des motifs honorables de zele & de dévouement pour leurs bienfaiteurs : on les entend publier eux-mêmes que le Prince les ayant fait tout ce qu'ils sont, ils ne sauroient mieux reconnoître ses bienfaits, qu'en employant tout ce qu'ils sont pour le Prince : c'est un langage dont vos peres illustres dans l'Etat, ont souvent instruit votre enfance : vous les avez vus justifier les profusions attachées à leurs emplois, leurs fatigues, leur application continuelle, le déperissement même de leur santé, sur les soins & la reconnoissance qu'exigeoient les postes dont la faveur du maître les avoit honorés.

Et nous, mes Freres, il suffit que l'Eglise nous comble de ses bienfaits, pour nous rendre insensibles à sa gloire, pour autoriser notre molleſſe, & notre éloignement des fonctions pénibles du ministere qu'elle nous a confié. Et pour nous, mes Freres, plus l'Eglise nous éléve, plus nos services pour elle diminuent. Et nous, mes Freres, (je le dis avec une profonde douleur,) plus elle nous comble des richeſſes, moins nous croyons devoir en employer pour elle; plus même nous en employons contre ses intérêts & contre sa gloire: nous ne faisons usage de ses bienfaits, que pour la déshonorer: il semble que ce sont des armes qu'elle nous met entre les mains pour insulter avec plus d'éclat à son autorité, & à la modestie de ses regles. Les Princes se font des serviteurs zélés par leurs récompenses: l'Eglise par ses bienfaits augmente l'infidélité, l'ingratitude, & l'oisiveté de ses Ministres. Soyons du moins aussi justes & aussi reconnoissans, que les enfans du siecle: consacrons nos talens, nos veilles, nos soins, notre vie même, à la gloire de l'Eglise qui nous a faits tout ce que nous sommes; & qui en nous confiant ses premieres places, a cru trouver en nous les défenseurs de ses loix & de sa doctrine. Elle est déjà assez affligée, assez déshonorée par les scandales & la défection de la plupart de ses enfans: n'ajoutons pas à sa douleur & à son opprobre, le scandale & l'infidélité même de ses Ministres: ne lui

mettons pas dans la bouche ce reproche si touchant du Prophete : Que ceux qui mangent son pain, & à qui elle fournit des viandes douces & délicieuses, sont ceux-mêmes qui l'abandonnent, & qui l'outragent avec plus d'éclat, avec moins de ménagement & de pudeur : *Qui edebat panes meos... Qui dulces mecum capiebat cibos ; magnificavit super me supplantationem.* Ne nous laissons point séduire par les exemples qui nous environnent : ne rougissons point, en nous conformant aux loix de nos peres, d'une singularité que la regle, que la sainteté de notre état rendra toujours respectable : rappellons toujours le déréglement & la variation des usages à l'immutabilité des devoirs : ne regardons pas ce que les autres se permettent ; examinons ce que notre caractere demande de nous : justifions notre vocation par nos œuvres ; & rendons à l'Eglise ce que nous n'avons reçu que pour elle.

Ps. 40. 10. *Ps.* 54. 15.

DISCOURS

SUR

LA MANIERE

DONT LES CLERCS

DOIVENT SE CONDUIRE

DANS LE MONDE.

Et murmurabant Phariſæi & Scribæ, dicentes : Quia Hic peccatores recipit, & manducat cum illis.

Les Scribes & les Phariſiens murmuroient, & diſoient: Cet homme reçoit des gens de mauvaiſe vie, & mange avec eux. Luc. 15. 2.

SI dans le plan, mes Freres, que vous avez dû vous former en ce lieu ſaint d'un genre de vie pour l'avenir, vous avez fait entrer l'approbation des hommes & les ſuffrages publics ſur votre conduite, vous n'avez connu, ni le caractere du monde, ni la deſtinée de la vertu. La retraite &

les auſtérités du Précurſeur ne furent pas à couvert de la cenſure des Phariſiens ; & les mœurs plus communes de Jeſus-Chriſt ne trouvent pas aujourd'hui en eux plus d'indulgence. Prenez les voies les plus oppoſées : fuyez le monde, parce que la vertu n'y trouve que des écueils, & que la ſainteté de votre caractere vous en éloigne : entrez dans le monde, parce que les fonctions du miniſtere vous y engagent ſouvent, & que vos freres y ont beſoin de ſecours, & le vice de ſaints exemples : votre fuite trouvera des cenſeurs comme votre charité ; & vous ne parviendrez jamais à plaire, tandis que vous ne chercherez qu'à édifier.

Cependant il nous eſt ordonné, à nous ſur-tout qui ſommes redevables à l'Egliſe & à la Religion d'une vie ſans reproche aux yeux du public ; il nous eſt ordonné de nous rendre irrépréhenſibles devant les hommes : d'avoir une réputation louable parmi les peuples, & de forcer, dit ſaint Pierre, par la modeſtie de nos mœurs, leur malignité même à glorifier le Seigneur, & à bénir ſa puiſſance & les richeſſes de ſa miſéricorde ſur ſes ſerviteurs. Ceux que la grace de la vocation Religieuſe ſépare du monde, pour les conſacrer aux exercices de la pénitence, & au ſaint loiſir de la ſolitude, ne ſont pas redevables au monde : appellés à pleurer dans le ſecret de la face du Seigneur, ou leurs propres péchés, ou ceux de leurs freres,

ils voient les choſes qui ſont, comme ſi elles n'étoient plus ; & inconnus au ſiecle,
2. *Cor.* 6. 8. ils vivent connus de Dieu ſeul : *Sicut qui ignoti & cogniti.* Leur deſtinée eſt, ſans doute, digne d'envie : les conſolations y ſont plus abondantes, les prieres plus pures ; les vérités du ſalut plus vives ; la paix du cœur plus égale ; l'innocence moins expoſée ; Dieu plus ſenſible.

Mais nous que la grace du miniſtere conſacre à des fonctions laborieuſes ; nous qui devons être mêlés parmi les peuples comme un levain de bénédiction deſtiné à ſanctifier toute la maſſe, il faut que nous apprenions à vivre ſaintement avec eux ; & la fin de notre vocation n'eſt pas de les fuir, mais de les ſauver. Auſſi vous voyez que dans notre Evangile, Jeſus-Chriſt donne aux pécheurs un accès libre auprès de ſa perſonne ; qu'il honore leurs maiſons & leurs tables mêmes de ſa préſence : & les calomnies des Phariſiens ſur ſa conduite, ſont en même-temps, & une inſtruction pour ceux d'entre-nous qui s'attireroient avec juſtice par l'indécence de leurs mœurs de ſemblables reproches, & une conſolation pour les autres, qui ſans les avoir mérités, ne laiſſent pas d'y être expoſés.

J'avoue, comme je vous le diſois la derniere fois, que tout eſt à craindre pour nous dans le commerce des hommes ; & que l'eſprit de notre miniſtere s'éteint au milieu de leurs ſociétés & de leurs vains

entretiens. Néanmoins, comme nos fonctions nous mêlent néceſſairement dans le monde, il ne ſerviroit de rien de vous avoir exhortés à le fuir, ſi nous ne vous inſtruiſons ſur la maniere de vous y conduire, lorſque le devoir de votre miniſtere vous y appelle.

L'importance du ſujet ſe fait ſentir d'elle-même. De la maniere dont vous entrerez dans le monde, dépend le ſuccès de vos fonctions; l'honneur de votre miniſtere; le fruit de toute votre éducation eccléſiaſtique; la déciſion de votre ſalut. Pour renfermer donc cette inſtruction en deux réflexions ſimples, il n'y a qu'à examiner d'abord quels ſont les motifs qui doivent nous engager parmi les hommes, & enſuite quelles ſont les regles à obſerver pour converſer parmi eux d'une maniere digne du Dieu qui nous y envoie. Expoſons la premiere réflexion.

JE ſuppoſe d'abord que l'ordre du Ciel nous appelle à un lieu : les dangers qui s'y trouvent, ſont bien moindres pour nous, que pour ceux que leur propre choix y engage; & les mêmes circonſtances, où ceux-ci verront périr infailliblement leur innocence, deviendront pour nous des occaſions de mérite, & des moyens de ſalut. Il eſt digne de Dieu que ſa miſéricorde ſoutienne le choix qu'a fait ſa ſageſſe; qu'il environne de ſon bouclier ceux qu'il

I. RÉFLEX.

à lui-même exposés ; qu'il tende la main, comme il la tendit à Pierre, à ceux qui ne marchent sur la profondeur & l'agitation des eaux, que par son ordre ; & en un mot, qu'il ne refuse pas sa protection à ceux qui ne font que son œuvre. Et sa conduite là-dessus est si sûre, que comme son élection à la gloire n'est que la préparation des moyens pour y arriver infailliblement, on peut dire que les choix particuliers qu'il fait pour certaines entreprises, ne font qu'une destination des secours particuliers, propres à nous en assurer le succès. Ainsi le Prophete venu de Juda à Béthel, conserve toute sa fermeté devant un Roi impie vers lequel Dieu l'avoit envoyé ; & il ne peut se défendre des pieges d'un faux prophete auquel il ne lui étoit pas ordonné de parler. Tout est danger pour ceux qui s'exposent eux-mêmes ; & le danger lui-même devient une sûreté pour ceux qui ne marchent qu'avec le Seigneur. Cette vérité supposée ; la premiere attention que nous devons faire, lorsqu'il nous arrive de nous produire parmi les hommes, c'est de nous demander à nous-mêmes, si c'est Dieu qui nous y appelle. Or l'ordre de Dieu est marqué principalement dans les vues que nous nous proposons. Ainsi pour savoir si nous sommes dans cet ordre, lorsque nous nous engageons dans le monde ; il n'y a qu'à examiner si les motifs qui nous y font entrer sont dignes de Dieu & de la sainteté de notre ministere,

On en peut distinguer de trois sortes : les uns sont criminels ; les autres semblent être indifférens ; & enfin, les derniers sont saints & religieux. Vous convenez d'abord que le monde ne sauroit être qu'un écueil funeste à ceux que des vues criminelles y conduisent ; & que n'y étant entrés par le péché, ils ne peuvent y trouver que la mort. Cette vérité n'a pas besoin de preuve ; & nous nous confions dans le Seigneur, qu'elle ne regarde pas ceux qui nous écoutent. Vous n'en avez peut-être fait autrefois qu'une trop funeste expérience ; lorsqu'avant d'entrer dans cette maison de retraite, vous étiez encore engagés dans le siecle : *Et hæc quidam fuistis.* Mais vous avez été purifiés depuis ; mais vous avez été sanctifiés par le renouvellement entier de votre conscience, par la participation fréquente des mysteres saints, par l'exercice journalier de la priere, & le secours des instructions : *Sed abluti estis ; sed justificati estis* : vous avez été consacrés à Dieu & à ses autels par le choix d'un état saint : *Sed sanctificati estis* : & il ne s'agit plus de vous inspirer de l'horreur pour le crime & pour les désordres du monde : il faut vous fortifier dans la pratique de la vertu & des saints devoirs de votre état. 1. Cor. 6. 11.

Les seconds motifs qui peuvent nous produire dans le monde, sont ceux qui nous paroissent indifférens ; les bienséances de la vie ; les inutilités de pur commerce, dont il est si difficile de se passer ;

la facilité de se répandre que donne la vivacité du tempérament, & un esprit peu propre à soutenir long-temps la contention du travail & le sérieux de la retraite. Nous avons employé une instruction entiere à combattre l'illusion de ces motifs; & nous avons fait sentir tout ce qu'ils avoient d'incompatible avec l'esprit de notre ministere.

Vous nous direz peut-être qu'on ne peut pas toujours vacquer à des devoirs sérieux; & que plus nos fonctions sont pénibles, plus on a besoin quelquefois de s'en délasser. J'avoue qu'il est des délassemens innocens & même nécessaires; que la sainteté de nos fonctions nous laissant les foiblesses de la nature, ne nous en interdit pas les remedes; qu'une application trop soutenue nuit à l'esprit qu'elle rebute, & au corps qu'elle accable; & enfin, qu'il y a des jours destinés au repos de l'Esprit, qui sont, si je l'ose dire ainsi, aussi sacrés & aussi précieux, que ceux que la Réligion elle-même consacre au repos du corps.

Mais je vous demande: Le monde est-il un lieu propre à délasser un Ministre de Jesus-Christ? Comment chanterons-nous dans une terre étrangere, répondoient les Juifs captifs aux enfans de Babylone, dans un lieu où le Dieu de nos peres n'est pas connu; où son alliance est méprisée; où ses Prophetes sont sans honneur; où tout fléchit le genou devant les Idoles vaines

& où enfin, tout nous réveille le ſouvenir de notre exil & le deſir de Sion, que le Seigneur nous a donnée pour héritage ? Quoi, mes Freres ? ce ſeroit un délaſſement pour nous de voir la Religion anéantie ; les maximes de Jeſus-Chriſt effacées ; Dieu inconnu ; les déſordres devenus des uſages ; & nos freres, pour leſquels Jeſus-Chriſt eſt mort, périr à nos yeux ? Eh ! qu'offre le monde que ce triſte ſpectacle ? David environné de tous les plaiſirs de la Royauté, ſe plaignoit que ſon ſéjour y étoit trop prolongé : un autre Prophete demandoit une fontaine de larmes, pour pleurer ſur les excès de Jéruſalem : Moyſe vouloit être effacé du livre des vivans, pour n'être plus témoin des infidélités de ſon peuple : Elie veut ſe laiſſer mourir de douleur au pied de la montagne, parceque tout Iſraël a fléchi le genou devant Baal ; & nous, ô mon Dieu ! ſucceſſeurs du miniſtere prophétique, nous nous ferions un délaſſement innocent de ce qui a fait gémir vos Prophetes & vos ſerviteurs dans tous les ſiecles ? Non, mes Freres, je ne dis pas, ſi nous pouvons trouver quelque plaiſir dans le monde ; mais je dis, ſi nous pouvons ſeulement le voir ſans douleur : ah ! peut-être portons-nous encore dans le cœur les mêmes penchans, & la ſource des mêmes vices qui nous trouvent ſi indifférens, & qui n'ont rien qui nous allarme & qui nous afflige dans les autres.

Mais d'ailleurs, ſi nous avons beſoin de

délaſſement, eſt-ce une néceſſité de le chercher parmi les mondains ? Souffrez que je vous diſe, comme dit l'Apôtre ſur un autre ſujet : Quoi ? il vous ſeroit impoſſible de trouver parmi vos confreres & vos collegues dans le ſaint miniſtere, un homme ſage, raiſonnable, d'une ſociété douce & édifiante, avec qui vous pourriez goûter le plaiſir d'un ſaint commerce, & d'un délaſſement innocent ? *Sic non eſt inter vos ſapiens quiſquam* ? vous ne pourriez goûter de joie, ni trouver d'amuſement qui vous convint, que parmi les infideles ? la ſociété d'un miniſtre pieux & éclairé vous ſeroit à charge, & ne délaſſeroit pas votre ennui ? Il faut donc que vous ayez bien peu de goût pour votre état, puiſque vous en avez ſi peu pour ceux qui l'honorent. Quoi? tant de Miniſtres reſpectacles, conſommés dans la ſcience de l'Egliſe, inſtruits des regles, ornés de mille connoiſſances utiles pour fournir aux douceurs de la ſociété, vous paroîtroient fades, inſipides ; & vous aimeriez mieux appeller le monde à votre ſecours ; & vous ne trouveriez de remede à votre ennui que dans un lieu qui devroit l'augmenter, & vous le rendre inſoutenable ? Si la piété, la régularité, vous dégoûte ſi fort dans vos confreres, qu'il eſt à craindre qu'elle ne vous ſoit à charge à vous-même : s'il vous eſt ſi ennuyeux de fréquenter des Miniſtres fideles, qu'il doit l'être infinement plus pour vous de les imiter ! & ſi le monde ſeul peut égayer &

délaſſer votre eſprit, qu'il eſt à préſumer que lui ſeul occupe votre cœur!

Mais de plus, ſi les délaſſemens ne ſont innocens que lorſqu'ils ſont pour nous des remedes, & qu'ils nous facilitent l'application à nos devoirs ſérieux & eſſentiels, je vous demande: Au ſortir du monde & de ces délaſſemens que vous appellez innocens, ſentez-vous votre zele pour le travail ſe rallumer, le goût de la priere & de l'étude ſe fortifier? êtes-vous plus en état de ſoutenir le ſérieux de vos fonctions; de vous ſacrifier avec plus de courage au ſalut de vos freres, d'entrer dans les œuvres les plus dégoûtantes & les plus pénibles, & d'approcher avec plus de recueillement & de ferveur de l'autel? Je vous le demande: N'eſt-il pas vrai que vous en reportez toujours un eſprit découragé, & qui ne regarde plus le travail qu'avec horreur? un cœur amolli, & incapable de goûter déſormais que ce qui le flatte? une ame remplie d'images, ou vaines, ou dangereuſes, & à qui tout ce qui eſt ſérieux commence à déplaire? en un mot, un goût du monde, qui vous dégoûte de tout ce qui n'eſt pas lui?

Enfin quand tous ces inconvéniens ne ſeroient pas auſſi inévitables qu'ils le ſont: peut-on chercher innocemment à ſe délaſſer au milieu des tentations & des pieges? y a-t-il de l'innocence où il ſe trouve du péril? peut-on ſe plaire où l'on peut périr à chaque inſtant? a-t-on jamais vû le pilote ſortir du port, & choiſir la haute mer dans le temps de

l'orage & de la tempête, seulement pour y faire des réjouissances, & s'y délasser des fatigues d'une longue navigation? Jonas tremble, recule, fuit quand il faut entrer dans Ninive; & malgré l'ordre du Ciel qui l'y appelle, il n'ose exposer son innocence & la dignité de son ministere au milieu des abominations de cette ville criminelle: & nous y entrerions avec sécurité, sans ordre de la part de Dieu, & seulement pour aller chercher un délassement au milieu de ses désordres & de ses scandales? Et ne nous dites pas que tous ceux qui vivent dans le monde ne sont pas pour cela livrés au déréglement; qu'on y trouve des mondains sages & réglés, & qu'on peut s'y choisir des sociétés innocentes. C'est ainsi que le démon nous séduit; & que n'osant tout à-coup nous proposer le crime, il nous endort, & nous attire peu à peu dans le piege par l'innocence des démarches auxquelles il nous engage. Oui, mes Freres, cette prétendue sagesse des mondains est encore plus dangereuse pour nous que leurs désordres. On est en garde contre les vices grossiers; on ne l'est pas contre les apparences de la probité & de la sagesse: on s'y livre sans scrupule: on se croit en sûreté avec les personnes du monde, où tout, à la vérité, est mondain; mais où rien ne paroît ni déréglé, ni même indécent. Ainsi leurs seules maximes affoiblissent peu à peu en nous l'idée de nos devoirs: leur autorité nous ébranle; leur fausse sagesse nous séduit; leurs mœurs nous

nous gagnent: nous nous faisons peu à peu un plan de vie plus conforme au leur ; & à mesure que nous nous rapprochons d'eux, nous nous éloignons de la sainteté de nos devoirs & de la gravité de notre caractere. Or de-là, mes Freres, vous le savez, il n'y a plus qu'un pas à faire : dès qu'on a oublié la dignité de son état, on s'oublie bientôt soi-même. Et de toutes ces raisons, concluez que les motifs qui nous produisent dans le monde ne sauroient être innocens, s'ils ne sont saints.

Oui, mes Freres, il n'y a que les motifs de cette sorte, qui puissent engager avec sûreté les Ministres de Jesus-Christ dans le monde : la charité, l'utilité de nos freres, les engagemens indispensables de nos fonctions. Jesus-Christ ne paroissoit dans les villes de la Judée que pour y faire l'œuvre de son Pere. s'il se trouve à des noces, c'est pour manifester sa puissance, & autoriser sa doctrine : s'il entre dans la maison d'un Publicain, c'est pour en faire un enfant d'Abraham : s'il monte à Jérusalem un jour de Fête, ce n'est pas pour se manifester au monde, & s'en attirer de vains applaudissemens, selon le conseil charnel de ses proches ; c'est pour y venger l'honneur de son Pere outragé dans les profanations & les irrevérences du lieu saint. Lorsqu'il envoie ses Apôtres, il leur ordonne de n'entrer dans les maisons que pour y porter la paix. Aussi Pierre ne va chez Corneille que pour attirer sur lui & sur les siens, les dons

visibles de l'Esprit saint. Paul ne fréquente le Palais du Proconsul Serge, que pour le détromper des impostures & des prestiges d'Elimas, & frapper ce séducteur d'aveuglement : il ne paroît dans les places d'Athenes, que pour y prêcher un Dieu inconnu à ce peuple superstitieux : il ne visite les Freres répandus dans la Macédoine & dans l'Illyrie, que pour leur départir les richesses d'une grace spirituelle, & se consoler avec eux par les communications mutuelles d'une foi sainte. Le disciple bien-aimé ne se propose de voir la sainte femme Electa, que pour la confirmer dans la foi, dans la charité, dans la doctrine de Jesus-Christ ; l'affermir contre les artifices des faux docteurs : & donner à sa piété une religieuse consolation. Enfin le précurseur lui-même ne séjourne dans la Cour d'Hérode, que pour reprocher à ce Prince ses dissolutions & son commerce incestueux, & lui dire avec une sainte fermeté : il ne vous est pas permis : *Non licet.*

Voilà nos modeles : voilà les seuls motifs qui doivent produire un Prêtre dans le monde : nous n'y serons jamais dans l'ordre de Dieu, tandis que nous n'y serons pas comme ses Ministres ; & y être comme ses Ministres, c'est y tenir sa place ; & y faire son œuvre. Mais, direz-vous, de vouloir toujours reprendre, corriger, exhorter, instruire ceux avec qui l'on vit dans le monde, ce seroit se rendre odieux & importun, donner du dégoût pour la piété même

qu'on veut inſpirer, & courir même riſque d'attirer à ſon zele un air ridicule & mépriſable. Et c'eſt pour cela même, mes Freres, qu'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt eſt déplacé dans le monde : c'eſt pour cela même qu'il n'y ſauroit paroître ſouvent ſans être obligé, ou d'applaudir aux égaremens des mondains par ſon ſilence, ou ſans ſe rendre importun & ridicule en les reprenant ; c'eſt pour cela que nous ne devons nous y produire que lorſque nos fonctions nous y appelient & nous autoriſent alors à remplir notre miniſtere, à ne pas rougir de la vérité, & annoncer des paroles de ſalut. Nous devenons inutiles au monde en le fréquentant ; & par cela ſeul il doit nous être interdit. Nous perdons le droit & l'autorité, que nous donne notre caractere, de le reprendre : nous lui rendons la vérité mépriſable dans notre bouche : des ſuites ſi triſtes, ſi humiliantes pour nous, ſi déshonorantes pour notre caractere, pourroient-elles devenir notre excuſe ? Pouvons-nous alléguer l'inutilité de nos remontrances au milieu des mondains, ſans nous dire à nous mêmes que ce n'eſt pas là notre place ? & devons nous conclurre de-là qu'on peut-être le ſpectateur continuel & innocent de leurs déſordres, ſans les en avertir, de peur de ſe rendre odieux & importun ; ou qu'il faut les fuir, parce que le ſeul moyen de leur être utile & de les reprendre avec ſuccès, eſt de le voir rarement ? Lorſque l'Envoyé d'un Prince paroît revêtu de l'autorité du

Souverain qui l'envoie, & qu'il fait les fonctions de sa légation, on l'écoute avec respect; on traite sérieusement avec lui; on n'est point blessé de l'entendre annoncer les ordres & les volontés de son maître : son caractere met sa personne en sûreté au milieu même de ses ennemis. Mais dès qu'il en est dépouillé, & qu'il ne paroît plus que comme un homme ordinaire, tout change de face : il parle sans autorité; on ne l'écoute plus, ou on l'écoute sans attention : il n'est plus en droit de traiter d'affaires sérieuses; sa personne même & sa vie ne sont plus en sûreté : voilà notre destinée. Nous sommes, dit l'Apôtre, les Ambassadeurs de
2. *Cor.* 5. 20. Jesus-Christ : *Pro Christo legatione fungimur.* Tant que nous paroissons au milieu du monde, revêtus de ce caractere auguste, & que nous en remplissons les fonctions saintes, le monde nous écoute avec respect : nous lui parlons avec autorité : nous sommes en droit de lui annoncer les vérités du Maître qui nous envoie; & quoique nous soyons exposés aux pieges & aux embuches d'un monde ennemi de Jesus-Christ, notre ame y est en sûreté. Mais dès que nous nous dépouillons de ce caractere respectable & sacré; que nous n'en faisons plus les fonctions, & que nous paroissons au milieu du monde comme des hommes ordinaires, nous perdons toute notre autorité : nous n'avons plus droit de parler au nom du Maître qui ne nous envoye plus; on ne daigne plus nous écouter; il n'y a plus rien en

nous qui nous attire des attentions & du respect : & plus rien même qui nous mette en sûreté contre les périls qui nous environnent. Et comment y serions-nous en sûreté? nous marchons parmi les écueils, & le Seigneur ne nous envoye pas ; & il ne nous suit pas ; & il ne nous soutient pas ; & il ne veille pas sur nous. Que sommes-nous alors ? un navire qui marche sans pilote & sans gouvernail, dit saint Jude, sur une mer orageuse & toute semée d'écueils ; un enfant qui peut à peine marcher, & qui court sans soutien sur le bord d'un précipice ; un oiseau encore foible, dit un Prophete, qui veut sortir du nid & voler seul dans les airs, avant que ses aîles se soient fortifiées, & qui va devenir la proie du passant.

La regle inviolable est donc d'examiner devant Dieu, toutes les fois que nous allons nous mêler parmi les hommes, si c'est leur utilité qui nous y appelle : nous demander à nous-mêmes : Dieu en sera-t-il glorifié ? est-ce son œuvre que je vais faire ? sont-ce mes devoirs que je me propose ? est-ce la charité qui va consoler les affligés ; fortifier les foibles ; s'édifier avec les Justes ; travailler à ramener les pécheurs ? est-ce le zele qui va cultiver en secret les fruits d'un travail public ; soutenir une conversion naissante par de saints entretiens ; calmer des dissensions domestiques par des avis de douceur & de sagesse ; reconcilier les peres avec les enfans ; rendre aux épouses le cœur de leurs époux, & porter la

paix de Jesus-Christ dans les familles ? est-ce la vigilance & la sollicitude sacerdotale, qui entre dans toutes les œuvres de miséricorde & de piété ; qui va prendre des mesures pour remédier à la licence, pour reformer des abus publics ; qui va mettre l'innocence exposée à couvert, ou cacher le scandale de sa chûte aux yeux des peuples ? est-ce la prudence chrétienne qui va honorer les Puissances pour les rendre utiles aux desseins de Dieu ; qui cultive les Grands pour en faire les protecteurs de la vérité, ou du moins afin qu'ils ne favorisent pas l'erreur, & qu'ils ne s'opposent pas à l'œuvre de l'Evangile ; qui rend à ses freres les devoirs indispensables de la société, pour ne pas blesser leur orgueil, pour s'insinuer dans leurs cœurs par d'innocens artifices ; pour ne pas se rendre inutile, en se rendant odieux ? Il ne s'agit ici que d'éviter l'illusion ; de ne pas couvrir nos propres penchans sous les dehors de la piété ; & de ne point prendre les suites d'un naturel inquiet, curieux, immortifié, ennemi de la retraite & de la priere, pour les démarches du zele & de la charité. Il s'agit de ne pas confondre l'envie de se produire, le desir de plaire, de s'attirer la confiance & l'estime, avec la charité qui ne cherche qu'à édifier : de ne pas confondre la présomption qui entreprend tout ; l'ostentation, qui veut paroître se mêler de tout ; la complaisance, qui veut avoir l'honneur des bonnes œuvres ; l'inquiétude, qui ne cherche qu'à

ſe montrer, avec le zele, qui ne veut que ſe rendre utile : de ne pas confondre la prudence chrétienne, qui nous fait ménager les Grands, afin qu'ils favoriſent l'Egliſe, avec l'ambition ſecrette qui ne veut que ſe les rendre favorables à ſoi-même : enfin de ne pas confondre les devoirs que nous rendons aux mondains, pour ne pas bleſſer leur orgueil, & ne pas les éloigner de nous, avec ceux que nous leur rendons pour l'augmenter par de vaines adulations, & nous les concilier par nos ménagemens & nos baſſeſſes. Il eſt ſi ordinaire de ſe faire là-deſſus illuſion à ſoi-même ; de confondre nos intentions avec les intérêts de la piété ; & de nous perſuader que nous cherchons Dieu, tandis que nous ne cherchons que nous-mêmes.

Et de-là, mes Freres, le peu de ſuccès de nos fonctions. Notre zele, loin de ramener les pécheurs, leur fournit contre nous des dériſions & des cenſures : notre charité leur paroît plutôt un deſir de leur plaire, que de leur être utiles : notre vivacité à tout entreprendre, une inquiétude de tempérament, une horreur du repos, plutôt qu'un amour du bien : les devoirs de bienſéance que nous leur rendons, les importunent & nous rendent mépriſables. Ce n'eſt pas que le monde ne forme quelquefois les mêmes jugemens des Miniſtres les plus fideles, & n'uſe envers eux de la même injuſtice ; mais ce ſont les défauts que je viens de blâmer ; & dont il a été ſouvent témoin,

qui l'ont accoutumé à la témérité de ces soupçons : il impute à tous les foiblesses de quelques uns ; & parce qu'il a vû souvent des zeles déplacés, il ne lui en faut pas davantage pour conclure qu'il n'en est point de solide & de véritable. Ainsi, mes Freres ne confirmons pas le monde dans les préjugés injustes qu'il a contre nous : forçons-le d'avouer, par la sagesse & la sainteté de notre conduite, que le desir tout seul de son salut nous anime & nous fait agir; que notre gloire n'est pas celle qui vient des hommes ; mais celle que les hommes rendent à Dieu ; que la seule récompense de nos travaux est dans le fruit que nos freres en retirent, & non dans les vaines louanges qu'ils leur donnent ; que nos vues sont aussi élevées & aussi saintes, que nos fonctions ; & que si nous paroissons parmi eux, ce n'est que pour combattre leurs passions, & non pour y porter les nôtres. Voilà les motifs qui doivent nous conduire dans le monde : voici les regles qui doivent nous y accompagner lorsque nous y sommes.

II. RÉFLEX. QUoique la pureté des motifs décide presque toujours de toute la suite de nos actions ; & que lorsque l'œil est simple & éclairé, il répande la lumiere sur tout le corps de la conduite; néanmoins comme on peut se séduire soi-même dans les vues qui nous font agir ; & que d'ailleurs par la foiblesse & la mutabilité seule du cœur hu-

main, les plus saintes intentions se démentent souvent dans la pratique, & se laissent, ou affoiblir, ou surprendre par des événemens & des pieges qu'on n'avoit pu prévoir, il importe d'exposer ici les précautions dont il faut toujours accompagner les plus saints motifs qui nous produisent dans le monde, & établir quelques regles sur les attentions que nous devons apporter dans les commerces que nos fonctions nous obligent d'avoir avec les hommes.

Or il me semble que tout ce qu'on peut dire là-dessus se réduit à ces deux points : aux personnes qu'il faut éviter ; aux regles qu'il faut observer avec celles qu'on peut voir. Les personnes qu'il faut éviter sont premierement, celles à qui nous sommes inutiles ; secondement, celles qui peuvent nous être dangereuses ; troisiémement, celles à qui nous ne devons pas nos soins ; quatriémement, celles à qui nous ne pouvons le rendre sans quelque scandale. Ne me refusez pas votre attention.

Je dis premiérement, les personnes à qui nous sommes inutiles. Car si le zele seul du salut de nos freres doit nous conduire dans le monde, il est clair que nous ne devons avoir rien de commun avec ceux avec qui nous ne voyons aucun fruit à faire. Partout où la vertu est mépriſée, le langage de la piété point entendu, la seule présence d'un homme de bien odieuse ou importune, un Ministre de Jesus-Christ n'a plus de raison pour y paroître : par-tout où il faut, ou

applaudir au vice, ou dissimuler l'erreur, ou fermer les yeux aux scandales, ou même les respecter; en un mot, par-tout où la parole du Seigneur est liée, où l'on jetteroit infailliblement des pierres précieuses devant des animaux immondes; un Prêtre, c'est-à-dire, un homme de Dieu y est déplacé, & la Relion même y est outragée par sa seule présence. Jesus-Christ disparoît, & se rend invisible aux yeux des habitans de Nazareth, parce qu'il étoit dans sa patrie un Prophete sans honneur. Les Apôtres secouoient la poussiere de leurs pieds, & sortoient aussitôt des maisons & des villes, où il ne se trouvoit pas un seul enfant de la paix, & où la vérité de l'Evangile n'étoit point écoutée. Ce n'est pas, lorsqu'il s'agit des fonctions de notre ministere, qu'il faille être sûr du succès pour les remplir; & que l'inutilité présumée & même infaillible, puisse devenir une raison légitime de nous en dispenser. Celui qui seme, jette la semence sainte sur la terre qui rapporte au centuple, comme sur celle qui ne renferme que des ronces & des rochers, & où la semence est étouffée & ne produit rien. Le Seigneur envoie ses Prophetes & ses Ministres autant pour l'instruction des uns, que pour la condamnation des autres; autant pour ouvrir les yeux à ceux qui souhaitent de connoître, que pour achever d'aveugler ceux qui ne veulent pas voir; & si l'Evangile n'avoit pas trouvé des cœurs rebelles & endurcis, l'Eglise n'auroit point eu de

Martyrs. Les contradictions, que le monde oppose à notre zele, loin de l'abattre, elles sont dans l'ordre de Dieu : elles ont été promises à nos fonctions : l'Apôtre les regardoit comme les titres les plus glorieux & les plus autentiques de son apostolat. Il faut que les Ecritures s'accomplissent, & que la sagesse du monde soit jusques à la fin ennemie de la sagesse de la Croix : il ne s'agit donc pas ici des fonctions de notre ministere ; il s'agit de nos sociétés & de nos commerces. Notre ministere, nous le devons à tous ; aux sages comme aux insensés, à l'exemple de l'Apôtre ; c'est à Dieu seul, qui donne l'accroissement, à le rendre utile à nos freres : mais la familiarité de notre présence, nous ne la devons qu'à ceux qui peuvent s'en édifier avec nous. Eh ! qu'y auroit-il en effet, qui pût autoriser nos liaisons avec des hommes enivrés de leurs plaisirs & de leurs passions ; desquels tout ce que nous pouvons nous promettre, c'est d'augmenter le mépris qu'ils ont pour la vertu, & d'aggraver leur condamnation ? Et par cette regle si juste, si raisonnable, de ne pas nous lier avec les personnes à qui nous sommes inutiles, voilà bien des commerces retranchés pour nous dans le monde.

Seconde regle : éviter les personnes qui peuvent nous être dangereuses ; eh ! qu'il en est de ce nombre ! soit par l'ascendant de leur esprit ; soit par le caractere de leur cœur ; soit par les suites de leur profession ;

soit par les pieges de leur sexe. Par l'ascendant de leur esprit : certains hommes téméraires, audacieux, qui blasphêment ce qu'ils ignorent; regardant la majesté & l'autorité de la foi comme une crédulité populaire ; s'égarant dans leurs pensées ; affectant d'avoir un langage à part; traitant avec dérision ce qu'il y a de plus auguste & de plus terrible dans la doctrine de Jesus-Christ ; se piquant de force d'esprit & de supériorité de raison ; & ne voyant pas que la source de leur incrédulité est plus dans la corruption de leur cœur, que dans la prétendue singularité de leurs lumieres : *Et hos devita*, écrivoit l'Apôtre à son Disciple. Les hommes de ce genre se sont multipliés en ces derniers temps, & avec eux les maux & les scandales de l'Eglise ; & tandis que les Pasteurs se divisent entr'eux sur les vérités les plus abstraites de la foi, ces hommes impies se servent de ces divisions mêmes pour en attaquer le fond, pour renverser le fondement que Jesus-Christ a posé ; & leurs paroles debitées en secret, comme un venin dangereux, gagnent insensiblement, infectent tout, & répandent le blasphême & l'irreligion parmi les Fideles. Non seulement ces hommes impies doivent être pour vous comme des anathêmes ; il est encore pour vous, mes Freres, un autre genre d'hommes dans le monde, qui sont dangereux par l'ascendant de leur esprit : des mondains, qui nés avec une éloquence naturelle, & des talens supérieurs du côté de

2. *Tim.* 3. 5.

l'esprit, prennent d'abord empire sur tout ce qui les environne, ébranlent, persuadent, entraînent, abusent des dons de Dieu, & d'une malheureuse vivacité, pour tourner la vertu en ridicule, donner au vice des couleurs d'innocence, justifier les passions, affoiblir les vérités du salut, rabattre du moins de tout ce que la Religion nous en apprend, taxer d'excès, de foiblesse, de devoirs impraticables, les devoirs les plus essentiels: des apologistes éternels du monde & de ses abus; des ennemis de la Croix de Jesus-Christ & de sa doctrine: des hommes qui vivent dans le monde, comme si l'Evangile n'y avoit rien changé, comme si le monde étoit encore notre loi; qui donnent un air de dérision, & de petitesse d'esprit, à tout ce qui ne leur ressemble pas; les Apôtres du siecle & du démon; & qui par l'ascendant que leur donne la facilité & l'agrément de l'esprit, sont courus, recherchés, reçus par-tout avec distinction; font toute la joie & tout l'ornement des sociétés mondaines; ont un accès libre dans les palais des Grands; multiplient partout leurs sectateurs, & perpetuent parmi les hommes la doctrine corrompue du monde, que l'Evangile avoit anéantie. Voilà les personnes à craindre par l'ascendant de leur esprit.

Par le caractere de leur cœur, Certains hommes effeminés, mous, voluptueux, que le plaisir seul touche, éternellement occupés d'amusemens; incapables de rien de

grand, de sérieux, de solide, de digne de l'homme & du Chrétien ; & d'autant plus à craindre que leurs penchans sont doux, leurs mœurs faciles, leurs manieres ouvertes, leur esprit sociable & liant, leur cœur tendre, sincere, capable d'attachement ; & que leur vie molle & oiseuse, est le caractere le plus propre à s'insinuer dans nos cœurs, à nous amollir, à nous corrompre par l'amour du repos, à nous rendre le travail & toute contrainte insoutenable; & par conséquent le caractere le plus fatal à l'esprit de notre ministere : tels sont les hommes à craindre pour nous par le caractere de leur cœur.

Par les suites de leur profession. Oui, mes Freres, évitez sur-tout ces ministeres mondains & dissipés, auxquels les marques de la même profession sembleroient devoir vous lier davantage : la grace de l'imposition des mains est éteinte en eux ; vous ne la ressuscriteriez pas ; & vous verriez infailliblement périr & éteindre la vôtre. Ils sont dans le monde l'opprobre du saint ministere : n'augmentez pas la honte de l'Eglise, en vous associant à eux; soutenez au contraire sa gloire & sa dignité en les fuyant : n'autorisez pas leurs scandales en les fréquentant ; désavouez-les plutôt par une entiere séparation : montrez au monde que l'Eglise ne les avoue pas pour ses Ministres ; & que déshonorant leur caractere, ils ne sont pas dignes de la société de ceux qui le respectent, & qui se font honneur

d'en être marqués : couvrez-les de confusion, en les éloignant de vous, afin que la honte de cet anathême & de cette séparation, les fasse rentrer en eux-mêmes, ou que du moins le monde apprenne à les mépriser ; & qu'il connoisse qu'ils sont sortis, à la vérité, de parmi nous, mais qu'ils ne sont plus des nôtres : souvenez-vous que leur société a tout ce qu'il faut pour anéantir en vous tout zele des fonctions, & tout esprit du sacerdoce. Le Prophete dont j'ai déjà fait mention, conserva son innocence & toute sa dignité au milieu de la Cour de Samarie : au sortir de-là, le commerce d'un seul faux Prophete le fit tomber. Le monde du moins conserve encore une sorte de respect pour notre consécration ; & un reste de pudeur & de bienséance nous retient devant lui, & nous oblige, pour ne nous pas rendre mépriſables, de garder encore certaines mesures. Mais avec ceux que le même ministere nous unit, il n'est plus de frein qui nous arrête : l'exemple de la profanation qu'ils font de leur caractere, nous rassure : nous ne craignons plus des témoins qui deviennent nos modeles & nos complices. Le premier sentiment qu'ils nous inspirent, c'est le mépris de notre état; c'est de secouer le joug des regles, & la contrainte même que le monde nous impose ; c'est de donner du ridicule à la piété, à la regularité, au zele de leurs confreres ; c'est de rappeller avec dérision les instructions reçues dans ses maisons saintes ; en

un mot, c'eſt d'ajouter l'audace, l'impudence au déréglement, & de ne craindre plus ni Dieu ni les hommes. Leur ſociété eſt d'autant plus dangereuſe pour nous, qu'entrent dans le monde, elle nous paroît la plus naturelle & la plus convenable; que la même profeſſion, ſouvent la même éducation, & les liens contractés dès l'enfance, nous avoient déjà unis; & que c'eſt une ſociété toute faite, que nous trouvons, qui nous diſpenſe d'en chercher & d'en faire de nouvelles.

Mais ſi la conformité de l'état devient un danger pour nous, la différence n'en eſt pas un moindre; & parmi les perſonnes dont le commerce nous eſt dangereux par les ſuites de leur profeſſion, il faut compter ceux qui par les engagemens d'un état militaire, ſi oppoſé à la douceur & à la ſainteté du nôtre, n'ont que des penchans tumultueux, des deſirs de gloire, d'élévation, de fortune, & ne connoiſſent d'honneur & de mérite, que celui qui nous vient de la valeur & du courage. Ils ne voyent qu'avec mépris la tranquillité du ſanctuaire, la modeſtie, la ſimplicité, la manſuétude ſacerdotale: tout ce qui ne reſpire pas le feu & le ſang, & qui ne reſpire que la douceur & la charité de Jeſus-Chriſt, leur paroît puſillanimité & baſſeſſe de cœur. Le ſaint repos du temple & de l'autel, les cantiques divins, les louanges du Seigneur, les ſupplications publiques portées tous les jours aux pieds de ſon trône,

pour implorer ſes miſéricordes ſur les peuples & ſur les Rois, ſur les villes & ſur les armées, ne ſont dans leur eſprit qu'une indigne oiſiveté : le partage de ceux qui ſe conſacrent à l'Egliſe, ils le regardent comme le parti des lâches & des fainéans. Ils croient que les hommes ne ſont faits que pour ſe détruire les uns les autres ; qu'il y a bien plus de gloire à déſoler les Provinces, qu'à les ſanctifier ; qu'il eſt bien plus honorable à l'homme de porter la mort dans le cœur de ſon frere, que d'y porter la vie & le ſalut ; & que ſans les guerres, il n'y auroit point de vertu, au lieu que c'eſt d'elles que naiſſent preſque tous les vices & toutes les calamités de la terre. Ainſi nous formant peu à peu ſur leurs mœurs, nous commençons à moins eſtimer notre état ; il nous paroît bas & obſcur : nous voudrions être encore arbitres de notre deſtinée, pour changer la ceinture ſacerdotale contre la militaire : nous croyons que nos proches nous ont déplacés, en nous deſtinant à l'autel ; qu'ils ont plus conſulté leurs intérêts, que nos inclinations & nos talens ; & que pour établir la fortune d'un aîné, ils nous ont fait perdre la nôtre. Auſſi on voit tous les jours dans le monde des Miniſtres plus verſés dans les regles & les affaires militaires, que dans les fonctions & les regles de leur état plus inſtruits des guerres qui ont troublé le monde, que des erreurs & des doctrines perverſes qui ont déchiré l'Egliſe ; plus au fait de ce

qui se passe dans les armées, que de ce qui se passe dans le Sanctuaire; & sous un habit saint, portant sur leur visage l'audace, la fierté, la dissipation de ceux qui sont engagés dans une milice profane. Voilà les personnes dont la société nous est funeste par les suites de leur profession.

Enfin par les pieges de leur sexe; & c'est ici le plus dangereux écueil de notre Ministere. Un Prêtre, dit saint Jérôme, doit avoir une chasteté propre & une pudeur sacerdotale, pour ainsi dire; de sorte que non seulement son corps soit exempt de souillure; mais que ses yeux conservent toute l'innocence nécessaire, pour parvenir à être les témoins & les spectateurs de ce qui se passe dans le Saint des Saints; & que son esprit attentif à ces merveilles augustes & terribles, que son ministere opere sur l'autel, soit libre de ces images même involontaires, qui pourroient en troubler la tranquillité. De plus par notre consécration, nous sommes comme Jesus-Christ, les Oints & les Saints du Seigneur; ainsi tout ce qui n'est pas saint, un seul regard indiscret, une seule parole moins mesurée, une seule maniere moins décente, un seul mouvement de la chair négligemment étouffé, une seule complaisance sensuelle, un seul desir trop humain nous souille & nous profane. Or cette pureté angélique qui doit être le fruit de la retraite, de la priere, de la vigilance, des macérations; ce trésor que nous portons dans des vases si

fragiles, comment le conſerver au milieu des commerces & des écueils, où il fait tous les jours un ſi triſte naufrage ? ſi le ſimple Fidele y voit périr sûrement cette chaſteté, commune & ordinaire, commandée à chaque Chrétien ; le Prêtre pourroit-il y ſauver cette chaſteté ſacerdotale, privilegiée, bien plus éminente, plus aiſée à flétrir, & ſi tendre, ſi délicate, qu'un ſouffle ſeul eſt capable d'en ternir tout l'éclat & toute la beauté ? Car, mes Freres, ſi le caractere ſaint, qui nous impoſe une ſi haute obligation de pureté & d'innocence, en marquant notre ame du ſceau ſacré, y avoit effacé le ſceau funeſte de corruption que la chûte d'Adam y a gravé ; ſi en devenant Prêtres nous étions moins des hommes foibles & fragiles ; ſi l'onction ſainte repandue ſur nous avoit éteint ce feu profane, qui depuis le premier péché coule dans les veines de l'homme avec ſon ſang, nous pourrions nous flatter que le privilege de notre caractere nous met en sûreté ; & que ce qui eſt péril pour le reſte des Fideles, ne nous offre rien que nous devions craindre. Mais hélas ! nous portons en nous le même fond de foibleſſe & de corruption, que le reſte des hommes ; que dis-je ? nous portons les mêmes foibleſſes, & nous ne portons pas les mêmes reſſources ; & notre caractere, loin de nous raſſurer, doit redoubler nos allarmes, parcequ'il augmente nos dangers : l'engagement de continence, qu'il nous impoſe, irrite & ſouleve les

passions de la chair: privés par la sainteté de notre état du remede qui peut leur servir de frein dans le commun des hommes, nous n'avons plus que la fuite & la priere à leur opposer : notre seul remede est dans la foi, dans la piété, dans la garde des sens & la vigilance: si nous le négligeons un moment, nous périssons, & comme nous portons aux dangers des passions plus vives, nous y trouvons infailliblement la mort & le péché. Tout est donc péril pour un Prêtre auprès d'un sexe, dont les fréquentations même que le monde appelle les plus innocentes, ne peuvent l'être pour lui : il périra à la seule vûe d'un objet qu'un mondain auroit regardé avec indifférence : un seul discours trop libre, un seul air immodeste, une seule maniere affectée & engageante, le souillera: il y sera toujours sur le bord du précipice, & en sortira rarement sans y être tombé.

Vous vous rassurez peut être sur l'horreur que vous croyez sentir pour une chûte grossiere ; mais qui vous a dit que ce n'est pas en vous une présomption ? & ignorez-vous que cette horreur, quand elle est sincere, non seulement nous éloigne de la chûte, mais de tout ce qui pourroit nous y conduire? qui vous a dit que ce n'est pas un piege du tentateur, lequel augmente notre confiance à mesure que le péril où il nous engage, est plus inévitable ? & croyez-vous que tous ceux qui tombent, se soient attendus au malheur de la chûte ? Le Démon a plus d'une ressource ; & il en attire plus

dans ſes filets par les fauſſes apparences de l'innocence, que par l'attrait même du crime. Ne ſuffit-il pas pour craindre, qu'on porte en ſoi tout ce qu'il faut pour tomber; & la témerité, qui cherche le péril, pourroit-elle devenir pour nous une ſûreté contre le péril même ? Hélas ! Paul fortifié de tant de graces, inſtruit dans le ciel de ces ſecrets ineffables, que l'œil de l'homme n'a point vûs, & que l'oreille n'a jamais entendus; Paul plein d'amour de Jeſus-Chriſt, juſques à défier toutes les créatures & la mort même de l'en ſéparer; châtiant ſans ceſſe ſon corps & le reduiſant en ſervitude; ne vivant plus de la vie des ſens, mais la vie ſeule de Jeſus-Chriſt; crucifié au monde, s'immolant pour ſes freres, & fourniſſant la carriere de ſon apoſtolat dans la faim, dans la ſoif, dans la nudité; dans les perſecutions, dans les naufrages, Paul au milieu de tant de merveilles & de vertus héroïques, ſent l'aiguillon de la chair; & il faut qu'il fléchiſſe le genou, qu'il s'humilie, & confeſſe ſon néant & ſa miſere devant la ſainteté de Dieu, & qu'il le prie plus d'une fois de détruire en lui ce corps de peché, & de le délivrer de la tentation. Et nous, mes Freres, foibles, avec un corps immortifié, avec des panchans violens pour le monde & pour le plaiſir, avec des vertus médiocres & mêlées de tant d'imperfections, nous nous flaterions de porter toujours une chair ſoumiſe & docile, & de ne jamais éprouver la honte de ſes

mouvemens & de sa révolte, au milieu des objets les plus capables de l'exciter, & où nous courons sans précaution, sans ordre de Dieu, sans défiance de nous-mêmes ? quelle illusion ! Quoi, mes Freres ? les Anachoretes les plus pénitens ont pensé périr au fond de leurs déserts ; & les seules images dangereuses de leurs foiblesses passées, ont exercé pendant une longue suite d'années leur foi & leur innocence ; & vous, dont les mœurs n'ont rien d'assez austere pour éloigner le démon de la volupté, vous vous croiriez en sûreté au milieu des périls, dont le souvenir a pensé perdre tant de saints pénitens ? Quoi ? Job lui-même, couvert de plaies, devenu un cadavre puant & un spectacle d'horreur ; ne sentant plus les mouvemens de la chair, que dans la violence de sa douleur ; Job en cet état se rappelle le pacte qu'il a fait avec ses yeux, pour ne pas même penser à des objets dangereux ; & vous, avec une chair nourrie mollement, & dont vous connoissez si bien la foiblesse, vous dans un âge où sa force & son empire sont le plus à craindre, vous vous permettriez des familiarités indiscrétes ; vous laisseriez tous les jours reposer vos regards sur des objets les plus capables de vous souiller, & vous y seriez avec autant de confiance, que si vous étiez déjà semblable aux Anges, ou que vous fussiez revêtu d'un corps céleste & immortel ? Aussi, grand Dieu ! votre Eglise est tous les jours déshonorée par des chûtes si scan-

daleuſes ! auſſi nous faiſons blaſphémer votre ſaint nom parmi les nations : nous livrons la majeſté du Sanctuaire à la dériſion & à l'inſulte, & nous ſommes l'opprobre & le rebut de votre peuple. Nous devons donc nous interdire la ſociété des perſonnes, qui peuvent être pour nous un ſujet de chûte & de ſcandale.

En troiſieme lieu, les perſonnes auxquelles nous ne devons pas nos ſoins. Nos fonctions nous attachent à certains lieux, à certaines œuvres, à certain genre de miniſtere : mais ſouvent c'eſt-là préciſement ce qui n'eſt pas de notre goût. Nous cherchons hors de l'enceinte de notre miſſion des œuvres étrangeres à nos devoirs : nous négligeons ce que Dieu demande de nous, pour nous livrer à des fonctions auxquelles il ne nous avoit pas deſtinés : nous dérangeons ſes deſſeins ſur nous & ſur nos freres. La piété eſt utile à tout ; mais nous la rendons inutile, quand nous n'en faiſons pas uſage dans l'ordre de Dieu : il ne demande pas de chacun de nous toute ſorte de bien ; il eſt certaine meſure au-délà de laquelle notre don ne vas pas ; & la piété ſolide eſt de s'en tenir-là, & de ne point paſſer les bornes que l'eſprit de Dieu lui-même nous a preſcrites. On croit qu'il y a du zele à ſe montrer par tout où il y a du bien à faire ; & ſouvent il n'y a que de l'inquiétude & de la vanité : nos fonctions ordinaires nous déplaiſent, nous gênent, nous ſont à charge, parce que le devoir ſeul nous y attache ; les

étrangeres nous attirent, réveillent l'assoupissement de notre zele, parceque le goût & une secrette complaisance nous y soutiennent : c'est l'ancienne plaie de l'orgueil, tout ce qui le soumet, l'atriste, l'humilie ; dès qu'il secoue le jout, & qu'il se choisit lui même la matiere de son zele, cette liberté le flate, l'anime ; & il vole dans une carriere, où il n'auroit fait que se traîner, si l'ordre de ses fonctions la lui avoit marquée. Paul ne voulut pas évangéliser dans les villes où Jesus-Christ avoit été annoncé de peur qu'on ne l'accusât d'éten-
2. *Cor.* 10. 15. dre trop loin son apostolat : *Non quasi in immensum gloriantes*; ou de jetter l'édifice de la foi sur un fondement étranger. Cet exemple est une grande instruction contre l'indiscretion du zele : la vanité veut tout entreprendre ; mais la charité n'agit pas en vain : les œuvres de miséricorde ont leurs dangers : la faveur s'y ralentit ; la piété s'y dissipe ; l'Esprit de priere s'y éteint. Il faut que la retraite, le recueillement, la méditation de la loi soutiennent ces offices extérieurs : il faut puiser aux pieds de la Croix cette source abondante de graces, qui ne perd rien en se communiquant ; ces précautions deviennent indispensables à ceux mêmes que Dieu destine à ces sortes de ministeres : sans elles, ils s'affoiblissent en voulant fortifier leurs freres : ils se sentent déchoir insensiblement : en tendant la main à ceux qui tombent ; leur ferveur se dissipe, & s'éteint à force de se répandre.

Or,

Or, ſi ces inconveniens ſont à craindre, lors même que nous ſommes dans l'ordre de Dieu, lors même qu'il nous envoie, jugez du péril que nous courons lorſqu'au lieu de faire ſon œuvre, nous ne faiſons que la notre propre : c'eſt donc une regle de piété, de ne pas offrir indiſcretement nos ſoins aux perſonnes à qui nous ne les devons pas.

Enfin derniere précaution ; ne pas les offrir même à celles à qui nous ne pouvons les rendre ſans quelque ſcandale. La réputation d'un Prêtre eſt quelque choſe de ſi cher à l'Egliſe, de ſi précieux au public, de ſi eſſentiel aux ſuccès des fonctions, de ſi conſolant pour lui-même, qu'il doit la conſerver aux dépens de tout. Ce n'eſt pas qu'il faille abandonner l'œuvre de Dieu par la crainte de la contradiction des langues, ni laiſſer mourir, comme dit Jeſus-Chriſt, une fille d'Abraham, parce que des Phariſiens envieux de tout bien qu'ils ne font pas, trouveront dans ſa guériſon un ſujet injuſte de ſcandale & de murmure. Jeſus-Chriſt écoute aujourd hui, ſans s'émouvoir, les reproches de ceux qui l'accuſent de manger avec les pécheurs, & de leur donner un accès trop libre auprès de ſa perſonne. Il eſt des ſcandales qui nous ſont glorieux, & des murmures qui font notre éloge : mais il en eſt auſſi d'une autre ſorte, qui prennent leur ſource, non dans l'injuſtice des hommes, mais dans notre imprudence, dans nos foibleſſas, dans

un défaut ou de circonſpection, ou peut-être de vertu ; c'eſt ici où les attentions ne ſauroient être trop rigoureuſes. L'aſſiduité des ſoins n'eſt jamais utile, quand elle eſt exceſſive : je veux que vous n'y perdiez rien du côté de l'innocence ; vous y perdez tout, dès que vous vous attirez les ſoupçons les plus legers, ou les cenſures du public : je veux que la vertu éclatante de ces perſonnes, ou les reſſources que vous trouvez dans leurs largeſſes pour les beſoins publics, juſtifient devant Dieu vos aſſiduités ; Dieu les condamne, dès que la prudence chrétienne & les regles de notre état, ne peuvent les juſtifier devant les hommes : tout ce qui eſt permis, n'eſt pas toujours expédient ; & tout ce qui n'eſt pas expédient pour un Miniſtre public, ceſſe de lui être permis. Il ne ſuffit pas de n'avoir rien à ſe reprocher, dès que nous nous expoſons imprudemment aux reproches de nos freres : ce n'eſt pas aſſez que la vie ſainte & édifiante de ces perſonnes, & les ſecours que nous en tirons pour les œuvres de miſéricorde, nous raſſurent ; tout ce qui ſcandaliſe nos freres, ne doit pas nous laiſſer un moment tranquilles. Lorſque Jeſus-Chriſt nous ordonne, dit ſaint Chryſoſtôme, d'arracher l'œil & de couper la main qui eſt devenue un ſujet de ſcandale, il ne nomme que les parties du corps, ou les plus nobles, ou les plus néceſſaires, comme s'il eût voulu nous dire : Quel que puiſſe être l'éclat de la vertu de cette

perſonne ; quand elle brilleroit dans le monde comme l'œil brille dans le corps ; il faut l'arracher ; quand elle vous ſeroit auſſi néceſſaire que votre main droite l'eſt à vos actions, il faut la retrancher. Dieu ne demande pas de vous des ſoins aux dépens de l'honneur de ſon Egliſe, inſéparable de celui de ſes Miniſtres : la charité ne peut jamais devenir l'excuſe légitime de l'imprudence : l'édification de nos freres eſt la premiere regle, & le fruit le moins ſuſpect du zele. Dieu ne tire pas ſa gloire des œuvres mêmes les plus ſaintes, capables de répandre de juſtes ſoupçons ſur la nôtre : le bien que nous ne pouvons faire ſans une ſorte de ſcandale, nous eſt auſſi ſévérement interdit que le mal lui-même ; & de quelque utilité dont vous puiſſiez couvrir votre indiſcretion, elle ne peut manquer d'être funeſte, ou à vos freres par les jugemens injuſtes qu'ils en feront, ou à vous-même, dont la conduite, ne les juſtifiera peut-être que trop dans les ſuites. N'autoriſons pas cette triſte prédiction par des exemples : il faut croire, pour l'honneur de l'Egliſe, qu'il n'y en eut jamais ; & que le deſir tout ſeul de votre ſalut, & l'honneur de votre miniſtere, nous fait craindre des inconvéniens, que nous n'avons pas encore eu la douleur de déplorer.

Voilà les perſonnes que nous devons éviter ; & dans tout ce que nous avons dit juſques-ici, ſont renfermées les regles à obſerver avec celles que nous pouvons

voir. La premiere, eſt de les voir rarement : rien n'avilit tant notre caractere dans le monde, comme la facilité à nous y montrer. Je l'ai déjà dit : nous avons nos foibleſſes & nos imperfections ; l'éloignement ſeul peut les cacher aux yeux des hommes. Le monde, vous le ſavez, n'eſtime que ce qu'il ne connoît pas : tandis qu'il ne nous voit que de loin, il nous regarde comme des hommes extraordinaires, & des Prophêtes ſuſcités de Dieu, pour lui annoncer ſes volontés; il nous rend des hommages, parce qu'il ne voit pas où placer ces cenſures : mais ſi vous en approchez ſouvent, le charme ceſſe ; & la préſence le détrompe bientôt des erreurs favorables de l'éloignement. Il eſt ſi difficile de paroître ſouvent, & de ne pas paroître ce qu'on eſt ! nous laiſſons toujours entrevoir quelque choſe dans nos mœurs, qui contredit la ſainteté, la ſéverité des maximes que nous annonçons : il nous échappe toujours certains traits de l'homme, qui mettent obſtacle à l'œuvre de Dieu ; & par une malignité naturelle au monde ſur ce qui nous regarde, au lieu qu'il donne le nom de ſimple foibleſſe à ſes crimes les plus honteux, il croit voir du crime dans nos foibleſſes les plus innocentes : il n'eſt que pour nous ſeuls un docteur ſévere & outré. Il reſſemble à ce ſerviteur infidele de l'Evangile : il demande grace en ſa faveur pour les prévarications les plus odieuſes & les plus criantes ; & il uſe d'une ri-

gueur exceſſive & barbare envers nous, pour les dettes les plus légeres.

La ſeconde regle, eſt d'y ſoutenir partout également le ſérieux de notre miniſtere. Les Fideles doivent apprendre de nous à converſer ſaintement, & d'une maniere digne de Dieu. Les lévres du Prêtre, depoſitaires de la doctrine & de la vérité, ne doivent plus s'ouvrir à des inutilités & des plaiſanteries profanes. Saint Paul veut même qu'elles ſoient bannies de la converſation des ſimples Fideles : quelle prudence, quelle circonſpection, quel ſel de la ſageſſe ne doit-il pas exiger de nous! quelles paroles ſaintes & irréprehenſibles! quelle plénitude de l'Eſprit de Dieu ! Il ne faut pas que nous paroiſſions d'autres hommes à l'autel & dans nos fonctions, & d'autres hommes dans nos entretiens familiers, & dans la conduite ordinaire de la vie. Le Pontife de la loi portoit par-tout les ornemens auguſtes de la ſouveraine ſacrificature, pour lui marquer, ce ſemble, que ſon ſacerdoce le ſuivoit par-tout ; que toutes ſes démarches étoient des actions de cérémonie ; que la gravité de ſes mœurs devoit répondre à celle de ſes vétemens ; & que comme tout étoit religieux ſur ſa perſonne, tout devoit l'être auſſi dans ſa conduite ; il ſemble que tout ce qui n'eſt pas, ou priere, ou ſacrifice, ou diſcours d'édification, ou œuvre de miſéricorde, n'eſt plus aſſez ſérieux pour un Prêtre. Auſſi vous ſavez là-deſſus les regles des ſaints

Canons, qui nous interdisent les jeux & les amusemens publics, innocens même pour le commun des Fideles. Il semble que les yeux des peuples, accoutumés à nous voir dans le Sanctuaire prosternés, recueillis, humiliés, comme les Anges du ciel devant le trône de l'Ancien des jours, sont blessés de nous voir ailleurs avec un visage différent & des manieres semblables à celles des autres hommes : il semble que lorsque nous venons paroître à l'autel, au sortir de ces vains entretiens, & que nous y reprenons le recueillement que demandent des mysteres si terribles, les Fideles témoins, il n'y a qu'un moment, de nos dissipations, nous regardent plutôt comme des hommes de théatre, qui contrefont des mysteres sérieux, que comme des Ministres du Dieu vivant qui viennent lui offrir des dons, des sacrifices, les vœux & les prieres des peuples. En un mot, notre ministere nous appelle parmi les hommes, il est vrai, mais il nous y appelle pour être le sel de la terre, la lumiere de ceux qui marchent dans les ténébres, les sources publiques de la sainteté, la bonne odeur de Jesus-Christ.

Recueillons tout cet entretien, mes Freres ; en voici le fruit. Il faut premiérement, que nos communications dans le monde inspirent aux Fideles une grande estime de la vertu ; que notre sagesse, notre maturité, notre circonspection, leur donne de la piété une idée digne d'elle, & les détrompe de ce préjugé si ridicule & si commun

dans le monde, qu'elle eſt le partage des eſprits foibles. En ſecond lieu, il faut qu'elles leur inſpirent un deſir de la vertu; qu'une joie ſainte & modeſte répandue ſur notre viſage, une douce ſérenité qui ſuit toujours l'innocence & la paix du cœur, leur faſſe avouer en ſecret, que les amis de Dieu ſont les ſeuls heureux de la terre, & les déſabuſe de cette erreur groſſiere qu'on ne peut être content loin des plaiſirs, & avec la ſeule conſolation de la fidélité & de l'innocence.

Les fruits que nous en devons retirer nous-mêmes, mes Freres, c'eſt en premier lieu un grand mépris du monde & de ſes miſeres: on ne l'eſtime que lorſqu'on le voit de loin; mais entrez dans le détail de ſes ennuis, de ſes chagrins; de ſes perfidies, de ſes caprices vous en ſentez le vuide; & vous plaignez ceux que les engagemens de leur naiſſance ou de leur état, attachent à un maître ſi dur, ſi peu ſolide & ſi bizarre. C'eſt ſecondement une eſtime infinie de notre état qui nous éloigne d'un lieu, où tout eſt faux, où tout eſt affliction d'eſprit, où il faut acheter le crime lui-même par les chagrins & par la peine, & ſe perdre en ſe rendant ici-bas même malheureux; qui nous en éloigne, dis-je pour nous conſacrer à ce ſaint miniſtere, nous cacher dans le ſecret du Sanctuaire, & nous faire de la maiſon du Seigneur un lieu de paix & de ſûreté; un azile doux & conſolant; une demeure de gloire &

de ſainteté, qui nous met à l'abri des écueils & des orages dont le monde eſt rempli, & nous laiſſe tout le loiſir de gémir ſur les triſtes naufrages de nos freres.

INSTRUCTION

SUR

LE JUBILE'.

Pœnitemini igitur, & convertimini, ut deleantur peccata vestra.

Faites-donc pénitence & convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. Act. 3. 19.

C'Est ce que saint Pierre, au sortir du Cénacle, disoit autrefois à une multitude de Juifs consternés & tous fondant en larmes, après leur avoir reproché le sang du Juste qu'ils venoient de répandre, & exposé toute l'énormité du crime dont ils s'étoient depuis peu rendu coupables. Il vous reste encore une ressource, mes Freres, leur disoit le premier dispensateur des graces de l'Eglise : vos iniquités ont comblé la mesure de vos peres ; vous avez rejetté le don de Dieu ; vous vous êtes séparés comme des anathêmes de l'espérance d'Israël : mais le Seigneur vient de jetter des regards de miséricorde sur vous ;

il va répandre son Esprit sur toute chair ; sur ses serviteurs comme sur ses ennemis ; sur les ames justes, comme sur celles qui avoient opéré l'iniquité : le Ciel va s'ouvrir sur la terre ; des prodiges de grace & de miséricorde vont enfin sanctifier tout l'univers : *Dabo prodigia in cœlo sursum, & signa in terra deorsum.* Profitez donc de ce temps de visite & de propitiation : présentez des cœurs brisés de componction, à l'indulgence & à la remission que la bonté du Seigneur vous offre ; & ouvrez vos ames par les désolations d'une pénitence salutaire aux graces abondantes dont nous allons être les dispensateurs & les Ministres : *Pœnitemini igitur, & convertimini, ut deleantur peccata vestra.*

Et voilà, mes Freres, ce que nous vous disons aujourd'hui dans une circonstance presque toute pareille. Vous avez eu le malheur d'oublier Dieu, de violer sa loi sainte, & de crucifier Jesus-Christ dans votre corps, en faisant servir vos membres à des passions injustes : mais voici un temps de salut & de réconciliation ; toutes les graces de l'Eglise viennent au-devant de vous : le don de Dieu, l'effusion de son Esprit va sanctifier toute chair ; la rémission est offerte à tout pécheur ; l'Eglise touchée de vos malheurs ouvre ses trésors pour payer elle-même le prix de votre délivrance : entrez donc dans ses vûes de miséricorde & de bonté sur vos ames : détestez les crimes qui vous ont rendu son indul-

gence néceſſaire ; briſez vos cœurs par un repentir qui ſeul peut vous la rendre utile : plus elle paroît ſe relâcher de ſa ſévérité, plus vous devez être touchés de vos miſeres, & ne pas faire de ſes graces mêmes, le motif de votre impénitence : *Pœnitemini igitur, &c.*

En effet, les graces que l'Egliſe va répandre ſur tous les Fideles dans ces jours de miſéricorde, ne ſont accordées que pour ſuppléer à notre foibleſſe, & non pas pour le ménager ; pour nous aider dans notre pénitence, & non pas pour nous en décharger ; pour récompenſer notre componction, & non pas pour l'affoiblir : elles ſont donc, & je vous prie de le remarquer, elles ſont les ſupplémens de la foibleſſe, les ſecours de la pénitence, les recompenſes de la componction. Développons ces vérités capitales.

JE dis premiérement, qu'elles ſont les ſupplémens de notre foibleſſe : car c'eſt une vérité du ſalut, que par le péché l'homme devient redevable à la juſtice divine, & qu'il ne peut plus ſe reconcilier avec elle qu'en ſubiſſant la peine dûe à ſon iniquité. Il faut que tout péché ſoit puni, afin qu'il ſoit pardonné : mais comme toute la vie d'un pécheur qui a oublié ſon Dieu, devroit être une pénitence continuelle ; que toutes les créatures qui ont ſervi à ſes paſſions devroient devenir les inſtrumens de ſes peines ; que tous les plaiſirs lui ſont in-

terdits; que tous les soulagemens accordés à l'innocence, ce n'est que par grace qu'il peut se les permettre; que son corps qui a toujours servi au péché, ne devroit plus servir qu'à la pénitence; & que sa foiblesse souvent ne lui permet pas de fournir cette carriere longue & laborieuse, & de réparer par des satisfactions proportionnées l'énormité & la durée de ses égaremens: l'Eglise toujours attentive à faciliter à ses enfans les voies du salut & de la vie éternelle, leur donne la main, pour ainsi dire, de peur que la rigueur du chemin ne décourage leur foiblesse. Elle offre à la justice de Dieu les trésors dont elle est dépositaire, & rachete à ce prix une partie des malédictions auxquelles le pécheur étoit condamné: elle reprend sur la multitude surabondante des mérites des Jesus-Christ & de ses Saints, ce qui manque aux œuvres laborieuses du pénitent infirme & impuissant: & devenant foibles avec les foibles, pour les sauver tout; elle aime mieux suppléer à la foiblesse du pécheur par son indulgence, que l'accabler ou le désespérer, en ne relâchant rien de sa sévérité.

Les graces de l'Eglise, mes Freres, ne sont donc que les supplémens de votre foiblesse. Si vos forces répondent à vos crimes; si votre corps est capable de pénitence, comme il a été capable de péché; si vos membres peuvent servir à la justice comme ils ont servi à l'iniquité; si

vous avez dequoi payer un Dieu irrité, & que cependant vous demeuriez lœchement dans l'inaction : déſabuſez-vous, mes Freres ; l'Egliſe ne prétend pas vous décharger de vos dettes, ni accorder à votre molleſſe des graces qui ne ſont deſtinées qu'à la ferveur, ni donner à votre abondance des reſſources qui ne ſont dûes qu'à l'indigence, & à la néceſſité. Ses relaxations ſont des aumônes ſaintes ; il faut être fervent, pauvre, & dans le beſoin, pour avoir droit d'y participer : elles ſont ſemblables à cette manne qui deſcendoit du ciel ; ſi vous venez la recevoir ſeulement pour en faire un amas qui mette à couvert votre pareſſe, & vous diſpenſe du travail de tous les jours, elle ſe changera en infection & en pourriture, & le préſent du Ciel, deviendra pour vous une odeur de mort, & une punition plutôt qu'une grace.

Et quand je dis, mes Freres, que notre foibleſſe toute ſeule oblige l'Egliſe de ſuppléer à nos ſatisfactions par l'abondance de ſes graces ; je n'entends pas par foibleſſe, une molleſſe criminelle qui nous rend impoſſible tout ce qui nous mortifie ; un découragement ſenſuel qui nous fait frémir au ſeul nom d'auſtérité & de ſouffrance ; une attention exceſſive ſur nous-mêmes, qui fait que tout ce qui afflige la cupidité, nuit à la ſanté ; une habitude d'amour propre qui nous a rendu néceſſaire tout ce qui nous eſt commode & agréable ; ce ſont-là des motifs de pénitence, & non pas d'in-

dulgence & de rélaxation. Je n'entends pas un vain égard au rang & à la naiſſance. qui nous perſuade que nous pouvons retrancher des obligations du Chrétien & du pécheur, ce que nous accordons à celles de perſonnes publiques & élevées : comme ſi les devoirs de la condition étoient incompatibles avec ceux de l'Evangile, ou qu'une élévation qui a été ſi ſouvent elle-même l'occaſion de nos crimes, pût nous diſpenſer d'une pénitence qu'elle-même nous impoſe.

J'entends une impuiſſance véritable de ſoutenir le cours & la rigueur des peines conformes aux regles & à l'Eſprit de l'Egliſe : & je dis qu'alors l'Egliſe touchée de notre état, de l'envie que nous aurions d'expier nous-mêmes nos crimes, ſi nos forces ſecondoient notre zele, & comptant nos deſirs pour des œuvres, ſe relâche de ſa ſéverité, & nous avance le bienfait de ſa réconciliation & de ſes graces.

Mais ne croyez pas, mes Freres, qu'alors même l'Egliſe prétende ſuppléer à tout. Elle entend que, ſi nous ne pouvons pas offrir le prix entier de nos péchés, nous en offrions du moins une partie ; elle veut que nous tirions de notre foibleſſe tout ce que nous pouvons, & que nous offrions ſelon nos forces & même au-delà, pour ainſi dire : ſon intention eſt que nous faſſions tous nos efforts pour ſatisfaire à la juſtice divine, & que toute notre vie ſoit un ſouvenir continuel de nos iniquités &

des réparations auxquelles nous ſommes condamnés ; que toutes nos démarches ſe ſentent par quelque endroit de notre état de pénitens, & que tous nos plaiſirs mêmes ſoient aſſaiſonnés des amertumes de la pénitence.

Car qu'elle que puiſſe être notre foibleſſe; ſi nous ſommes ſincerement touchés & convertis ; ſi l'Eſprit de Dieu a opéré dans nos cœurs la grace de la componction & du repentir ; ſi l'horreur de nos crimes paſſés nous a fait entrer dans les ſentimens de zele & d'indignation contre nous-mêmes, qui ſont toujours le premier fruit de la pénitence : ah ! nous trouverons bien encore en nous dequoi offrir à Dieu des ſacrifices & des expiations capables d'appaiſer ſa juſtice; qu'elle que puiſſe être notre foibleſſe, nous aurons toujours des panchans à mortifier, des deſirs à vaincre, des plaiſirs à ſacrifier, des humiliations à ſouffrir, des contradictions à ſupporter, des ſuperfluités à retrancher ; qu'elle que puiſſe être notre foibleſſe ; nous ſerons encore aſſez forts pour refuger aux ſens mille adouciſſemens inutiles, pour leur menager mille amertumes, qui ſans diminuer les forces s'affoibliſſent la corruption, & pour faire de ces infirmités mêmes là matiere de la penitence. Helas ! on va ſi loin pour le monde, pour la fortune, pour les plaiſirs: on tire d'une ſanté foible & ruinée tout ce qu'on peut & au-delà ; on ſe fait violence ; on ne s'écoute point ; on croit qu'à

force de prendre sur soi, à la fin on accoutumera le corps à obeir & à nous suivre ; ah ! mes Freres, ce n'est que pour le Ciel que nous n'essayons rien, que nous mesurons nos forces, que nous exagérons notre foiblesse, & que tout ce qui nous coûte nous paroît impossible.

Et ne dites pas que les graces de l'Eglise seroient donc inutiles, si de notre côté nous étions obligés de faire tous nos efforts pour expier nos crimes par les travaux de la penitence. Car, mes Freres, quels que puissent être nos efforts, quelque longue que soit notre pénitence ; quelques austeres que soient nos satisfactions, elles ne seront jamais proportionnées à nos crimes ; nos peines seront toujours moindres que nos péchés ; nous demeurons toujours en deça de ce que la justice de Dieu exige de nous ; nous serons toujours, comme le serviteur de l'Evangile, obligés de demander du temps, & chargés d'une infinité de dettes, auxqu'elles nous n'avons encore peu satisfaire.

Car, hélas ! mes Freres, croyons-nous que des larmes de quelques jours, que quelques légeres macérations, que quelques jeûnes rares & commodes, expient, effacent, aboliſſent devant Dieu des crimes qui ont mérité une éternité de supplices? croyons-nous que des flammes immortelles, qu'un déſeſpoir éternel, qu'un ver qui ne devoit plus mourir, qu'une séparation de Dieu sans ressource : croyons-nous

qu'une ſentence ſi affreuſe & ſi terrible que nous avions méritée, puiſſe ſe changer en quelques auſtérités d'un moment, & qui des dettes ſi immenſes puiſſent s'acquitter avec un obole, pour ainſi dire ? ah ! l'Egliſe autrefois elle-même, plus indulgente ſans doute que le Dieu terrible, puiſqu'elle n'étoit occupée qu'à l'appaiſer, qu'à adoucir par les rigueurs canoniques la ſentence du ſouverain juge, & qu'elle ne puniſſoit ſes enfans que comme une mere ; l'Egliſe elle même pour un ſeul crime, impoſoit autrefois des longues années de travaux & de pénitence : & quelle pénitence, mes Freres ! des larmes abondantes, des jeûnes continuels, des humiliations publiques, des auſtérités étonnantes, des prieres longues & fréquentes, la cendre & le cilice, la ſéparation de l'autel, de la ſociété des Fideles & de tous les plaiſirs ? & qu'elles ſeront donc les peines que la juſtice divine exige ici-bas elle-même de l'ame impure & criminelle, ſi la tendreſſe & la compaſſion d'une Mere, nous paroît ſi ſévére ? quelle ſera donc la ſéverité d'un Dieu offenſé lui même.

Je le répete donc, mes Freres ; quelle que puiſſe être votre pénitence, ah ! vous reſterez toujours infiniment redevables à la juſtice divine ; quelque zélé pénitent que vous puiſſiez être, vous avez donc beſoin que l'Egliſe ſupplée pour vous : il faut donc que ſes graces viennent au ſecours de votre foibleſſe, & qu'elle offre

à Dieu les mérites de Jesus-Christ & de ses Saints, pour remplacer les défauts des vôtres. Donc, mes Freres, en faisant même tous vos efforts pour satisfaire à la justice de Dieu, les graces que l'Eglise vous accorde encore en ce temps, vous seront infiniment utiles : vous y trouverez cette égalité de réparation à laquelle vous n'auriez jamais sû vous-même atteindre ; vous y verrez remplir, par l'abondance des mérites qu'elle vous applique, cette distance infinie que vos crimes avoient mise entre le Seigneur & vous, & que des siecles de pénitence, quand vous les auriez vécu, n'auroient pu remplir eux-mêmes.

Aussi, mes Freres, rien n'est plus opposé à l'esprit de la foi & de la sainte doctrine, que cette fausse science qui se persuade que les graces de l'Eglise au fond, servent à peu de chose ; qu'elles nous laissent les mêmes obligations devant Dieu ; qu'elles ne rendent pas notre condition meilleure ; & qu'un pécheur vraiment pénitent, quand même il n'y participeroit pas, est tout aussi avancé aux yeux du Seigneur, qu'un pécheur pénitent qui y participe : c'est une erreur que l'Eglise a frappée de ses anathêmes ; injurieuse au Sang de Jesus-Christ, & désespérante pour la foiblesse des Fideles. A la vérité, l'Eglise ne prétend pas nous dispenser de la pénitence, puisque l'Evangile nous déclare que sans la pénitence il n'y a point de salut ; & que l'ordre immuable de la justice divine, que

le péché a troublé, ne peut être rétabli que par les peines qui lui ſont dûes : mais l'Egliſe voyant, ou que notre foibleſſe nous en intérdit preſque tous les exercices laborieux qu'elle impoſoit autrefois aux Fideles, ou que ceux-mêmes que notre foibleſſe nous permet encore d'accomplir, ne ſauroient jamais répondre à la multitude & à l'énormité de nos crimes ; elle y ſupplée par l'abondance de ſes tréſors. Semblable à cet œconome prudent & charitable, elle nous remet la moitié de la dette que nous n'étions pas en état d'acquiter, & nous fait écrire cinquante, où nous en devions cent ; & c'eſt également s'éloigner de ſon Eſprit, & blaſphemer le don de Dieu, que de regarder ſes graces, ou comme inutiles à la foibleſſe, ou comme favorables à l'impénitence.

EN effet, j'ai dit en ſecond lieu, quelles ſont les ſecours de la pénitence ; & voilà pourquoi, mes Freres, ce temps de propitiation doit être un temps de conſolation pour les ames pénitentes. Car une des plus grandes amertumes de la piété dans les ames fideles, c'eſt devoir en repaſſant devant Dieu les égaremens de leurs mœurs paſſées ; que leurs paſſions avoient été vives, ferventes, continuelles ; qu'elles avoient pouſſé les plaiſirs auſſi loin que la corruption avoient pu le ſouhaiter ; & que leur pénitence a été foible, languiſſante, imparfaite : ce ſouvenir les trouble & les

II. REFLEX.

allarme : la vûe des jugemens de Dieu ſi inconnus & ſi terribles ; la ſéverité de ſa juſtice ſi differente de la nôtre ; l'exemple même de tant de ſaints Pénitens, qui, après des mœurs bien moins criminelles que les nôtres, ſe ſont crucifiés tout vivans avec Jeſus-Chriſt, par les auſtérités les plus étonnantes ; tout cela les jette dans la conſternation & dans le découragement. On doute de la sûreté de ſon état on croit que la pénitence paſſée n'a été qu'une illuſion ; on perd la paix & la confiance, qui eſt tout le ſoutien & toute la conſolation de la piété ; & ſouvent de l'abattement, on paſſe à une dangereuſe pareſſe.

Or, l'Egliſe dans les graces qu'elle accorde en ce temps à ſes enfans, offre une reſſource aux inquiétudes & aux doutes des ames fideles & penitentes, & pretend ſuppléer aux défauts de leur pénitence : car quelque ſincere qu'elle ait été, il eſt preſque impoſſible qu'il ne s'y ſoit mêlé mille imperfections.

Premierement, du côté de la ſéverité. Hélas ! notre pénitence eſt toujours mêlée de mille ſenſualités qui la ſouillent, qui nous en font perdre preſque tout le mérite; & ſouvent loin d'expier les mœurs paſſées, par les violences & les retranchemens de la piété, tout ce que nous y pouvons faire, c'eſt d'expier les relâchemens & les affoibliſſemens de la piété même. L'Egliſe vient donc à notre ſecours : elle remplit les vuides de notre pénitence : elle couvre de

la charité & du sang de Jesus-Christ, la multitude de nos relâchemens & de nos foiblesses ; & sans avoir égard aux défauts de nos satisfactions, elle veut bien en accepter l'imperfection, & fournir du sien, ce qu'elle trouve de moins à nos peines.

Secondement du côté de la ferveur & de la vivacité. Oui, mes Freres, nos pénitences sont accompagnées de tant de langueur & de dégoût : loin d'entrer avec une sainte fureur dans les intérêts de la justice de Dieu contre nous-mêmes ; loin de nous armer d'une indignation de pénitence & de sévérité contre une chair qui a été la source & l'occasion de tous nos crimes ; loin de venger avec une sainte complaisance sur notre corps, les dommages qu'il a causés à notre ame ; loin de goûter dans les larmes & dans les gémissemens de la pénitence, cette sainte ivresse qu'on avoit trouvée autrefois dans les plaisirs injustes ; hélas ! les plus légers sacrifices que nous faisons à Dieu, nous coûtent tant ; nous nous les disputons si long-temps à nous-mêmes ; nous y portons tant de répugnance & d'éloignement ; nous payons de si mauvaise grace, si j'ose parler ainsi, que la maniere languissante dont nous appaisons la justice de Dieu sur nos crimes passés, devient souvent un nouveau crime elle-même. Tout ce que nous faisons pour Dieu, nous lasse & nous dégoûte : les plus justes mêmes dans le cours de la pénitence, sentent si souvent leur cœur prendre les intérêts de la

chair contre ceux de l'esprit ; leur componction, s'affoiblir ; l'horreur des crimes passés, s'effacer presque ; le souvenir des bienfaits de Dieu, ne reveiller plus que foiblement leur reconnoissance : rien n'est si commun que les langeurs & les affoiblissemens de la foi dans les œuvres laborieuses de la piété. Les commencemens de la pénitence sont vifs d'ordinaire : mais insensiblement ces mouvemens de grace s'affoiblissent ; les objets des sens qui nous environnent, émoussent la force de ces impressions de salut : nos miseres passées nous trouvent moins sensibles ; l'esprit même naturellement incapable de fixer long-temps son attention sur ce qui l'attriste & lui déplaît, s'en éloigne comme malgré nous ; & alors n'étant plus soutenus par une componction vive, par une reconnoissance sensibles, par les transports d'un cœur touché, & à qui rien ne coûte : nous nous traînons dans les voies de la pénitence ; nous murmurons, comme les Israelites, d'avoir à marcher si long-temps dans les voies arides & désagréables du désert : nous nous plaignons de l'insipidité du don de Dieu ; nous regrettons peut-être en secret les viandes de l'Egypte.

Or, tous ces découragemens secrets, tous ces affoiblissemens invisibles de foi & de grace, si inévitables à la piété même la plus fidele, diminuent devant Dieu le prix & le mérite de notre pénitence. Il rabat des satisfactions que nous lui offrons, tout ce

que nous rabattons nous-mêmes de la ferveur & de l'amour avec lequel nous les devrions offrir : car il ne regarde pas les dons : il ne regarde que le cœur ; il ne nous tient compte qu'à demi des travaux dont nous rétranchons le zéle de la pénitence, qui seule les lui rend agréables. Mais comme ces défauts sont presque inséparables de la nature foible & corrompue, le Seigneur toujour riches en miséorde, & qui ne veut pas la perte de sa créature, mais son salut, a laissé à son Eglise des ressources & des remédes contre les langueurs de la piété & de la pénitence même : il veut qu'elle accepte l'imperfection de nos sacrifices ; qu'elle ferme les yeux aux infidelités que nous y avons mêlées ; qu'elle ait plus d'égard à la sincérité de nos intentions, qu'à la médiocrité de nos œuvres ; à la foiblesse de notre nature, qu'à celle de notre foi ; & qu'elle nous admette au nombre de ces pénitens heureux qui ont terminé la carriere qu'elle leur avoit marquée ; qu'elle nous rende la participation des autels & des mysteres saints, dont nous étions privés par nos crimes ; qu'elle nous retablisse dans tous les droits dont le péché nous avoit fait déchoir, & qu'elle repande les mérites & les trésors dont elle est dépositaire, & sur les souillures de nos crimes, & sur les langueurs mêmes de notre pénitence.

Enfin une troisiéme sorte d'impression que nous mêlons presque toujours à nos pénitences, se prend du côté de l'intention.

Nous ne sommes pas, à la vérité, du nombre de ces hypocrites : qui ne font leurs œuvres que pour s'attirer les regards & les louanges publiques; qui sonnent de la trompette, pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de leur vertu ; qui n'aiment de la piété que la reputation & le spectacle & qui ne sont que les pénitens du monde & de la vanité:

Cependant quelques sinceres que puissent être d'ailleurs nos intentions, il entre dans nos œuvres laborieuses de pénitence & de miséricorde, tant de complaisances humaines : nous n'agissons pas pour être vûs des hommes ; mais nous ne sommes pas fâchés que les hommes nous voyent agir : nous ne nous proposons pas les applaudissemens publics comme la récompense de notre piété : mais nous ne trouvons pas mauvais qu'elle soit applaudie : nous ne voulons plaire qu'à Dieu seul ; mais nous ne laissons pas de compter pour beaucoup de plaire encore au monde : nos premiers regards sont pour le Ciel ; mais helas ! que nous en jettons encore sur la terre ! que de retours interessés sur nous-mêmes ! que de préferences secrettes des œuvres qui nous font admirer, à celles qui ne feroient que nous purifier ! que des recherches imperceptibles de notre propre gloire ! que d'attentions cachées sur les jugemens humains ! que de singularités de vertu, ou nous ne trouvons rien de plus agréable que la singularité elle-même, qui nous fait remarquer & qui nous distingue !

Nous

Nous croyons souvent que c'est l'amour du Seigneur qui nous soutient dans la retraite, dans la séparation des plaisirs & des sociétés mondaines, dans le retranchement des parures & des indécences que le monde autorise : hélas ! & c'est l'amour de nous-mêmes ; & c'est un secret plaisir de n'être plus faits comme les autres, de réveiller l'attention des hommes par des œuvres marquées & singulières : peut-être nous plairoient-elles moins si tout le monde suivoit la même voie que nous ; peut-être les trouverions-nous dégoûtantes & insupportables, si l'exemple public nous les rendoit nécessaires ; si la multitude choisissant les mêmes mœurs, nous nous trouvions confondus dans la foule ; si nous ne pouvions plus nous dire tout bas à nous-mêmes, que nous nous interdisons des plaisirs que les autres se permettent sans scrupule ; & si ce parallele secret ne soutenoit notre amour-propre, & ne nous dedommageoit des amertumes de la piété.

Hélas ! mes Freres ! je le répéte, l'orgueil entre si imperceptiblement dans tout ce que nous faisons ; & nous nous retrouvons par-tout les mêmes. Or, ce peu de levain est capable d'aigrir & de corrompre toute la masse : ce fond d'amour-propre, qui entre dans toutes nos justices, les souille & les flétrit. Le Dieu saint qui pése nos œuvres dans notre cœur même, les trouve presque toujours infectées de ce venin secret, qui leur ôte une partie de leurs poids

& de leur valeur : il sépare rigoureusement ce que sa grace y a mis de divin, d'avec ce que nous y avons mêlé d'humain nous-mêmes; l'ouvrage de l'Esprit-saint, d'avec l'ouvrage de l'homme ; le fruit de la charité, du fruit de la cupidité; & souvent après ce discernement sévere, après que la paille est demêlée du bon grain, il ne reste presque point de froment d'un côté, tandis que de l'autre s'élévent de grands monceaux de paille ; c'est-à-dire, une multitude d'œuvres destinées à être consumées par le feu ; &, sans doute, s'il nous jugeoit sans miséricorde, nos justices mêmes fourniroient la matiere de notre condamnation.

Voilà, mes Freres, les souillures que les graces de l'Eglise purifient. Le sang de Jesus-Christ, répandu par sa liberalité sur nos œuvres de pénitence, les rend plus pures & plus brillantes : il guérit les restes de plaie que les remédes mêmes efficaces de la pénitence ordinaire avoient comme laissé encore à demi ouvertes : c'est un feu sacré qui dévore & qui consume tout ce qui s'étoit mêlé d'humain & d'étranger dans notre sacrifice ; qui épure l'or de notre charité & de notre pénitence, & qui convertit en un métail précieux, la boue même de nos infirmités & de nos miséres.

Telle est l'utilité des graces de l'Eglise. Si vous êtes pécheurs, elles vous soutiendront dans le cours de votre pénitence : si vous êtes pénitent, elles en repareront les défauts : si vous êtes juste, elles en aug-

menteront le mérité : si vous êtes foible, elles seront le secours de votre foiblesse : si vous êtes fort, elles seront la sûreté de vos forces : si vous êtes découragé, elles seront le soutien & la consolation de vos peines : enfin quoi que vous soyez, vous trouverez ici, ou le secours de vos vertus, ou la facilité d'expier vos crimes.

III. REFLEX.

IL est vrai qu'une douleur abondante toute seule de vos offenses, & la vivacité du repentir, obtiennent ces graces précieuses, & qu'elles sont les récompenses de la seule componction : troisieme réflexion. En effet, l'Eglise autrefois dans le cours de la longue pénitence qu'elle imposoit aux Fidéles retombés depuis le Batême dans l'égarement de leurs premieres mœurs, n'avoit égard en leur remettant une partie des peines canoniques, dit saint Cyprien, qu'à la grande douleur qu'ils faisoient paroître de leurs fautes. Ainsi quand elle trouvoit dans le nombre des pénitens publics, certains pécheurs plus touchés que les autres de leurs chûtes ; plus fervens dans les exercices laborieux de leur pénitence ; plus pénétrés de la crainte des jugemens de Dieu ; plus humiliés de leur foiblesse ; plus ardens pour le bienfait de la réconciliation ; plus contristés de leur état d'humiliation, de séparion & d'anathême : alors l'Eglise, sur les traces de l'indulgence de l'Apôtre envers l'incestueux de Corinthe, de peur qu'une tristesse trop profonde & trop abon-

dante, n'abattit & ne décourageât ces pénitens brisés de componction ; abrégeoit leurs peines ; se relâchoit de sa sévérité, leur avançoit la grace de la paix & de la réconciliation ; & recompensoit les larmes & la vivacité de leur douleur, en leur rendant la société des Fideles, la participation aux prieres de leurs freres, la communion de l'autel & des sacrifices ; & enfin tous ces droits dont la grace du Batême les avoit mis en possession.

C'étoit la distinction toute seule de leur douleur & de leur repentir, qui leur attiroit cette distinction de grace & d'indulgence : il falloit qu'en peu de jours ils eussent rempli, par l'abondance de leur componction, les longues années que leur carriere devoit durer : autrement, dit saint Cyprien, lorsque l'inconsidération des Prêtres, ou la trop grande facilité des Martyrs, accordoit ces relaxations & ces graces à des Fideles qui n'avoient pas donné ces grandes marques de repentir ; leur réconciliation, dit ce Pere, étoit une réconciliations fausse, dangereuse à ceux qui la donnoient, & inutile à ceux qui l'avoient reçue : *Periculosa dantibus, & nihil accipientibus profutura* : c'étoit une grêle tombée sur un fruit pas encore mûr ; & qui loin d'avancer sa maturité, la reculoit, ou l'en rendoit à jamais incapable. S. Cypr.

Or, quelles conséquences doit-on tirer de cette doctrine ? La premiere, puisque les graces que l'Eglise répand en ce temps

ſur les Fideles, ne ſont que la récompenſe de la compoction; les ames qui ne portent au Tribunal aucun ſentiment de pénitence véritable, ne doivent pas ſe flâtter d'y participer: les ames, qui, après les horreurs d'une vie toute criminelle, approchent des pieds des Miniſtres ſacrés avec un cœur ſec, une conſcience inſenſible, une volonté preſque toute formée de revenir à leur vomiſſement, ſont exclues de ce bienfait. Ce ſont des cœurs endurcis pour leſquels l'Egliſe gémit; des enfans morts qu'elle pleure, mais qui loin d'entrer en ſociété de ſes graces avec les autres Fideles, s'attirent une malédiction d'autant plus abondante, qu'ils choiſiſſent pour profaner ſes miſteres & ſes tréſors, la circonſtance où elle les répand avec plus de libéralité, & font de ſon indulgence même l'occaſion de leur ſacrilége & de leur ingratitude.

Seconde conſéquence: les ames mondaines & ſenſuelles, qui ne paroiſſent empreſſées de venir participer aux largeſſes de l'Egliſe, que parce qu'elles les regardent comme des voies commodes pour arriver au ciel, comme des facilités de ſalut & des diſpenſes de pénitence; qui ne viennent pas déteſter leurs péchés, mais en chercher l'impunité; qui croient que tout eſt fait, & que le paſſé eſt oublié & n'engage plus à rien, dès qu'elles ont ſatisfait à certaines pratiques extérieures auſquelles l'Egliſe ſemble arracher la participation de ſes graces; qui n'apportent au Tribunal, pour

toute douleur de leurs crimes, qu'une joie ſecrette d'y venir chercher le privilége qui les diſpenſe de les pleurer & de les punir; des ames ſi peu diſpoſées à appaiſer la juſtice de Dieu; ſi éloignées de l'eſprit de pénitence, qui ſeul peut attirer la grace du pardon; ſi vuides de foi & de charité; ſi indignes même de la grace commune de la réconciliation; que viennent-elles chercher aux pieds des autels en ces jours ſaints? ce ſont-là les azyles pieux des pénitens; & elles n'y portent pour toute marque de pénitence, qu'un deſir charnel de s'en diſpenſer: c'eſt-là le lieu des larmes & de la componction; & elles en font la reſſource de la cupidité & de la pareſſe: c'eſt le prix accordé, ou à la longueur du travail, ou au zele qui voudroit encore le prolonger; & elles le regardent comme le ſignal du repos & l'abolition des œuvres laborieuſes. Quelle illuſion, mes Freres! comme ſi des tréſors, qui ont pris leur ſource dans le ſein d'un Dieu mourant & crucifié, pouvoient devenir eux-mêmes des titres de ſenſualité & de molleſſe! comme ſi le fruit de la Croix de Jeſus-Chriſt ne devoit être que l'anéantiſſement de la Croix même! comme ſi le ſang des Martys & les larmes des Juſtes, ne devoient demeurer en dépôt entre les mains de l'Egliſe, que pour former des Fideles lâches & impénitens!

Troiſiéme conſéquence: puiſque l'Egliſe ne pretend dans la diſpenſation de ſes graces, que recompenſer la componction

abondante des vrais pénitens; les ames qui ne se repentent que de bouche; qui après toutes leurs promesses de changement, ont toujours vû leurs passions succéder & survivre à leur pénitence; qui n'ont jamais mis qu'un léger intervalle entre les Sacremens & les rechûtes; qui ne portent pas à la pénitence une résolution sincere d'éloigner les occasions; de rompre les attachemens funestes à l'innocence; de bannir les plaisirs incompatibles avec les devoirs; de fuir les liaisons & les sociétés qui servent d'attrait au vice; de prendre les mesures pénibles pour vaincre leurs passions & expier leurs crimes; qui ne portent au Tribunal que des propos vagues, des résolutions chancelantes, un cœur inconstant & irrésolu, plus déterminé par l'approche de la solemnité, à recourir au remede, que par la douleur de ses crimes; ces ames ne doivent rien prétendre aux largesses de l'Eglise: ce sont des animaux immondes revenus cent fois à leur vomissement, dont elle déplore la destinée; mais qu'elle rejette de ses autels, & devant lesquels elle ne voudroit pas avilir les choses saintes.

Enfin derniere conséquence: puisque c'est ici le prix des larmes abondantes, & d'une douleur nouvelle & singuliere; ceux-mêmes qui ne portent au Tribunal qu'une horreur médiocre & fort commune de leurs crimes; qui ne sentent rien de vif, rien de nouveau, rien de marqué, que les largesses abondantes de l'Eglise n'excitent point

à des retours plus tendres sur les miséricordes du Seigneur, des sentimens plus douloureux sur leur propre misere ; qui ne sont pas plus réveillés par tout l'appareil touchant de ce temps de grace & de propitiation ; qui ne laissent paroître dans leur repentir rien de sigulier, rien d'extraordinaire ; les pécheurs de ce caractere peut-être ne profanent pas le Sacrement de la pénitence ; mais doivent-ils prétendre aux graces de surcroit que l'Eglise y accorde ? ils reçoivent peut-être la remission ordinaire attachée à la vertu de ce Sacrement : mais que sai-je, s'ils reçoivent les relaxations singulieres que l'Eglise y ajoûte, puisque ces graces & ces largesses ne sont destinées que pour consoler les grandes amertumes de la pénitence, & pour en récompenser les larmes abondantes & la ferveur extraordinaire ?

Non, mes Freres, si votre cœur n'est brisé d'une componction tendre & fervente ; si la mesure de votre douleur ne répond à celle de vos crimes ; si la vivacité de votre amour & de votre reconnoissance ne supplée au défaut des satisfactions que la foiblesse de la chair vous rend impossibles ; si vos dispositions n'ont aucune proportion avec la grandeur du bienfait que l'Eglise vous accorde ; si vous n'êtes pas humiliés & saintement indignés de votre infirmité & de votre impuissance ; si vous ne vous reconnoissez pas comme indignes des graces & de l'indulgence de l'Eglise ; si vous ne

ſentez pas qu'eu égard aux abus preſque continuels que vous avez fait de la grace, vous êtes le pécheur le plus digne de ſa ſévérité, & le moins en droit de prétendre à ſes rélaxations & à ſes faveurs; ſi vous n'êtes pas réſolu de faire, de votre côté, tous vos efforts pour appaiſer la juſtice de Dieu; de lui ſacrifier tout ce que vous pourrez prendre ſur vous-même; de ſubir du joug de la pénitence, tout ce que vos forces vous permettront d'en porter; en un mot de plus conſulter encore dans vos ſatisfactions laborieuſes, le zele de la foi & de la pénitence, que la foibleſſe de la chair, l'Egliſe vous exclut de ſes graces & de ſes bienfaits. Ses Miniſtres ont beau vouloir répandre ſur vous ſes graces & ſes faveurs, elle les reprend, pour ainſi dire; & déſavouant en quelque ſorte leur miniſtere, elle ne vous laiſſe pour partage que votre tiédeur & votre lâcheté.

Voilà, mes Freres, les diſpoſitions de foi & de pénitence, où vous devez entrer pour participer aux graces de l'Egliſe; & ſans doute que vous y entrerez, mes Freres, & que ce temps de propitiation ſera pour vous un temps de ſalut; que les marques de repentir que vous portez aux pieds de l'autel, ne ſeront pas inutiles; que cette terreur de pénitence qui paroît répandue ſur vos viſages, annonce le changement de vos mœurs; que ces impreſſions ſenſibles de crainte, d'eſpérance, de joie & de triſteſſe, que l'appareil de ce ſaint temps fait

sur vous, sont les préjugés heureux de l'abondance des graces qui vont se répandre dans vos ames.

Consolez-vous donc, mes Freres, puisque l'Eglise vous ouvre le sein de ses Misericordes; venez à l'autel avec confiance: & souffrez que je vous adresse ici en finissant, les mêmes paroles qu'Esdras adressa autrefois aux Juifs assemblés dans le temple, après avoir excité en eux les sentimens de la plus vive pénitence, & les gémissemens les plus touchans, en leurs exposant les prévarications dont ils s'étoient rendus coupables, & promettant, pour consoler leur douleur, de leur rendre la participation de l'autel & des sacrifices. Allez, mes Freres, leur disoit cet homme de Dieu touché de leur componction, & je vous le répéte aujourd'hui dans une circonstance toute semblable; allez vous nourrir de cette viande divine, qui renouvelle les ames, & qui rend aux cœurs foibles & languissans leur force & leur vigueur: vous en avez été assez long-temps privés, ou par votre douleur, ou par vos crimes: allez vous enivrer de ce vin mistérieux, qui enfante les Vierges; qui fait oublier le monde & toute sa vanité; qui renverse la raison mondaine, & substitue à sa place les nouvelles vûes de la foi, qui excite de saints transports dans un cœur fidele: retournez à l'autel dont vous avez été si long-temps séparés: allez vous réunir à vos freres, & participer avec

eux aux misteres saints ? & rentrez dans tous les droits dont vous étiez déchus par vos crimes : *Ite, comedite pinguia, & bibite mulsum.* 2. Esdr. 8. 10. & seq.

Dépouillez ces vétemens de deuil & de tristesse ; essuyez des larmes qui ont assez coulé : ce ne sont plus ici pour vous des jours d'affliction & d'amertume ; c'est un jour d'allégresse & de solemnité ; c'est le jour où toutes les graces du ciel descendent pour vous sur la terre, & viennent encore purifier votre ame, & lui rendre sa premiere justice : *Et nolite contristari, quia sanctus dies Domini est.*

N'oubliez jamais ce jour heureux : que la joie de rentrer en grace avec le Dieu de vos peres, vous tienne lieu de force & de courage ; que les malheurs de votre vie mondaine finis ; que les inquiétudes & les miséres des vos passions enfin terminées ; que les remords affreux de la conscience appaisés ; que les troubles de l'iniquité changés enfin en une paix tranquille; que les plaisirs du monde remplacés par la participation des misteres saints, par le don de Dieu, par les consolations de la grace : que cet état nouveau où vous allez entrer, console toutes les amertumes de votre pénitence passée; *Gaudium etenim Domini est fortitudo vestra.*

Que les joies des pécheurs vous deviennent désormais insipides ; que des crimes déjà pleurés ne se présentent plus à vous que pour exciter encore vos larmes : ca-

chez dans votre cœur jusques à la fin le trésor des graces que vous allez recevoir, de peur que l'ennemi ne vous l'enléve : jouissez long-temps du bienfait de votre réconciliation: portez devant Jesus-Christ, au jour de ses vengeances, son sang que l'Eglise vous confie aujourd'hui, afin d'y porter le prix de vos iniquités, l'abolition de vos dettes, le titre de votre immortalité, & le droit de votre rédemption éternelle.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR

PREPARER DES ENFANS

AU SACREMENT

DE CONFIRMATION.

LE Sacrement que vous allez recevoir, mes Enfans, eſt comme la perfection de votre Batême : c'eſt un Sacrement de force & de plénitude de l'Eſprit-ſaint. Par le Batême vous êtes devenus les enfans de Dieu ; mais par la Confirmation, vous allez devenir des hommes parfaits ; c'eſt-à-dire, que ce Sacrement doit opérer en vous les mêmes effets qu'il opéroit autrefois ſur les premiers Fideles, ſi vous le recevez avec les mêmes diſpoſitions qu'eux.

Premierement, ils recevoient avec lui le don des Langues & des miracles. Hélas ! mes chers Enfans, nous ne nous attendons pas qu'il opére en vous ces prodiges : ces dons extérieurs ſont devenus inutiles à l'Egliſe ; & la foi n'a plus beſoin de ces grands témoignages. Mais à quoi

nous avons droit de nous attendre, c'eſt que l'Eſprit de Dieu que vous allez recevoir, vous faſſe par le langage de Dieu; c'eſt que vos converſations à l'avenir ſoient ſaintes, que vous vous interdiſiez les diſcours profanes du monde; le langage de la colere, de la médiſance, du menſonge & du libertinage. Par-là vous parlerez une Langue nouvelle & inconnue aux enfans du ſiecle: vous montrerez que l'Eſprit ſaint habite en vous; qu'il parle en vous; & que ſi vous n'avez pas reçu le don des Langues, vous en avez reçu un plus excellent qui eſt le don de faire un ſaint uſage de la vôtre.

En ſecond lieu, dès que les premiers Fideles avoient reçu le Sacrement de l'impoſition des mains, qui eſt celui de la Confirmation, ils devenoient plus fermes dans la foi; plus courageux pour confeſſer Jeſus-Chriſt; plus intrépides devant les tyrans. Vous n'avez plus de perſécuteurs à craindre, mes chers Enfans; le temps des épreuves eſt paſſé; & les Princes & les Magiſtrats, ne portent plus que pour la défenſe de la foi, le glaive qu'ils n'employoient autrefois que pour la combattre & en exterminer les diſciples.

Mais vous avez d'autres combats à ſoutenir dans le ſein même de l'Egliſe; le premier, contre le monde; le ſecond, contre vous-mêmes; & c'eſt ce courage & cette fermeté, qui doit être en vous le fruit viſible de ce Sacrement. Contre le monde,

mes chers Enfans : vous y trouverez des hommes corrompus dans la foi, qui tâcheront d'ébranler la vôtre, qui parleront le langage de l'impiété. Oppoſés à ces diſcours, mes chers Enfans, un courage digne de Soldats de Jeſus-Chriſt ; ſoutenez les intérêts & la gloire de votre Maître ; & confondez l'impie par la ſeule horreur que vous témoignerez de ſon impiété. Vous ne ſouffririez pas qu'un inſenſé vînt parler devant vous outrageuſement de votre pere ; & comment pourriez-vous ſouffrir qu'on outrageât, en votre préſence, le Dieu de qui vous tenez l'être ; qui eſt votre premier Pere & qui doit être votre récompenſe éternelle ?

Vous trouverez encore dans le monde, des hommes qui tourneront la piété en dériſion ; qui donneront du ridicule aux pratiques de la Religion ; qui traiteront de foibleſſe les attentions aux devoirs qu'elle nous impoſe. Vous ne craindrez point ces cenſeurs de la piété, mes chers Enfans, quand vous aurez reçu le Sacrement de force & de courage. Si parmi ceux de votre âge, il s'en trouve d'aſſez corrompus pour ſe mocquer de ceux qui ſont fideles à Dieu, leurs railleries ne vous ébranleront point ; vous aurez pitié de leur aveuglement ; vous confeſſerez hardiment Jeſus-Chriſt ; vous ne connoîtrez pas ce reſpect humain, qui fait qu'on n'oſe ſouvent profeſſer hautement la foi & la piété, devant ceux qui en font des dériſions in-

ſenſées ; vous craindrez Dieu, & vous ne craindrez pas les hommes. Enfin vous trouverez dans le monde tous les vices autoriſés par les exemples ; & peut-être trouverez-vous ces écueils parmi vos proches & vos amis ; leur vie déréglée ſera pour vous comme une ſollicitation perpétuelle au déréglement ; de quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez le vice applaudi & les paſſions juſtifiées ; il faut du courage pour réſiſter à ces exemples : voilà mes Enfans, vos tyrans & vos perſécuteurs ; voilà ce que la grace du Sacrement de la Confirmation, ſi vous y êtes fideles, vous donnera la force de ſurmonter. Souvenez-vous, mes chers Enfans, que ce qui eſt autoriſé par la multitude, eſt preſque toujours réprouvé par la loi de Dieu ; que tout ce qui n'eſt juſtifié que par le monde, eſt auſſi criminel que le monde ; que pour être Chrétien, il faut être l'image de Jeſus-Chriſt ; & que vous ne ſauriez reſſembler à J. C. tandis que vous vivrez comme le monde.

Enfin le ſecond combat que vous aurez à ſoutenir, plus terrible & plus dangereux que le premier, ſera contre vous-mêmes. Hélas ! mes chers Enfans, vos paſſions vont croître avec votre âge : ce fonds de corruption que nous portons au-dedans de nous, ſe fortifiera de jour en jour : peut-être a-t-il déjà prévenu en vous la maturité des années ; peut-être la grace de l'innocence a-t-elle déjà fait naufrage ; peut-être avez-vous déjà ſouillé cette robe de

pudeur & de juſtice, dont le Batême avoit revétu votre ame. Si les commencemens ſont corrompus, jugez, mes chers Enfans, quelles ſeront les ſuites? ſi la ſource eſt déjà gâtée, tout le cours de votre vie que ſera-t-il? ſi vos paſſions encore foibles & naiſſantes, ſont déjà plus fortes que vous, comment ferez-vous, lorſqu'elles ſeront arrivées au plus haut point de leur force?

Réſiſtez, mes chers Enfans, dans les commencemens; c'eſt l'effet que doit produire en vous le Sacrement que l'Egliſe vous confere: accoutumez-vous à vaincre vos paſſions dans le premier âge; ces premiers efforts attireront ſur vous des graces abondantes pour toute la ſuite de votre vie. Dieu ſera plus attentif à vous préſerver; vous vivrez au milieu de la corruption du monde, ſans en être ſouillés: vous reſſemblerez à ces trois enfans Hébreux que le Seigneur préſerva au milieu des flammes, parce que leurs premieres années avoient été agréables à ſes yeux. Tout dépend, mes chers Enfans, de ces commencemens: ſi votre jeuneſſe eſt ſage & réglée, la vertu & la crainte de Dieu vous accompagneront dans tous les âges: ſi vous avez ſemé dans la bénédiction, vous recueillerez des bénédictions abondantes: ces prémices pures de votre vie en ſanctifieront toute la ſuite: Dieu les acceptera comme les gages heureux de votre ſalut, comme la premiere offrande d'une victime qui lui appartient, & qui lui eſt réſervée. Mais ſi vous

êtes assez malheureux, pour vous égarer dès vos premieres voies, & ne faire aucun usage de la grace de force & de courage que vous allez recevoir ; chaque pas que vous ferez dans la suite, sera une chûte. Le démon vous voyant dépouillé de cette grace de sainteté que vous avez reçue au Batême, & de la grace de force que vous recevez aujourd'hui, ne trouvera plus rien en vous qui lui résiste : vous deviendrez le jouet de ses séductions & de vos propres foiblesses : vous avancerez dans le crime à mesure que vous avancerez en âge : vous aviez commencé par oublier Dieu, vous finirez par le mépriser. Celui qui sème dans la chair, dit l'Apôtre, moissonne dans la chair : si la racine est gâtée, les branches qui en naîtront ne seront pas plus saines : vous vous préparerez des jours malheureux & criminels ; une vie agitée & toute pleine de passions : une vieillesse triste & abandonnée de Dieu. Heureux, mes chers Enfans, celui qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse ! Dieu le bénira, ses passions réprimées de bonne-heure, seront plus dociles ; la vertu lui coûtera moins : ses penchans tournés d'abord vers le devoir, s'y porteront d'eux-mêmes ; ses jours seront tranquilles, sa vie sainte, sa vieillesse honorée ; & sa mort semblable à sa vie, ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

A

DES RELIGIEUSES.

JE ne vous dissimule point, mes cheres Filles, toute la douleur dont je suis pénétré. Etoit-ce à vous à m'affliger? étoit-ce de cette Maison que je devois attendre des peines dans mon ministere? Vous deviez être, mes cheres Filles, toute la consolation de mon Episcopat, comme vous en avez toujours été la portion la plus chérie: je ne devrois venir ici que pour me consoler avec vous des désordres & des scandales, qui ne peuvent pas manquer d'arriver dans un Diocèse aussi immense que celui dont la Providence m'a chargé. Ce seroit, mes cheres Filles, à votre régularité, à votre ferveur, à la paix & à l'union que je devrois trouver dans ce saint azile, à m'adoucir les peines qui me viennent d'ailleurs: vous devriez me rendre le joug de mon Episcopat plus supportable, & cependant vous l'aggravez; vous me le rendez plus accablant; vous ajoutez un nouveau poids à l'amertume à mes peines. Encore une fois, mes cheres Filles, est-ce là ce qu'un pere qui vous a toujours tendrement aimées, devoit attendre de votre soumission & de votre reconnoissance?

Souvenez-vous des avis que saint Paul donnoit aux Fideles de Galatie, qui s'étoient relâchés de leur premiere ferveur par les dissensions qui s'étoient élevées parmi eux : car la perte de la paix & la perte de la ferveur & de la régularité vont toujours ensemble. Vous couriez autrefois, leur écrivoit saint Paul, avec tant de zele & d'union dans la voie de Dieu ; vous étiez par la ferveur & la paix qui régnoit parmi vous, le modele de toutes les autres Eglises de l'Asie ; vous étiez la gloire de ceux qui les premiers vous avoient annoncé Jesus-Christ : *Currebatis bene.* Comment êtes-vous donc déchus de cette premiere grace ? Quel est l'obstacle qui vous arrête, & le levain fatal de dissension qui a corrompu les dons de Dieu parmi vous ? Je n'entends plus parler que des contensions & du schisme qui s'est glissé parmi vous : les uns sont à Paul, les autres à Céphas ou à Apollon, & aucun n'est à Jesus-Christ ; est-ce donc au nom de Paul ou de Céphas que vous avez été batisés, ou au nom de Jesus-Christ ?

Galat. v. 7.

Voilà, mes cheres Filles, ce que je vous répéte ici dans l'amertume de mon cœur. Vous marchiez autrefois avec tant de ferveur & d'union dans la pratique de vos devoirs : *Currebatis bene* ; on vous proposoit comme le modele de tous les Monasteres de ce grand Dioceſe : vous y répandiez la bonne odeur de Jesus-Christ ; on ne parloit de votre Maison que pour en louer l'union & la concorde ; vous étiez la consolation de mes Prédécesseurs, & la gloire des ouvriers qui les pre-

miers vous avoient conduites dans les voies de la perfection religieuse. Quel est donc le malheureux levain de division qui a aigri & corrompu une masse si pure & si sainte ? les unes sont à Paul, les autres à Céphas, aucune n'est à Jesus-Christ : mais êtes-vous donc les épouses de Paul ou de Céphas, ou les épouses de Jesus-Christ ?

Et falloit-il qu'après avoir été la joie & la consolation de mes Prédécesseurs, vous fussiez les Filles de ma douleur, & que mon Episcopat fût réservé à des temps aussi tristes & aussi affligeans pour moi ? voilà, mes cheres Filles, la source de tous vos malheurs : attachées à vos guides par des goûts purement humains, Dieu ne bénit pas leur ministere à votre égard ; la vanité, la prévention, des motifs encore plus condamnables, décident de vos choix : chacune veut élever les talens & les lumieres de son Paul au dessus des talens & des lumieres du Céphas de l'autre ; & de ces attachemens & ces prédilections puériles viennent les antipathies, les refroidissemens, les cabales, l'usage inutile & souvent profane & criminel des Sacremens ; les chagrins & les dégoûts de son état ; & enfin les dissensions, c'est-à-dire, le plus grand fléau dont Dieu puisse frapper un Monastere de Vierges. C'est par où a commencé la décadence & l'avilissement de tant de saints Monasteres, si fervens autrefois, si respectables dans leurs commencemens ; & sur lesquels l'Eglise gémit aujourd'hui, parce qu'ils sont devenus la risée même & le scandale des mondains, & la honte

de la vie religieuse, qu'ils déshonorent par des mœurs dissipées & mondaines.

Craignez pour vous le même malheur, mes cheres Filles : dès que les pierres d'un édifice commencent à se désunir, tout est sur le point de s'écrouler, tout s'ébranle, tout menace ruine. Rendez-moi, mes cheres Filles, la joie & la consolation que vous m'avez ôtée; il est encore temps. L'ancien esprit de piété n'est pas encore éteint parmi vous; Dieu ne vous a pas encore abandonnées: il s'éloigne, il vous menace, vous le voyez; il ne verse plus sur vous ces graces abondantes qui faisoient autrefois de cette sainte Maison l'édification publique, & qui avoient sanctifié tant de Vierges chrétiennes, tant de Meres respectables, dont la mémoire encore récente, devroit vous accabler de confusion & de douleur; le danger pour vous est grand, je vous le dis de la part de Dieu; mais le mal n'est pas sans reméde. Dieu vous a unies, mes cheres Filles, par les liens d'une même régle & d'un même azile : que les hommes ne divisent donc plus ce que Dieu a uni; n'ayez toutes qu'un cœur & qu'une ame, comme vous n'avez toutes qu'un même époux & une même espérance: ne cherchez point de vaines consolations au dehors & dans les secours humains; trouvez-les dans la tendresse & dans la charité mutuelle que vous vous devez les unes aux autres; ne faites pas de l'azile de la paix, de la joie, & de l'innocence, où Dieu, en vous retirant par sa grande miséricorde, de la corruption du monde, vous a appellées; n'en faites

pas, dis-je, le triſte ſéjour du trouble, des chagrins & de la diſcorde. Recevez les guides que Jeſus-Chriſt vous préſente par mon miniſtere, comme Jeſus-Chriſt lui-même; ceux que votre Jeſus-Chriſt lui-même; ceux que votre goût voudroit ſe choiſir ne ſont pas à votre égard les envoyés de Jeſus-Chriſt. Ils n'ont pas ſa miſſion; ils n'ont que la vôtre, & par conſéquent nulle bénédiction ne peut être attachée à leur miniſtere: vous y languirez toujours dans les mêmes imperfections, les mêmes éloignemens, les mêmes attachemens & les mêmes foibleſſes.

Si jamais une Vierge avoit été en droit de ſe choiſir elle-même un guide, c'étoit ſans doute la plus ſainte de toutes les Vierges. Cependant elle attend que Jeſus-Chriſt ſur la Croix lui indique celui qui lui devoit tenir ici-bas ſa place: elle auroit pu demander Pierre, le premier & le chef de tous les Apôtres, & en qui devoit reſider une prééminence de lumieres & de talens comme de dignité: elle auroit pu préférer Jacques & Jude les freres du Seigneur, & qui étoient unis à elle par les liens du ſang; mais elle ſavoit trop qu'il n'y a jamais de ſûreté dans nos propres choix: elle s'en tient à ſaint Jean à qui Jeſus-Chriſt la confie, & lui demeure ſoumiſe comme à Jeſus-Chriſt lui-même.

Ne perdez jamais de vûe, mes cheres Filles, ce grand modele. Tenez-vous ſous la main de Jeſus-Chriſt: ne croyez ſûrs & utiles pour vous que les guides qu'il

vous indique par ma bouche ; cette sous mission aveugle à ses ordres, est elle seule une disposition la plus capable d'attirer une grande bénédiction au ministere de ceux qui seront prépossés à la conduite de vos ames. N'obligez donc plus, mes cheres Filles, ce Dieu de paix à s'éloigner ; il n'habite, vous le savez, que dans les lieux où il la trouve : rappellez-le dans ce saint asyle, & vous le rappellerez dans votre cœur : mettez-vous en état d'approcher avec fruit des saints Misteres, ces Misteres de charité qui sont profanés dès qu'ils entrent dans un cœur flétri par le plus léger levain d'aversion, de sorte qu'on y boit & qu'on y mange sa condamnation. Consolez-moi donc, mes cheres Filles, en vous réunissant toutes ici aux pieds de Jesus-Christ : dépossez-y tout ce qui pourroit vous rester encore d'éloignement & d'antipathies secrettes : fermez pour toujours la plaie que vous avez faite à mon cœur ; donnez-vous mutuellement le baiser de paix en ma présence. Que le cœur rendu au devoir, aille encore plus loin que ces signes extérieurs de charité : que vos larmes en purifiant vos cœurs soient comme le sang de votre douleur, qui confirme aujourd'hui devant Jesus-Christ la nouvelle alliance : vous auriez tout perdu en perdant la paix ; vous gagnez tout en la recouvrant. Je vous la donne, mes cheres Filles, je vous la laisse, & j'espere qu'elle ne sortira plus de cette maison.

MANDEMENS.

MANDEMENS
DE
M. MASSILLON
ÉVÊQUE
DE CLERMONT.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces pour la prise de la Ville de Fontarabie.*

JEAN-BAPTISTE, &c. L'Eglise a toujours regardé les guerres qui s'élévent entre les Princes Chrétiens, comme les châtimens de Dieu sur les peuples & sur les Royaumes ; & si elle ordonne des Cantiques de joie & d'actions de graces, pour les victoires que remportent les uns sur les autres, c'est dans l'espérance que ces événemens les conduiront à une paix plus prompte & plus durable. Aussi le Roi par sa Lettre du 28 Juin, nous avertit que c'est avec douleur, qu'il tourne ses premieres armes contre un Prince, dont la personne & les intérêts lui doivent être si chers ; que quoique Dieu paroisse, par les succès qu'il lui accorde, approuver la justice & la droiture de ses intentions, il ne ressentiroit aucune joie de ces avantages, s'ils n'étoient des acheminemens à la tranquillité générale qu'il tâche avec tous ses Alliés d'obtenir du Roi d'Espagne. La prise de Fon- 17. Juil. 1719.

tarabie ne le flatte donc point par la gloire de la conquête, mais seulement par l'espérance de parvenir à une paix également avantageuse aux deux Nations. C'est pour remercier Dieu de la protection dont il favorise ses entreprises, & obtenir la paix que sa Majesté desire, qu'il nous ordonne de lui en rendre de solemnelles actions de graces.

Entrons, mes Freres dans des sentimens si raisonnables, & si dignes d'un Roi Très-Chrétien. Remercions Dieu des succès qu'il accorde aux armes de notre jeune Monarque; mais joignons à nos actions de graces des vœux ardens & sinceres pour la paix, afin que délivrés des horreurs de la guerre, *nous puissions mener une vie paisible & tranquille dans toute sorte de piété & d'honnêteté.*

1. *Tim.* a 2.

A ces causes, Ac.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la prise de la Ville & du Château de S. Sebastien.*

LA paix entre les Princes Chrétiens, est toujours l'objet des vœux & des prieres de l'Eglise, & les succès heureux dont le Ciel continue de favoriser les armes du Roi, par la prise de la Ville & du Château de Saint-Sebastien, ne doivent nous réjouir que parce qu'ils nous donnent de nouvelles espérances d'obtenir cette paix si nécessaire à l'Europe. C'est de cet œil, que Sa Majesté touchée des malheurs que traîne la guerre, regarde cette nouvelle conquête ; elle ne le flatte qu'autant qu'elle paroît un nouveau témoignage de la justice de sa cause, & de la droiture de ses intentions, & qu'elle lui ménage de nouveaux moyens de pacifier des Nations qui n'ont pris les armes qu'à regret. C'est dans cet esprit, que Sa Majesté par sa Lettre du 30 Août, nous ordonne de rendre à Dieu des actions de graces solemnelles. Ces vûes sont si conformes à l'esprit & aux intentions de l'Eglise, que nous devons y entrer avec plaisir, & nos actions de graces 20. Sept. 1719.

ſolemnelles, deviendront des vœux publics & ſolemnels pour la paix.

MANDEMENT

Pour ordonner des Prieres publiques au ſujet des maladies contagieuſes.

31. Oct. 1720. ELoignés de vous, mes très-chers Freres, nous pouvons dire, avec l'Apôtre, que vous nous êtes ſans ceſſe préſens : Dieu ſeul connoît la triſteſſe qu'une ſi longue ſéparation met dans notre cœur. La ſeule conſolation qui adoucit nos peines, c'eſt que l'ordre lui-même de la Providence nous arrête ; que la même main qui nous a donné à vous, nous en ſépare ; & que les temps que Dieu a marqués pour nous rendre à notre cher Troupeau paroiſſent enfin s'approcher.

Mais en attendant que nous puiſſions nous conſoler enſemble, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, par les témoignages d'une foi & d'une charité mutuelle, nous ne perdons pas de vûe vos véritables beſoins. La main de Dieu étendue ſur une des plus grandes Provinces de la Monarchie, réveille nos frayeurs & notre tendreſſe pour les peuples que ſa bonté nous a confiés.

Et, en effet, ſi les fléaux publics ſont d'ordinaire le châtiment des prévarications

publiques, pouvons-nous ne pas craindre pour vous, mes très-Chers Freres? si les tréſors de la patience & de la bénignité du Seigneur ſont enfin épuiſés, & que ce ſoit ici le temps de ſa colere; que trouvera-t-il parmi vous qui le déſarme, & qui ſollicite ſa clémence en votre ferveur? Croyez vous que les villes déſolées qu'il livre actuellement à la contagion & à la mort, ſoient les plus criminelles? elles offrent du moins à la vengeance céleſte la voix de leurs Paſteurs, qui comme Moyſe au milieu des morts & des mourans lévent les mains au ciel, ne craignent point pour eux le ſouffle empoiſonné qui ravage leurs troupeaux; & dont les ſeules prieres devroient être aſſez puiſſantes pour en arrêter le progrès, & calmer le courroux du Seigneur. Elles pouvoient encore ſe glorifier d'une multitude de Miniſtres zélés qui viennent de conſommer leur ſacrifice dans l'exercice de leurs fonctions, & qui ont livré avec une ferveur digne des premiers temps, leur ame pour leurs freres. Cependant le glaive de la colere de Dieu qui les frappe, n'eſt pas encore arrêté; tant de victimes déjà immolées ſemblent rallumer ſa fureur & lui en demander de nouvelles.

Quel traitement peut-il nous réſerver, s'il meſure ſes châtimens ſur nos infidélités? Vous avez recours à des prévoyances humaines pour empêcher que la mort & le venin n'entrent dans vos villes: mais que peuvent les conſeils & les meſures des hom-

mes contre les conseils de Dieu ? vos murailles vous défendront-elles contre le bras du Tout-puissant ? Ajoûtons, mes très-chers Freres, aux précautions humaines, la seule précaution qui peut les rendre utiles : prévenons les malheurs qui nous menacent, en faisant cesser les crimes qui vont les attirer sur nous. Ce n'est pas assez d'être en garde contre les causes étrangeres ; allez à la source, dit le Seigneur, & ôtez le mal qui est au milieu de vous : *Auferes malum de medio tui.*

Deuter. 13. 5.

C'est la licence des mœurs publiques ; c'est peut-être encore la dissipation & l'infidélité des Ministres de l'autel, qui ont armé sa vengeance ; il faut qu'un repentir sincere, & un renouvellement de religion & de piété dans tous les états, la désarment : c'est ainsi qu'autrefois Ninive sous la cendre & sous le cilice, effaça l'abondance de ses larmes, l'arrêt de condamnation déjà prononcé contre elle. Le Seigneur n'est jamais plus prêt à s'appaiser, que lorsqu'il paroît le plus irrité ; & ses punitions sont en même-temps le châtiment & le rémede de nos crimes : *Iratus es & misertus es nobis.*

Ps. 59. 1.

Jettons-nous donc, mes très-chers Freres, dans le sein de sa miséricorde ; il ne nous montre de loin la verge de sa fureur, que pour nous rappeller de nos voies égarées ; il ne menace, que pour n'être point obligé de frapper.

Mais quand nous n'aurions rien à crain-

dre pour nous, la désolation & la mort répandue sur nos freres, pourroit-elle nous laisser insensibles? pouvons nous refuser à l'image affreuse de leurs malheurs les sentimens d'une compassion & d'une tristesse chrétienne? & si l'éloignement des lieux ne nous permet pas de leur offrir des secours qu'ils ne peuvent attendre de nous, leur refuserons-nous le secours de nos prieres? Accompagnons-les, mes très-chers Freres, de ces sentimens de foi & de componction, qui les font monter devant le trône du Seigneur, & vont lui arracher des mains les fléaux dont il afflige son peuple. Offrons-lui le sacrifice de nos passions, avant qu'il nous demande celui de notre vie.

MANDEMENT

Pour la Visite générale de son Dioceſe.

DEpuis que la Providence a permis, mes trés-chers Freres, que ce vaste Dioceſe ait été confié à nos soins; il ne nous a pas été possible de remplir tous les devoirs que notre ministere exige, & que vous étiez en droit d'attendre de nous: des raisons supérieures & qui nous paroiſſ dans l'ordre de Dieu, avoient éloigné le Pasteur du trou- 9. Avril. 1711.

triſte ſéparation, nous vous portions à la vérité dans notre cœur ; mais nous ne pouvions ni vous conſoler dans vos peines, ni vous éclaircir de vos doutes, ni remédier aux abus qui peuvent s'être gliſſés parmi vous. Comme c'eſt-là une des principales fonctions de notre Epiſcopat, nous ne croyons pas devoir la différer plus longtemps: il eſt juſte que nos brebis connoiſſent leur Paſteur & entendent ſa voix ; il eſt eſſentiel que le Paſteur connoiſſe & les brebis & les Miniſtres prépoſés pour les conduire. Préparez-vous donc, mes très-chers Freres, à nous recevoir comme celui qui vous tient ici-bas la place de Jeſus-Chriſt, & qui doit lui rendre compte de vos ames. Nous eſpérons que cette viſite vous attirera un accroiſſement de graces & de bénédictions ſpirituelles, & que temoins de votre foi & de votre piété, elle ſera pour nous une ſource abondante de conſolation.

MANDEMENT

Pour ordonner la continuation des Prieres publiques au ſujet des maladies contagieuſes.

JUſques ici, mes très-chers Freres, nous n'avons vû que de loin le bras du Seigneur, levé ſur une des plus grandes Provinces de ce Royaume. Sa juſtice n'exerçoit ces châtimens publics que pour nous faire rentrer en nous-mêmes, elle ne frappe jamais que pour ſauver. Mais l'éloignement du péril nous a laiſſé dans notre fauſſe paix : nous avons gémi ſur nos freres ; nous n'avons pas pleuré pour nous-mêmes : coupables des mêmes crimes, nous n'avons pas craint la même punition. Aujourd'hui la colere de Dieu nous menace, & ſemble s'approcher de nous ; il nous montre de plus près ſes vengeances ; nous en ſommes effrayés, mais en ſommes-nous plus fideles ; nous craignons les effets terribles de ſa juſtice ; mais travaillons nous à l'appaiſer ? nous groſſiſſons même le péril : mais en pouſſant trop loin nos frayeurs, nous ſommes tranquilles ſur tout ce qui doit faire le plus juſte ſujet de nos craintes. Entrons dans les deſſeins de Dieu, mes

16. Sept. 1721.

chers Freres, ceſſons nos infidélités, & nous verrons bientôt ceſſer ſes vengeances : ce ſont les crimes qui l'ont armé du glaive de la colere ; notre pénitence ſeule peut le déſarmer, & le lui faire tomber des mains. La fuite & toutes les précautions ne vous mettront pas à couvert de ſes coups ; vous aurez beau dire aux montagnes, Cachons-nous, il trouve par-tout ceux qu'il veut punir : les reſſources de la Religion ſont plus sûres que celles de la prudence humaine. Ne lui offrez plus rien au dedans de vous qui ſoit digne de ſa colere, & après cela vivez avec confiance ; vous ne périrez point, & vous ſauverez vos freres : s'il ſe fût trouvé dix Juſtes dans Sodôme, le feu du ciel ne ſeroit pas tombé ſur cette ville criminelle. Uniſſons donc, mes chers Freres, nos gémiſſemens & nos prieres ; faiſons-les monter juſqu'au trône de ſa miſéricorde : gémiſſons autant ſur les iniquités qui nous ſouillent, que ſur les malheurs qui nous menacent ; paroiſſons aux pieds des autels plus effrayés de l'état de notre conſcience que du péril même de notre vie ; en un mot, réconcilions-nous avec Dieu, & nous ne craindrons plus pour nous-mêmes.

MANDEMENT

Pour la publication d'un Jubilé.

JAmais, mes très-chers Freres, les graces de l'Egliſe ne nous furent plus néceſſaires, que dans ce tems d'affliction & de calamité. 22. Fev 1722.

Les fléaux dont la colere de Dieu frappe encore que quelques unes de nos Provinces; (*a*) ceux dont nous avons été menacés en particulier, n'ont pu juſqu'ici nous faire rentrer en nous-mêmes; le péril plus proche a réveillé notre crainte, ſans exciter notre componction. Nous n'avons rien oublié pour nous mettre à couvert du châtiment; nous n'avons rien fait pour appaiſer celui qui châtie.

L'Egliſe nous ouvre aujourd'hui une autre voie de converſion. Si les punitions n'ont pu réuſſir à nous corriger, il faut du moins que les graces nous touchent. Le ſouverain Pontife qui en eſt le premier diſpenſateur, tremblant ſous le poids du miniſtere univerſel, qui vient de lui être ſi heureuſement confié, ouvre les tréſors de l'Egliſe à tous les Fideles: c'eſt ici comme un ſigne de paix & de réconciliation, qui

(*a*) *La peſte étoit à la Canourgue qui confine l'Auvergne.*

ſemble nous annoncer la fin de la colere du ciel, & nous promettre des jours plus heureux & plus tranquilles. Le Seigneur s'eſt montré depuis long-temps comme un Dieu terrible & vengeur : il ſe montre aujourdhui comme un Dieu bienfaiſant & miſericordieux : il ne nous effraye plus par ſes menaces ; il veut nous attirer par ſes bienfaits. Quel malheur pour nous, mes très chers Freres, ſi tant de moyens de ſalut nous devenoient inutiles !

Cependant, nous vous le diſons ici avec douleur, les uns regarderont ce temps de grace & de propitiation comme un devoir onéreux, & ne ſentiront de la grandeur de ce bienfait, que la peine de ſe diſpoſer à s'en rendre dignes : les autres ſe croiront quittes de tout envers Dieu, dès qu'ils auront participé aux graces de l'Egliſe, & les rechercheront plus pour autoriſer leur impénitence, que pour renouveller leur reconnoiſſance & leur ferveur.

Souvenez-vous, mes chers Freres, que la ſainteté de vos diſpoſitions décidera de la meſure des graces que vous recevrez en ces jours de ſalut. Plus vous aimerez, plus il vous ſera remis ; plus le repentir de vos fautes ſera vif, plus les peines dont elles devoient être expiées, deviendront légeres ; c'étoit une piété plus fervente, & des larmes plus abondantes, qui obtenoient autrefois aux pénitens publics, la rélaxation des peines canoniques. L'Egliſe touchée de l'excês de leur componction, abrégeoit

les jours de leurs travaux & de leur pénitence : l'esprit qui la conduit, est toujours le même ; ses graces ne sont encore destinés qu'aux véritables pénitens ; elle ouvre ses entrailles & ses trésors à leur douleur.

Offrons donc aux miséricordes du Seigneur, mes chers Freres, des cœurs véritablement brisés & humiliés. Détestons les désordres qui ont jusqu'ici fermé le ciel sur nous. ou qui ne l'ont ouvert, que pour attirer sur nos villes & sur nos campagnes des calamamités publiques.

Rapprochons nous de Dieu qui semble nous promettre de cesser ses vengeances, puisqu'il nous offre même ses graces : & si nous n'avons pas fait tout l'usage que nous devions de ses châtimens, n'abusons pas du moins de ses bienfaits.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du Sacre & du Couronnement du Roi.*

30. Nov. 1722. C'Eſt la piété des peuples, mes chers Freres qui obtient du Ciel les bons Rois. Les Princes que Dieu donne à la terre, ſont d'ordinaire la récompenſe où le châtiment des vertus, ou des crimes de leurs ſujets. Venez donc unir vos prieres à celles de l'Egliſe, pour demander à Dieu que notre jeune Monarque ſoit un Roi ſelon ſon cœur; que la cérémonie auguſte qui vient de le marquer du caractere ſacré de la Royauté, répande ſur lui avec l'onction ſainte, toutes les bénédictions de la grace; qu'il ſoit le Pere de ſon Peuple; qu'il n'uſe que ſelon l'ordre de Dieu, de la puiſſance qu'il ne tient que de Dieu; que ſes paſſions lui ſoient auſſi ſoumiſes que ſes peuples; que pour regner plus heureuſement ſur nous, il commence par régner ſur lui-même; & que ſon regne ſoit auſſi long que celui de ſon Byſayeux, auſſi pieux que celui de ſaint Louis, auſſi glorieux que celui de tous ſes plus auguſtes Prédéceſſeurs enſemble.

Il porte déjà sur la majesté de son front toutes ses belles espérances ; ce qui paroît tous les jours d'heureux & de grand dans sa personne sacrée, prévient nos desirs, & affermit notre confiance. Ne nous lassons donc point, mes chers Freres, de supplier le maître des Rois, & le souverain dispensateur des Royaumes; qu'il fasse croître de jour en jour ses dons dans cet auguste Prince ; qu'il conserve l'Enfant de tant de Rois, & l'unique espérance de tant de peuples; que le commencement de tant de peuples; que le commencement de son regne soit celui de notre bonheur, & qu'il protege une Monarchie où la foi est montée sur le trône avec ses Rois, & s'est toujours perpétuée avec eux aussi pure & aussi brillante que leur Couronne.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la cessation du mal contagieux, qui s'étoit repandu dans quelques Provinces de ce Royaume.*

LA colere du Seigneur, mes très-chers Freres s'est enfin appaisée. Sa vengeance, comme dit le Prophete, n'a pas voulu suspendre pour toujours ses miséri- 1. Mars. 1723.

cordes : il a retiré sa main terriblequi s'appésantissoit sur nos Provinces ; & le fléau de la contagion qui les désoloit, est enfin cessé. Il semble que sa bonté réservoit cette faveur signalée à ces jours heureux où notre jeune Monarque entre en possession de toute son autorité royale ; & ces commencemens nous font esperer que son regne sera marqué par une suite de bienfaits d'enhaut : aussi son premier soin est d'ordonner des actions de graces dans tout son Royaume, & de se mettre lui & ses peuples sous la protection de celui qui frappe & qui guérit, qui détruit & qui conserve les Empires.

Des motifs singuliers de reconnoissance, mes très-chers Freres, doivent ici redoubler la ferveur de vos prieres ; plus le danger a été près de vous, plus vos actions de graces envers le Seigneur qui a bien voulu vous en garantir, doivent être vives & touchantes. Vous avez vû la désolation & la mort sur la frontiere de la Province, & à la porte, pour ainsi dire, de nos villes ; vous avez été long-temps sous le glaive exterminateur, & attendant à chaque moment le coup fatal. Rappellez vos frayeurs & vos inquiétudes ; & mesurez la vivacité de votre reconnoissance sur celle de vos allarmes : souvenez-vous que les bienfaits de Dieu méconnus, annoncent toujours son indignation & sa vengeance. Il est jaloux de ses dons, & il n'est jamais plus prêt de frapper, que lorsque sa protection

plus marquée & plus soutenue, n'a trouvé que des cœurs insensibles : ne les faisons pas repentir de sa clémence. Tout nous excite à retourner à lui : ses bienfaits qui ne se payent que par l'amour & par la fidélité ; ces jours de pénitence où nous sommes entrés : les misteres saints qui approchent, & où les graces plus abondantes demandent des cœurs plus preparés ; & enfin, nos égaremens passés, auſquels le Seigneur a peut-être marqué cette conjoncture de miséricorde, comme le dernier terme de sa patience.

MANDEMENT

Pour la publication du Jubilé

DIeu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes semblent que notre malice & nos infidélités augmentent, après avoir accordé aux vœux de toute l'Eglise, un Chef & un Pasteur fidele & selon son cœur, veut encore que cette Mere charitable nous ouvre les trésors de ses graces ; soit pour exciter notre reconnoissance à la vûe d'un don si précieux, soit enfin que les soins & les exemples d'un Pontife si saint, ne soient pas inutile à son peuple. 15. Novemb. 1724.

Répondons, mes très-chers Freres, aux desseins de Dieu sur nous : il met tout en usage pour nous rappeller à lui ; & comme nous devenons tous les jours plus ingénieux à nous perdre, il employe aussi tous les jours de nouveaux moyens pour nous sauver.

Ne bornons pas sur-tout (comme il nous est arrivé peut-être jusqu'ici) le fruit de ces jours de propitiation ; à quelques démarches passageres de pénitence. Ne nous flatons point que nos fautes soient expiées si elles n'ont pas été détestées : ne croyons pas que les graces de l'Eglise nous ayent purifié, si elle ne nous ont pas changé : ne comptons sur son indulgence, qu'autant que nous pouvons compter sur un sincere repentir. Ses largesses sont des moyens de conversion, & non pas des pretextes d'impénitence : elles nous applanissent les voies saintes ; mais elles ne nous dispensent pas d'y marcher : ce sont les secours de notre foiblesse, & non pas les excuses de notre lâcheté : le sang de Jesus Christ d'où elles coulent, porte toujours avec lui le sceau & le caractere de la croix ; & le prix qui nous rachete & qui nous délivre, ne peut effacer l'obligation de souffrir que lui-même nous impose.

Preparez donc vos cœurs, mes très-chers Freres, & en ce temps sur-tout ; où non-seulement l'Eglise vous ouvre ses graces & ses dons, mais où les cieux vont s'ouvrir pour donner aux hommes l'Auteur

de tous les dons & de toutes les graces. Les desirs des Justes ont autrefois obtenu son premier avénement sur la terre ; il faut que les soupirs de la pénitence le fassent de nouveau descendre dans nos cœurs.

Attirons par une vie plus chrétienne les bénedictions du ciel sur le Pontife pieux que le Seigneur dans sa grande miséricorde, vient de donner à son peuple. Attirons-les sur toute l'Eglise confiée à ses soins ; sur ce vaste Royaume en particulier, dont les Souverains en ont toujours été les plus puissans protecteurs ; & enfin sur notre jeune monarque descendu de tant de saints Rois, afin qu'il soit l'héritier de leur sagesse & de leur zele pour la Religion comme il l'est de leur Couronne.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du mariage du Roi.*

TOut ce qui assure la succession dans les Empires, en assure aussi la tranquilité ; & la tranquilité des Empires, fait toute la sûreté des Loix & de la Religion. La Monarchie a éprouvé plus d'une fois les malheurs qui menacent le Trône, quand le Prince qui l'occupe, voit finir avec lui l'esperance de sa postérité : c'est ce 405 Sept. 1725.

qui faiſoit deſirer ſi vivement à la nation que notre jeune Monarque ſe hâtat de donner par un mariage ſaint & auguſte, des heritiers à la Couronne.

Nos vœux, mes Freres, ſont exaucés, & ſon choix a ſurpaſſé même nos eſpérances. Les conſeils de la chair & du ſang, les grands intérêts de la terre, préſident d'ordinaire aux mariages des Souverains : c'eſt la Religion ſeule qui a propoſé celui-ci ; c'eſt elle qui l'a conclu. Le Roi en partageant ſon Trône avec la Princeſſe MARIE, y a fait aſſeoir avec elle à côté de lui, la ſageſſe, la piété, l'humanité, la clémence. & toutes les vertus qui en ſont les appuis plus fermes & plus durables, que les alliances des plus puiſſans Royaumes ; c'eſt l'intérêt qui les forme, & c'eſt l'intérêt, qui un moment après les déſunit ; il n'eſt pas neceſſaire de parcourir nos Annales, pour ſavoir que les grands Etats qui nous ont donné des Reines, ne nous ont pas toujours donné des amis & des aliés. La France n'a pas beſoin de ſecours étrangers : il ne lui faut que de la vertu : & les malheurs du dernier régne nous ont appris qu'elle devoit être plus attentive à ne pas réveiller la jalouſie de ſes voiſins par une trop grande puiſſance, qu'à ſe mettre à couvert de leurs entrepriſes par des alliances, qui ſouvent endorment nos précautions, & qui n'augmentent jamais nos forces.

Rendons, mes Freres, des graces inſi-

nies à celui qui disposé des Sceptres & des Couronnes, & qui depuis tant de siécles, perpétue l'Empire des François dans la Maison royale. Il nous a fait; le plus grand de tous les dons, en nous donnant une Reine sage, pieuse, éclairée, déja maîtresse du cœur du Prince & de ses Sujets, & qui va faire revivre parmi nous les jours des Clotildes & des blanches de Castille. Demandons-lui que de cette sainte alliance, naissent des Héros, qui mêlent au sang de saint Louis, avec les vertus qui lui sont héréditaires, celles dont elle va encore l'annoblir & le sanctifier: demandons-lui que par elle nous soient donnés des Princes qui soient nos peres plutôt que nos maîtres; que notre jeune Monarque, l'objet précieux de la tendresse & des espérances de la Nation, en croissant en âge & en force, croisse aussi en grace & en sagesse: qu'il aime un peuple, dont les vœux, les larmes, & les prieres l'ont conservé à la France; qu'il commence déja à partager avec nous, nos miseres & nos pertes, comme nous partagerons un jour avec lui ses prospérités & sa gloire. Tout est commun entre un bon Prince & ses sujets; nos malheurs sont les siens, comme sa félicité doit être la félicité de son peuple; il ne sauroit être ni grand ni heureux tout seul: c'est la destinée des Souverains; & ils ne seront jamais de grands Rois, s'ils n'ont pas été de bons maîtres.

MANDEMENT.

Pour demander par des Prieres publiques, la bénédiction de Dieu, sur la résolution que le Roi a prise de gouverner l'Etat par lui-même.

5. Juil. 1726. DIeu, dont les vûes sur cette Monarchie, mes très-chers Freres, ont toujours été des vûes de protection & de miséricorde, & qui n'a jamais semblé nous oublier, dans les temps de nos calamités & de nos afflictions, que pour nous combler de nouveaux bienfaits, rassure encore aujourd'hui nos esperances, & nous ouvre une nouvelle ressource à la situation triste & souffrante, ou malgré les soins & la vigilance des précédens Ministres, les guerres du dernier régne, & les changemens survenus depuis dans l'Etat, nous avoient laissé.

Le Roi vient de nous déclarer, qu'étant établi de Dieu pour gouverner ce vaste Royaume, il veut la gouverner par lui même. Les soins du pere de famille sont en effet toujours plus tendres & plus éclairés que ceux de ses serviteurs, même les plus fideles. C'est son patrimoine & son héritage qu'il administre; c'est sa maison qu'il

qu'il régle ; ce ſont ſes enfans & ſes ſujets qu'il gouverne. Auſſi dans ce projet inſpiré d'en-haut, le Roi nous aſſure qu'il ne ſe propoſe que la félicité de ſes peuples ; que touché de leur amour & de leur fidélité, il veut payer leur tendreſſe de la ſienne, & ſe donner tout entier à des ſujets, que l'amour lui attache encore plus que le devoir ; & ſur le cœur deſquels il regne plus abſolument, que ſur leurs biens & ſur leurs perſonnes. La France, mes chers Freres, ne peut manquer d'être heureuſe, dès que ſon amour pour ſes maîtres, va devenir la meſure de ſon bonheur ; il n'eſt pas pour nous d'augure plus ſûr de notre félicité, que celui qui eſt attaché à notre fidélité.

Quelles actions de graces ne devons-nous pas rendre à celui qui tient en ſes mains le cœur des Rois, comme leurs Sceptres & leurs Empires ; d'avoir formé dans celui de notre jeune Monarque une ſi haute réſolution, en un âge où les autres Princes ſont à peine en état de ſe gouverner eux-mêmes ; où les plaiſirs deviennent leurs ſoins les plus importans ; & où déchargés du poids de la ſouveraineté, il n'y a de ſérieux dans leur vie & dans leur perſonne, que le titre auguſte & ſacré qui nous les a donnés pour maîtres.

Pour attirer du Ciel ſur ſon gouvernement les ſecours & les bénédictions dont il a beſoin, le Roi nous ordonne de vous demander pour lui vos vœux & vos prieres. Et dans quelle occaſion furent elles ja-

mais plus juſtement demandées? c'eſt pour nous que nous prions, en priant pour nos Maîtres : ce ſont des graces que nous demandons pour nous, en demandant pour eux les vertus qui font les bons Rois ; un regne juſte & ſaint eſt le plus grand don que Dieu puiſſe faire à la terre. Demandons-lui donc, mes très-chers Freres, qu'il envoye du haut du Ciel ſur notre jeune Monarque, cette ſageſſe qui préſide aux conſeils éternels ; qu'il lui donne un cœur tendre pour ſes peuples ; cette humanité qui affermit toujours l'autorité ; cette modération, qui en reſpectant les Loix, rend le Trône plus reſpectable ; qui ſe renfermant dans la vaſte étendue de ſes Etats, eſt plus occupée d'en corriger les abus & d'en ſoulager les miſeres, que d'en étendre les bornes, & qui laiſſe à ſes voiſins le funeſte honneur de commencer les guerres, & ne veut vaincre que pour avoir la gloire de les finir. Demandons à Dieu qu'il réuniſſe dans ſon ame royale toutes les grandes qualités des ſaints Rois qui ont autrefois gouverné la France ; que ſon regne nous rappelle la gloire du regne de ſon auguſte Biſayeul, qu'il va ſe propoſer pour modele ; qu'il voye comme lui autour de ſon Trône les enfans de ſes enfans ; & qu'enfin un regne qui commence ſous des préſages ſi heureux, ſoit le regne de la paix, de la piété, de la gloire, & de l'abondance.

MANDEMENT.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces du rétabliſſement de la ſanté du Roi.*

NOus vous demandions il y a peu de jours, mes Freres, des prieres publiques, pour attirer les graces & les ſecours du Ciel ſur les prémices favorables du gouvernement de notre jeune Monarque. Hélas ! dans le temps même que nos Temples retentiſſoient encore de ſupplications & d'actions de graces, la main de Dieu l'a frappé, & nos chants de joie ſe ſont changés en deuil, & en des frayeurs mortelles. Il venoit de ſe donner tout à nous, & de charger un âge encore tendre de tout le poids de la royauté ; & à peine commencions-nous à le poſſéder, à jouir des premiers fruits de ſon amour pour nous, que nous avons été menacés de le perdre. 20. Août 1726.

Ce précieux reſte de tant de Princes ; cette étincelle heureuſe, ſeule échappée de l'extinction & du débris de toute la Maiſon royale ; ce gage unique & auguſte, de l'affermiſſement du Trône & de la tranquillité domeſtique ; ce don de Dieu laiſſé à la Nation pour la conſoler de ſes malheurs & de ſes pertes ; ce ſigne ſacré, que

le Ciel, après un déluge de sang & de carnage, a montré à l'Europe, pour être comme le garant & la cessation des fléaux publics, & de la paix des peuples & des Nations; le Seigneur, qui nous l'avoit donné dans sa miséricorde, a été déjà plus d'une fois sur le point de nous l'ôter dans sa colere.

Voudroit-il nous faire priser davantage son bienfait, en nous menaçant si souvent de le reprendre? mais si notre amour pour le Roi pouvoit devenir la sûreté de sa vie; s'il ne falloit, pour le conserver toujours à son peuple, que sentir toute la grandeur du bienfait qui nous l'a laissé; si la durée de notre reconnoissance pouvoit répondre de celle de ses jours; en un mot, si nos cœurs décidoient de ses destinées: hélas! que resteroit-il à souhaiter pour lui, & que pourrions-nous avoir encore à craindre nous-mêmes? la France seroit le plus heureux peuple de l'univers; & le Seigneur nous combleroit tous les jours de nouvelles faveurs, s'il en mesuroit l'abondance & l'excès, sur celui de notre tendresse pour nos Maîtres.

Dieu ne veut donc punir en les frappant, que notre peu de fidélité pour lui: ce sont nos crimes tout seuls, qui d'ordinaire font tous nos malheurs; eux seuls, dans ces jours de deuil, dont le souvenir est encore si récent, nous enleverent à la fois tant de Princes, les appuis du Trône, & l'espérance de la Monarchie. Les

ſucceſſions des branches regnantes n'ont jamais manqué parmi nous, que dans les temps où la corruption des Cours, & le débordement des mœurs publiques attiroient ſur nous la colere du Ciel : le ſang royal ceſſoit alors de couler des peres aux enfans ; Dieu livroit à l'eſprit de révolte & de diſſenſion les Grands & le Peuple ; & la confuſion publique expioit les crimes publics ; les triſtes exemples des ſiécles paſſez doivent devenir une inſtruction pour le nôtre. Dieu châtie toujours les iniquités des Nations, en leur ôtant les bons Rois, ou en leur en donnant dans ſa colere ; il vient donc de ſauver ſon peuple, en nous conſervant le Roi : *Egreſſus es in ſalutem populi tui, in ſalutem cum Chriſto tuo ;* que la vivacité de nos actions de graces répond donc à celle de nos frayeurs. *Orat. Habat.* 3. 13.

Mais ſouvenons-nous que notre fidélité envers Dieu, eſt la ſeule reconnoiſſance qu'il nous demande. Il y a long-temps qu'il nous châtie, & nous nous en plaignons tous les jours ; il a verſé ſur nous ſucceſſivement tous les fléaux de ſa colere ; il vient de nous montrer le ſeul & le plus formidable dont il reſtoit, pour ainſi dire, encore à ſa juſtice de nous affliger, en frappant le Roi. N'attendons la fin de nos malheurs que de celle de nos crimes : les voies ſingulieres par où il a conduit notre jeune Monarque ſur le Trône, nous annoncent des deſſeins ſinguliers de miſéricorde ſur nous. C'eſt un nouveau Moyſe, ſeul ſauvé

par une protection miraculeuse, de toute son auguste race, pour délivrer sans doute un jour son peuple du joug de l'oppression & de la misére. Déjà, comme un saint Roi de Juda, ses yeux vont chercher des hommes fideles, pour les faire asseoir auPs. 100. 6. près de lui: *Oculi mei ad fidele terræ, ut sedeant mecum*; il veut que le sage moderateur de son enfance, le devienne aussi de son regne; que les mêmes principes d'humanité, de justice, de religion, qui ont formé ses premieres mœurs, forment les regles de son gouvernement; & que les mêmes mains qui lui ont montré les périls & les devoirs de la Couronne, lui aident à la soutenir. Ne rendons pas inutiles, mes cher Frères, des présages si heureux; & ne tournons pas contre nous, en continuant d'irriter le Ciel, les grands avantages qu'ils nous promettent.

MANDEMENT

Pour la publication du Jubilé de l'année Sainte.

NOus vous annonçons toujours, mes chers Freres, avec une nouvelle joie, les graces & les remédes que l'Egliſe ne ſe laſſe point d'offrir à notre foibleſſe; que manqueroit-il à notre conſolation, ſi les fruits que vous en devez retirer, répondoient à nos vœux & à vos beſoins. 3. Fév. 1727.

Vous attendiez avec impatience ce temps heureux d'indulgence & de propitiation; & vous regardiez avec une ſainte jalouſie, les Royaumes & les Egliſes qui en avoient déjà été favoriſés. Le ſalut que vous attendiez, eſt enfin arrivé, mes chers Freres: *La grace de Dieu notre Sauveur a paru au milieu de vous; mais c'eſt afin que renonçant à tous vos deſirs injuſtes & criminels, vous viviez au milieu du ſiecle avec cette piété, cette juſtice, cette ſage ſobriété*, qu'exige la ſainteté de votre vocation. *Tit.* 2. 11. 12.

Sous la loi de Moyſe, en cette grande année Jubilaire que l'Egliſe appelle Sainte, les terres ſe repoſoient; les eſclaves recouvroient leur liberté; les familles rentroient en poſſeſſion de leurs biens aliénés; toutes les dettes étoient anéanties; chacun reve-

noit à sa premiere condition. Ce n'étoit-là, mes chers Freres, que les ombres de l'avenir: ces terres qui se reposoient, nous figuroient ce repos éternel, où nous serons délivrés de toutes les sollicitudes de la terre, & après lequel nous devons sans cesse soupirer: ces esclaves qui recouvroient leur liberté, c'est nous-même qui jusqu'ici sous la servitude du démon & du péché, allons rentrer dans la liberté des enfans de Dieu: ces biens aliénés qui revenoient à leurs Maîtres, ce sont les biens de la grace, que nous avions, pour ainsi dire aliénés; l'innocence & la justice que nous avions perdues; notre patrimoine en Jesus-Christ que nous avions dissipé, & que la bonté de Dieu va nous rendre: enfin ces dettes anéanties, sont nos crimes qui nous rendent redevables à la justice divine, & que le sang de Jesus-Christ va effacer: nous allons rentrer dans notre premiere condition, dans cet état heureux où la grace du batême nous avoit d'abord établis.

Voilà, mes chers Freres, les dons inestimables que l'Eglise vous offre. Plus ils sont grands, plus les dispositions pour les recevoir doivent être saintes: les dons de Dieu ne sont pas pour les ames qui ne veulent pas revenir sincérement à Dieu. Si notre pénitence n'est que sur notre langue, & dans la simple confession de nos fautes, comme peut-être elle l'a toujours été jusqu'ici; si le cœur n'y a point de part, il n'en aura point aussi aux graces de l'Eglise:

le temps de miséricorde deviendroit un temps rigoureux de justice pour nous ; & nous ajoûterions à nos crimes celui d'avoir abusé du remède qui devoit les expier.

Mais nous avons de vous, mes chers Freres, des espérances plus consolantes. *Approchons donc avec confiance de ce trône de grace pour y trouver la miséricorde & le salut que nous attendons ;* offrons à Dieu les gémissemens d'un cœur touché : ne bornons pas mêmes nos prieres & nos supplications à nos propres besoins ; que les maux de l'Eglise nous touchent ; que les périls de la foi & les tristes divisions qui l'affoiblissent, raniment notre zele & affermissent notre soumission ; que les calamités de la guerre, dont nous sommes menacés, & que nous n'avons déjà que trop long-temps éprouvées, réveillent encore nos vœux & nos soupirs. Désarmons le bras de la colere de Dieu, prêt à tomber sur nous ; demandons-lui cette paix que le monde ne veut & ne peut pas donner ; attirons sur les Princes & sur les Rois, cet esprit de concorde qui lie les cœurs, qui réunit les intérêts, qui calme les animosités, qui prévient les dissensions & les troubles. Heb. 4. 16.

Demandons pour le Roi sur-tout, cette sagesse qui prévient les années, ce cœur docile aux bons conseils ; cette sensibilité aux miseres publiques, que de sages instructions lui ont de bonne heure inspirés, & lui inspirent encore tous les jours ; la fécondité de son auguste mariage, & un

regne qui soit plutô le regne de la paix, de l'abondance & de la justice, que des guerres & des victoires.

Secondons les pieuses intentions, & les desirs fervens du saint Pontife, que le Seigneur dans sa miséricorde a donné à son Eglise, & qui ne cesse de lever les mains au ciel, pour détourner les fléaux que la justice de Dieu semble nous préparer. Nous obtiendrons ce que nous demandons, si nous le demandons avec foi : les prieres communes de l'assemblée des Fideles, ont un accès privilégié auprès du trône de la Majesté divine; & l'Esprit-saint qui les inspire & qui les forme dans les cœurs, est toujours exaucé.

MANDEMENT.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de l'heureux accouchement de la Reine.*

2. Sep. 1727. Dieu répand la fécondité sur la Maison royale, mes chers Freres ; il nous ouvre des espérances qui en assurant un jour la succession du Trône, assureront la tranquillité de la Monarchie. La piété de notre auguste Reine, vient déjà d'être récompensée par la naissance de deux Princesses : le Ciel achevera d'exaucer ses

vœux & les nôtres ; & d'elle naîtra le Successeur de tant de grands Rois, & l'héritier d'un si vaste & si florissant Royaume. Les faveurs dont la bonté de Dieu vient de nous combler, en éloignant de nous le fléau de la guerre, nous répondent de celles qui nous prépare : hâtons-les, mes chers Freres, par nos prieres & par nos actions de graces ; demandons lui qu'il nous conserve un Roi qu'il nous a donné dans sa miséricorde ; qu'il continue à répandre ses bénédictions sur la Reine ; & qu'il prolonge les jours du Ministre respectables qui préside à leurs conseils, & qui ne fait usage de l'autorité qui lui est confiée, que pour le bonheur de la France, & pour le soulagement & la consolation des Peuples.

MANDEMENT.

Pour ordonner une Procession générale, & faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la naissance d'un* DAUPHIN.

LEs vœux de la France, mes très-chers Freres, sont enfin exaucés. Dieu, qui pour nous faire sentir l'instabilité des choses humaines, se plaît, ce semble, à faire 14. Sept. 1729.

paſſer ſans ceſſe les Sceptres & les Empires d'une race à une race nouvelle, continue par une miſéricorde ſinguliere à perpétuer depuis un nombre étonnant de ſiécles, l'Empire François dans la Maiſon royale. Il vient enfin d'accorder un Succeſſeur au Trône; un nouveau ſoutien à la Monarchie; un gage de la paix & de la tranquillité à toute l'Europe. Le ſang de ſaint Louis ne ceſſera pas de couler; la race des Juſtes ne manquera pas; & leurs neveux poſſéderont juſqu'à la fin l'héritage que le Ciel accorda dès le commencement à la piété & à la valeur de leurs Auguſtes Ancêtres. Toutes les nations qui nous ſont connues, après une certaine révolution de temps & d'années, ont plus d'une fois changé de Maîtres; de nouveaux noms y ſont montés ſur le Trône à la place des anciens, donc la poſtérité étoit ou éteinte, ou chaſſée par des uſurpateurs de l'héritage de ſes peres. Les guerres, les diſſenſions domeſtiques, le renverſement même de la foi; en un mot, la déſolation des peuples & des Empires, a preſque toujours été le fruit de ces triſtes mutations. La France ſeule conſerve encore ſes anciens Maîtres: & avec eux, elle conſerve encore la foi de ſes peres; les Loix primitives de la Monarchie, les maximes anciennes & reſpectables de l'Egliſe & de l'Etat. Si les vices de la Nation la rendent indigne d'une faveur ſi ſignalée; Dieu l'accorde ſans doute à la fidélité & à l'amour qu'elle a toujours

eu pour ſon Roi. Oui, mes très-chers Freres; Le nouveau Prince, que le Ciel vient d'accorder à nos deſirs, aſſure nos fortunes, la tranquillité de nos villes, l'état de chaque citoyen, & fournit au Miniſtre ſage qui ſemble tenir en ſes mains la deſtinée de toute l'Europe, des moyens ſûrs de pacifier les Rois & les Nations, & de ſoulager les peuples à qui le malheur des temps, les ſoupçons & les préparatifs d'une guerre incertaine, n'ont pas encore permis de reſpirer de leurs calamités paſſées, & de jouir des douceurs & des avantages de la paix.

Il ſeroit inutile, mes Freres, de vous exhorter de joindre vos actions de graces à celles de l'Egliſe, pour le don ineſtimable, dont la bonté de Dieu vient de nous favoriſer. Vous l'aviez ſouhaité & démandé au Ciel avec trop de zéle, pour ne lui en pas marquer la plus vive reconnoiſſance. Attirons donc non-ſeulement par nos actions de graces, mais encore par la ſainteté de nos mœurs, ſur cet enfant précieux toutes les bénédictions, qui peuvent en faire un jour un Prince ſelon le cœur de Dieu. Les bons Rois ſont toujours la récompenſe de la piété des peuples: rendons-nous dignes des faveurs du Ciel; il ne ceſſera pas de nous protéger, tandis que nous ne ceſſerons pas de lui être fideles.

MANDEMENT.

Pour la seconde Visite générale du Diocèse.

1. Fév. 1730. NOus venons de terminer, mes très-chers Freres, la premiere visite générale de ce vaste Diocèse. Si nous y avons trouvé de la consolation dans le zele de beaucoup de Ministres, qui partagent avec nous la sollicitude pastorale; Dieu n'a pas permis que notre joie ait été pleine & entiere. Les besoins infinis du peuple immense que la Providence nous a confié; la multitude d'ouvriers que nous avons établis pour le conduire, & parmi lesquels il est difficile qu'il ne s'en trouve quelques-uns moins fideles à l'esprit de leur vocation; les désordes publics qui sont toujours les tristes suites de leur infidélité; la misere même, les calamités des campagnes que nous avons visitées; tout cela a rempli notre cœur d'amertume. Nous avons tremblé sous le poids formidable de notre ministere & sous l'immensité de nos devoirs; & vous savez que nous avons paru au milieu de vous, (pour parler avec l'Apôtre) pénétrés de crainte & de frayeur à la vûe de nos obligations & des vôtres: *In timore, & tremore multo fuit apud vos.* Mais le far-

1. *Cor.* 2. 3.

deau qui allarme notre foibleſſe n'abat point notre confiance : elle ſeroit vaine ſans doute, nous n'attendions de reſſource que de nous même : mais outre que toute notre confiance eſt en celui qui nous envoye, & qui nous a promis d'être avec nous juſqu'à la fin ; tant de ſaints Evêques qui ont été les premiers Paſteurs de cette Egliſe, & qui l'ont ſanctifiée par leurs travaux & par leur ſang, demanderont pour nous & pour les peuples qu'ils acquierent à Jeſus-Chriſt, une partie de la force & de l'eſprit Epiſcopal dont ils furent remplis. Ils ne permettront pas qu'une portion ſi illuſtre & ſi ancienne de l'héritage de Jeſus-Chriſt, le fruit de leurs ſouffrances & de leur prédication apoſtolique, perde tout ſon éclat entre les mains d'un indigne ſucceſſeur.

Ainſi, mes chers Freres, nos ſoins doivent croître & ſe ranimer, à meſure que connoiſſant mieux les beſoins de nos Egliſes, nous voyons multiplier nos devoirs. Nous vous annonçons donc une ſeconde viſite générale : & c'eſt une nouvelle de paix & de charité que nous prétendons vous annoncer ; afin que, ſelon le langage de l'Apôtre, *Lorſque nous ſerons de nouveau préſens parmi vous, nous trouvions en vous un ſujet de nous glorifier de plus en plus en Jeſus-Chriſt.* Car, mes Freres, vous ſeuls pouvez être la gloire & la conſolation de notre Epiſcopat, puiſque vous ſeuls en êtes les coopérateurs : *Ayez ſoin* *Philiph.* 1. 25. 26. *Ibid.* ℣. 27.

seulement, pour continuer à vous servir des expressions de l'Apôtre, *ayez soin de vous conduire d'une maniere digne de l'Evangile de Jesus-Christ, afin que je voie moi-même, étant présent parmi vous, ou que j'entende dire en étant absent, que vous demeurez fermes dans un même esprit, combattant tous d'un même cœur pour la foi de l'Evangile.*

Renouvellons-nous donc tous ensemble, mes Freres, dans cet esprit de zele & de charité, qui fait toute la consolation comme tout le succès de nos fonctions. Rappellons-nous sans cesse, selon l'avis de l'Apôtre, le souvenir de ces saints Pasteurs, qui annoncerent les premiers la parole de l'Evangile à nos peuples : & en considérant quelles fureurs les bénédictions abondantes de leur ministere, & par quelle fin ils couronnerent leurs travaux, imitons
Heb. 13. 7. leur foi : *Memento præpositorum vestrorum, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* Confondons-nous de nous trouver si peu conformes à ces anciens modeles : ce n'est pas un reproche que nous voulons vous faire pour vous contrister ; ce n'est qu'un nouveau motif que nous vous proposons, pour vous soutenir, & vous encourager comme nous dans l'exercice pénibles de nos fonctions.

Philipp. 1. 8. & *suiv.* *Car du reste, mes chers Freres*, pour finir avec le même Apôtre, *Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jesus-Christ ; & ce que je lui demande, est que votre charité croisse de*

plus en plus en lumieres & en toute intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est meilleur & plus utile ; que vous soyez purs & sinceres, & que vous marchiez jusqu'au jour de Jesus-Christ, (ce jour terrible de la visite du Prince des Pasteurs, dont la nôtre n'est que la préparation & l'attente,) *sans que votre course soit interrompue par aucune chûte ; & que pour la gloire & la louange de Dieu, vous soyez remplis des fruits de justice par Jesus-Christ.*

MANDEMENT.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la naissance de Monseigneur le Duc d'Anjou.*

NOus demandions, mes chers Freres, & nous n'osions presque nous promettre que Dieu daignât encore favoriser la Monarchie & la Maison royale, de la naissance d'un nouveau Prince. Ce sont là de ces dons singuliers que le Ciel réserve dans sa miséricorde pour récompenser la piété des Rois & des peuples, & assurer la tranquillité des Empires. Que nous reste-t-il à désirer, mes chers Freres, sinon de nous rendre de plus en plus dignes des bienfaits de Dieu, & lui demander que la même protection miséricordieuse, de 22. Sept. 1730.

qui nous tenons ces gages précieux de notre ſûreté, nous les conſerve, & qu'elle verſe dans le cœur de ces jeunes Princes, la crainte de ſon nom, l'amour des peuples, & la ſenſibilité aux miſeres publiques, qui a toujours fait la gloire la plus ſûre & la plus durable des bons Rois.

Qu'ils vivent long-temps ſous les yeux d'un Pere auguſte & religieux, qui ne fait uſage d'une puiſſance ſi rédoutable autrefois à l'Europe, que pour la pacifier & rendre enſuite ſes peuples heureux.

Qu'ils jouiſſent juſqu'à l'âge le plus mûr des exemples & de la tendreſſe d'une Reine pieuſe, dont les vertus autant que l'heureuſe fécondité comblent tous nos ſouhaits.

Ainſi élevés ſous un regne heureux & pacifique, ils le tranſmettront à nos neveux; & la France en voyant perpétuer le ſang de ſaint Louis ſur le Trône, verra perpétuer avec lui ſa gloire & ſa félicité.

MANDEMENT.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la proſpérité des armes du Roi.*

DIeu vient de bénir, mes chers Freres, les intentions pacifiques du Roi & la juſtice de ſes armes. Nous ne ſaurions aſſez en rendre nos actions de graces au ſouverain diſpenſateur qui diſpoſe du ſort des batailles & des Empires : mais comme les guerres ſont d'ordinaire des fléaux deſtinés à punir nos crimes, & que les victoires les plus éclatantes, ſont toujours onéreuſes aux peuples même victorieux ; demandons-lui en même-temps qu'il réuniſſe les cœurs & les intérêts des Princes Chrétiens ; ſollicitons le retour d'une paix préférable à toutes les conquêtes ; & obtenons de ſes anciennes miſéricordes ſur la Monarchie, que l'étincelle de diſſenſion qui vient de ſe rallumer & qui menace d'embraſer toute l'Europe, s'éteigne dans ſa naiſſance, & ne nous replonge pas dans des troubles ſur leſquels les larmes que nos peuples ont verſées, ne ne ſont pas encore bien eſſuyées. 7. Janv. 1734.

MANDEMENT.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la prise du Château de Milan.*

LEs nouvelles prospérités dont le Seigneur continue de favoriser la justice des armes du Roi, exigent de nous, mes très-chers Freres, de nouvelles actions de graces. Il est juste que les marques publiques de notre reconnoissance suivent de près la rapidité de ses bienfaits : mais moins éblouis de nos succès, que touchés des calamités qu'entraîne toujours la guerre, mêlons à nos actions de graces des desirs chrétiens, de paix & de concorde. Entrons dans les sentimens de l'Eglise, cette mere commune qui voit jamais qu'avec douleur, les nations que la même foi & la même espérance réunit dans son sein, armées les unes contre les autres. Elle est toujours cette tendre *Rachel qui pleure la perte de ses enfans :* unissons-nous à ses vœux ; & demandons avec elle à celui qui tient en ses mains le cœur des Rois, & qui inspire les bons conseils à leurs Ministres, qu'il abrége ces jours de confusion & de colere, toujours funeste à tous les peuples armés, puisque les uns y gémissent de leurs pertes

& de leurs défauts, & les autres, des charges & des efforts dont il leur faut acheter la victoire. En nous conformant ainſi aux vûes de l'Egliſe, nos actions de graces & nos prieres animées de ſon eſprit, monteront avec plus de confiance devant le Trône du Dieu de paix & de dilection: il regardera avec des yeux de protection & de miſéricorde les intentions pures & pacifiques du Roi; & s'il n'accorde pas à nos deſirs & aux ſiens, la paix qu'il a toujours aimée, & qui eſt comme née avec lui, & a commencé de regner avec lui en Europe, il continuera à lui accorder des victoires qui en inſpireront le deſir aux Puiſſances ennemies qui l'ont troublée.

MANDEMENT.

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la Victoire remportée en Italie ſur les Impériaux, par les troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne.*

LAiſſons à ceux qui ne jugent jamais des événemens que par les vûes fauſſes & bornées de la ſageſſe humaine, à s'énorgueillir, & à ne chanter que des chans d'allégreſſe ſur nos victoires. Pour nous, mes chers Freres, inſtruits dans les 18. Juil. 1734.

lumieres de la foi, penſons avec une ſainte frayeur, que la colere de Dieu doit être bien irritée contre les hommes, puiſque malgré le deſir univerſel de la paix, que les longues calamités des dernieres guerres avoient inſpiré à tous les peuples de l'Europe, & aux Souverains qui les gouvernent; le fléau terrible de la diſcorde leur a remis les armes à la main avec une nouvelle fureur, & inonde encore la terre du ſang de ſes habitans. Il eſt vrai que Dieu favoriſe viſiblement la juſtice des armes du Roi: tout victorieux qu'il eſt, il eſt encore un Roi pacifique: il ſouhaite la paix pour ſes peuples; & ſes ſouhaits ſont récompenſés par des victoires: mais les victoires ſont toujours les bienfaits d'un Dieu irrité contre les hommes.

Quel ſpectacle en effet, mes Freres, nous offre celle même que nous venons de remporter! un carnage ſi affreux & ſi nouveau du côté des ennemis & du nôtre, qu'on n'en trouve preſque d'exemple que parmi les peuples barbares. Eux ſeuls peuvent triompher d'une journée auſſi ſanglante & auſſi meurtriere; pour nous, elle couvre même de deuil l'éclat de notre victoire: elle accompagne nos témoignages publics de reconnoiſſance envers le Dieu des armées, d'une triſteſſe d'humanité & de religion, & mêle à nos actions de graces les larmes que nous ne pouvons nous empêcher de verſer ſur la mort de nos proches, de nos amis, & de tant de vaillans

ſujets, qui viennent de ſacrifier généreuſement leur vie pour la gloire du Prince, & pour les intérêts de l'Etat.

Quels trophées pourrions-nous donc élever ſur un champ de bataille tout couvert des corps entaſſez & des membres épars de tant de milliers de Chrétiens? Tranſportons-nous-y en eſprit, mes Freres; & de ce lieu ſouillé de tant de ruiſſeaux de ſang, & ſi lugubre même pour nous malgré notre victoire; de ce lieu, dont nous ne ſommes demeurés les maîtres, que pour y lire & y méditer à loiſir l'inſtabilité des choſes humaines, & les malheurs inévitables des guerres; préſentons au Dieu de paix ce ſpectacle ſi capable d'émouvoir ſes entrailles paternelles: faiſons monter juſqu'à lui la voix de tant de ſang répandu; & que cette voix, loin de ſolliciter comme autrefois ſa vengeance, la calme & la déſarme: arrachons de ſes mains par nos ſupplications, le glaive que ſa juſtice fait de nouveau briller ſur nos têtes: promettons-lui des mœurs plus ſaintes, & il nous accordera des jours plus tranquilles: faiſons ceſſer les crimes qui l'irritent, & il ſuſpendra les fléaux qui nous affligent. Les prieres qu'on lui adreſſe pour la paix après la victoire, ſont toujours plus ſûrement exaucées: c'eſt la religion qui les inſpire; c'eſt l'Egliſe alors elle-meme qui prie par notre bouche; c'eſt l'eſprit de Dieu qui demande pour nous, & qui forme en nous ces gemiſſemens ſecrets; & le

Seigneur ne rejette jamais des prieres qu'il a formées lui-même dans nos cœurs.

Allons donc, mes chers Freres, nous assembler aux pieds de ses autels, plus touchés des horreurs qu'entraîne la guerre, que de la gloire de nos succès. Ne demandons pas à un Dieu, qui n'est descendu sur la terre que *pour y éteindre dans son sang toutes les inimitiés, & réconcilier l'univers;* ne lui demandons pas que son glaive acheve d'exterminer les Nations armées contre nous; ces prieres de sang retomberoient sur nos têtes: demandons-lui cette paix, que les Rois, que les victoires, que le monde ne sauroit donner, & qui ne peut être l'ouvrage que de ses miséricordes infinies: demandons-lui *que les peuples & les Rois réunis enfin, & réconciliés, ne soient plus occupés qu'à le servir;* & que plus jaloux d'étendre le regne de la foi que les bornes de leur Empire, ils ne prennent plus les armes, que pour porter ensemble l'étendart de la Religion, & la gloire du nom Chrétien jusqu'à ces Nations infideles, qui doivent être appellées un jour à la connoissance de l'Evangile: *In conveniendo populus in unum, & reges, ut serviant Domino.*

Ps. 101. 23.

MANDEMENT

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la prise de Philisbourg.*

LEs succès continuels qui accompagnent par-tout les armes du Roi, mes chers Freres, justifient tous les jours une guerre que les motifs trop ordinaires de gloire n'auroient jamais fait entreprendre à un jeune Monarque, dont la sagesse & la modération, connue même de nos ennemis, ne se proposoit que de rendre ses sujets heureux par un regne doux & pacifique. Il n'est armé que pour défendre la cause de l'innocent & de l'opprimé, & protéger la liberté d'une Nation alliée, de tout temps en possession de se choisir ses maîtres. 22. Août. 1734.

Aussi Dieu protecteur de ces droits inviolables, qui font toute la sûreté des peuples & des Empires, anime nos Troupes d'une valeur au-dessus même de cette valeur si naturelle au sang François. Les difficultés des entreprises leur en facilitent le succès : les eaux conjurées ne semblent rendre leurs conquêtes impossibles, que pour les rendre plus glorieuses ; & chaque jour est marqué par de nouvelles victoires. L'Espagne notre alliée, & rentrée en possession de son ancienne valeur, recou-

vre rapidement les couronnes que le malheur des temps lui avoit enlevés ; & le Prince qui les avoit usurpées, les perd, pour en avoir voulu mettre une étrangere sur la tête d'un usurpateur. Nos ennemis défaits en Italie, y trouvent à peine un azile pour ramasser les débris de leur armée, & se mettre en sûreté : & le plus fameux de leurs Généraux, n'est venu se présenter à la nôtre en Allemagne, que pour être témoin de la valeur de nos soldats, & spectateur tranquille de la conquête qu'ils viennent de faire à ses yeux, de la plus importante place de l'Empire.

Des prospérités si suivies exigent d'autant plus de nous, mes chers Freres, des marques solemnelles de reconnoissance envers le souverain dispensateur des événemens, qu'elles pourroient enfin ouvrir les yeux à nos ennemis sur l'injustice de leurs projets, & redonner à l'Europe une paix toujours préferable aux plus éclatantes victoires. Ne cessons pas, mes Freres, de la demander à celui seul qui peut la donner ; & que cette priere, si digne de la Religion, accompagne & sanctifie toujours la joie publique, & la célébrité de nos actions de graces.

MANDEMENT,

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la victoire remportée en Italie sur les Impériaux, par les Troupes du Roi, & celles du Roi de Sardaigne.*

LA paix que l'Egliſe ne ceſſe de demander pour ſes enfans, & que nous devons, mes chers Freres, ſans ceſſe demander avec elle, ſemble s'éloigner tous les jours de nous. Dieu irrité contre les crimes des hommes ſe ſert des hommes mêmes pour exercer envers eux ſes vengeances; & en les armant les uns contre les autres, il les punit, en les rendant eux-mêmes les inſtrumens de ſes châtimens & de ſa colere. Tant de ſang déjà répandu, n'appaiſe pas encore ſa juſtice: un nouveau combat en Italie encore plus ſanglant que le premier, vient de donner un ſpectacle affreux à toute l'Europe. Mais au milieu de tant d'horreurs, le Dieu de Charlemagne & de ſaint Louis, fait briller ſur la France & ſur le Succeſſeur de leur Couronne & de leur foi, des ſignes éclatans de protection & de bienveillance; la victoire 22. Oct. 1734.

nous suit par-tout ; l'audace, les ruses, les efforts de nos ennemis finissent toujours par la honte de leur défaite : ils peuvent surprendre la vigilange de nos Troupes ; mais ils ne peuvent résister à leur valeur, & ils sont battus, dès que nous sommes à portée de combattre. Nos frontieres & l'intérieur de Royaume sont à couvert des ravages & des autres calamités de la guerre : & tandis que nos ennemis voyent leurs terres désolées, & tout leur pays en proie à la licence du soldat ; le Laboureur chez nous cultive en paix nos campagnes, & le Citoyen tranquille autour de son foyer, en recueille les fruits, & se trouve heureux de les partager entre les besoins de sa famille, & ceux de l'Etat.

Ne nous glorifions pas, mes Freres, de ces avantages ; *ne mettons pas*, comme nous exhorte le Prophete, *notre confiance & notre sûreté dans notre arc ni dans notre glaive.* Nos armes ne sont victorieuses, & nos Troupes invincibles, que parce que Dieu combat pour nous. La même main qui nous protege, peut aussi nous abandonner ; & d'autant plus que malgré nos victoires, nous devons toujours regarder la guerre comme un fléau que nos crimes nous ont attiré. Méritons la continuation des faveurs du Ciel, en déplorant la triste nécessité qui nous arme contre nos freres ; que nos victoires deviennent elles-mêmes pour nous de nouveaux motifs de souhaiter la paix ; sanctifions toujours par ce desir

nos actions de graces ; elles en seront bien plus agréables à celui qui est le Dieu & le Pere de nos ennemis comme le notre. Sa tendresse se réveillera sur eux & sur nous ; il conciliera les intérêts qui nous divisent, & qui paroissent irréconciliables à la sagesse humaine ; il éclaircira ce cahos de prétentions opposées, où toute la raison de l'homme se perd, & qui semble nous annoncer une guerre éternelle. Les Etats & les Empires, après tant de tristes convulsions qui les agitent, prendront enfin une consistance fixe & assurée : celui qui sut tirer du premier cahos l'harmonie & l'ordre de l'univers, saura bien tirer du trouble même & de la confusion, où sont la plupart des peuples & des Etats de l'Europe, l'arrangement qui doit y établir l'ordre & la tranquillité : la paix descendue du Ciel y réunira les cœurs & les intérêts ; & nous bénirons avec nos ennemis les miséricordes infinies du Seigneur, qui aura bien voulu la donner à la terre.

MANDEMENT

Sur le retranchement de quelques Fêtes.

L'Eglise toujours attentive à ménager à ses enfans de nouveaux moyens de salut, leur a proposé dès le commencement 19 Août. 1736.

les exemples des Saints, dont les vertus avoient le plus éclaté sur la terre; & afin que ces grands exemples fissent sur nous encore plus d'impression, elle a consacré par un saint repos & par un culte public, les jours destinés à honorer leur triomphe, Mais à mesure que la foi des peuples s'est refroidie, & que ces solemnités saintes se sont multipliées, une loi si sage & si utile n'a servi qu'à multiplier les transgressions : elle est devenue onéreuse & comme impraticable aux gens de la campagne en les interdisant le travail, l'unique ressource de leur misere; & le repos ordonné dans ces jours saints, n'a été pour beaucoup d'autres qu'une occasion de les profaner par les jeux, la fréquentation des cabarets, & d'autres excès, suite ordinaire de l'oisiveté & de la grossiéreté des peuples dans les campagnes. Ce sont ces inconveniens si publics & si honteux à la Religion, que nous avons résolu de prévenir à l'exemple de la plupart des Evêques de l'Eglise de France.

MANDEMENT

Pour la troisieme visite générale de son Dioceſe.

5. Mars. 1738. EN vous annonçant aujourd'hui, mes très-chers Freres, notre troisieme visite générale, & vous disant, avec l'A-

pôtre aux Fideles de Corinthe : *Ecce tertio venio ad vos ;* nous pouvons bien ajoûter avec lui, lorſqu'allant à Jéruſalem, il viſitoit les Fideles de l'Aſie ; que ce ſera ici la derniere fois, que nous aurons la conſolation de paſſer par vos Egliſes. La patience divine n'a déjà que trop prolongé la durée de notre Epiſcopat, & différé de vous donner à notre place un Paſteur ſelon ſon cœur, qui répare nos fautes, qui coopere plus fidelement que nous à ſes deſſeins de miſéricorde ſur vous, & acheve en vous l'œuvre de l'Evangile, que nous n'avons encore que foiblement commencé : en attendant la fin de notre carriere, dont le terme ne ſauroit être loin, nous ne ceſſerons de vous porter dans nos entrailles paternelles ; & les infirmités de l'âge n'affoibliront jamais le tendre amour que nous avons toujours conſervé pour nos peuples : trop heureux ſi notre tendreſſe vous avoit été auſſi utile, qu'elle a été réelle & ſincere. Préparez-vous donc, mes très-chers Freres, à recevoir en notre perſonne Jeſus-Chriſt lui-même, *le ſouverain Paſteur & l'Evêque de nos ames ;* c'eſt lui dont nous ne ſommes que les foibles organes, qui va vous viſiter, vous conſoler, & vous inſtruire par notre bouche. Quand même, comme le diſoit encore le même Apôtre aux Fideles de Corinthe, notre préſence n'auroit rien *que de foible & de commun* aux yeux des ſens, & que notre *diſcours paroiſtroit vulgaire & contemptible*, à la fauſſe

2. *Cor.* 13. 1.

1. *Petr.* 2. 25.

2. *Cor.* 10. 10.

ſageſſe de l'orgueil ; c'eſt toujours Jeſus-Chriſt qui vous parlera en nous ; c'eſt lui qui vous apparoîtra en notre perſonne, & qui ſe cachera ſous les dehors humilians de nos foibleſſes & de notre mortalité. Préparez donc les voies à ce Pontife des biens éternels, qui va élever au milieu de vos Egliſes *le tróne de ſa grace*, pour la répandre abondamment ſur tous ceux qui en approcheront avec cette confiance qu'inſpire l'amour, & le ſentiment profond des miſeres & des beſoins qui nous la rendent ſi néceſſaire.

Hebr. 4. 16.

Pour vous, nos vénérables Freres ; qui aſſociés à notre Sacerdoce & à notre miniſtere, partagez avec nous les ſoins du troupeau immenſe qui nous eſt confié; nous nous confions dans le Seigneur, que les graces de cette viſite ſe répandront encore plus abondamment ſur vous que ſur vos peuples : plus vos devoirs ſont ſublimes & périlleux, plus vous avez beſoin de nouveaux ſecours, pour fortifier en vous ce qui commençoit à s'affoiblir, affermir ce qui chanceloit déjà, & rallumer ce qui étoit prêt à s'éteindre.

Nous mêmes, chargés d'une ſollicitude plus générale, & plus expoſés à nous rallentir ſous le poids que les deſſeins impénétrables de la providence nous ont impoſé ; nous avons beſoin que l'exemple de tant de bons ouvriers, que la miſéricorde de Jeſus-Chriſt conſerve à ce Dioceſe, & que nous avons la conſolation de re-

trouver dans nos visites, nous ranime & prévienne en nous les affoiblissemens inséparables de l'âge, & encore plus du fond de notre corruption.

Nous esperons donc, nos vénérables Freres, que vous aurez la même joie de nous revoir, que nous aurons nous-mêmes de vous retrouver à la tête de vos troupeaux, les nourrissans du pain de la parole sainte, les édifiant & les animant par vos exemples, les sanctifiant par les graces & les secours des Sacremens, & les préparant tous à porter un jour aux pieds du souverain Pasteur, le fruit de vos travaux & de vos peines, & de former avec vous une portion de l'Eglise éternelle des premiers nés.

MANDEMENT

Pour faire chanter le Te Deum *en actions de graces de la paix conclue entre le Roi & l'Empereur.*

NOUS avions toujours gémi, mes chers Freres sur les horreurs & le carnage affreux qu'offroit à nos yeux la fureur de la derniere guerre : nos avantages même ne pouvoient nous consoler de 16 Juin. 1736.

la déplorable effusion du sang chrétien ; & nos actions de graces solemnelles aux pieds des autels, étoient plutôt des vœux publics & pieux pour la paix, que des chants de joie sur nos victoires. L'esprit de sagesse & de moderation qui gouverne la Monarchie, s'étoit même emparé de nos armées, & dans une guerre où elles n'avoient jamais donné des preuves plus éclatantes de valeur, on ne les vit jamais plus disposées à préférer le bonheur de n'avoir plus d'ennemis, à la gloire de les vaincre.

Mais s'il étoit louable alors de desirer la paix, il n'étoit ni sage ni possible de se la promettre. Deux Maisons augustes, de tout temps rivales, & toujours occupées les armes à la main à se disputer la gloire de la principale autorité dans l'Europe, avoient mis les peuples & les Nations, & presque l'univers entier dans leurs dissensions : les cœurs paroissoient aussi irréconciliables que les intérêts : la voix terrible de la colere de Dieu, irritée par nos crimes, avoit, pour ainsi dire, sonné la guerre, mis en mouvement, & ébranlé
Ps. 45.7. toute la terre : *Dedit vocem suam, mota est terra ; conturbata sunt gentes, & inclinata sunt regna*, tout étoit dans le trouble, ou dans le mouvement pour s'y jetter : & loin qu'une guerre si vive & si cruelle parût devoir finir, elle étoit sur le point de s'étendre & d'embrasser le reste des Etats, qui n'en avoient été jusques-là que simples spectateurs.

Quel prodige, mes chers Freres, que celui d'un calme univerſel, que le Seigneur a fait ſuccéder à une guerre qui agitoit l'Europe entiere, & cela dans le temps où le feu de la diſcorde, plus enflammé que jamais, ſembloit ne devoir plus s'éteindre! *Venite, & videte opera Domini, quæ poſuit prodigia ſuper terram, auferens bella uſque ad finem terræ.*

Le long uſage que vous avez déjà fait du bonheur de cette paix miraculeuſe, vous en a diminué la ſurpriſe, & peut-être auſſi la reconnoiſſance : mais rappellez ce moment à jamais mémorable, où moins que jamais attendue, elle vous fut annoncée comme sûre ; & rappellez avec ce ſouvenir les actions de graces que chacun de vous, au milieu de la ſurpriſe & de la joie publique, rendit au Seigneur avec une acclamation générale.

Sans doute, mes chers Freres, en nous comblant d'une faveur ſi peu attendue, le Seigneur avoit été touché des diſpoſitions pacifiques du Roi, au milieu même de ſes victoires. Les principes d'une ſage éducation l'avoient accoutumé à regarder les guerres mêmes les plus heureuſes, comme des fléaux de la colere de Dieu ſur les peuples : perſuadé que les conquêtes affoibliſſent & épuiſent les Monarchies mêmes qu'elles aggrandiſſent ; que les ſuccès des armes les plus glorieux touchent peu, lorſqu'ils ne ſervent pas à ſoulager & à eſſuyer les larmes d'un peuple accablé de

miſeres que les Rois ſont établis de Dieu plutôt pour être les peres & les protecteurs de leur peuple, que les vainqueurs de leurs voiſins; & qu'en ſe ſoumettant, à force de ſang & de ſubſides, de nouveaux ſujets, ils perdent ſouvent l'amour & la confiance de leurs ſujets propres.

Demandons à Dieu, mes chers Freres, que des diſpoſitions ſi heureuſes & ſi héroïques, ne s'effacent jamais de l'ame d'un Prince ſi cher à ſon peuple; & que le Miniſtre ſage qui les a gravées de ſi bonne heure dans ſon cœur royal, les y cultive auſſi long-temps, que l'amour & l'intérêt public de la Nation, & celui de l'Europe entiere le demandent.

MANDEMENT

Pour les Miſſions de ſon Dioceſe.

COmme la dureté de nos cœurs, mes très-chers Freres, oppoſe tous les jours de nouveaux obſtacles aux miſéricordes infinies de Dieu ſur nous; il ſemble que ſa bonté paternelle ne ſe laſſe point de ſon côté de tenter tous les jours de nouvelles voies pour nous rappeller de nos égaremens. Il frappe nos terres de ſtéri-

lité ; il permet que les besoins de l'Etat augmentent le poids des charges publique : tandis qu'il nous retranche une partie des moyens de les soutenir : il a repandu la maladie & la mort sur nos villes & sur nos campagnes, nous avons vû à nos côtés les peres en levés aux enfans, & les enfans les plus tendrement aimés, à leurs péres : nous avons cessé, & nous ne cessons encore de nous plaindre de ces malheurs publics ; mais nous ne pensons pas à faire cesser les infidelités & les crimes qui nous les attirent.

Nos Pasteurs du haut des chaires chrétiennes ont beau nous annoncer que les temps deviendront plus heureux pour nous, si nos mœurs deviennent plus pures & plus saintes. En vain ils font retentir au milieu de nos Temples les prieres publiques de l'Eglise pour vous rendre le Ciel plus favorable ; vous y courez pour obtenir le changement des saisons, & non celui de vos cœurs : vous y demandez que cette terre périssable change sa stérilité en une heureuse abondance ; mais vous n'y demandez pas que celle de votre cœur devienne cette terre heureuse, inondée des rosées du Ciel, qui remporte au centuple : vous souhaitez par vos supplications de toucher un Dieu irrité ; mais vous ne voulez toucher à rien de ce qui l'irrite dans vos mœurs ; c'est-à-dire, que vous voulez qu'un Dieu saint favorise vos passions, en vous rendant l'abondance & la

prospérité qui les a jusqu'ici toujours nourries & augmentées. Vos supplications publiques sont plutôt les clameurs charnelles d'une multitude de coupables qui gémissent de se voir enlever les objets de leurs crimes, qu'une assemblée de véritables pénitens, qui par leurs cris & leurs pieux gémissemens viennent témoigner le repentir sincere du mauvais usage qu'ils en ont toujours fait.

Et comment voulez-vous, mes chers Freres, que des prieres si souillées appaisent un Dieu qu'elles ne peuvent qu'irriter, & qu'elles obtiennent de sa bonté des biens dont vous abusez, & qu'il ne pourroit vous accorder que dans sa colere, & comme les occasions de votre perte éternelle? Usez de vos biens suivant les regles de la Foi, si vous voulez que les prieres publiques de l'Eglise pour leur conservation soient exaucées.

C'est donc en vain, mes Freres, que Dieu vous rappelle à lui par les fléaux publics dont il vous afflige, par les prieres publiques qui en demandent la cessation, par les remontrances des Pasteurs ordinaires qui devroient vous rendre vos malheurs & les supplications publiques de l'Eglise, utiles. Mais sa bonté ne se rébute point: à tous ces secours extérieurs dont vous abusez, il ajoûte les secours secrets & continuels de sa grace. Il n'est point de pécheur parmi vous, quelque plongé qu'il soit dans le vice, dont Dieu ne trouble de

tempsen temps la fauſſe paix par des impulſions ſaintes & ſecrettes : il permet que la ſatiété elle-même du crime les en dégoûte : il leur fait former mille deſirs de ſortir un jour de l'abime affreux où ils ſe ſont précipités ; mais ces deſirs eux-mêmes les calment & les endorment toujours ſur leur état préſent, & ſe bornent pour tout fruit à faire que ces pécheurs ſe promettent à eux-mêmes un changement à venir, & qu'ils demeurent tranquilles tels qu'ils ſont.

C'eſt ainſi, mes Freres, que rien ne vous reveille de votre aſſoupiſſement, ni le malheur du temps, ni les ſecours publics de l'Egliſe, ni les impulſions ſecrettes de la grace; & la mort eſt toujours pour tous ceux qui vous reſſemblent, le moment terrible, où leurs yeux dégagés des ombres du corps, s'ouvrent enfin, mais inutilement pour eux, à la lumiere de la vérité.

C'eſt donc pour prévénir un malheur ſi irréparable, & pourtant ſi commun, que la bonté ineffable du Pere des miſéricordes, va faire un dernier effort pour vous obliger de rentrer enfin en vous-mêmes. Il envoyoit autrefois des Anges vengeurs à ſon peuple, quand ſourd à tous ſes avertiſſemens leurs iniquités étoient montées à leur comble ; il réduiſoit en cendre les villes criminelles : mais ce n'eſt plus ce feu de colere & de vengeance, que ſon Fils eſt venu allumer ſur la terre, c'eſt le feu de la charité ; les Anges qu'il vous en

voye, & qui vont paroître au milieu de vous, ſont les Miniſtres de la paix & de la réconciliation ; il va mettre ſa voix & ſa parole ſainte dans leur bouche.

Cette parole de vertu & de magnificence, qui loin de détruire les villes, & d'en exterminer les habitans, va créer au milieu de vous un monde nouveau, un nouveau ciel & une nouvelle terre : *Vox Domini in virtute & magnificentia.* *Pſ. 2. 4. & ſuiv.*

Cette parole ſalutaire qui va remuer les eaux bourbeuſes des vices, & en purifier ſon héritage qui en eſt inondé & infecté depuis ſi long-temps : *Vox Domini ſuper aquas.*

Cette parole toute-puiſſante qui va renverſer les cédres du liban, tout l'édifice de l'orgueil, & de ces fortunes élevées ſur la fraude & ſur l'injuſtice : *Vox Domini confringentis cedros Libani.*

Cette parole toute embraſée du feu du zele & de la charité ; qui va éteindre toutes les flammes impures, & s'en allumer de chaſtes & de ſaintes dans vos cœurs : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.*

Cette parole féconde qui va faire enfanter le nouvel homme à ces ames tardives, timides, irréſolues, & preſſées depuis long-temps par les mouvemens de la grace & les douleurs de l'enfantement, de le faire naître dans leur cœur : *Vox Domini præparantis cervos.*

Cette parole apoſtolique, cette voix tonnante

tonnante des enfans de Zébédée, qui va ébranler les déserts, c'est-à-dire, les ames les plus dures & les plus inébranlables dans l'iniquité, qui font une impie ostentation de leur endurcissement, & dans le sein desquelles nulle culture & nulle semence n'a jamais pu faire germer que des ronces *Vox Domini concutientis desertum.*

Enfin cette voix perçante qui va creuser jusques dans la profondeur des consciences criminelles, en éclairer les ténébres les plus épaisses, & dissiper par une sincere révélation au tribunal sacré, le noir cahos dans lequel elles étoient depuis si long-temps envelopées : *Vox Domini revelabit condensa.*

Ce sera une parole bienfaisante qui ne refusera son secours à aucune sorte de malades ; qui offrira des remédes aux maux les plus incurables & les plus désespérés : qui n'exclura personnes de ses soins & de ses bienfaits, afin que vous puissiez tous ensemble chanter dans le Temple du Seigneur la gloire de sa grace, & le prodige qui a changé votre cœur : *Et in Templo ejus omnes dicent gloriam.*

C'est donc ici, mes Freres, comme la derniere ressource que Dieu tire des trésors de sa miséricorde pour vous sauver. Quel malheur pour vous, si vous alliez mettre le comble à votre endurcissement en la rendant inutile ! hélas ! mes Freres, je fremis en vous préfageant cet anathême;

vous mettriez en même temps le comble à la patience & à la miſéricorde de Dieu ſur vous. Oui, mes Freres, je le répéte; c'eſt ici le moment qui doit décider de votre éternité.

Faites, grand Dieu! que ce ſoit auſſi le moment marqué dans vos conſeils éternels pour le ſalut de ce peuple! que l'excès de ſes miſeres & de ſes infidelités devienne pour lui le préſage heureux de l'excès de vos miſericordes. C'eſt l'extrêmité même de leurs maux, qui nous fait eſpérer le ſuccès des remédes que votre bonté leur prépare! conduiſez vous-même la main des Médecins charitables que vous leur envoyez pour les appliquer: conduiſez leur langue, afin qu'ils en faſſent goûter l'amertume ſalutaire à votre peuple, qui trouvera les délices de la paix & de la joie cachées ſous cette amertume: donnez à leur miniſtere ce que vos Miniſtres ne ſauroient ſe donner eux-mêmes: adouciſſez le poids de leurs travaux apoſtoliques en les rendant utiles. Ils le trouveront, ô mon Dieu, ce poids bien léger & bien doux, s'ils peuvent, revétus de votre force & du titre honorable de vos envoyés, ſoulager les pécheurs qui vont les écouter, du fardeau de leurs crimes qui les accable.

Nous recommandons aux Curés des Paroiſſes voiſines d'exhorter leurs Paroiſſiens à profiter de l'avantage que leur pro-

cure le voiſinage de la Miſſion, & d'aſſiſter auſſi ſouvent qu'ils le pourront à ſes exercices.

Fin du premier Tome.